ALEXANDER KENT

La Croix de saint Georges

roman

PHÉBUS

ALEXANDER KENT

LA CROIX DE SAINT GEORGES

BOLITHO-22

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT

PHEBUS

Titre original de l'ouvrage :
Cross of St. George 2001

Pour Kim,
avec amour.
Merci de m’avoir fait connaître ton Canada.

Partout où un bout de bois peut flotter, suis certain de trouver le pavillon d'Angleterre.

NAPOLÉON BONAPARTE

I

LE SABRE D'HONNEUR

L'arsenal royal de Portsmouth, d'ordinaire si bruyant et plein d'agitation, était aussi calme qu'une tombe. Il neigeait sans discontinuer depuis deux jours. Les bâtiments, les ateliers, le bois et les réserves destinées aux vaisseaux, disposées en tas hétéroclites près des bassins, n'étaient plus que de vagues formes. Et la neige tombait toujours. Les odeurs familières elles-mêmes semblaient englouties par le manteau blanc : les senteurs puissantes de peinture et de goudron, l'odeur de chanvre et de sciure fraîche, tout comme les sons, paraissaient atténuées et déformées. Personne n'avait remarqué le son assourdi du canon, étouffé lui aussi par la neige, qui annonçait l'ouverture de la cour martiale.

Érigés à l'écart des autres bâtiments, la résidence du major du port et ses bureaux étaient encore plus isolés qu'à l'accoutumée. Depuis les hautes fenêtres qui surmontaient les bassins, on ne parvenait même pas à apercevoir les eaux du port.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho essuya du revers de sa manche une vitre embuée et baissa les yeux vers un fusilier solitaire dont la tunique écarlate contrastait avec cet arrière-plan d'une blancheur éblouissante. C'était le début de l'après-midi, mais l'on se serait cru à la tombée du jour. Adam voyait son reflet dans la vitre, celui aussi du feu de bois allumé de l'autre côté de la pièce. Son compagnon, un lieutenant de vaisseau qui paraissait nerveux, était assis au bord de son siège et tendait les mains aux flammes. Dans d'autres circonstances, il aurait eu pitié de lui. *Ce n'est jamais agréable ni facile de se retrouver le compagnon…* Il pinça les lèvres. *Plutôt non, le gardien de quelqu'un qui attend le verdict d'un conseil de*

guerre. Même si chacun lui assurait que, sans discussion possible, la décision serait certainement rendue en sa faveur.

Ils étaient réunis depuis le matin dans la grande salle attenante à la résidence de l'amiral, habituellement réservée aux réceptions plutôt qu'à ce genre de procédure dont dépendait le sort d'un homme. Ironie des choses, on pouvait encore voir qu'un bal venait d'y être donné à l'occasion des fêtes de Noël. Adam regardait la neige tomber. C'était le début de la nouvelle année : le 3 janvier 1813. Après tout ce qu'il venait d'endurer, il aurait pu considérer qu'il s'agissait d'un nouveau départ, qu'il s'y serait accroché comme un noyé se saisit d'une ligne de vie. Mais non, rien à faire. Tout ce à quoi il était attaché, tout ce qu'il aimait était parti au fond, en 1812, avec tant de souvenirs. Il devinait que l'officier s'agitait dans son siège, aucun mouvement ne lui échappait. La cour reprenait son travail. *Après un plantureux dîner*, songeait-il. C'était bien sûr l'une des raisons pour lesquelles elle avait décidé de se réunir dans ce lieu plutôt que de subir le désagrément d'une longue traversée en canot jusqu'au vaisseau amiral mouillé quelque part sous la neige, sous Spithead.

Il se tâta le flanc, là où une écharde de métal l'avait grièvement blessé. Il avait cru mourir : parfois, il lui était même arrivé de le souhaiter. Les semaines puis les mois avaient passé, et pourtant, il avait encore du mal à admettre qu'il avait été blessé sept mois plus tôt, que son *Anémone* bien-aimée avait dû se rendre, submergée par la redoutable artillerie de l'USS *Unité*. Ses souvenirs étaient encore flous. La douleur causée par sa blessure, cette souffrance morale intolérable, son refus d'accepter son sort de prisonnier de guerre. Il n'avait plus de bâtiment ni d'espoir, il était destiné à être oublié.

Désormais, il ne souffrait plus guère. Un médecin de la Flotte avait même vanté les mérites du chirurgien français de *l'Unité,* puis d'autres médecins encore, qui avaient fait tout leur possible durant sa captivité.

Il s'était évadé. Des hommes qu'il connaissait à peine avaient tout risqué pour hâter son retour à la liberté, et certains en étaient morts. Puis il y avait tous les autres, auxquels il ne pourrait jamais rendre la pareille.

Le lieutenant de vaisseau commença d'une voix rauque :

— Je crois qu'ils sont revenus, commandant.

Adam fit signe qu'il avait entendu. Cet homme avait peur. *De moi ? Ou de s'être montré trop familier, si jamais les choses tournent mal pour moi ?*

Sa frégate, *l'Anémone,* avait dû affronter un ennemi bien supérieur. Désemparée, manquant de monde car le plus gros de l'équipage avait été envoyé à bord de prises. Il n'avait pas agi inconsidérément, ni par orgueil mal placé, il avait seulement tenté de sauver le convoi de trois bâtiments marchands lourdement chargés qu'il escortait jusqu'aux Bermudes. Le comportement de *l'Anémone* avait donné au convoi le temps de prendre la fuite et de trouver son salut dans l'obscurité. Il se souvenait du commandant de *l'Unité,* Nathan Beer, un homme impressionnant, qui l'avait hébergé dans son propre logement et venait souvent le voir lorsque le chirurgien lui prodiguait ses soins. Même lorsqu'il souffrait mille morts et délirait, Adam devinait la présence du colosse et le souci qu'il se faisait pour lui. Beer s'adressait à lui comme un père parlerait à son fils, non comme à un autre commandant et à un ennemi.

A présent, Beer était mort. L'oncle d'Adam, Sir Richard Bolitho, avait engagé les Américains au cours d'un bref et violent combat. Cette fois, ce fut au tour de Bolitho de réconforter son adversaire mourant. Bolitho était persuadé que le destin avait décidé de les faire se rencontrer : il n'avait donc été surpris ni par la bataille ni par sa sauvagerie.

Adam s'était vu affecter une nouvelle frégate, *La Fringante,* dont le commandant avait été tué au cours d'un combat contre un vaisseau inconnu. Il avait été la seule victime, tout comme Adam avait été le seul survivant de *l'Anémone,* à l'exception d'un mousse de douze ans. Tous les autres avaient été tués, s'étaient noyés ou avaient été faits prisonniers.

Le seul témoignage produit au cours de la matinée avait été le sien. Il n'y avait aucune autre source d'information. Lorsque *l'Unité,* après sa capture, avait été conduite à Halifax, on avait retrouvé le journal dans lequel Beer avait relaté son combat contre *l'Anémone.* Dans un silence qui rappelait celui de la neige qui tombait, la cour avait écouté le greffier lire à haute

voix les commentaires de Beer sur cette empoignade sauvage, puis l'explosion à bord de *l'Anémone* qui lui avait ôté tout espoir d'en faire une prise. Beer avait également noté qu'il avait décidé de renoncer à poursuivre le convoi, à cause des avaries que l'ennemi lui avait infligées. Et à la fin de son récit, il avait conclu : *Tel père, tel fils*.

Les membres de la cour avaient échangé quelques regards furtifs, rien de plus. La plupart d'entre eux ignoraient ce qu'avait voulu dire Beer, ou ne voulaient pas préjuger de ce qui allait suivre.

Mais Adam, lui, croyait entendre la voix du grand Américain dans cette pièce bondée. Comme si Beer était présent, comme s'il témoignait du courage et de l'honneur de son adversaire.

En dehors du journal de Beer, il n'y avait pas grand-chose pour confirmer ce qui s'était réellement passé. *Et si j'étais toujours prisonnier ? Qui pourrait témoigner en ma faveur ? On se souviendrait simplement de moi comme du commandant qui a baissé pavillon devant l'ennemi.* Que l'on soit grièvement blessé ou pas, le Code de justice maritime était sans pitié. Vous étiez coupable, sauf si quelqu'un prouvait le contraire sans contestation possible.

Les mains dans le dos, il serrait ses doigts à s'en faire mal pour tenter de se calmer. *Je n'ai jamais amené mon pavillon, ni ce jour-là ni un autre jour*.

Chose assez curieuse, il savait que deux des capitaines de vaisseau qui siégeaient étaient eux aussi passés en conseil de guerre. Peut-être s'en souvenaient-ils et comparaient-ils avec ce qui avait lieu aujourd'hui. Peut-être songeaient-ils encore à ce qu'ils auraient ressenti si l'on avait pointé leur sabre dans leur direction…

S'éloignant de la fenêtre, il alla se placer devant une grande glace. C'était peut-être ici que les officiers vérifiaient leur tenue pour s'assurer que l'amiral ne trouverait rien à leur reprocher. Ou encore, les femmes… Il s'examina sans complaisance, essayant de chasser son souvenir. Mais elle était toujours là. Inaccessible, comme elle l'avait été de son vivant, mais présente. Il jeta un coup d'œil à ses épaulettes étincelantes. *Le capitaine*

de vaisseau confirmé. Son oncle en avait été si fier. Comme le reste, son uniforme était tout neuf ; tous ses biens reposaient désormais dans des coffres au fond de l'eau. Même le sabre posé sur la table du conseil de guerre, il avait dû l'emprunter. Il songeait au sabre magnifique que les négociants de la Cité lui avaient offert : les trois bâtiments qu'il avait sauvés leur appartenaient, ils avaient voulu lui manifester ainsi leur gratitude. Il détourna le regard, ses yeux brillaient de colère. Ils pouvaient bien se permettre de lui être reconnaissants. Tant de ceux qui s'étaient battus ce jour-là ne le sauraient jamais. Il fit doucement :

— Vous en aurez bientôt terminé. J'ai peur de ne pas avoir été un compagnon très agréable.

L'officier déglutit avec difficulté.

— Je suis fier de m'être trouvé avec vous, commandant. Mon père a servi avec votre oncle, Sir Richard Bolitho. Et c'est en entendant ses récits que j'ai désiré entrer dans la marine.

Malgré sa tension et en dépit de l'irréalité de cet instant, Adam se sentit étrangement ému.

— Ne l'oubliez jamais. La fidélité, l'amour, appelez ça comme vous voudrez, cela vous soutiendra – il hésita. Il le faut.

Ils se tournèrent ensemble vers la porte qui s'ouvrait lentement, et le capitaine de fusiliers qui commandait la garde passa la tête.

— On vous attend, commandant.

Il semblait sur le point d'ajouter quelque chose, un petit mot d'encouragement, d'espoir, allez savoir. Mais il se tut. Il claqua des talons et les précéda dans la coursive.

Adam croisa le regard du lieutenant de vaisseau qui essayait de graver cette scène dans sa mémoire ; peut-être la raconterait-il à son père.

Il en esquissa un sourire. Il avait omis de lui demander son nom.

La vaste pièce était bondée – encore que, qui était là et pour quelles raisons… cela restait mystérieux. *Cela dit,* songea-t-il, *il y a toujours foule quand il s'agit d'assister à une pendaison.*

Adam était conscient de la distance qui le séparait d'eux, il entendait les claquements des pas du capitaine des fusiliers. Il

trébucha. Il restait un peu de craie sur le plancher ciré, souvenir du bal de Noël.

En arrivant à hauteur de la dernière rangée de l'assistance, qui faisait face aux officiers membres de la cour, il aperçut son sabre d'emprunt posé sur la table. La garde était pointée dans sa direction. Il s'étonna de sa propre réaction – non parce qu'il se disait que ce verdict était équitable, mais parce qu'il ne ressentait absolument rien. *Rien du tout*. Comme s'il était un spectateur parmi d'autres.

Le président de la cour, un contre-amiral, l'observait, l'air grave.

— Commandant, la cour a rendu son verdict. Vous êtes acquitté – bref sourire. Vous pouvez vous asseoir.

Adam hocha négativement la tête.

— Non, amiral, je préfère rester debout.

— Très bien.

L'amiral ouvrit son dossier.

— La cour considère que le capitaine de vaisseau Adam Bolitho est, non seulement acquitté à la suite de sa conduite qui est conforme aux meilleures traditions de la marine royale, mais elle juge que son comportement dans l'exécution de son devoir l'honore, dans la mesure où il s'est défendu avec acharnement contre un ennemi supérieur. En s'interposant entre l'ennemi et les navires confiés à sa protection, il a fait preuve d'initiative et du courage le plus éminent.

Il leva les yeux.

— Si vous n'aviez pas fait preuve de ces qualités, vous n'auriez probablement pas réussi, surtout si l'on considère que vous ignoriez que la guerre avait été déclarée. Dans le cas contraire…

Il laissa sa phrase en suspens. Il n'avait nul besoin de préciser ce qu'aurait été la décision du conseil de guerre.

Les membres de la cour se levèrent. Certains arboraient un large sourire, visiblement soulagés que tout fut terminé.

L'amiral poursuivit :

— Prenez votre sabre, commandant – et, essayant d'adopter un ton plus léger : J'aurais pensé que vous prendriez ce beau sabre d'honneur dont j'ai entendu parler…

Adam remit son sabre d'emprunt au fourreau. *Il faut que je parte. Sans un mot.* Mais au lieu de cela, fixant l'amiral et les huit membres qui composaient la cour, il déclara :

— George Starr était mon maître d'hôtel, amiral. Il a mis le feu de sa propre main aux charges qui ont hâté la fin de mon bâtiment. Sans lui, *l'Anémone* servirait à l'heure qu'il est dans la marine des États-Unis.

Le sourire de l'amiral s'effaça et il hocha la tête.

— Je sais. Je l'ai lu dans votre rapport.

— C'était un bon et honnête homme, il a servi vaillamment son pays et moi-même.

Il était conscient du silence qui était tombé soudain, coupé seulement par les raclements de chaises. Certains s'étaient approchés pour mieux entendre ce qu'il disait d'une voix calme et sans émotion.

— Mais, pour le punir de sa fidélité, ils l'ont pendu comme un vulgaire malfrat.

Il regardait sans les voir tous ces visages, de l'autre côté de la table. Il avait l'air calme, mais ce n'était qu'une apparence ; il savait qu'il craquerait s'il poursuivait.

— J'ai revendu mon sabre d'honneur à un collectionneur qui attache du prix à ce genre d'objets. Et j'ai remis la somme à la veuve de George Starr. C'est tout ce qu'elle recevra, j'imagine.

Il s'inclina brièvement et fit demi-tour. Il passa entre les rangées de sièges, la main au côté, comme s'il craignait de voir revenir ses vieux tourments. Il ne prenait même pas garde à l'expression des assistants ; sympathie, compréhension, honte peut-être. Non, il ne voyait que la porte, déjà ouverte par un fusilier en gants blancs. Ce jour-là, c'étaient ses propres marins et fusiliers qui étaient morts, dette qu'aucun sabre d'honneur ne pourrait jamais rembourser.

Il y avait quelques personnes dans l'entrée. Un peu plus loin, la neige tombait, tellement immaculée après ce qu'il avait tenté de décrire…

L'un de ces hommes, un civil, s'avança vers lui en lui tendant la main. Adam avait vaguement l'impression de connaître ce visage, mais il était pourtant sûr de ne l'avoir jamais rencontré.

L'homme hésita.

— Je suis désolé, commandant. Je ne devrais pas vous retenir après ce que vous venez de subir.

Il désigna une femme qui se tenait assise non loin de là et qui les fixait attentivement.

— Ma femme, commandant.

Adam avait envie de s'en aller. Tout le monde allait bientôt se presser autour de lui pour le féliciter, pour le louer de ce qu'il avait accompli, alors que, un peu plus tôt, ils auraient regardé avec le même intérêt le bout de son sabre pointé vers sa poitrine. Pourtant, quelque chose le retint.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

L'homme avait plus de soixante ans, mais il se tenait encore bien droit. Il reprit, non sans une certaine fierté :

— Je m'appelle Hudson. Charles Hudson. Vous savez…

Il se tut en voyant qu'Adam restait de marbre. Adam lui répondit enfin :

— Richard Hudson, mon second à bord de *l'Anémone*.

Il essayait de remettre de l'ordre dans ses pensées.

Hudson, qui avait tranché la drisse de pavillon avec son sabre tandis que lui-même, blessé, gisait sur le pont, incapable de bouger. De nouveau, il se sentait spectateur, entendait les autres parler. *Je vous ai ordonné de combattre !* Chaque fois qu'il avait tenté d'articuler un mot, il avait eu l'impression qu'une pointe de fer rouge fouaillait sa blessure. Et pendant ce temps, *l'Anémone* agonisait alors que l'ennemi faisait irruption à bord. Puis les dernières paroles de Hudson tandis que l'on descendait Adam dans une chaloupe : *Si nous nous revoyons un jour…*

Adam avait encore dans les oreilles sa propre réponse. *Je le jure devant Dieu, je vous tuerai. Allez au diable !*

— Nous n'avons reçu qu'une seule lettre de lui.

Hudson se tourna une nouvelle fois vers sa femme et Adam la vit acquiescer pour le soutenir. Elle semblait frêle, mal à l'aise. Venir ici leur avait énormément coûté.

— Comment va-t-il ? demanda Adam.

Mais Charles Hudson avait l'air de ne pas l'entendre.

— Mon frère était vice-amiral. Il a usé de son influence pour faire affecter Richard à votre bord. Lorsque j'ai appris que vous alliez passer en conseil de guerre, comme ils osent l'appeler, nous avons décidé de venir. Pour vous voir, pour vous remercier de ce que vous avez fait pour Richard. C'était notre seul fils.

Adam se raidit. *C'était*.

— Que lui est-il arrivé ?

— Dans sa lettre, il nous disait qu'il voulait vous retrouver. Pour vous expliquer… quelque chose – il baissa la tête. Il a été abattu en tentant de s'évader. Il a été tué.

Adam avait l'impression que la pièce tanguait, comme le pont d'un vaisseau. Cela n'en finirait jamais, cette douleur et ce désespoir, la haine qu'il avait éprouvée après ce qui s'était passé… et il n'avait pensé qu'à lui.

— J'en parlerai à mon oncle quand je le verrai. Votre fils le connaissait.

Puis, prenant l'homme par le bras, il le reconduisit près de sa femme.

— Richard n'avait rien à expliquer. A présent, il est en paix, il le sait.

La mère de Hudson se leva et lui tendit la main. Adam se pencha pour l'embrasser sur la joue. Elle était glacée.

— Merci – il les regarda tour à tour. Cette perte m'affecte comme s'il s'agissait d'un des miens.

Adam se retourna lorsqu'un lieutenant de vaisseau toussa discrètement. L'officier lui glissa :

— Le major général désire vous voir, commandant.

— Cela ne peut-il pas attendre ?

L'officier s'humecta les lèvres.

— On m'a indiqué que c'était important, commandant. Important pour vous.

Adam voulut faire ses adieux au couple, mais il avait disparu aussi discrètement qu'il avait attendu. Il effleura sa joue : des larmes. Etaient-ce les siennes ?

Il emboîta le pas au lieutenant de vaisseau. Sur son passage, des gens lui souriaient, l'attrapaient par le bras. Mais il ne les voyait pas.

Il n'entendait rien, rien que sa colère. *Je vous ai donné l'ordre de combattre*. Une phrase qu'il n'oublierait jamais.

Lady Catherine Somervell s'approcha doucement de la fenêtre. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit. Elle se retourna vers le lit. Elle l'écouta respirer. Il était redevenu calme : il s'était endormi, après cette agitation qu'il avait essayé de lui cacher.

La nuit était paisible et, pour la première fois, on apercevait la lumière de la lune. Elle prit un châle en soie épaisse, mais s'immobilisa en voyant Richard remuer. Il avait posé un bras sur le drap, là où elle était étendue.

Alors elle contempla les nuages déchiquetés qui se déplaçaient lentement et laissaient la lune éclairer la rue. Le pavé luisait après l'averse de la nuit. De l'autre côté de la rue qui séparait cette rangée de maisons de la Tamise, elle distinguait à peine les eaux tranquilles. On aurait cru du verre sous la lumière de la lune. Le fleuve lui-même semblait très calme, mais on était à Londres : sous quelques heures, cette rue serait remplie de gens qui allaient au marché et de marchands qui installeraient leurs étals, pluie ou pas.

Elle frissonna en dépit de son gros châle, se demandant ce qu'allait apporter le jour.

Un peu plus d'un mois s'était écoulé depuis que Richard Bolitho, amiral d'Angleterre, était rentré au pays ; les canons de Saint-Mawes avaient tonné pour saluer le plus fameux des enfants de Falmouth, celui qui savait si bien entraîner ceux qui servaient avec lui.

Elle eut envie d'aller le retrouver. Pas l'homme public, non : l'homme, *son* homme, celui qu'elle chérissait davantage que sa propre vie.

Mais cette fois-ci, elle ne pouvait l'aider. Son neveu avait été convoqué devant une cour martiale, conséquence directe de la perte de *l'Anémone* devant l'ennemi. Bolitho lui avait dit que le verdict pouvait l'innocenter, mais elle ne le connaissait que trop : il était capable de lui dissimuler son anxiété et de ne pas afficher ses doutes. Ses affaires, à l'Amirauté, l'avaient empêché de se rendre à Portsmouth où la cour s'était réunie ; elle savait

également qu'Adam avait insisté pour affronter le procès seul et sans assistance. Il n'ignorait pas que Bolitho détestait toute forme de favoritisme et ne voulait pas que l'on tire profit inconsidérément de son influence. Elle eut un sourire triste. Ils se ressemblaient tellement que l'on aurait dit deux frères.

Le vice-amiral Graham Bethune avait assuré à Richard qu'il l'informerait sans délai dès qu'il saurait quelque chose ; le télégraphe qui reliait Portsmouth à Londres pouvait transmettre en moins d'une demi-heure une dépêche à l'Amirauté. La cour avait été convoquée le matin de la veille, et pourtant, rien. Absolument rien.

S'ils s'étaient trouvés à Falmouth, elle aurait pu tenter de le distraire, de l'occuper avec les affaires de la propriété à laquelle elle s'était énormément consacrée pendant sa longue absence à la mer. Mais on réclamait leur présence à Londres. On pensait que la guerre contre les États-Unis, qui avait éclaté l'année précédente, arrivait à un point crucial, et Bolitho avait été convoqué à l'Amirauté pour calmer les doutes ou, peut-être, redonner confiance. Catherine sentait sa vieille amertume qui resurgissait. On n'avait donc personne d'autre à envoyer ? Son homme en avait assez fait, il l'avait trop souvent payé au prix fort.

Elle devait s'y préparer : ils allaient bientôt être séparés. Si seulement ils pouvaient retourner en Cornouailles… Cela leur prendrait une semaine, compte tenu de l'état dans lequel se trouvaient les routes. Elle songeait à leur chambre, à la vieille demeure grise sous le château de Pendennis, leurs fenêtres qui donnaient sur la mer. Les promenades à cheval, la marche qu'ils aimaient tant… Elle frissonna, mais ce n'était pas le froid. Quels fantômes allaient les accueillir, lorsqu'ils prendraient ce chemin-là : celui où Zénoria, désespérée, s'était jetée dans la mort ?

Tant de souvenirs. Et puis le revers de la médaille : la jalousie et les commérages, la haine même qui perçait de façon plus subtile. Le scandale, qu'ils avaient tous les deux subi et surmonté. Elle contempla les cheveux sombres étalés sur l'oreiller. *Pas étonnant qu'ils t'aiment, toi, le plus adorable de tous les hommes.*

Elle entendait le fracas de roues cerclées de fer, premier signe d'animation dans la rue. Certainement des gens qui allaient chercher du poisson au marché. En temps de paix comme en temps de guerre, le poisson était toujours livré à l'heure.

Elle glissa la main sous sa chemise de nuit et sentit sur son sein ses doigts gelés. Elle le tenait comme il l'avait tenue, lui, comme il la tiendrait encore. Mais pas cette nuit. Ils s'étaient étendus sans passion, enlacés, et elle avait partagé son inquiétude.

Elle avait senti l'horrible cicatrice qu'il avait à l'épaule, là où une balle de mousquet l'avait touché. C'était il y a si longtemps… Lorsque son mari, Luis, s'était fait tuer par des pirates barbaresques à bord du *Navarra*. Ce jour-là, elle avait maudit Richard, lui reprochant ce qui était arrivé. Puis, après avoir été blessé, il avait été pris d'un nouvel accès d'une fièvre ancienne qui l'avait conduit aux portes de la mort. Elle était montée dans sa couchette, nue, pour le réconforter et chasser la poigne glacée de la fièvre. Ce souvenir la faisait sourire. Il n'en avait rien su. Tant et tant d'années, et pourtant, comme si c'était hier…

Il avait changé sa vie, et elle était consciente d'avoir changé la sienne. C'était quelque chose qui dépassait de beaucoup son existence exigeante, faite de devoir et de périls ; quelque chose qu'ils partageaient, qui faisait que les gens se retournaient sur leur passage. Tant de questions muettes… Quelque chose que les autres ne comprendraient jamais.

Elle tendit la main pour fermer les rideaux puis resta là, immobile, comme retenue par une force invisible. Elle hocha la tête, irritée contre elle-même. Ce n'était rien. Elle essuya la vitre avec un bout de son châle et observa la rue. La Promenade, comme on l'appelait ici. Quelques taches de lune laissaient deviner les arbres dépouillés de leurs feuilles, pareils à des os calcinés. Puis elle entendit ce bruit : le raclement des roues sur les pavés, le pas tranquille d'un cheval solitaire qui avançait lentement, comme s'il cherchait son chemin. Un officier supérieur qui rentrait au quartier tout proche après une nuit de jeu ou, plus vraisemblablement, passée auprès de sa maîtresse.

Finalement, une petite voiture traversa un rai de lumière : dans l'air glacé, le cheval semblait argenté. Deux fanaux brillaient comme de petits yeux, comme si c'étaient eux et non le cheval qui cherchaient leur chemin.

Elle poussa un soupir. Sans doute un homme qui avait trop bu et qui se ferait surfacturer par le conducteur pour ses folies.

Elle avait gardé la main posée sur son sein, elle sentit son cœur battre plus vite. Elle n'en croyait pas ses yeux : la voiture tournait et se dirigeait vers la maison.

Elle retint sa respiration. La porte du véhicule s'ouvrit et une jambe en pantalon blanc sembla hésiter sur le marchepied. Le cocher, tel un mime, faisait de grands gestes avec son fouet. Le passager descendit sans bruit sur la chaussée. Même ses boutons dorés paraissaient argentés.

Richard, qui l'avait rejointe, la prit par la taille. Elle se dit qu'elle avait peut-être crié, mais en son for intérieur, elle savait qu'il n'en était rien.

Il regarda à son tour dans la rue. L'officier de marine examinait les maisons, le cocher attendait.

Elle se tourna vers lui.

— Serait-ce l'Amirauté ?

— Pas à cette heure-ci, Kate – il avait apparemment arrêté sa décision. Je descends, ce doit être une erreur.

La silhouette qui se trouvait près de la voiture avait disparu.

On frappa à la porte, le choc résonna comme un coup de pistolet. Elle s'en moquait, il fallait qu'elle soit avec lui, tout de suite, surtout maintenant.

Elle attendit dans l'escalier. L'air glacial lui caressa les jambes lorsque Bolitho ouvrit la porte. Il vit d'abord l'uniforme familier, puis découvrit le visage. Il s'exclama :

— Catherine, c'est George Avery !

La gouvernante était arrivée à son tour. Tout en marmonnant, elle apporta des bougies neuves. Visiblement, elle désapprouvait ce genre de comportement.

— Madame Tate, allez chercher quelque chose de chaud, lui dit Catherine. Et du cognac, pendant que vous y êtes.

George Avery, aide de camp de Bolitho, s'était assis comme pour retrouver ses esprits. Il commença enfin :

— Acquitté avec honneur, sir Richard – apercevant Catherine, il se leva. Milady.

Puis il baissa les yeux sur ses bottes couvertes de boue.

— J'y étais, sir Richard. Cela m'a paru normal. Je sais trop bien ce que c'est que de se retrouver devant une cour martiale, de risquer la disgrâce et la ruine – et il répéta : Cela m'a paru normal. Il y avait beaucoup de neige sur la côte sud. On ne pouvait même plus voir les pylônes du télégraphe. La nouvelle aurait mis une journée de plus à vous parvenir.

— Et vous êtes venu ! lui dit Catherine.

Bolitho saisit Avery par le bras.

Contre toute attente, le visage d'Avery s'éclaira d'un large sourire.

— J'ai fait le plus gros de la route à cheval. Je ne sais plus combien de fois j'ai dû changer de monture. Finalement, je suis tombé sur ce gaillard qui est dehors et, sans lui, j'imagine que je n'aurais jamais trouvé l'adresse.

Il prit le verre de cognac, mais sa main tremblait.

— Cette affaire va sans doute me coûter un an de solde, et je crois que je n'arriverai pas à m'asseoir pendant un bon mois !

Bolitho s'approcha d'une fenêtre. *Acquitté avec honneur*. Comme il se devait. Mais les choses ne se terminent pas toujours comme il se doit.

Avery avait terminé son cognac et ne protesta pas lorsque Catherine lui remplit à nouveau son verre.

— J'ai obligé quelques voitures et diligences à dégager le chemin – voyant la tête de Bolitho, il ajouta doucement : Je n'étais pas dans la salle du conseil de guerre, sir Richard, mais lui savait que je n'étais pas loin. Votre neveu devait aller voir le major général. Quelqu'un m'a dit qu'il avait obtenu un congé de longue durée. C'est tout ce que j'ai réussi à savoir.

Bolitho se tourna vers Catherine en souriant.

— Soixante-dix milles sur des routes assez traîtres et dans l'obscurité. Qui d'autre serait capable d'en faire autant ?

Elle reprit le verre entre les mains toutes molles d'Avery qui s'était effondré dans les coussins. Il dormait. Elle répondit doucement :

— Toi, Richard. Te sens-tu mieux, à présent ?

Lorsqu'ils eurent regagné leur chambre, elle distingua cette fois très nettement le fleuve. Il y avait déjà du monde sur la route. Personne n'avait sans doute remarqué l'arrivée de la voiture, ni cet officier de haute taille qui avait frappé à la porte. Et dans le cas contraire, personne n'y aurait attaché d'importance. On était à Chelsea : les gens vaquaient à leurs affaires et ne s'occupaient de rien d'autre.

Côte à côte, ils contemplaient le ciel. Il ferait bientôt jour, encore une de ces matinées de grisaille de janvier. Mais cette fois, tout était différent.

Elle passa le bras autour de sa taille.

— Ta prochaine visite à l'Amirauté sera peut-être la dernière avant un certain temps ?

Il sentait sa chevelure frôler son visage. Sa tiédeur. Leur intimité.

— Et ensuite, Kate ?

— Ramène-moi chez nous, Richard. Peu m'importe la durée du voyage.

Il la conduisit jusqu'à leur couche, elle éclata de rire en entendant les premiers chiens qui aboyaient.

— Ensuite, tu pourras m'aimer. Chez nous.

Le vice-amiral Graham Bethune s'était déjà levé lorsque l'on introduisit Bolitho dans les appartements spacieux qu'il occupait à l'Amirauté. Il l'accueillit d'un sourire franc et chaleureux.

— Nous nous sommes tous deux réveillés de bon matin, sir Richard-sa figure s'allongea. Cela dit, je crains de ne pas avoir encore de nouvelles de votre neveu, le commandant Bolitho. Le télégraphe est une excellente invention à de nombreux points de vue, mais il est peu adapté au climat de l'Angleterre !

Bolitho alla s'asseoir après qu'un valet lui eut pris son manteau et sa coiffure. Il n'avait eu que quelques pas à faire pour sortir de voiture, mais son manteau était déjà trempé. Il sourit.

— Adam a été acquitté avec honneur.

L'étonnement de Bethune faisait plaisir à voir. Ils s'étaient rencontrés à plusieurs reprises depuis que Bolitho était arrivé à

Londres, mais Bolitho s'étonnait encore que les nouvelles responsabilités de Bethune ne l'aient absolument pas changé. Il semblait avoir beaucoup mûri depuis l'époque où il servait comme aspirant à bord du premier commandement de Bolitho, la corvette *Hirondelle*. Effacés, sa bouille ronde et ses taches de rousseur : c'était désormais un officier général à l'œil perçant, plein d'assurance, qui faisait tourner la tête de toutes les femmes de la Cour ou dans les nombreuses manifestations élégantes auxquelles ses fonctions l'appelaient. Bolitho se souvenait de la rancœur de Catherine, lorsqu'il lui avait appris que Bethune était non seulement plus jeune que lui, mais également moins ancien dans son grade. Elle n'était certes pas la seule à s'étonner encore des us et coutumes de l'Amirauté.

Bolitho poursuivit :

— Mon aide de camp, Avery, a fait la route à cheval ce matin depuis Portsmouth pour m'apprendre la nouvelle.

Bethune hocha la tête, mais il était préoccupé par autre chose.

— George Avery, oui. Le neveu de Sir Paul Sillitœ.

Et il avait eu ce sourire de gamin.

— Pardonnez-moi… le baron Sillitœ de Chiswick, puisque c'est désormais son titre. Mais je suis heureux de l'apprendre.

Cela a dû être dur pour votre neveu, perdre son bâtiment et la liberté tout à la fois. Et pourtant, vous l'avez nommé au commandement de *La Fringante*, lors de l'engagement décisif avec les vaisseaux du commodore Beer. Remarquable.

Il regagna son bureau.

— J'ai fait mon propre rapport, inutile de le dire. On ne peut guère se fier aux cours martiales, nous l'avons constaté nous-mêmes trop souvent.

Bolitho se détendit. Ainsi, Bethune avait pris une plume et du papier pour aider Adam. Il n'imaginait pas que l'un ou l'autre de ses prédécesseurs, Godschale ou, pis, Hamett-Parker, se soient seulement donné la peine de lever le petit doigt.

Bethune jeta un coup d'œil à la pendule décorée placée près d'une toile, une frégate au combat. Bolitho savait qu'il s'agissait de l'un de ses anciens commandements, à bord duquel Bethune s'était battu contre deux grosses frégates espagnoles. En dépit

de son infériorité, il avait contraint la première à se jeter à la côte et capturé l'autre. Un bon début, et qui n'avait certes pas fait de mal à sa carrière.

— Commençons par un rafraîchissement – il toussota. Lord Sillitœ doit venir, j'espère que nous en saurons plus sur les intentions du Prince-Régent pour ce qui est du conflit avec les Américains.

Il hésitait, pas trop sûr de lui.

— Une chose est pratiquement certaine. On vous demandera de reprendre cette campagne. Cela fait maintenant quatre mois que vous avez engagé puis défait les bâtiments du commodore Beer, n'est-ce pas ? Votre opinion, votre expérience ont été inestimables. Et je sais bien que c'est là trop vous demander.

Bolitho prit conscience qu'il effleurait son œil gauche. Bethune l'avait peut-être remarqué, ou peut-être la nouvelle de son infirmité irrémédiable avait-elle fini par atteindre cette illustre administration.

Bethune l'observait, pensif.

— J'ai eu le grand plaisir de rencontrer Lady Somervell, sir Richard. Je sais ce que cette séparation représentera pour vous.

— Je sais que vous l'avez vue, lui répondit Bolitho. Elle me l'a dit. Il n'y a pas de secrets entre nous, et il n'y en aura jamais.

Lors de cette réception chez Sillitœ, près du fleuve, Catherine avait également croisé la femme de Bethune. Elle ne lui en avait pas touché mot, mais elle le ferait lorsqu'elle jugerait le moment opportun. Peut-être Bethune était-il sensible aux femmes ? Une maîtresse ?

Il reprit :

— Vous et moi sommes bons amis, n'est-ce pas ?

Bethune hocha la tête, il ne comprenait pas.

— Un terme bien modeste, pour ce qu'il signifie vraiment.

— Je suis d'accord – Bolitho lui sourit. Appelez-moi Richard. Je crois que ce grade, ce passé nous gênent.

Bethune s'approcha de son fauteuil, ils échangèrent une poignée de mains.

— Ce jour est décidément plus faste que tout ce que j'avais osé espérer, Richard – il souriait, ce qui le rajeunissait.

Nouveau coup d'œil à la pendule.

— Il est un autre sujet dont j'aimerais vous parler avant l'arrivée de Lord Sillitœ – il l'observa pendant quelques secondes. Vous l'apprendrez bientôt. Le contre-amiral Valentine Keen va recevoir un nouveau commandement, il sera basé à Halifax, en Nouvelle-Ecosse.

— Je l'avais entendu dire.

La boucle est bouclée. Halifax, là où il avait laissé son vaisseau amiral, *l'Indomptable*, lorsqu'on l'avait rappelé en Angleterre. Cela était-il si récent ? Deux autres prises tout aussi formidables étaient restées avec lui, l'USS *Unité* de Beer et le *Baltimore,* qui portaient à eux deux autant d'artillerie qu'un gros bâtiment de ligne. Le sort avait décidé de la rencontre finale ; sa détermination, une envie incroyable de vaincre avaient fixé son issue. Après toutes ces années passées à la mer, les images étaient restées gravées dans son esprit. La douleur d'Allday, seul au milieu des survivants qui gémissaient, tandis qu'il portait dans ses bras le cadavre de son fils avant de le laisser glisser dans la mer. Et Nathan Beer, redoutable adversaire, à l'agonie, sa main dans celle de Bolitho. Tous deux comprenaient que leur rencontre et ses conséquences étaient inévitables. Ils avaient recouvert Beer du pavillon américain, puis Bolitho avait envoyé son sabre à sa veuve, à Newburyport. Un endroit bien connu des bâtiments de guerre et des corsaires, où son propre frère, Hugh, avait trouvé refuge – si ce n'est la paix.

Bethune reprit :

— Le contre-amiral Keen arborera sa marque à bord de la frégate *Walkyrie*. Son commandant, Peter Dawes, qui était votre adjoint, est sur le point d'être promu et a hâte de recevoir une autre affectation – il fit une pause. Son père, l'amiral, a émis l'idée que le moment n'était pas pire qu'un autre.

Ainsi, Keen allait retourner se battre, alors qu'il pleurait encore sa Zénoria. C'est ce qu'il lui fallait, ou du moins, c'est ce qu'il s'imaginait. Bolitho avait bien connu ce genre de tourments, cette douleur entêtante, jusqu'au jour où il avait retrouvé Catherine.

— Un nouveau capitaine de pavillon ?

Il n'avait pas fini de parler qu'il savait déjà.

— Adam ?

Bethune éluda.

— Vous lui avez donné *La Fringante* alors que ce n'était pas indispensable.

— C'était le meilleur commandant de frégate dont je disposais.

Bethune reprit :

— Lorsque *La Fringante* a regagné Portsmouth, on l'a trouvée en fort mauvais état. Quatre années de campagne, sous deux commandants. Trois si vous comptez votre neveu, et de nombreux combats, qui l'ont laissée à bout de bord et sans aucun endroit convenable pour la réparer… son dernier engagement contre *l'Unité* a été le coup de grâce. Le major général du port a été prié d'expliquer tout cela à votre neveu, après le jugement de la cour martiale. Il faudra des mois pour remettre *La Fringante* en état. Et même dans ce cas…

Après le jugement de la cour martiale. Bolitho se demandait si Bethune savait ce que cela voulait dire. Si la pointe du sabre avait été braquée sur Adam, il aurait pu s'estimer heureux qu'on le garde dans la marine, même à bord d'un bâtiment aussi délabré et à bout de bord que *La Fringante.*

Bethune en était forcément conscient.

— Le temps que ce soit fait, cette guerre serait probablement terminée, et votre neveu, comme tant d'autres, risquerait de se voir rejeté par ce métier qu'il aime. Il déplia une carte, mais sans la regarder. Le contre-amiral Keen et le capitaine de vaisseau Adam Bolitho ont toujours été en bons termes, que ce soit sous vos ordres ou ailleurs. Il me semble que ce serait une solution satisfaisante.

Bolitho essayait de chasser cette image : la réaction d'Adam lorsque, à bord de *l'Indomptable,* il lui avait appris la mort de Zénoria. C'était comme si on lui avait brisé le cœur en morceaux. Comment Adam pourrait-il accepter cette situation : servir sous les ordres de l'homme qui avait été le mari de Zénoria ? *La fille aux yeux de lune.* Elle avait épousé Keen par reconnaissance. Adam l'avait aimée… tant aimée. Mais d'un autre côté, Adam pourrait être heureux de la porte de sortie que

lui offrait Keen. Un bâtiment à la mer, au lieu d'un ponton sous-armé, avec les vicissitudes d'un arsenal. Comment cela pouvait-il fonctionner ? Comment cela se terminerait-il ?

Il aimait Adam comme son propre fils. Il l'avait toujours aimé, depuis ce jour où il était arrivé à pied de Penzance et s'était présenté chez lui, après la mort de sa mère. Adam lui avait avoué son aventure avec Zénoria : il avait pensé que son oncle devait savoir. Catherine, elle, avait déjà tout deviné en voyant la tête que faisait Adam le jour du mariage de Zénoria et de Keen dans la petite église de Zennor.

Le seul fait d'y penser était à vous rendre fou. Keen allait recevoir son premier véritable commandement d'officier général. Le passé n'y pouvait rien changer. Bolitho demanda :

— Vous croyez réellement que la guerre sera bientôt finie ?

Bethune ne manifesta pas la moindre surprise en voyant que Bolitho changeait d'amure.

— Les armées de Napoléon battent en retraite sur tous les fronts. Les Américains le savent. Sans l'alliance de la France, ils perdent leur dernière chance de dominer l'Amérique du Nord. Nous allons pouvoir dégager de plus en plus de vaisseaux, harceler leurs convois et prévenir tous leurs mouvements de troupes par voie de mer. En septembre dernier, vous avez démontré, s'il en était besoin, qu'une force de frégates convenablement positionnées est bien plus efficace que soixante bâtiments de ligne – il sourit. Je vois encore leurs têtes, dans la pièce à côté, quand vous disiez à Leurs Seigneuries que l'époque de la ligne de bataille était révolue. Certains ont crié au blasphème et, malheureusement, vous devrez encore convaincre la plupart d'entre eux.

Bolitho le surprit qui consultait la pendule une fois de plus. Sillitœ était en retard. Il savait qu'il était un homme de grande influence, il savait aussi que les gens le craignaient. Et Bolitho le soupçonnait d'y trouver du plaisir.

Bethune reprenait :

— Toutes ces années, Richard, une vie entière parfois. Vingt ans de guerres pratiquement ininterrompues contre les Français. Et même avant, lorsque nous servions à bord de

l'Hirondelle pendant la rébellion américaine, c'étaient encore les Français que nous combattions.

— Nous étions tous très jeunes, Graham. Mais je puis comprendre pourquoi les hommes et les femmes ordinaires ont fini par ne plus croire en la victoire… Même à présent, alors qu'elle est à portée de main.

— Mais vous, vous n'avez jamais douté.

Bolitho entendit des voix dans la coursive.

— Je n'ai jamais douté que nous finirions par l'emporter. Mais la victoire ? C'est autre chose.

Un valet ouvrit les imposants battants de la porte et Sillitœ entra sans se presser.

Catherine lui avait décrit le père de Sillitœ ; elle avait vu son portrait à la réception que Sillitœ avait donnée chez lui. Valentine Keen avait fait office de chevalier servant à cette occasion, ce qui avait délié bien des langues. Et, en découvrant Sillitœ habillé de drap fin gris ardoise et de bas en soie d'un blanc immaculé, Bolitho pouvait sans peine comparer les deux visages. Le père de Sillitœ était négrier ; « un marchand d'ébène », comme disait son fils. Plus tard, il était devenu baron Sillitœ de Chiswick et, depuis que le roi avait été déclaré dément, sa position de conseiller personnel du Prince-Régent s'était renforcée. Au point que rares étaient les affaires politiques du pays qui échappaient à son influence ou à ses manigances.

Il s'inclina à peine.

— Vous me paraissez en fort belle santé et tout à fait reposé, sir Richard. J'ai eu plaisir à apprendre l'acquittement de votre neveu.

Visiblement, les nouvelles voyageaient plus vite *via* les espions de Sillitœ que dans les coursives de l'Amirauté.

Sillitœ sourit. Ses yeux profondément enfoncés lui permettaient de dissimuler ses pensées, comme toujours.

— C'est un commandant de trop grande valeur pour que l'on gaspille ses talents. Je lui fais confiance, il acceptera l'offre du contre-amiral Keen. Je pense qu'il le devrait, je crois qu'il le fera.

Bethune sonna son domestique.

— Tolan, apportez les rafraîchissements je vous prie.

Cela lui donnait le temps de se remettre de son choc, à savoir que les réseaux de Sillitœ étaient plus efficaces que les siens.

Sillitœ se tourna légèrement vers Bolitho.

— Comment va Lady Catherine ? Bien j'imagine, et ravie d'être revenue en ville ?

Inutile de lui expliquer que Catherine avait un seul désir, rentrer à Falmouth et y retrouver son existence paisible. Mais, avec cet homme-là, on n'était jamais sûr de rien. Lui qui était apparemment au courant de tout savait sans doute cela aussi.

— Elle est ravie, milord.

Il songeait à elle, aux premières heures du jour, lorsque Avery était arrivé. Ravie ? Certes, mais elle tentait de dissimuler, sans toujours y parvenir, la peine profonde que lui causait leur inévitable séparation. Avant Catherine, son existence avait été si différente. Il avait toujours accepté ce fait que son devoir était là où ses ordres l'envoyaient. C'était ainsi. Mais son amour resterait toujours derrière lui, quel que soit l'endroit où elle se trouvait.

Sillitœ se pencha sur la carte.

— Nous vivons des moments critiques, messieurs. Sir Richard, vous allez devoir retourner à Halifax. Personne ne connaît mieux que vous les pièces de ce puzzle. Le Prince-Régent a été très impressionné par votre rapport et par les vaisseaux que vous réclamez – il eut un sourire amer. Même l'étendue de la dépense ne l'a pas effrayé. Enfin, pendant un court moment.

— Le Premier lord, annonça Bethune, a décidé que nous lui présenterions les ordres sous une semaine – il jeta un coup d'œil entendu à Bolitho. Ensuite, le contre-amiral Keen pourra prendre passage à bord de la première frégate en partance, peu importe qui il choisira pour capitaine de pavillon.

Sillitœ s'approcha d'une fenêtre.

— Halifax. Un endroit bien triste à cette époque de l'année, de ce que j'en sais. Nous pourrions prendre des dispositions pour que vous partiez ensuite, sir Richard – et, sans quitter la

fenêtre des yeux : A la fin du mois prochain, peut-être ? Cela vous conviendrait-il ?

Bolitho savait parfaitement que les remarques de Sillitœ n'étaient jamais anodines. Songeait-il à Catherine ? A la façon de s'y prendre pour se rapprocher d'elle ? Cruel, fourbe, trop exigeant ; il l'entendait presque le lui déclarer. La séparation, la solitude. Dans moins de deux mois, mais cela leur laissait tout de même le temps de faire ce voyage pénible jusqu'en Cornouailles. Il n'y avait pas une minute à perdre. Ils iraient ensemble.

— Vous me trouverez paré, milord, répondit-il.

Sillitœ prit le verre que lui tendait le valet.

— Parfait.

Ses traits ne laissaient rien paraître.

— Parfait, répéta-t-il comme s'il parlait du vin.

— Une idée, sir Richard. A vos Heureux Élus.

Ainsi, même de cela, il était au courant.

Mais Bolitho y fit à peine attention. Il ne songeait qu'à elle. A ses yeux sombres, à ce regard tout à la fois plein de défi et protecteur.

Ne me quitte pas.

II

POUR L'AMOUR D'UNE FEMME

Bryan Ferguson, le majordome manchot attaché à la demeure des Bolitho, ouvrit son pot à tabac et s'arrêta un instant avant de bourrer sa pipe. A l'époque, il avait cru que même des gestes aussi simples lui seraient interdits à jamais : se reboutonner, se raser, manger ; alors, bourrer une pipe…

Cela mis à part, c'était un homme heureux, reconnaissant même, en dépit de son infirmité. Il était majordome de Sir Richard Bolitho et de sa dame, il avait une maison à lui près des écuries. A l'arrière de sa demeure, l'une des plus petites pièces lui servait de bureau. Non qu'il ait beaucoup à faire à cette époque de l'année. Mais la pluie avait cessé et la neige qu'avaient évoquée les postiers leur avait été épargnée.

Il jeta un coup d'œil circulaire dans la cuisine, le centre de l'univers qu'il partageait avec Grâce, sa femme, gouvernante de la maison. On notait un peu partout la preuve de ses talents : des réserves soigneusement étiquetées et scellées à la cire, des fruits secs, et, suspendues à l'autre bout de la pièce, des flèches de lard fumé. Leur simple odeur le faisait saliver. Mais ce jour-là, il avait la tête ailleurs qu'à ces menus plaisirs. Il était trop préoccupé par le sort de son plus vieil et meilleur ami, John Allday.

Il regarda le pichet de rhum posé sur la table bien briquée. Intact.

— Allez, John, viens t'en jeter un. C'est exactement ce qu'il te faut en janvier quand il fait si froid.

Mais Allday restait planté près de la fenêtre, agitant des pensées moroses. Il finit par répondre :

— J'aurais dû aller à Londres avec lui. C'est là qu'est ma place, tu comprends ?

Voilà que ça le reprenait.

— Seigneur… tu n'as pas encore passé chez toi le temps d'un quart du soir et tu te fais un sang d'encre parce que Sir Richard est parti à Londres sans toi ! A présent, tu as Unis, ta petite fille, et la plus jolie auberge de ce côté-ci de la Helford. Tu devrais en profiter.

Allday se tourna vers lui.

— J'savions tout ça, Bryan. Pour sûr que j'le savions.

Ferguson bourra son tabac, fort préoccupé. C'était encore pis que la dernière fois. Il regarda à son tour son ami. Les rides autour de ses commissures s'étaient creusées. Sans doute la souffrance que lui causait ce coup de sabre d'un Espagnol. Ses cheveux drus et tout ébouriffés étaient poivrés de gris. Mais les yeux étaient toujours aussi vifs.

Ferguson attendit qu'il se fût assis, ses grosses paluches autour du pichet d'étain qui lui était personnellement réservé. Des mains fortes, carrées ; qui ne l'aurait pas connu aurait pu croire qu'elles étaient maladroites et pataudes. Mais Ferguson les avait vues à l'œuvre, lorsqu'elles maniaient couteaux et outils affûtés comme des rasoirs pour confectionner les plus minutieux des modèles réduits de bateaux qu'il ait jamais vus. Des mains capables aussi de soulever un enfant avec la douceur d'une nourrice.

Allday lui demanda :

— A ton avis, Bryan, quand c'est-y qu'y vont rentrer ?

Ferguson lui tendit la bougie et le regarda allumer sa longue pipe en terre. La fumée commença à flotter près de la cheminée où le chat dormait au coin de l'âtre.

— Un des gardes du seigneur est passé, il m'a dit que les routes étaient meilleures que la semaine dernière. Mais ça va pas très vite pour une voiture attelée à quatre, et je te parle pas de la malle-poste.

Bon, voilà qui n'allait pas aider à le rasséréner. Il ajouta :

— Je me disais, John. En avril ça va faire trente-trois ans depuis la bataille des Saintes. Difficile à croire, tu trouves pas ?

Allday haussa les épaules.

— Je comprends pas comment que tu t'en souviens encore.

Ferguson baissa les yeux sur sa manche vide.

— C'est pas un truc que je pourrai oublier facilement.

Allday se pencha à travers la table et lui toucha le bras.

— Désolé, Bryan, j'voulais pas te blesser.

Ferguson lâcha un sourire et Allday avala une lampée de rhum.

— Ça veut dire aussi que je vais avoir cinquante-trois ans cette année – et, voyant l'air dubitatif d'Allday : Eh, oui, j'ai même un papier qui le prouve.

Puis il lui demanda posément :

— Et toi, combien que ça va te faire ? A peu près la même chose, non ?

Il savait bien qu'Allday était plus vieux que ça ; il avait déjà servi à la mer quand ils s'étaient fait ramasser par le même détachement de presse, sur la plage de Pendower.

Allday le fixait, l'œil mauvais.

— Ouais, quelque chose dans ce genre – il se tourna vers le feu, avec un soudain désespoir dans les yeux. J'suis son maître d'hôtel, tu vois. *J'soyons à lui.*

Ferguson se saisit du pichet de grès et se resservit généreusement.

— J'sais bien, John. Tout le monde le sait.

Il se souvint brusquement de son bureau encombré qu'il avait quitté une heure plus tôt, lorsque Allday était arrivé sans crier gare dans une voiture de louage. En dépit des livres de comptes écornés et de l'humidité hivernale, c'était comme si elle était là, devant lui. Lady Catherine n'était pas passée au bureau depuis bien avant la Noël, quand elle était partie pour Londres avec l'amiral ; on y respirait pourtant encore son parfum, une odeur de jasmin. Depuis toutes ces années qu'ils arrivaient et repartaient, la vieille demeure était accoutumée aux allées et venues des Bolitho. Puis, tôt ou tard, il y en avait un qui ne rentrait pas. La maison s'y était faite ; elle attendait, avec tous ces portraits sombres des Bolitho défunts. Elle attendait… Mais lorsque Lady Catherine s'absentait, c'était différent. La vieille maison paraissait vide.

Il ajouta :

— Et Lady Catherine, sans doute plus que tout le monde.

Quelque chose dans le ton de sa voix fit qu'Allday se tourna vers lui.

— Toi aussi, tu es charmé, Bryan ?

— J'ai jamais connu une femme pareille. J'étais avec elle, quand on a retrouvé cette fille.

Il fixait obstinément sa pipe.

— En mille morceaux, qu'elle était, mais madame l'a prise dans ses bras comme une enfant. J'oublierai jamais… Je sais qu'l'idée que tu vieillis te fout un coup, John, que t'es trop vieux pour mener la vie d'un marin. M'est avis que Sir Richard le craint, lui aussi. Et pourquoi que je te dis tout ça ? Tu le sais mieux que personne, vieux !

Pour la première fois, Allday lui sourit. Un cotre de la douane était entré à Falmouth et y avait donné des nouvelles ainsi que quelques dépêches. Allday reprit, bougon :

— T'étais au courant pour lui et cette fille, Zénoria ?

— J'ai deviné. Mais ça n'est pas allé plus loin, même que Grâce elle se doute de rien.

Allday souffla la bougie. Grâce était exactement la femme qu'il fallait à Bryan, elle l'avait sauvé quand il était rentré avec un bras en moins. Cela dit, c'était une commère. Une chance que Bryan la connaisse aussi bien. Il reprit :

— J'aime mon Unis plus que ce que je saurais dire. Mais je n'abandonnerai pas Sir Richard. Pas maintenant, alors que tout est près de se terminer.

La porte s'ouvrit et Grâce Ferguson entra dans la cuisine.

— Eh, vous deux, on dirait deux vieilles ! Et ma soupe ?

Mais elle les regardait avec attendrissement.

— Je viens de m'occuper des flambées, reprit-elle. La nouvelle bonne, cette Mary, veut bien faire, mais c'est une tête de linotte !

— Les flambées, Grâce ? s'écria Ferguson. Tu ne trouves pas que tu vas un peu vite en besogne ?

Mais il avait d'autres pensées en tête. Il ruminait encore ce que lui avait déclaré Allday. *Je n'abandonnerai pas Sir Richard. Pas maintenant, alors que tout est près de se terminer*. Il essaya de chasser cette idée, mais rien à faire. Que voulait-il dire exactement ? Que la guerre allait finir, et que l'on ferait les

comptes ? Ou craignait-il pour Sir Richard ? Ce n'était pas nouveau. Ferguson avait plus d'une fois entendu Bolitho les comparer à un maître et à son chien fidèle. Chacun avait peur de laisser l'autre derrière lui.

Grâce l'observait attentivement.

— Qu'y a-t-il mon chéri ?

— Rien, fit-il en hochant la tête.

Allday leur jeta un regard. Il avait beau être souvent à la mer, il n'avait pas d'ami plus proche. Il répondit à Grâce :

— Il trouve que je suis trop vieux, que je suis mûr pour qu'on me débite comme une vieille épave pourrie !

Elle posa la main sur son gros poignet.

— C'est une idée folle, quand on a une femme toute gentille et un joli bébé. Vieux, vraiment !

Mais elle ne réussissait pas à sourire. Elle les connaissait trop bien tous les deux pour ne pas deviner ce qui s'était passé.

La porte s'ouvrit. Cette fois, c'était Matthew, le cocher. Tout comme Allday, il avait protesté quand, le laissant à Falmouth, Bolitho et Catherine avaient pris la malle-poste.

Ferguson était soulagé de cette interruption.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Matthew ?

Le visage de Matthew s'éclaira d'un large sourire.

— Je viens d'entendre la corne de la diligence. La même chose que la dernière fois, quand il est revenu !

— Attelle et va les chercher sur la place, lui répondit sèchement Ferguson.

Mais Matthew avait déjà disparu. Il avait été le premier à avoir entendu quelque chose, tout comme il avait été le premier à entendre le canon de Saint-Martin lorsque Bolitho était revenu à Falmouth, un peu plus d'un mois auparavant.

Bryan embrassa sa femme sur la joue.

— Pourquoi tu m'embrasses ?

Ferguson lança un coup d'œil à Allday. Ils revenaient. Puis avec un sourire :

— Parce que tu leur as fait du feu – et, ne pouvant s'en empêcher : Et pour tant d'autres choses, Grâce.

Il attrapa son manteau.

— Tu souperas avec nous, John ?

Mais Allday se préparait à partir.

— Y voudront point avoir trop de monde ici quand ils arriveront – il redevint sérieux. Quand il aura besoin de moi, j's'rai paré. Un point c'est tout.

La porte se referma, Ferguson et sa femme échangèrent un regard. Elle lui dit enfin :

— Il le prend mal.

Ferguson songeait à cette odeur de jasmin.

— Elle le prendra mal elle aussi.

On entendit dans la cour des écuries l'élégante voiture aux armes des Bolitho, les roues claquaient sur les pavés en jetant des étincelles. Cela faisait plusieurs jours que Matthew se préparait à cet événement, il avait harnaché les chevaux pour le moment où l'on pouvait s'attendre à voir arriver la malle de Truro passer King's Head avant d'arriver à Falmouth. Ferguson s'arrêta devant la porte.

— Va donc chercher de ce vin qu'ils aiment tant, Grâce.

Elle s'en souvenait comme si c'était hier : lorsqu'ils avaient mis la main dessus, embarqué de force sur un vaisseau du roi, le vaisseau que commandait Bolitho. Et puis l'infirme qu'on lui avait rendu. Jusqu'alors, elle n'avait jamais mis de mots sur tout cela. *L'homme que j'aime.*

Elle lui sourit.

— Du Champagne ? Je ne sais pas ce qu'ils lui trouvent !

Alors que tout est près de se terminer. Il aurait dû lui répéter ce que lui avait dit Allday, mais elle était déjà partie et, après tout, il préférait que cela restât un secret entre eux.

Il sortit. L'air, froid et humide, sentait la mer. Ils étaient de retour. Il était maintenant de la plus haute importance que tout se passe sans agitation : Allday l'avait parfaitement compris, tout impatient qu'il fût. Mais finalement, c'était comme s'ils ne s'étaient absentés qu'une journée de Falmouth.

Il se tourna vers le dernier box et vit Tamara, la grande jument, qui encensait. La grande liste blanche de son chanfrein brillait doucement dans la pénombre.

Aucun doute n'était plus possible. Ferguson s'approcha et lui caressa les naseaux.

— Elle arrive, ma fille. Et c'est pas trop tôt.

Une demi-heure plus tard, la voiture pénétrait dans l'allée. Le héros et sa maîtresse qui avaient scandalisé tout le pays, défié l'hypocrisie et les conventions, rentraient chez eux.

Le lieutenant de vaisseau George Avery se regardait d'un œil critique dans le miroir du tailleur, comme il aurait regardé un inconnu. Il connaissait à peine Londres et ses précédents séjours avaient en général été consacrés à des missions à l'Amirauté. Le tailleur tenait boutique dans Jermyn Street, une artère envahie par les commerces et les demeures élégantes. L'air y paraissait bien pollué quand on revenait de mer ; mais, empli du fracas des voitures et des sabots, l'endroit était vivant.

Il avait dû marcher des milles et des milles, ce qu'il affectionnait toujours autant après l'exiguïté des bâtiments de guerre. Il sourit à l'image que lui renvoyait le miroir ; peu habitué à prendre autant d'exercice, il était épuisé.

Cela faisait un effet étrange, tout cet argent à dépenser, c'était quelque chose d'inédit pour lui. Des parts de prises, gagnées plus de dix ans auparavant, lorsqu'il était second de la goélette *Jolie,* elle-même prise aux Français. Il l'avait presque oublié, tant cela lui avait paru dérisoire quand on songeait aux malheurs qui avaient suivi. Il avait été blessé lorsque la *Jolie* avait été vaincue par une corvette française, puis fait prisonnier et emmené en France. On l'avait échangé au cours de la brève trêve de la paix d'Amiens, et il avait été traduit en conseil de guerre. Il avait écopé d'un blâme pour avoir perdu son bâtiment, alors même qu'il était trop grièvement blessé pour empêcher les autres d'amener les couleurs. Pendant la cour martiale devant laquelle passait Adam, il avait revécu chaque moment de sa propre déchéance.

Il songea à la maison de Chelsea où il était descendu et se demanda si Bolitho et Catherine étaient arrivés en Cornouailles. Il avait toujours du mal à s'habituer, encore plus à considérer comme un dû qu'ils lui aient laissé la jouissance de leur maison. Pourtant, il allait bientôt devoir se rendre à Falmouth, afin de se trouver là-bas avec les autres lorsque Sir Richard recevrait ses ordres. Son *petit équipage*, comme il les appelait. Avery se

disait que l'équipage était maintenant dangereusement proche de devenir une famille.

Arthur Crowe, le tailleur, se tourna vers lui.

— Tout est-il comme vous voulez, commandant ? Je vous ferai livrer le reste des uniformes dès que ce sera prêt.

Poli, presque humble. Assez différent de ce qu'il était la première fois qu'il l'avait vu. Crowe avait été à deux doigts de lui faire des remarques désagréables sur son uniforme, œuvre du tailleur de Falmouth, Joshua Miller. *Encore un pauvre marin désargenté, plutôt âgé pour son grade, qui a probablement commis quelque bêtise, condamné à rester lieutenant de vaisseau jusqu'à ce qu'on le renvoie ou que la mort se charge de régler définitivement l'affaire*. Avery avait étouffé dans l'œuf ces critiques muettes en mentionnant négligemment le nom de son amiral, et en ajoutant que les Miller confectionnaient l'uniforme des Bolitho depuis des générations.

Il hocha la tête.

— C'est parfait.

Son regard glissa jusqu'à l'épaulette dorée qui ornait son épaule droite. A ça aussi, il allait devoir s'habituer. Une épaulette unique sur l'épaule droite était l'insigne de grade de capitaine de vaisseau, non confirmé, mais capitaine de vaisseau tout de même. Leurs Seigneuries, apparemment à la demande pressante du Prince-Régent, avaient changé tout cela. Désormais, l'épaulette unique était réservée aux lieutenants de vaisseau, jusqu'à ce que la mode change une fois de plus.

La pièce s'assombrit, et il crut d'abord que le ciel se couvrait. Mais il s'agissait d'une voiture qui venait de s'arrêter dans la rue, devant la fenêtre : une voiture fort élégante, bleu foncé, avec des armoiries quelconques sur les portières. Un valet en était descendu pour abaisser le marchepied. Tout cela n'avait pas échappé au tailleur : il se précipita à la porte, l'ouvrit et un vent glacé pénétra dans la pièce.

C'était assez étrange, songeait Avery, dans toutes les boutiques qu'il avait fréquentées, il n'y avait apparemment aucune pénurie, comme si la guerre contre la France et celle qui venait d'éclater avec l'Amérique se déroulaient sur une autre planète.

Il observait distraitement le spectacle lorsqu'une femme sortit de la voiture. Elle portait un épais manteau haut cintré, dans les mêmes tons que le véhicule. Son visage était à demi caché par le rebord de son chapeau, et elle avait le regard baissé sur le trottoir.

Arthur Crowe s'inclina légèrement, son mètre accroché autour du cou comme un insigne de sa fonction.

— Quel bonheur de vous revoir, milady, une bien belle matinée même si l'air est mordant !

Avery eut un petit sourire. Visiblement, Crowe ne traitait pas de même manière les gens qu'il connaissait et ceux qu'il ne connaissait pas.

Il songea à Catherine Somervell, il se demandait si elle avait persuadé Bolitho de se fournir dans cette rue prospère.

Puis il sursauta : la nouvelle épaulette, la boutique, tout s'évanouit soudain comme dans un rêve.

La porte se referma, il osait à peine se retourner. Crowe lui dit :

— Si vous pensez que je puisse rien faire d'autre pour vous, monsieur Avery ?

Celui-ci fixait toujours la porte.

— Quelque chose qui ne va pas, commandant ? lui demanda le tailleur.

— Cette femme.

Il regardait toujours, mais la voiture avait disparu. Encore un rêve.

— Je crois que je la connais.

Crowe surveillait son commis qui empaquetait les achats d'Avery.

— Son mari était l'un de mes bons clients. Nous avons tous déploré sa disparition, même si ce n'était guère un client facile.

Puis, semblant soudain comprendre qu'il ne répondait pas à la question posée :

— Lady Mildmay. L'épouse, je devrais plutôt dire : la veuve du vice-amiral Sir Robert Mildmay.

C'était donc bien elle. Si ce n'est que, du temps du vieux *Canopus,* elle n'était encore que la femme du commandant.

Crowe reprit :

— Était-ce à elle que vous songiez ?

— J'ai dû faire erreur – il ramassa sa coiffure. Je vous prierai de faire livrer mes achats à l'adresse que je vous ai indiquée.

Pas de discussion, pas la moindre hésitation. Le nom de Sir Richard Bolitho vous ouvrait toutes les portes.

Il fut soulagé de retrouver la rue. Pourquoi s'agiter ainsi ? Pourquoi cela avait-il tant d'importance ? A l'époque, elle n'était pas restée insensible, et lui avait été assez stupide pour penser que ce n'était pour elle qu'un jeu agréable, un flirt sans conséquence.

Avait-elle changé ?

Il avait fugitivement aperçu ses cheveux, des cheveux blonds comme les blés. Tous ces jours et toutes ces nuits pendant lesquelles, incapable de trouver le sommeil, il avait tenté de les chasser de son esprit. Peut-être était-ce à cause d'elle qu'il n'avait guère résisté lorsque son oncle, Sir Paul Sillitœ, lui avait proposé de devenir l'aide de camp de Sir Richard Bolitho. Il s'attendait à ce que Bolitho, dès qu'il en aurait su davantage à son sujet, décline la proposition. Et au lieu de cela, à Falmouth, un jour qu'il n'oublierait jamais, leur gentillesse à son égard, la confiance que l'amiral lui avait accordée. Une amitié, enfin, qui l'avait aidé à oublier ses doutes et les blessures du passé. Il ne pensait plus qu'à leur prochaine campagne, au défi qui les attendait, même si cela devait le mener une fois de plus sous la gueule des canons.

Et maintenant, ça. Cette rencontre lui avait causé un véritable choc. Il s'était illusionné. Quelles auraient été ses chances ? Une femme mariée, la femme de son commandant ? Autant se tirer une balle dans la tête.

Était-elle toujours aussi belle ? Elle avait deux ans de plus que lui, un peu plus peut-être. C'était une femme si pleine de vie. Après l'indignité de la cour martiale, après que l'on se fut débarrassé de lui en l'affectant à bord de ce vieux *Canopus* et, croyait-il alors, pour le reste de sa carrière, elle avait été pour lui comme un astre éblouissant. Et il n'était pas le seul officier à s'être laissé séduire. Il pressa le pas, puis il les vit.

Ils étaient deux. Deux soldats réformés ; ils portaient encore les haillons tout tachés de leurs tuniques écarlates. Le premier était aveugle, il gardait la tête bizarrement penchée, comme s'il essayait de comprendre ce qui se passait. L'autre, manchot, serrait contre lui un quignon de pain que lui avait probablement donné le serveur du café d'à côté. Un client avait dû l'abandonner près de son assiette.

— Qu'est-ce qui se passe, Ted ? demanda l'aveugle.

— Un bout de pain, répondit l'autre. T'en fais pas, on aura peut-être de la chance.

Avery se sentait envahi par le dégoût. Il aurait dû s'habituer, mais non. Il lui était arrivé de se battre avec un officier qui s'était moqué de sa sensiblerie.

Il les héla :

— Vous, là-bas !

Il se rendit compte que, sous le coup de la colère et de l'écœurement, il avait pris un ton désagréable. Le manchot s'interposa entre l'officier et son camarade aveugle.

— Je suis désolé, s'excusa Avery.

Il se rappela Adam et son sabre d'honneur qu'il avait revendu.

— Prenez ça.

Il mit un peu d'argent dans la paume crasseuse.

— Vous mangerez quelque chose de chaud.

Et il tourna les talons, encore mécontent de voir que pareilles choses le bouleversaient toujours autant. Il entendit l'aveugle qui demandait :

— Qui c'était donc, Ted ?

Les chevaux faisaient tant de vacarme qu'il perçut à peine la réponse.

— Un gentilhomme. Un vrai gentilhomme.

Combien étaient-ils dans ce cas ? Combien y en aurait-il encore ? Sans doute des fantassins d'un régiment de ligne, peut-être deux soldats de Wellington : serrés épaule contre épaule, face à l'artillerie et à la cavalerie françaises. Réussissant à servir d'une bataille l'autre, jusqu'à ce que la chance tourne et les abandonne.

Les passants qu'ils croisaient ne pouvaient comprendre à quoi cela ressemblait, ils ne parviendraient jamais à comprendre comment lui-même ou son amiral pouvaient être encore bouleversés par le prix à payer dans une guerre. Comme ce jour, dans la grand-chambre de *l'Indomptable,* lorsque le vaisseau d'Adam s'était perdu et que ce brick, le *Pic-vert,* n'avait arraché à la mer qu'un seul et unique survivant. Il était revenu sur les lieux en violation formelle de ses ordres. Ce survivant, c'était le moussaillon. Avery avait vu Bolitho le ramener à la vie à force de compassion, alors même qu'il tentait de savoir ce qu'il était advenu d'Adam.

Dans le temps, Avery avait cru que ses propres souffrances l'avaient rendu indifférent au sort de ses semblables. Mais Bolitho l'avait fait changer d'avis.

Une cloche tinta dans le lointain : était-ce St. James, Piccadilly ? Il était passé devant sans s'en rendre compte. Il se retourna, mais les deux tuniques rouges avaient disparu. Comme des fantômes, surgis de quelque champ de bataille oublié pour s'évanouir à nouveau.

— Quelle surprise, monsieur Avery ! Vous !

Il la regarda, vaguement conscient qu'elle se tenait dans l'embrasure d'une parfumerie, un paquet joliment emballé dans les bras.

C'était comme si la rue s'était soudain vidée et, pareille aux deux fantômes, avait perdu son identité.

Il hésita d'abord, se découvrit. Elle scrutait son visage et, sans doute aucun, songea-t-il amèrement, ses cheveux noirs striés de grandes mèches grises. C'était comme dans ses rêves, lorsqu'il s'imaginait la piquer au vif sous les sarcasmes et le poids de son mépris afin de la punir d'une manière qu'elle ne pourrait jamais oublier.

Elle tenait un manchon de fourrure dans une main, et son paquet était à deux doigts de tomber. Il commença brusquement :

— Laissez-moi vous aider.

Et il saisit son paquet. Il était lourd, mais il en eut à peine conscience.

— Vous avez quelqu'un qui peut vous prendre ceci ?

Elle avait le regard intense.

— J'ai vu ce que vous avez fait pour ces pauvres mendiants. C'était gentil à vous – ses yeux se posèrent un bref instant sur son épaulette toute fraîche. Et vous avez également bénéficié d'une promotion, à ce que je vois.

— J'ai peur que ce ne soit pas exactement le cas.

Elle n'avait absolument pas changé. Sous la jolie capeline, les cheveux étaient peut-être un peu plus courts, comme c'était désormais la mode. Mais ses yeux étaient tels qu'il se les rappelait. Bleus. Extrêmement bleus.

Puis elle sembla se rappeler sa question.

— Ma voiture doit venir me reprendre d'ici une minute.

Son expression était devenue plus méfiante, comme si elle ne savait trop sur quel pied danser.

— J'ai cru vous avoir aperçue un peu plus tôt, reprit Avery. Sans doute un éclair de lumière. J'ai appris que vous aviez perdu votre mari.

Un court instant de triomphe. Mais c'était dérisoire.

— L'an passé…

— Je ne l'ai pas su à la lecture de *La Gazette,* je me trouvais hors d'Angleterre à l'époque.

Il devait lui paraître discourtois, mais il n'avait pu s'en empêcher.

— Il n'est pas mort au combat, répondit-elle. Cela faisait quelque temps qu'il était en mauvaise santé. Et vous ? Etes-vous marié ?

— Non.

Elle se mordit la lèvre. Même ce tic le faisait souffrir.

— J'ai lu je ne sais où que vous étiez l'aide de camp de Sir Richard Bolitho.

Et voyant qu'il restait silencieux, elle ajouta :

— Voilà qui doit être très enthousiasmant. Je ne l'ai jamais rencontré – une brève hésitation. Ni cette fameuse Lady Somervell, d'ailleurs. J'aimerais tant.

Avery entendit un bruit de roues. Il y en avait bien d'autres, mais, sans savoir trop comment, il devina qu'il s'agissait de la voiture assortie à son manteau. Elle lui demanda soudain :

— Êtes-vous descendu en ville ?

— Je suis logé à Chelsea, milady. Je me rendrai dans l'Ouest dès que j'aurai réglé mes affaires à Londres.

Deux taches écarlates marquaient ses joues, et ce n'était pas du maquillage.

— Vous ne vous étiez jamais adressé à moi sur un ton aussi solennel. Auriez-vous oublié ?

Il entendait la voiture ralentir. Tout serait bientôt fini : son rêve impossible ne viendrait plus le torturer.

— A l'époque, j'étais amoureux de vous. Vous le saviez sans doute.

Des souliers claquaient sur la chaussée.

— C'est tout, milady ?

Elle fit signe que oui et resta à regarder, l'air intéressée, le valet prendre le paquet des mains d'Avery. Cette expression, ces yeux mordorés qu'elle n'avait jamais pu oublier.

— J'ai rouvert ma maison de Londres, lui dit-elle. Nous vivions à Bath. Ce n'est plus comme avant.

Le domestique baissait le marchepied. Il n'avait pas accordé la moindre attention à Avery.

Elle posa la main sur la portière de la voiture. Une main petite, fort bien tournée, robuste.

— Ce n'est pas loin d'ici. J'aime à me trouver près du cœur des choses.

Elle leva des yeux brillants vers lui, comme s'il lui venait une idée.

— Viendriez-vous prendre le thé avec moi ? Demain ? Après tout ce temps…

Il se rappelait ce jour où il l'avait serrée contre lui. Où il l'avait embrassée. Où il s'était fait des illusions…

— Je crois que ce serait peu convenable, milady. On bavarde déjà suffisamment en ville et on y répand trop de calomnies. Je ne vous dérangerai plus.

Elle était montée en voiture, mais elle avait baissé la vitre. Le domestique attendait, visage de marbre, avant de s'installer auprès du cocher.

Elle posa sa main sur la sienne un long moment. Son agitation le surprenait.

— Venez.

Elle lui glissa une carte de visite. Puis, jetant à peine un regard au valet, elle murmura :

— Que me disiez-vous donc, à l'instant ? Etiez-vous réellement amoureux ?

Il répondit sans sourire :

— Je me serais fait tuer pour vous.

La voiture bleu foncé s'éloigna.

Il remit sa coiffure et dit à voix haute :

— Bon sang de bois, et je me ferais encore tuer maintenant !

Mais sa colère s'estompa et il ajouta à voix basse : « Susanna. »

Yovell, le corpulent secrétaire de Bolitho, attendait patiemment près du bureau de la bibliothèque, son gros derrière exposé au feu. A force de partager l'existence de Bolitho à la mer, il connaissait mieux que quiconque les projets et les détails que l'amiral devait mettre au point, avant de retranscrire cette guerre sur papier en ordres écrits à l'intention de ses commandants.

Tout comme l'autre domestique, Ozzard, homme loyal mais au caractère difficile, Yovell avait la jouissance d'une petite chaumière sur les terres. Allday vivait là, lui aussi, lorsqu'il rentrait de mer. Yovell eut un petit sourire amusé. Enfin, jusqu'au jour où Allday était devenu un respectable homme marié. À travers l'une des fenêtres, il voyait un chat qui attendait, plein d'espoir, que quelqu'un lui ouvre la porte. *C'est Allday tout craché, toujours du mauvais côté de la porte.* Lorsqu'il était en mer, il se faisait du mouron pour sa femme et son auberge de Fallowfield. Et maintenant, il avait en plus la responsabilité d'une enfant. Et quand il était à terre, il se torturait à l'idée qu'on le laisse sur le bord quand Bolitho regagnerait son vaisseau amiral. Yovell, lui, n'avait pas ce genre de soucis domestiques. Le jour où il aurait envie de cesser de travailler, il savait que Bolitho lui en laisserait la liberté. Il savait aussi que la plupart des gens le trouvaient fou à lier de risquer sa vie à bord d'un bâtiment de guerre.

Il regardait Bolitho feuilleter les documents sur lesquels il avait travaillé le plus clair de la matinée. Cela faisait seulement

une semaine qu'il était rentré de Londres et il avait consacré presque tout son temps aux affaires de l'Amirauté. Catherine Somervell lui avait fait un grand signe en quittant la maison pour se rendre à l'invitation de Roxby, leur proche voisin et le « Roi de Cornouailles », comme on l'avait surnommé. Roxby avait épousé la sœur de Bolitho, Nancy. Yovell trouvait que c'était une bonne chose, que Catherine ait de la parentèle à qui rendre visite lorsqu'ils étaient tous en mer.

Il éprouvait la plus grande admiration pour elle, tout en sachant que beaucoup de gens la traitaient de putain. Lorsque leur transport, le *Pluvier Doré,* avait sombré au large des côtes d'Afrique, la compagne de Bolitho se trouvait avec eux. Elle n'avait pas seulement survécu aux rigueurs de leur séjour dans une chaloupe non pontée, elle les avait aidés à rester soudés, leur avait rendu espoir et donné du cœur à l'ouvrage quand il était fort peu probable qu'ils s'en sortent. Et Yovell en avait presque oublié ses propres souffrances.

Bolitho se tourna vers lui. Il paraissait très calme et reposé. Deux semaines passées sur les routes pour rentrer de Londres, les changements de voiture et de chevaux, les retards causés par des arbres tombés et des rivières en crue. Le récit qu'ils en avaient fait ressemblait à un cauchemar. Bolitho lui dit :

— Si vous voulez bien faire des copies de tout ceci, j'aimerais que tout parte chez Leurs Seigneuries le plus vite possible.

Il s'étira en songeant à la lettre qui l'attendait. Une lettre de Belinda, même si c'était un homme de loi qui guidait sa plume. Elle avait besoin d'argent, elle réclamait une augmentation de sa pension, pour elle et pour sa fille Elizabeth. Il frotta son œil malade. Son œil qui ne l'avait guère fait souffrir depuis son retour : peut-être le calme et la grisaille de Cornouailles étaient-ils plus reposants que les mille et un reflets à la surface de la mer.

Elizabeth. Dans quelques mois, elle aurait onze ans. Une enfant qu'il ne connaissait pas, qu'il ne connaîtrait jamais. Belinda ferait ce qu'il fallait pour. Parfois, il se demandait ce que penseraient de l'élégante Lady Bolitho ses amis de la bonne société londonienne, s'ils savaient qu'elle avait ourdi un complot avec le mari de Catherine, qu'elle avait colporté de fausses

accusations pour la faire déporter comme une vulgaire voleuse. Catherine ne parlait jamais de cela, mais elle n'oublierait pas. Elle non plus ne pardonnerait jamais.

Depuis leur retour, ils avaient essayé de profiter de chaque instant, sachant que le temps leur était compté. Un vent de suroît avait soufflé plusieurs jours, les routes et les chemins étaient en meilleur état. Ils avaient parcouru à cheval des milles et des milles sur les terres, avaient rendu visite à Roxby, toujours souffrant après son attaque. Roxby était de mauvaise humeur : il adorait la vie qu'il avait menée jusqu'alors : la chasse, la boisson, les réceptions dans sa demeure près de la propriété de Bolitho. Il avait toujours harmonieusement combiné les plaisirs d'une vie de gentilhomme avec ses obligations de propriétaire foncier et de magistrat. Il était au mieux avec le Prince-Régent, relation qui lui avait peut-être valu de se faire anoblir par lui. Le verdict de ses médecins, qui lui imposaient le repos et une existence plus calme, était pour lui comme une véritable sentence de mort.

Bolitho repensa au long voyage de retour, sur ces routes effroyables. Catherine avait même réussi à le rendre heureux, en dépit de l'inconfort. Un jour, une crue les avait contraints à rebrousser chemin. Ils s'étaient réfugiés dans une petite auberge miteuse, au grand dam de leurs compagnons de voyage, deux ecclésiastiques fort bien mis et leurs épouses. Ils se rendaient chez leur évêque.

L'une d'elles, furieuse, avait déclaré :

— Aucune femme convenable n'accepterait de rester dans un endroit aussi atroce ! – et, s'adressant à Bolitho : J'aimerais bien savoir ce qu'en pense votre épouse.

C'est Catherine qui avait répondu :

— Nous ne sommes pas mariés, madame.

Elle avait pris Bolitho par le bras avant d'ajouter :

— Cet officier s'est enfui après m'avoir enlevée !

Ils n'avaient plus jamais revu leurs compagnons qui avaient pris une autre diligence ou s'étaient évanouis dans la nuit.

Leur chambre était humide et sentait passablement le renfermé de n'être guère occupée. Mais l'aubergiste, nabot fort

jovial, leur avait fait du feu sur-le-champ et le souper qu'il avait préparé aurait rassasié le plus vorace des aspirants.

La pluie battait contre la fenêtre, la flambée faisait danser des ombres sur les murs, ils s'étaient engloutis dans le lit de plume et avaient fait l'amour comme des amants fugitifs.

Bolitho avait reçu une brève lettre d'Adam, il se contentait d'annoncer qu'il appareillait avec Valentine Keen, destination Halifax. Il les priait de l'excuser de ne pas être allé leur rendre visite à Falmouth.

Lorsqu'il repensait à eux, il avait du mal à ne pas laisser son esprit vaciller. Adam et Keen. Le capitaine de pavillon et l'amiral. *Comme James Tyacke et moi.* Mais leur situation était si différente. Ils avaient tous deux aimé la même femme, et Keen l'ignorait. Bolitho savait que partager ce secret revenait à en partager la culpabilité.

Cette même nuit, à l'auberge, tandis qu'ils étaient étendus après l'amour, épuisés, Catherine lui avait raconté autre chose. Elle avait emmené Keen à Zennor, au cimetière où Zénoria était enterrée. C'était à une bonne trentaine de milles de Falmouth. Ils étaient descendus pour la nuit chez des amis de Roxby, à Redruth.

— Si nous étions allés ailleurs, lui avait-elle expliqué, il y aurait eu des commérages épouvantables. Je ne voulais pas courir le risque… il y a déjà assez de gens qui ne nous veulent pas du bien.

Puis, lorsque Keen était allé se recueillir, seul, sur la tombe, elle avait parlé au bedeau. Il était également jardinier et, avec son frère, le charpentier de l'endroit. Il lui avait confié qu'il fabriquait tous les cercueils du village et des fermes alentour.

Elle avait ajouté :

— Je lui ai demandé de mettre des fleurs fraîches sur la tombe toute l'année.

Bolitho la serrait contre lui devant le feu, il devinait sa tristesse à l'évocation de ces souvenirs.

Elle avait poursuivi :

— Il n'a pas accepté d'argent, Richard. Il m'a expliqué qu'un jeune officier de marine s'en était déjà chargé. Ensuite, je suis

allée à l'église. J'ai cru revoir le visage d'Adam, le jour du mariage de Val et Zénoria.

Quel tour étrange et vicieux avait bien pu jouer le destin, en réunissant Adam et Keen ? Cela pouvait les guérir, ou les détruire.

Yovell astiquait ses lunettes cerclées d'or.

— Sir Richard, quand Mr Avery doit-il arriver ?

Bolitho se tourna vers lui, attentif. Cet homme avait plusieurs facettes. D'après la rumeur, Yovell avait été maître d'école. Il le croyait sans peine. Difficile de l'imaginer à bord de la chaloupe, quand le *Pluvier Doré* était parti par le fond. Difficile d'imaginer ses mains, peu habituées au labeur des marins, déchirées et sanguinolentes sur les avirons ; son visage brûlé par le soleil. Cela dit, il ne se rappelait pas l'avoir entendu se plaindre une seule fois. C'était un homme cultivé, qui aimait lire la Bible comme d'autres adorent jouer aux dés.

Même si sa question au sujet de l'aide de camp pouvait paraître anodine, on sentait que Yovell lui portait un intérêt véritable. Aussi énigmatiques l'un que l'autre, peut-être étaient-ils faits du même bois. George Avery était un homme très calme, réservé. Sillitœ lui-même savait peu de chose de son neveu. Il ne s'en préoccupait guère. La sœur de Sillitœ était la mère de George Avery. Quant au frère de Sillitœ, qui avait apparemment eu tant d'influence sur Avery qu'il lui en avait parlé comme s'il était son père lorsqu'ils avaient fait connaissance, Bolitho n'en savait strictement rien. Il avait été officier de marine et avait sans doute fait usage de son influence pour trouver à son neveu son premier embarquement d'aspirant. Le propre père d'Avery, une éducation rigide dans une famille de clerc : rien n'avait pu venir à bout de son envie de naviguer. Le frère de Sillitœ était tombé lors de la bataille de Copenhague à bord du *Gange*, comme tant d'autres avec lui en ce jour funeste.

Un lieutenant de vaisseau sans relations n'avait pas grand-chose à faire à Londres, même si Catherine devinait vaguement qu'il avait dû y avoir un jour une femme dans la vie d'Avery.

Seule une femme aura pu le blesser aussi profondément.

Elle avait probablement raison.

— Mr Avery va arriver d'ici une semaine environ. Ou quand il lui plaira.

Peut-être Avery attendrait-il la dernière minute. Peut-être ne supportait-il pas d'en voir d'autres, qui ne cachaient pas l'amour qu'ils se portaient, quand lui-même était esseulé.

Il écoutait le bruit sourd des sabots.

— Madame rentre bien tôt.

Yovell, qui était à la fenêtre, hocha négativement la tête.

— Non, amiral, c'est un courrier – et, sans se retourner : Sans doute des dépêches.

Bolitho se leva, essayant de se préparer tandis que son secrétaire sortait aux nouvelles. Si tôt. Si tôt. Un mois de délai supplémentaire, et ils le prévenaient déjà de la date de son départ. Mieux eût valu qu'ils l'aient laissé à bord de *l'Indomptable* ; et à la même seconde, il sut que c'était un mensonge. Être près d'elle, ne fût-ce qu'une heure, cela n'avait pas de prix.

Yovell était de retour avec l'enveloppe de toile si familière, marquée de l'ancre câblée de l'Amirauté. Elle détruisait tous les espoirs qu'il aurait pu encore caresser.

Yovell regagna la fenêtre pour observer ce qui se passait derrière les arbres. Il nota que le chat avait disparu, ce qui le fit repenser à Allday. Ça allait être dur.

Il entendait le coupe-papier qui déchirait l'enveloppe. Le courrier était aux cuisines, on lui avait offert une boisson chaude : il était certainement plein d'envie pour ceux qui vivaient dans de grandes demeures comme celle-ci. Bolitho annonça tranquillement :

— Tout est avancé d'une semaine. Nous appareillons pour Halifax le 18 février.

Yovell nota que l'amiral avait gardé tout son calme, comme tous s'attendaient à le voir. Aucune émotion ne semblait l'atteindre.

— Ce n'est pas la première fois, sir Richard, lui répondit-il.

Bolitho s'empara d'une plume et se pencha sur les papiers qui recouvraient son bureau.

— Rendez l'accusé de réception à ce garçon.

Il se leva, se protégeant l'œil de la lumière avec sa manchette.

— Je vais prendre un cheval pour aller rejoindre Lady Catherine. Prévenez Matthew, voulez-vous ?

Yovell s'empressa. Il n'avait guère envie de partir, mais il comprenait que Bolitho voulait être seul pour se faire à l'idée de cette séparation. Trois semaines, la largeur de l'océan, le bout du monde.

Il referma doucement la porte derrière lui. *Finalement, ce sont peut-être les chats qui comprennent le mieux la vie.*

Ils se retrouvèrent près du muret de schiste qui marquait la limite des terres de Roxby. Elle attendit pour descendre de selle qu'il ait mis pied à terre et s'avance vers elle. Alors, elle sauta dans ses bras. La brise faisait voler ses cheveux lâchés.

— Tu as eu des nouvelles. Dans combien de temps ?

— Trois semaines.

Elle pressa son visage contre lui pour qu'il ne puisse voir ses yeux.

— Nous allons en faire une éternité, mon chéri. Je serai toujours avec toi, toujours.

Elle avait dit cela sans irritation ni amertume. Le temps était trop précieux pour qu'on le gâche.

— Je n'ai pas envie de partir, lui répondit-il. J'en déteste la seule idée.

Elle le sentait frissonner à travers son manteau, comme s'il avait froid ou comme s'il avait été fiévreux. Elle savait que c'était autre chose.

— Pourquoi faut-il que tu souffres à cause de moi, à cause de ce que je suis ?

— Parce que, moi, *je te comprends*. Je suis comme ta mère et toutes ces femmes qui l'ont précédée. Je t'attendrai comme elles attendaient, tu me manqueras plus que je ne saurais dire.

Et, plongeant ses yeux sombres dans les siens :

— Et par-dessus tout, je suis si fière de toi. Lorsque tout cela sera fini, nous serons ensemble… plus rien ni personne ne pourra nous séparer.

Il lui effleura le visage et la gorge.

— C’est tout ce que je souhaite.

Puis il l’embrassa très doucement, si doucement qu’elle avait envie de pleurer.

Mais elle était forte, trop forte pour laisser les larmes couler. Elle savait à quel point il avait besoin d’elle et cela lui donnait le courage indispensable, peut-être plus aujourd’hui que jamais auparavant.

— Ramène-moi à la maison, Richard. Nous avons toute la vie, tu te souviens ?

Ils marchaient en silence, les chevaux les suivant tranquillement. Parvenus sur la crête, ils découvrirent la mer ; elle le sentit qui lui serrait plus fortement le bras. Comme s’il se retrouvait face à son vieil ennemi.

III

APPAREILLAGE AU PETIT JOUR

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho resserra le col de son manteau. Le canot bouchonnait sévèrement sur les eaux du Solent. *Un bien étrange départ de Portsmouth,* songeait-il : sans la neige, tout était redevenu comme avant. Il y avait du bruit, chacun s'affairait, des hommes marchaient au pas, et de nombreux canots tournaient devant les marches en attendant de ramener des officiers à bord des vaisseaux au mouillage.

Sauf que ce n'était pas son vaisseau. Il avait fait un passage rapide à bord de la frégate *La Fringante* pour signer quelques papiers, et avait hâte de partir le plus rapidement possible. Ce bâtiment s'était bien battu, même l'artillerie de *l'Indomptable* n'avait pu venir seule à bout des Yankees. Mais tout ça était loin. Il n'avait jamais réussi à considérer *La Fringante* comme son bâtiment, et il n'avait d'ailleurs guère fait d'efforts. Son propre vaisseau gisait par le fond, sa belle figure de proue fixait désormais l'obscurité de l'abîme, et tant de ses marins avec elle.

L'aspirant responsable du canot ne savait que trop quels étaient le grade et l'importance de son passager : le seul nom de Bolitho avait suffi à faire circuler pas mal de rumeurs à bord.

Adam baissa les yeux sur les coffres posés à ses pieds. Tout était neuf. Tout, même le sabre qu'il avait acheté avec le plus grand soin. Le reste gisait par le fond avec *l'Anémone*.

Il jeta un regard à son jeune compagnon, John Whitmarsh, le seul à avoir été arraché à la mer. Il avait servi deux ans à bord de *l'Anémone* avant qu'elle sombre. A peine un enfant. Un oncle l'avait « désigné volontaire d'office », si oncle il y avait eu, après que le père du petit garçon, pêcheur hauturier de son état, se fut noyé dans les Goodwins. John devait devenir son domestique. Adam n'avait jamais vu chez quiconque autant de fierté et de

gratitude lorsqu'il lui avait fait cette proposition. L'enfant n'avait pas encore compris qu'il avait sauvé la vie de son commandant, et non l'inverse.

L'aspirant annonça sèchement :

— La voilà, commandant.

Adam se découvrit. Elle, c'était la *Walkyrie,* frégate de trente-huit, soumise à de rudes épreuves et sans cesse à la tâche, comme la plupart de ses semblables. Elle achevait les derniers préparatifs avant l'appareillage : embarquement de l'eau douce, de fruits frais s'il y en avait et, naturellement, des hommes d'équipage. Le plus aguerri des détachements de presse avait du mal à trouver des recrues de qualité dans un port de guerre.

Il se tourna vers le jeune garçon. Il avait peu changé, en dépit de sa jolie vareuse toute neuve et de son pantalon blanc. Ozzard lui avait enseigné quelques rudiments ; le reste, il l'apprendrait bien assez tôt. Il était vif et, s'il avait encore des séquelles de ce qu'il avait vécu – son meilleur ami, mousse de son âge, avait été emporté sous ses yeux –, il n'en montrait rien.

Adam avait écrit à la mère du garçon. Si elle lui avait demandé de le laisser à terre, il l'aurait fait et se serait assuré personnellement qu'il était retourné chez lui. Elle n'avait pas répondu. Peut-être avait-elle déménagé, ou s'était-elle mise en ménage avec un autre « oncle ». Peu importe, Adam pensait que sa nouvelle recrue était contente de sa position.

Il examina sa frégate d'un œil critique. Vergues impeccablement brassées, voiles bien ferlées. Elle avait belle allure. Il distinguait déjà les tenues rouge et bleu du détachement d'honneur près de la coupée. Il ignorait tout de son commandant, si ce n'est qu'il s'agissait de son premier commandement. Après tout, ce n'était pas son affaire. Lui-même, comme le contre-amiral Keen qui devait arriver le lendemain, embarquerait comme passager. Il esquissa un sourire. Un gêneur…

Il songeait avec tendresse à son oncle, il se souvenait combien ils s'étaient rapprochés lorsqu'il s'était évadé de chez les Américains. Ils devaient tous se retrouver à Halifax. Il ne comprenait toujours pas pourquoi il avait accepté l'offre de

Keen. Un sentiment de culpabilité ? Pour éloigner les soupçons ? Il savait qu'il y avait autre chose. Il se souvenait de Zennor, de la paix qui y régnait, la mer que l'on devinait sur les rochers derrière la falaise. Sa tombe. Il y avait posé la main et senti son âme. La petite sirène…

— Brigadier ! cria l'aspirant d'une voix forte.

Peut-être avait-il pris le silence d'Adam pour de la désapprobation.

Le brigadier s'était levé, gaffe mâtée. Les avirons et la barre manœuvraient pour rapprocher le canot des porte-cadènes. Puis on rentra. L'embarcation bouchonnait et tossait le long du bord, arrosant copieusement son armement.

Adam se tourna vers l'aspirant :

— Je vous remercie, monsieur Price. Belle manœuvre.

Le jeune homme en resta bouche bée, tout surpris qu'il connaisse son nom. Adam, lui, songeait toujours à Bolitho, à ce qu'il lui avait appris. *Ils ont un nom.* Il entendait presque sa voix. *Dans l'existence que nous partageons, c'est souvent tout ce qu'ils possèdent.*

Il se leva, s'assura que son sabre était bien calé contre sa hanche. Il n'avait jamais oublié cette histoire que lui avait racontée Bolitho : un officier supérieur, se prenant les pieds dans son sabre, s'était étalé de tout son long devant la garde.

Il se tourna vers le jeune mousse :

— Paré, John ?

Il savait que, là-haut, tout le monde les attendait : c'était le rituel lorsqu'un commandant monte à bord. Ça aussi, c'était important.

Whitmarsh ramassa son sac. Ses yeux marron ne cillèrent pas lorsqu'il leva la tête vers les mâts élancés, vers le pavillon qui flottait à la poupe.

— Paré, commandant – et, l'air décidé : Ouais, paré.

Adam lui fit un grand sourire, puis escalada allègrement la muraille. Il avait encore un pansement sur sa fragile cicatrice, mais c'était simplement pour la protéger du frottement de ses vêtements.

Il s'avança sur le pont et se découvrit tandis que les fusiliers se mettaient au présentez-armes. *Pour que je me souvienne, pour que je n'oublie jamais.*

— Bienvenue à bord, commandant ! C'est un honneur de vous accueillir !

Adam lui serra la main. Il était très jeune et, avec ses épaulettes brillantes toutes neuves, on aurait cru un adolescent jouant le rôle d'un commandant. *Comme moi, dans le temps.*

Le commandant, Martin Hyde, l'accompagna à l'arrière et lui dit, presque en s'excusant :

— Un peu entassés, j'en ai peur. Le contre-amiral Keen prendra mes appartements et il y a une couchette supplémentaire qui vous est destinée. Je me suis arrangé pour que votre coin soit séparé du reste par une tenture. Je vous fournirai un domestique pour assurer votre confort – il hésita. Je dois vous demander une chose. Comment est l'amiral ? Nous avons trois mille milles à franchir jusqu'à Halifax, et il est sans doute habitué à plus de luxe que ce que je puis lui offrir.

— Un homme d'agréable compagnie, et un homme bon dans tous les sens du terme.

Le commandant en parut soulagé.

— J'ai cru comprendre qu'il avait perdu sa femme récemment. Cela peut vous changer quelqu'un.

Adam s'entendit répondre d'un ton égal :

— Il vous laissera toute liberté de conduire votre bâtiment à votre guise.

Il allait devoir s'y habituer : les gens ont toujours envie de savoir.

Il aperçut un caporal fusilier montrant quelque chose à Whitmarsh, et le jeune garçon lui faire signe qu'il avait compris.

Il était chez lui. Pourtant, Adam le vit regarder furtivement le pont plein de monde, la garde qui rompait et l'équipage qui se remettait au travail.

— Voilà un garçon qui promet, dit Hyde à Adam. Jeune encore, mais je suis souvent si à court de monde que je les arracherais des bras de leur mère si je pouvais !

Un officier rôdait dans le coin, le second, visiblement.

— On me demande, commandant. Nous causerons plus tard – il sourit, ce qui le faisait paraître encore plus jeune. C'est un privilège de vous avoir à mon bord, encore que, au bout de trois mille milles, vous ne serez pas forcément du même avis.

Et il s'en fut.

Au-dessus de sa tête, les bruits familiers avaient repris : les coups de sifflet des boscos, « les rossignols de Spithead », comme on les appelait, le martèlement des pieds nus, le grincement des palans dans les poulies. *C'est son univers, mais ce n'est pas le mien*. Adam s'assit sur un coffre pour contempler la vaste chambre, là où il allait vivre et se préparer à l'avenir qui l'attendait avec Keen.

Il entendit Whitmarsh qui arrivait dans son dos, attentif à ne pas abîmer ses chaussures bien brillantes à boucles dorées.

— Dans ce coffre, lui dit Adam – il lui tendit les clés. Tu y trouveras du cognac.

Il regarda le mousse ouvrir le coffre. Comme tout le reste, il aurait pu appartenir à quelqu'un d'autre. Tout neuf. Il poussa un soupir.

John Whitmarsh lui demanda doucement :

— Vous êtes triste, commandant ?

Adam le regarda intensément.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit à bord de *l'Indomptable,* quand je t'ai demandé de rester avec moi ?

Il le vit qui plissait les yeux.

— Ouais, commandant. Vous avez dit que, quand on se sentirait tristes, on se souviendrait de notre vieux bâtiment et de tous nos amis qu'on a perdus.

Adam lui prit le verre de cognac.

— C'est ça.

Le petit garçon avait l'air inquiet.

— Mais *nous allons avoir* un autre vaisseau, commandant !

La simplicité de cette déclaration le remua profondément.

— Oui, on va en avoir un autre, John.

Il se détourna vers les fenêtres de poupe, recouvertes de sel, comme du givre.

— Mais on ne peut pas s'empêcher de ressasser.

Le garçon ne l'avait pas entendu, ou peut-être Adam avait-il parlé tout seul : il était occupé à vider l'un des coffres, bien proprement, comme Ozzard le lui avait appris. Il était heureux.

Adam se releva. *Et moi aussi, il faut que je sois heureux. Les autres dépendent de moi. Cela doit suffire.*

Pourtant, lorsqu'il s'était agenouillé près de la tombe, il savait bien que cela ne suffisait pas.

George Avery s'arrêta un instant pour réfléchir à ce qu'il était en train de faire. Lorsqu'il l'avait vue s'éloigner dans sa jolie voiture bleue, il aurait dû décider que cette histoire était finie, l'enfouir avec tant d'autres souvenirs et d'expériences amères. Il était retourné à Jermyn Street et avait arpenté la rue dans les deux sens, uniquement pour réveiller les sensations bouleversantes de cette rencontre inattendue. Il espérait aussi revoir les deux anciens soldats déguenillés qui mendiaient leur pain, mais ils avaient sombré dans l'ambiance irréelle de cette journée. Il fronça le sourcil : cela dit, il y en avait bien d'autres.

Elle avait eu raison sur un point. Sa demeure était toute proche ; il n'était même pas hors d'haleine de s'y être rendu à pied. Il faisait froid, le soleil était noyé dans un brouillard humide, mais il n'avait pas eu besoin d'enfiler le manteau de mer qu'il portait sous le bras. Toutefois, la maison suffisait à lui glacer les sangs. Il ne savait trop ce qu'il s'attendait à trouver, mais elle était vaste et élégante. Il s'arrêta derechef. Il fallait qu'il fasse demi-tour et qu'il s'en aille, tout de suite. En outre, il y avait là de nombreuses voitures : elle n'était pas seule.

Peut-être aurait-il dû se rendre chez elle lorsqu'elle l'en avait prié, pour prendre le thé. Mais cette invitation remontait à deux jours. Depuis, il avait regardé bien des fois sa petite carte, incapable de décider de la conduite à tenir.

Et puis, un courrier de l'Amirauté était venu lui déposer un pli, avec la date d'appareillage. Ils devaient appareiller de Plymouth, il était donc temps d'entreprendre le long voyage jusqu'à Falmouth, où Sir Richard Bolitho requérait sa présence.

Et au lieu de cela, il était planté ici.

Qu'allait-elle dire ? Elle risquait même de ne pas accepter de le voir. Il se tourna une fois encore vers la demeure, il tentait

de se rappeler le commandant, son mari. Il avait toujours supposé que, si l'on avait donné le *Canopus* à Mildmay, c'était une insulte, à raison de quelque manquement dont il se serait rendu coupable. Peut-être avait-il offensé un personnage haut placé ; ce genre de chose n'était pas rare. *Et c'est bien pour cela qu'on m'y a affecté.* Pris aux Français lors du combat d'Aboukir, ce vaisseau avait subi tant d'avaries et avait ensuite été mené si durement que son pire ennemi était la pourriture.

Mais Mildmay avait débarqué alors que son bâtiment se trouvait au bassin et avait été promu contre-amiral. Et encore promu quelques années après. À présent, il était mort.

Il sentait son assurance vaciller, lui qui n'en avait jamais eu beaucoup. Cette fois-ci, il n'allait pas se conduire comme un imbécile.

La porte à double battant était devant lui, il ne se rappelait pas avoir grimpé les marches. L'une des portes s'ouvrit, comme si on l'avait observé en secret. C'était une femme, grande, l'air sévère, vêtue de gris de la tête aux pieds. Un gros trousseau de clés était accroché à la châtelaine qu'elle portait à la ceinture.

— Oui ?

Elle l'examinait sans pitié. Elle était sans doute habituée aux gens de qualité et aux officiers supérieurs. Étonnamment, cela le fit sourire. Elle était aussi rebutante que le tailleur de Jermyn Street.

— Je souhaiterais parler à Lady Mildmay, lui dit-il.

Elle le quitta des yeux pour chercher une voiture, quelque signe de respectabilité.

— Madame n'attend pas votre visite ?

Ce n'était pas exactement une question.

Avery entendait de la musique, un pianoforte. Puis, après un silence, des applaudissements, comme le bruit de feuilles mortes qui tombent.

— Non, à vrai dire, je…

— Qu'y a-t-il, madame Pepyat ? Je croyais vous avoir…

Avery se découvrit.

— Je suis désolé, milady.

Elle se tenait près du grand escalier incurvé, une main plaquée sur le corsage de sa robe, sous le coup de la surprise ou du désagrément que lui causait cette intrusion. Elle reprit :

— *Monsieur* Avery, vous ne tenez pas à jour votre agenda !

Mais elle lui sourit pourtant et s'avança à sa rencontre.

— Quelque chose qui ne va pas ?

Il prit la main glacée qu'elle lui tendait et la baisa.

— On m'a rappelé, milady. Je dois partir très bientôt pour la Cornouailles.

Le pianoforte s'était remis à jouer et Avery conclut :

— Je m'en vais. Vous avez du monde.

Elle le regardait de ses yeux bleus, l'air interrogateur.

— Mais non, mais non. C'est Mr Blount, il vient de Highgate pour jouer chez moi. Nous recueillons des dons pour l'hôpital de la marine, à Greenwich – elle haussa les épaules. C'est une manière agréable de recevoir de vieux amis, enfin, des relations, si vous préférez… – un sourire. Aimez-vous la musique, monsieur Avery ? C'est du Mozart, très à la mode, apparemment.

Avery écoutait.

— Oui. *La Fantaisie en ut mineur* – il ne s'aperçut même pas qu'elle haussait le sourcil. J'ai fait partie d'un chœur, et l'organiste de mon père nous jouait toujours quelques pièces après les répétitions.

Il fallait décidément qu'il prenne congé. Visiblement, la redoutable Mrs Pepyat était du même avis.

— Prenez le manteau et la coiffure de monsieur, ordonna Lady Mildmay.

Un valet surgi de nulle part se chargea de la chose. La retraite était coupée.

Elle glissa son bras sous le sien et le mena à une large porte.

— Asseyons-nous près de cette colonne. Vous voyez bien, personne n'a rien remarqué…

Il s'assit à ses côtés. Bien qu'elle ait dégagé son bras, il sentait encore son contact. La pièce était remplie de monde. Les femmes, certaines encore jeunes, d'autres un peu moins, étaient attentives. Çà et là, une auditrice battait la mesure du bout du pied. Les hommes étaient en général plus âgés, on apercevait

quelques uniformes écarlates : des officiers supérieurs qui tentaient de faire bonne figure, mais qui, pour la plupart, s'ennuyaient cordialement. Le pianiste, Blount, était minuscule. Malgré la jeunesse de ses traits, il aurait pu sortir d'un vieux portrait et Avery devinait qu'il se moquait totalement de son auditoire.

Elle se pencha vers lui et Avery vit deux femmes se retourner immédiatement pour les observer.

— Nous allons servir des rafraîchissements un peu plus tard. En attendant, il faut que j'aille m'occuper d'eux.

Elle était très près, si près qu'il humait l'odeur de ses cheveux, son parfum, et qu'il voyait ses seins se soulever et se baisser.

— Suis-je restée comme dans votre souvenir, *monsieur* Avery ?

Elle le taquinait. Ou bien, était-ce cela… ? Il répondit un ton plus bas :

— Telle quelle.

Elle détourna les yeux. La musique se tut, le public se leva pour applaudir. Avery se dit que, chez certains, c'était par plaisir, mais pour d'autres, par soulagement…

Une manifestation de charité. Avery balayait du regard les robes de prix, les coiffures sophistiquées, les hommes qui souriaient alors qu'apparaissaient les premiers plateaux chargés de vin. De tout ce beau monde, combien sauraient aller à l'hôpital de la marine, se demandait-il, mais son propre cynisme le gênait.

Il resta donc près de la colonne et prit le verre de vin que lui tendait un laquais. Son hôtesse circulait au milieu de ses invités d'un air décidé. Il l'entendit rire aux éclats devant deux officiers de l'armée de terre qui en restaient extasiés.

Il allait se retirer lorsqu'un officier de marine qui donnait le bras à une femme s'arrêta pour dire quelques mots à Lady Mildmay avant de se diriger vers la porte. Il s'éclipsait.

Elle vint le rejoindre.

— Alors, monsieur Avery, vous vous amusez bien ?

— Cet officier. Je le connais.

— Le vice-amiral Bethune. Oui, il a eu un avancement fulgurant.

La chose paraissait l'amuser.

— Et elle, c'est sa femme.

Il ne se l'était pas imaginée ainsi. Peut-être l'avait-on mal renseigné.

Elle le regardait fixement.

— Non, ce n'est pas son *épouse*. Pour ce qu'on en sait, il est difficile de l'en blâmer. Il est très séduisant, enfin, pour autant qu'une femme puisse en juger.

Un certain nombre d'invités prenaient congé, leur devoir accompli. Elle lui demanda soudain :

— Vous me disiez que vous vous souveniez… Quand revenez-vous ?

Elle se retourna pour sourire et faire la révérence à un gros homme rubicond et à sa femme.

— C'est si gentil à vous d'être venue, Votre Grâce !

Et son sourire s'effaça comme par miracle.

— Répondez-moi.

Il haussa les épaules.

— Je vais rejoindre l'escadre de Sir Richard Bolitho.

Elle remit la main sur sa poitrine. Elle s'abandonnait, cédait au naturel.

— Vous partez aux Amériques ? La guerre ?

Il lui sourit.

— C'est le sort des marins, madame.

Elle se retourna encore, deux femmes s'étaient levées pour prendre congé. Elles semblaient bien se connaître, et la première fixait Avery avec curiosité.

Avery demanda soudain :

— Et *ça,* qui est-ce ?

Lady Mildmay serra la main sur son bras, ne se souciant absolument pas des conséquences de son geste.

— C'est l'épouse de votre amiral, Lady Bolitho. Vous ne la connaissiez pas ?

Avery secoua la tête.

— Ce n'est pas mon monde.

Il jeta un coup d'œil à la porte.

— J'ai à faire, milady. Je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Ce n'était aucunement dans mes intentions.

Elle se troubla.

— Avez-vous une voiture ?

— Je peux facilement en trouver une. Je rentre à Chelsea.

Quelqu'un l'appelait, mais elle semblait ne pas entendre.

— Ma voiture peut vous y conduire, et ce sera plus confortable – elle lui serra plus fort le bras. Je vous en prie.

Elle avait abandonné toute fierté.

— Je vous en prie, restez.

— Je crois que nous devons remercier Lady Mildmay pour son adorable hospitalité, pour le dévouement avec lequel elle s'occupe des malheureux.

Elle fit une profonde révérence, redevenue soudain très convenable. Mais le sillon ombré entre ses seins disait le contraire.

Puis elle se redressa et, le regardant droit dans les yeux :

— George… je vous en prie, restez jusqu'à demain.

C'était de la folie. Pourtant, il était une autre folie, celle qu'ils connaissaient tous : le tonnerre des grosses pièces, les hurlements et l'horreur du combat. Comment le lui expliquer, comment se libérer de tout cela ? Mais elle avait disparu dans la foule des invités.

Avery traversa la maison jusqu'au jardin, déjà plongé dans la pénombre du crépuscule.

Oui, une folie. Les dés en étaient jetés.

La voiture s'était arrêtée au sommet d'une petite colline, les chevaux piaffaient sur la route pierreuse, indifférents à la fraîcheur de l'air matinal.

Bolitho se tourna vers elle. Il avait enfoui sa main à l'intérieur de son gros manteau. Comment le temps pouvait-il s'écouler si vite, sans aucune pitié ?

— Nous sommes presque arrivés, Kate.

— Je sais, je m'en souviens.

Ils auraient pu faire toute la route depuis Falmouth d'une seule traite, mais avaient passé une nuit dans une auberge, aux environs de Liskeard. Bolitho savait pertinemment qu'il risquait

de manquer l'appareillage s'il était en retard ou s'ils devaient connaître quelque accident en chemin. Depuis qu'il avait pris la mer pour la première fois, à l'âge de douze ans – si ce n'est plus tôt – on lui avait inculqué que la marée n'attendait jamais personne. Il écoutait alors son père et les marins de l'endroit qui vivaient sur et de la mer. Mais il ne voulait pas non plus faire subir à Catherine un voyage aussi long sans lui laisser aucun répit.

Ils avaient quitté la pointe du Turc de bon matin ; ni lui ni elle ne se sentaient d'appétit au petit déjeuner. Même dans un endroit aussi perdu, il n'avait pu échapper à sa notoriété. Des gens attendaient devant l'auberge, criant et faisant de grands signes, lui souhaitant tout le bonheur et toute la chance possibles. Catherine leur avait répondu comme elle faisait toujours, alors même que leur gentillesse lui brisait le cœur. Ce n'était pas pour la semaine prochaine ni pour celle d'après. C'était aujourd'hui.

Les autres membres de son *petit équipage* devaient déjà être à bord. Avery, encore plus renfermé qu'à son habitude depuis son retour de Londres ; l'imperturbable Yovell, avec ses livres et sa Bible ; Ozzard, qui ne laissait jamais rien paraître, et, naturellement, Allday. Allday était toujours triste d'abandonner femme et enfant, mais il y avait autre chose chez lui, de l'orgueil, ou une certaine satisfaction à l'idée que l'on ait besoin de lui. Il avait repris ce qu'il considérait comme son rôle majeur dans l'existence.

Bolitho avait parlé toute la nuit avec Catherine. Le bâtiment, le *Royal Enterprise*, était un transport de la marine, plus rapide que la plupart des navires marchands et que l'on utilisait pour transporter des personnages importants là où ces messieurs les lords de l'Amirauté en avaient décidé. La traversée devait leur prendre entre trois semaines et un mois, si le temps le permettait : les capitaines de ces transports étaient gens de grande expérience et savaient tirer le meilleur parti des vents dominants pour effectuer ce genre de traversée sans anicroche. Dans ces conditions, on serait au début du printemps en Cornouailles lorsqu'il hisserait de nouveau sa marque à bord de *l'Indomptable,* à Halifax.

Au moins, il aurait James Tyacke, Adam et Keen pour l'épauler. Mais elle, qui aurait-elle ?

Il lui avait parlé de Belinda, de son besoin d'argent. Catherine était déjà au courant, ou elle avait tout deviné. Elle s'était exclamée :

— Besoin ? Une enfant gâtée, plus vraisemblablement. Je ne laisserai pas cette femme te causer du souci, Richard.

Lorsque l'auberge avait enfin sombré dans la paix pour la nuit, ils étaient restés serrés l'un contre l'autre et avaient parlé jusqu'à ce que la passion dévorante s'empare d'eux une dernière fois.

Ils entendaient Matthew qui s'entretenait à voix basse avec Ferguson. Lequel Ferguson avait insisté pour les accompagner. Il ramènerait Catherine à Falmouth, ce qui évitait de devoir engager un garde à cet effet. Matthew et lui étaient restés dans la salle de l'auberge à débiter des histoires et à boire, avant de finalement se retirer : Ferguson dans sa chambre, et Matthew, avec ses chevaux, comme il faisait toujours quand ils voyageaient.

Catherine se retourna vers Richard.

— Rappelle-toi, je serai toujours avec toi. Je t'écrirai souvent pour te raconter ce qui se passe à Falmouth et dans notre maison.

Elle avait effleuré la boucle de cheveux, au-dessus de son œil ; à présent, elle était presque blanche, et elle savait que cela lui faisait horreur. Elle songeait que la terrible cicatrice qu'elle cachait devait en être la cause. Pour le reste, ses cheveux étaient restés noirs, comme au jour où elle l'avait rencontré pour la première fois. Elle lui murmura :

— Je suis *si fière* de toi, Richard – puis, baissant la tête, elle donna un coup de poing dans son siège. Je ne vais pas pleurnicher. Nous sommes passés à travers tant d'épreuves, nous avons tant de chance. *Je ne pleurerai pas.*

Ils avaient décidé de se quitter avant d'arriver au bâtiment : cela était tellement différent de cette autre fois, lorsqu'elle avait escaladé la muraille de *l'Indomptable* sous les vivats des marins de Tyacke, dont la plupart étaient morts pendant le combat contre l'*Unité*.

Mais maintenant que l'heure fatidique avait sonné, il avait du mal à la quitter.

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle lui dit soudain :

— Nous pourrions peut-être sortir, Richard, juste quelques instants ?

Ils descendirent, il la prit par le bras. Son manteau volait au vent. Bolitho n'avait pas besoin d'instrument de mesure : il lui suffisait de le sentir. Un vrai vent de marin. Le *Royal Enterprise* devait tirer sur son câble, impatient de partir. Il avait connu cela toute sa vie, mais rarement en qualité de passager.

Et là-bas, comme un serpent noir qui faisait des nœuds, il y avait la Hamoaze. Plus loin encore, noyés dans la brume et l'air humide, Plymouth et le Sound. Elle lui dit doucement :

— Les collines du Devon, Richard. Je connais ces endroits par cœur, grâce à toi.

— Nous avons fait et partagé tant de choses ensemble.

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Contente-toi de m'aimer, Richard. Dis-moi que tu resteras toujours près de moi.

Ils regagnèrent la voiture. Matthew les attendait près des chevaux. Ferguson, sans forme dans sa grande houppelande de cocher, restait assis en silence, partageant ce moment comme il l'avait fait tant de fois.

La portière se referma. Ils partirent, descendirent la colline. Il y avait toujours plus de monde. Certains montraient du doigt les armoiries sur la voiture et poussaient des vivats sans trop savoir si elle était vide ou occupée.

Puis ce furent des maisons, une écurie qui lui rappelait des souvenirs d'antan, lorsqu'il était enseigne. Il la serra contre lui, il savait ce que tout cela devait lui coûter. Elle était belle, en dépit des cernes qu'elle avait sous les yeux ; elle était telle qu'il la voyait toujours lorsque l'océan les séparait. Elle lui dit :

— Je vais m'occuper, Richard. J'aiderai Bryan, j'irai voir Nancy plus souvent. Je sais qu'elle s'inquiète pour Lewis. Il ne tient aucun compte des prescriptions des médecins.

— Nous sommes arrivés, amiral.

C'était Matthew.

Elle serra plus fort son bras.

— Je vais t'accompagner jusqu'à l'embarcadère. Peut-être le canot n'est-il pas encore arrivé, je te tiendrai compagnie.

Il effleura son visage, ses cheveux.

— Le canot sera là. Je suis amiral, tu t'en souviens ?

Elle éclata de rire.

— Et un jour, tu as même oublié de me le dire !

Il l'étreignit. Ils restèrent ainsi, immobiles. Il n'avait pas de bagages, on les avait déjà expédiés. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était sortir de la voiture, passer la porte et gagner l'appontement. C'était si simple. Voilà sans doute ce que s'étaient dit ceux qui marchaient vers la guillotine…

Il ouvrit la portière.

— S'il te plaît, Kate, reste ici.

Il la serra une fois encore, elle se pencha pour l'embrasser. Il recula un peu et dit aux autres :

— Prenez bien soin d'elle…

Il les voyait à peine.

— … pour moi.

Matthew lui répondit avec un grand sourire :

— Pour ça, y a pas meilleur que nous !

Mais ses yeux, eux, ne riaient pas.

Ferguson était descendu, lui aussi.

— Bon vent, bonne mer à vous, sir Richard.

Bolitho se tenait là, immobile ; plus tard, il se dit que c'était comme si leurs âmes avaient fusionné. Puis, tournant les talons, il passa la porte.

Elle le fixait de ses yeux brillants, craignant de manquer l'instant où il se retournerait pour la regarder une dernière fois. Il avait raison : des uniformes bleu et écarlate l'attendaient, elle entendait des voix austères et protocolaires. Tout ce qui traduisait du respect pour son homme, amiral anglais.

Il se retourna enfin, se découvrit et lui fit un grand signe. Puis il disparut.

Elle attendit que Ferguson soit regrimpé dans la voiture et lui ordonna :

— Dites à Matthew de partir, nous reprendrons le même chemin.

— Le bâtiment sera loin avant de changer d'amure, milady. Nous ne verrons rien.

Elle se laissa tomber dans la banquette.

— Je le verrai.

Elle laissa errer son regard sur les chaumières.

— Et il le saura.

IV

DES COMMANDANTS

Huit coups tintaient à la cloche d'avant lorsque le capitaine de vaisseau James Tyacke émergea d'une descente sur la vaste dunette. L'air, comme tout le reste, était humide, poisseux et frais. Le vaisseau semblait englué dans un rideau de brouillard. Il serra bien fort ses mains dans le dos en écoutant le claquement des marteaux, le grincement des poulies çà et là. On hissait quelque espar dans les hauts. Il leva les yeux, le spectacle était étrange : huniers et hautes vergues avaient disparu sous la couche de brume, comme si *l'Indomptable* avait démâté au cours d'un engagement irréel.

Il frissonna. Il détestait ce climat, trop accoutumé qu'il était sans doute au soleil d'Afrique et aux horizons bleus immaculés des mers du Sud.

Il s'arrêta près des filets de branles, vides, et se pencha sur l'eau. Des allèges étaient amarrées à couple ; des embarcations, pareilles à des araignées d'eau, faisaient des allées et venues, disparaissant et resurgissant brusquement dans la brume.

Tel était Halifax, en Nouvelle-Ecosse. Un port plein de vie, d'activité ; une ville agréable, du moins pour le peu qu'il en avait aperçu. Il effleura les filets, froids comme du métal en ce triste jour. *Mais cela ne durera plus très longtemps*, songea-t-il. Les travaux allaient s'achever sous peu, ce qui, si l'on pensait au mauvais temps qui régnait dans ce lieu en hiver et aux exigences de tous les bâtiments de guerre mouillés sur place, était une réussite dont on pouvait être fier. Six mois avaient passé depuis qu'ils étaient revenus au port après ce combat féroce contre les deux frégates américaines. Leur plus grosse prise, *l'Unité,* avait déjà pris le chemin de l'Angleterre, où elle ferait l'objet de tous les soins. Avec les graves avaries qu'elle avait subies, Tyacke

doutait qu'elle ait survécu à la traversée de l'Atlantique, sauf à actionner les pompes à tous les quarts.

Il serra ses mâchoires pour empêcher ses dents de claquer. D'autres commandants auraient enfilé un gros manteau de mer pour se protéger du froid. Pas Tyacke. L'équipage de *l'Indomptable* était obligé de travailler dans sa tenue habituelle, et lui ne voulait pas tirer avantage de son rang. Chez Tyacke, ce n'était pas une manière d'impressionner ses hommes. C'était sa façon d'être.

Comme les filets de branles laissés vides. D'ordinaire, quand on sonnait le branle-bas et que les hommes se levaient à l'aube d'une nouvelle journée de travail au port, c'est là que l'on serrait les hamacs et ils y demeuraient tout le jour : lorsque l'on rappelait aux postes de combat, ils offraient aux officiers et aux timoniers postés sur la dunette leur seule protection contre les éclis de bois. Mais Tyacke se disait que la vie était assez dure comme ça sur un vaisseau du roi, et quand la seule source de chaleur à bord de *l'Indomptable* était le fourneau de la cambuse, se retrouver le soir dans des hamacs trempés n'aurait servi qu'à rendre la vie plus inconfortable encore.

Des silhouettes apparaissaient puis disparaissaient dans la brume : officiers qui attendaient parce qu'ils avaient des questions à lui soumettre, d'autres, des instructions précises avant de descendre à terre pour embarquer tout le ravitaillement nécessaire à un bâtiment de guerre. *Mon bâtiment*. Mais il ne cédait jamais à l'autosatisfaction, et la fierté qu'il lui arrivait de ressentir ne lui tournait pas la tête.

On était en mars 1813. Tyacke parcourut son pont du regard. Il n'arrivait toujours pas à croire que, le mois prochain, cela ferait deux ans qu'il avait pris le commandement de *l'Indomptable*. Et ensuite ? Où iraient-ils, et pour quoi faire ?

L'Indomptable était plus redoutable que la plupart des bâtiments de cette classe. Construit à l'origine comme troisième-rang, comme vaisseau de ligne, on l'avait raccourci pour le transformer en frégate fortement armée. Et il en avait fait la preuve lorsque, en septembre, il s'était mesuré bord à bord avec l'*Unité*. Avec ses quarante pièces de vingt-quatre et

quatre de dix-huit, sans compter le reste, il pouvait faire jeu égal avec ces frégates américaines plus puissamment dotées.

Entouré de marins qu'il distinguait à peine, Tyacke poursuivit sa promenade. On respectait sa solitude matinale. Il eut l'ombre d'un sourire. Cela n'avait pas été facile, mais il avait réussi à en faire un équipage. Ils l'avaient voué au diable, ils l'avaient craint, ils l'avaient haï, mais tout cela appartenait au passé désormais.

La leçon avait été tirée. Il baissa les yeux sur le pont détrempé. Eux aussi avaient payé le prix. Lorsque la brume se serait dissipée, comme le prétendait Isaac York, leur maître pilote, les réparations, les membrures et les bordés remplacés deviendraient visibles sous l'étoupe des calfats et le goudron, la peinture fraîche et le vernis. Tant d'hommes étaient morts en ce jour de septembre. Matthew Scarlett, son second, empalé sur une pique d'abordage… Son dernier hurlement s'était perdu dans les cris et la fureur, le cliquetis de l'acier et le fracas du canon. Les vaisseaux qui combattaient, les hommes qui étaient morts, oubliés pour la plupart par ceux qui les avaient connus. Et puis, précisément à cet endroit… il jeta un coup d'œil à une caisse à boulets fraîchement repeinte. L'aspirant Deane, presque un enfant, s'y était fait réduire en charpie par un énorme boulet de *l'Unité*. Et pendant tout ce temps, l'amiral et son grand aide de camp arpentant le pont labouré pour que les hommes les voient. Des hommes qui, enrôlés de force par les détachements de presse ou par patriotisme, se battaient pour leur vie, pour leur bâtiment. Il se reprit à sourire. Et, bien sûr, pour leur commandant, même si lui ne voyait jamais les choses de cette manière.

Tyacke avait toujours détesté l'idée de servir à bord d'un vaisseau de gros tonnage, encore moins s'il devait arborer une marque d'officier général. Bolitho l'avait fait changer d'avis. Et, bizarrement, en son absence, sans la marque du vice-amiral en tête du grand mât, Tyacke ne se sentait ni plus libre ni plus indépendant. D'être contraint de rester au port pour effectuer des réparations tout en attendant des ordres augmentait sa sensation d'oppression. Il aimait le grand large : plus que d'autres, il en avait besoin. Il effleura le côté droit de sa figure et

pouvait l'imaginer comme il le voyait chaque matin en se rasant. Un visage ravagé, brûlé, inhumain. Qu'il ait gardé son œil restait un mystère.

Il songeait de nouveau à tous ceux qui étaient tombés ici et, en particulier, à ce cuisinier unijambiste, le dénommé Troughton. Tyacke se rappelait le jour où il avait pris le commandement de *l'Indomptable*, l'estomac noué au moment où il se disposait à lire lui-même sa lettre à l'équipage rassemblé. Il s'était obligé à supporter les regards et la pitié pendant son précédent commandement, celui du brick *Larne*. Un petit bâtiment, intime, où chacun dépendait du reste de l'équipage. Le *Larne* avait été sa vie. Bolitho l'avait qualifié un jour de commandement le plus isolé que l'on puisse imaginer, et avait compris que la solitude était ce dont Tyacke avait besoin plus que tout.

Dès le premier jour qu'il avait passé à bord de *l'Indomptable,* il avait compris que ceux qui l'attendaient en silence s'inquiétaient davantage de son caractère que de son visage défiguré : après tout, il était leur seigneur et maître, il avait le pouvoir de les faire ou de les défaire, selon son bon plaisir. Ce qui n'avait pas rendu plus facile cette épreuve : entamer une nouvelle vie sous les yeux d'inconnus, à bord de ce qui lui paraissait un vaisseau énorme, comparé à la *Larne*. Un équipage de deux cent soixante-dix officiers, marins et fusiliers. Un monde entre les deux.

Un homme l'avait aidé en cela : Troughton. L'équipage de *l'Indomptable,* incrédule, avait vu son nouveau commandant, cet homme défiguré, serrer dans ses bras cet homme estropié par la même bordée qui avait fauché les canonniers de Tyacke au cours de ce que l'on appelait désormais le « combat d'Aboukir ». Troughton n'était alors qu'un jeune marin. Tyacke l'avait cru mort, comme la plupart de ceux qui se trouvaient autour de lui lorsque l'univers avait explosé.

Puis Troughton avait disparu pour de bon. Tyacke ne l'avait appris que deux jours après la bataille qui les avait opposés aux Américains. Il ne savait même pas d'où il venait ni s'il avait quelqu'un pour le pleurer.

Il sentit un léger mouvement contre sa joue, le vent se levait. Une fois de plus, York pourrait bien avoir raison. Il avait de la chance de posséder un maître pilote de cet acabit : York ne devait sa promotion qu'au seul moyen que respectait Tyacke, à force de compétence et d'expérience.

Ainsi donc, le brouillard allait se lever ; ils reverraient le port une fois encore, les vaisseaux et la ville, la batterie principale bien située, capable de repousser toute attaque ennemie – si insensée fut-elle – d'un officier qui viendrait tenter de détruire un bâtiment marchand ou quelques-unes des prises faites aux Américains.

La frégate américaine *Baltimore* faisait partie du lot, abandonnée et laissée dans le même état qu'après la bataille. Elle était hors d'usage, on en ferait peut-être un ponton ou un dépôt de ravitaillement. Mais, isolée et à moitié échouée comme elle était, elle vous rappelait constamment ce jour où ils s'étaient mesurés, avant de les battre, avec des frégates américaines de force supérieure.

Sir Richard Bolitho n'allait plus tarder à les rejoindre. Tyacke en arrêta presque sa promenade. Et si on l'envoyait ailleurs ? L'Amirauté ne craignait pas de changer d'avis. Grâce aux dépêches qu'avait apportées le dernier brick courrier, Tyacke savait que Valentine Keen allait arriver incessamment à Halifax. Il devait mettre sa marque à bord de la *Walkyrie* – encore un deux-ponts reconverti, comme *l'Indomptable* – avec Adam Bolitho pour capitaine de pavillon. Difficile de se faire à l'idée qu'il allait revenir dans ces eaux. Tyacke avait rencontré Keen, il avait assisté à son mariage, mais il ne jugeait pas le connaître vraiment. Ce serait son premier commandement d'officier général : il risquait de se montrer assoiffé de gloire. Et il avait récemment perdu femme et enfant. Tyacke effleura son visage brûlé. Voilà qui vous blessait un homme bien plus profondément que ce que croient la plupart des gens.

Il aperçut un canot de rade qui passait par le travers. Les fusiliers rectifièrent la position dans la chambre en voyant *l'Indomptable* se dessiner au-dessus d'eux dans le brouillard qui s'estompait.

Ses pensées revinrent à la *Walkyrie*, encore invisible au milieu du port noyé dans la brume. Peter Dawes la commandait, il remplissait la fonction de commodore par intérim en attendant l'arrivée de Keen : capitaine de vaisseau confirmé, jeune, très accessible et compétent. Mais tout cela avait ses limites. Dawes était fils d'amiral, on prétendait qu'il serait promu contre-amiral dès qu'il aurait été remplacé. Tyacke avait toujours nourri quelques doutes à son sujet. Il avait même ouvertement déclaré à Bolitho que Dawes serait peut-être réticent à l'idée de risquer sa réputation et ses chances de promotion le jour où l'on aurait précisément besoin de lui. Tout cela était désormais inscrit dans le livre de bord : le passé est le passé. En ce terrible jour, ils s'étaient battus et l'avaient emporté. Tyacke se souvenait encore de sa fureur et de son désespoir : il avait ramassé une hache d'abordage qui traînait là et l'avait lancée dans l'une des descentes de *l'Unité*. Il entendait encore ce qu'il avait dit, des mots qui sans cesse le narguaient. *Et tout ça pour quoi ?*

Bolitho les avait mis en garde au sujet de leur adversaire. Il ne s'agissait pas d'un ennemi étranger, en dépit de ce que proclamaient les pavillons. Il ne s'agissait pas de Français, de Hollandais ni d'Espagnols, adversaires ô combien familiers. Ils entendaient des gens qui parlaient leur langue, celle de ceux qui s'étaient installés dans le Nouveau Monde et qui se battaient pour ce qu'ils jugeaient être leur liberté. L'accent de gens de l'Ouest, des Downs, de Norfolk et d'Ecosse. Comme si vous vous battiez contre votre propre chair et votre propre sang. Voilà ce qui faisait la différence avec cette guerre, et elle était énorme.

Au cours de l'une de ses visites à bord de la *Walkyrie,* Tyacke avait dit ouvertement ce qu'il pensait du rappel de Bolitho à Londres. Et il n'avait pas mâché ses mots. Insensé, voilà ce qu'il avait déclaré. On avait besoin de Bolitho ici même, pour commander et pour exploiter leur victoire si durement gagnée.

Il se revoyait en train d'arpenter la vaste grand-chambre devant Dawes, assis à sa table un verre de prix à la main. Amusé ? Indifférent ?

Tyacke avait ajouté :

— Le temps va bientôt s'arranger, les Yankees vont être contraints de bouger. S'ils ne peuvent l'emporter sur mer, ils vont nous presser sur terre. Ils peuvent concentrer de l'artillerie jusqu'à la frontière canadienne.

Dawes avait hoché la tête.

— Je ne pense pas. On peut négocier un arrangement, quel qu'il soit. Vous devriez faire plus de crédit à Leurs Seigneuries, à la fois pour ce qu'elles sont et pour ce qu'elles savent.

Mais Tyacke l'écoutait à peine.

— Nos soldats se sont emparés de Détroit alors que toute une armée yankee défendait la ville. Croyez-vous vraiment qu'ils ne vont pas tout faire pour la reprendre, et donner une sévère leçon à nos soldats pour ce qu'ils leur ont fait subir ?

Dawes avait fini par perdre son calme.

— Il y a les Grands Lacs à traverser, des fleuves à franchir, des forts à neutraliser. Croyez-vous que nos cousins américains, les « Yankees », comme vous les appelez de façon si originale, ne vont pas peser le prix que leur coûterait une tentative aussi insensée ?

En dehors d'un échange au sujet de l'invitation à Noël du commandant en chef de l'armée de terre, ils ne s'étaient presque plus adressé la parole depuis lors.

Aux yeux de Dawes, devenir amiral était plus important que tout, et il commençait apparemment à se conduire comme si ne rien faire et garder le plus gros de l'escadre confiné à Halifax était plus séduisant que de prendre une initiative qui aurait pu lui valoir des retours de bâton, si elle n'était pas jugée stupide voire pis.

Tyacke reprit sa promenade. Dehors, que cela plaise ou non, il y avait des vaisseaux ennemis constituant une menace permanente. Dawes n'avait autorisé que des croisières réduites et n'avait jamais laissé sortir autre chose qu'un brick. Il soutenait que l'évasion d'Adam Bolitho, sa vengeance à bord de *La Fringante*, la victoire personnelle de Bolitho, tout cela allait pousser les Américains à y réfléchir à deux fois avant de harceler les convois entre Halifax et les Antilles. Napoléon battait en retraite : les dépêches ne parlaient que de ça. Tyacke pesta en silence. Cela faisait des années qu'il entendait la même

chanson, depuis l'époque où Napoléon avait fait débarquer son armée en Egypte, et où le feu des Français lui avait brûlé le visage.

Et le jour où la paix reviendrait, rêve impossible, que deviendrait-il, lui ? Il n'y avait rien en Angleterre pour lui. A son dernier passage, lorsqu'on lui avait donné *l'Indomptable,* il s'y était senti comme étranger. L'Afrique ? Il y avait été heureux. Ou était-ce une illusion de plus ?

Il aperçut le second, John Dauberny, qui essayait d'attirer son attention. Tyacke avait un moment caressé l'idée de trouver un officier plus ancien pour remplacer Scarlett. Dauberny, comme la plupart des membres du carré, était jeune, peut-être trop jeune pour devenir second. Dawes avait proposé un de ses officiers pour prendre le poste. Tyacke fit la moue. C'est sans doute ça qui avait emporté sa décision. Ce jour-là, en septembre, Dauberny avait mûri. C'était ainsi, dans la marine. Un homme mourait ou était muté : un autre prenait sa place. Même ce pontifiant d'aspirant Blythe, confirmé dans son grade d'enseigne et devenu ainsi le plus jeune officier du bord. Il était devenu responsable, attentif à tous les détails, à la grande surprise de Tyacke et de sa division qui l'avaient connu si arrogant lorsqu'il n'était encore qu'aspirant. Maintenant, ils le respectaient, fût-ce à contrecœur. Ils ne l'aimeraient jamais, mais c'était un début, et Tyacke en était heureux.

— Oui, monsieur Daubeny ?

L'officier le salua.

— L'avitaillement sera achevé dans la journée, commandant.

Tyacke grommela on ne sait quoi. Il imaginait son bâtiment dans le lointain, sa belle allure sur l'eau, il essayait de retrouver ses sensations.

— Dites à mon maître d'hôtel de faire préparer le canot lorsque ce sera l'heure. Nous allons peut-être devoir déplacer de la poudre et des boulets plus sur l'arrière. Cette belle enfant aura envie de voler sur les flots lorsqu'elle retrouvera enfin le grand large !

Il ne se rendait même pas compte de la fierté qui transparaissait dans le ton de sa voix. Daubeny, lui, l'avait bien

remarquée. Il savait qu'il ne serait jamais proche de son commandant. Tyacke ne laissait jamais paraître aucune émotion, comme s'il craignait de montrer ses sentiments profonds. Sauf avec Bolitho : Daubeny avait perçu dans leurs rapports de l'amitié et le respect qu'ils se portaient l'un à l'autre. Il les revoyait ensemble, sur ce pont si tranquille. On avait peine à croire qu'il s'y fut passé tant de choses, qu'un spectacle aussi épouvantable fût seulement possible. Une petite voix intérieure lui susurrait : *J'ai survécu.* Daubeny reprit :

— Je serai heureux de revoir la marque de Sir Richard, commandant.

Il ne cilla même pas lorsque Tyacke lui fit face. Combien cela doit être pire pour lui, songea-t-il. Ces regards, cette répulsion, et… oui, ce rejet. Tyacke lui sourit.

— Vous parlez en notre nom à tous, monsieur Daubeny ?

Mais il se détourna en voyant arriver York, le pilote, qui émergeait d'une descente, sans un regard au brouillard qui se dissipait.

— Vous aviez raison, monsieur York ! Vous nous avez amené le beau temps !

Puis, tendant le bras, il lança soudain :

— Écoutez !

Dans les entreponts, le bruit des marteaux et les piétinements s'étaient tus. Seulement six mois depuis que le dernier boulet s'était écrasé parmi ses hommes, causant un véritable carnage… Ils s'étaient magnifiquement conduits.

York le regardait, l'air grave. Durant ces deux ans, combien de fois avait-il ainsi observé les humeurs de son commandant, son anxiété, son air de défi ! Un jour, il avait entendu Tyacke dire à propos de Sir Richard Bolitho : « Je n'en servirais pas d'autre. » Lui aurait pu en dire autant de cet homme courageux, si seul.

— Alors, commandant, c'est que nous sommes parés !

Daubeny les écoutait, tout ouïe. Au début, il avait cru qu'il ne pourrait jamais enfiler les bottes du lieutenant de vaisseau Scarlett, lorsque ce dernier était tombé. Il avait peur, tout simplement. Mais c'était du passé. Désormais, Scarlett n'était plus qu'un fantôme parmi d'autres, il ne le menaçait plus.

Il leva les yeux vers les voiles ferlées qui laissaient dégoutter de l'eau. On eût dit une pluie tropicale. Comme son bâtiment, ce « vieil *Indom* » ainsi que l'appelaient les hommes, il était paré.

Cela faisait trois semaines que le HMS *Le Vigilant* avait quitté Portsmouth, dans le Hampshire, pour rallier Halifax, en Nouvelle-Ecosse. Plus que quelques jours avant l'atterrissage. Adam Bolitho, qui avait pourtant connu de rudes moments lorsqu'il commandait une frégate, ne se rappelait pas de traversée aussi dure. Février avait passé, puis mars. L'Atlantique avait sorti toutes ses ruses et montré ses plus méchantes humeurs pour les gêner.

C'était le premier commandement du jeune commandant du *Vigilant*, mais il était déjà à bord depuis deux ans. Mais deux ans à bord d'une frégate que l'on employait presque exclusivement à transporter des dépêches importantes destinées à des amiraux ou à des escadres lointaines, voilà qui équivalait à une vie entière à bord d'un vaisseau plus modeste. Cap au suroît, livré aux tempêtes de l'Atlantique, les hommes étourdis par le choc des lames qui déferlaient à bord, ou en grand péril de se faire arracher aux hautes vergues lorsqu'ils se débattaient des pieds et des poings en luttant contre des voiles à demi gelées qui pouvaient vous arracher les ongles aussi facilement que du zeste de citron. Dans de telles conditions, le quart devenait un véritable cauchemar. Pour apprécier leur progression quotidienne, ils étaient dans l'impossibilité de seulement mouiller le loch et devaient se contenter de l'estime ou, comme disait leur pilote, de deviner et de faire confiance au Ciel.

Pour les passagers confinés en bas, la vie n'était guère confortable, mais étrangement, ils restaient à l'écart du reste du bâtiment et de l'équipage harassé, sans cesse rappelé sur le pont aux écoutes, ou qui devait grimper dans la mâture pour pendre un ris alors qu'il venait tout juste de se voir accorder un moment de répit dans les postes. Le seul fait d'essayer de faire venir de la nourriture chaude depuis la cambuse qui ballottait en tous sens relevait de l'acrobatie.

Ainsi tenus à l'écart de la vie du vaisseau et de son combat quotidien contre leur ennemi commun, Adam et son nouvel amiral, curieusement, ne se côtoyaient pas. Keen passait le plus clair du temps à lire les instructions interminables de l'Amirauté, ou prenait des notes en étudiant diverses cartes éclairées par des fanaux dansant une gigue effrénée. On les gardait allumés nuit et jour : les fenêtres de poupe ne laissaient filtrer qu'une maigre lumière. Les vitres étaient soit couvertes d'écume après un coup de chien, soit tapissées d'une croûte de sel qui déformait les lames et les transformaient en créatures grimaçantes et chargées de menace.

Adam appréciait tout à sa juste valeur. Si *Le Vigilant* n'avait été qu'une vulgaire frégate, il aurait été sous-armé ou, en tout état de cause, armé par de nouveaux embarqués sans expérience, enrôlés de force par la presse ou qui s'étaient vu offrir ce choix par un tribunal. La mission du *Vigilant* exigeait absolument qu'il dispose de marins amarinés ayant longtemps travaillé ensemble, assez longtemps pour connaître les qualités de leur bâtiment et la valeur de leur commandant. Adam y pensait souvent, c'était ici *comme avait été l'Anémone*.

Chaque fois que ses tâches le lui permettaient, le commandant Hyde se faisait un devoir de leur rendre visite. Pas étonnant qu'il leur ait cédé ses appartements : Hyde passait autant d'heures sur le pont et peut-être davantage que n'importe lequel de ses hommes.

Adam saisissait toutes les occasions pour se tenir avec Keen dans la chambre. Il avait abondamment approvisionné le carré en vin. Il était hors de question de boire quelque chose de chaud. Et pourtant, le vin n'ajoutait guère de liant à leurs conversations.

Hyde l'avait sans doute remarqué : Keen n'avait jamais eu d'exigences impossibles à satisfaire, il ne s'était jamais plaint de l'inconfort, il n'avait jamais demandé que l'on change d'amure pour aller chercher des eaux plus calmes, quitte à perdre du temps. Cela, visiblement, avait surpris Hyde, même après qu'Adam lui eut fait la description de l'amiral.

Une seule fois, alors que Hyde, rendant les armes, avait mis *Le Vigilant* sous voilure de tempête en attendant que le mauvais

temps se calme, Keen avait paru sur le point de lui faire partager ses pensées. Plus tard, Adam se fit la réflexion que tout aurait été plus facile pour eux deux s'ils avaient été totalement étrangers l'un à l'autre. Keen lui avait dit :

— Vous ne pouvez savoir combien j'ai été content de recevoir la lettre par laquelle vous acceptiez ce poste. Nous nous connaissons depuis longtemps, nous avons eu et perdu beaucoup de bons amis.

Il avait hésité, songeant peut-être à *l'Hypérion*. Il était capitaine de pavillon de Bolitho lorsque le vieux vaisseau avait sombré.

— Nous avons vu de beaux bâtiments disparaître.

Ils écoutaient le vent siffler, la mer qui chuintait contre les vitres de poupe, comme une grotte pleine de serpents.

— Je me dis parfois que la mer n'est pas plus tyrannique que la guerre.

Apparemment, il avait envie de parler ; Adam s'était surpris à le regarder d'un œil neuf. Lorsque Keen avait été accueilli à bord, à Portsmouth, avec les honneurs, en présence du major général qui avait tenu à le saluer en personne, Adam avait senti resurgir sa vieille blessure et sa rancune. Keen n'avait jamais laissé paraître le moindre signe de tristesse, ni alors ni plus tard. Il n'avait pas davantage fait allusion à Zénoria, si ce n'est pour répondre aux quelques mots confus que lui avait glissés le major général en guise de condoléances. Keen avait poursuivi :

— Lorsque j'étais capitaine de pavillon de votre oncle, alors que je le connaissais depuis que je n'étais que tout jeune aspirant, je ne savais pas trop jusqu'où aller dans les confidences avec lui. Peut-être ne comprenais-je pas la différence qui existe entre la position de capitaine de pavillon et celle de commandant, comme notre jeune Martin Hyde. Sir Richard m'a appris comment faire, sans faveur, sans tirer parti de son rang pour m'empêcher d'exprimer mon opinion. Cela a eu une énorme importance pour moi et j'espère que je n'ai pas déçu sa confiance – il eut un sourire un peu triste. Ou son amitié, qui compte tellement, et qui m'a aidé à ne pas sombrer dans la folie.

Il ne parvenait pas à imaginer Keen et Zénoria ensemble. Keen, toujours plein d'assurance, qui plaisait aux femmes, avec ses cheveux d'une blondeur telle qu'ils en paraissaient presque blancs par contraste avec son visage bronzé. Mais… les imaginer amants… cette seule pensée le révulsait.

Le mousse, John Whitmarsh, jambes bien écartées pour résister au roulis, lèvres serrées par la concentration, vint poser du vin sur la table.

Keen l'avait observé et, lorsqu'il se fut retiré, avait déclaré d'un ton absent :

— Un gentil garçon. Qu'allez-vous en faire ?

Sans attendre une réponse qu'il n'espérait peut-être pas, il avait ajouté :

— J'aurais dû faire des projets pour mon fils, Perran. J'aurais dû consacrer plus de temps à essayer de le connaître.

Whitmarsh était venu débarrasser la table, aidé par l'un des garçons du commandant. Keen avait alors repris :

— Je veux que vous vous sentiez libre de me dire ce que vous pensez, Adam. Vous et moi sommes l'amiral et son commandant, mais avant tout, nous sommes amis. Comme c'était le cas, et ce l'est toujours, avec votre oncle.

Il semblait mal à l'aise, tourmenté.

— Et avec Lady Catherine, cela va sans dire.

Le Vigilant avait fini par changer de cap pour venir au nord-ouest quart nord, afin de profiter des alizés qui avaient bien voulu se montrer coopératifs. C'est ainsi qu'ils entamèrent au près serré la dernière partie de la traversée.

À propos de Halifax, Keen lui avait dit :

— Mon père a des amis là-bas…

Il y avait toujours cette pointe d'amertume dans le ton de sa voix :

— Des relations commerciales, je crois bien – puis encore : Je meurs d'envie de faire quelque chose. Peter Dawes aura peut-être obtenu des nouvelles fraîches d'ici notre arrivée.

Une autre fois, alors qu'ils avaient enfin la possibilité de se promener sur la dunette – on entrapercevait même sur les crêtes un mince rayon de soleil dans l'obscurité – Keen avait fait allusion à l'évasion d'Adam et au fils d'Allday, lequel avait tout

risqué pour l'aider, tout ça pour tomber lors du combat contre *l'Unité*. Keen s'était arrêté pour admirer des mouettes qui rasaient la mer à quelques centimètres de la surface en poussant des cris de bienvenue. Puis il avait repris :

— Je me souviens, lorsque nous étions ensemble dans la chaloupe, et que ce satané *Pluvier Doré* a sombré.

Il s'était exprimé avec une telle véhémence qu'Adam l'avait senti qui revivait exactement ces moments.

— Il y avait quelques oiseaux qui survolaient la chaloupe. Nous étions presque morts. Et sans Lady Catherine, je ne sais pas ce que nous serions devenus. J'ai entendu votre oncle lui dire : *Ce soir, ces oiseaux vont aller nicher en Afrique* – Keen regardait Adam sans le voir. Et c'est ce qui a fait toute la différence. *La terre*, me suis-je dit. *Nous ne sommes plus seuls, nous pouvons espérer*.

Et tandis que les milles s'égrenaient dans le sillage du *Vigilant,* Adam n'avait plus guère eu droit aux confidences de son nouvel amiral. Les autres auraient pu se dire : il a de la chance, il possède tout ce qu'il désire. En réalité, son grade était son seul bien.

Et puis il y avait eu la dernière journée, ils étaient tous deux sur le pont, l'air glacial leur cisaillait la figure.

— Avez-vous jamais songé à vous marier, Adam ? Vous devriez. La vie est dure pour les femmes, mais je me dis parfois…

Dieu soit loué, la vigie avait alors crié :

— Ohé du pont ! Terre par l'avant sous le vent !

Hyde était venu les rejoindre, épanoui. Il frottait ses mains rugueuses. Heureux que tout soit terminé, encore plus content d'être bientôt déchargé de ses responsabilités provisoires.

— Avec un peu de chance, nous serons au mouillage demain avant midi, amiral.

Il regardait l'amiral, mais s'adressait en fait à Adam. La satisfaction d'avoir réussi un bel atterrissage. Même la mer semblait plus calme, jusqu'au prochain défi.

Keen s'était avancé jusqu'à la lisse de dunette sans voir les badauds qui n'étaient pas de quart. Ils discutaient, certains

riaient même en partageant la fierté de ce qu'ils avaient accompli ensemble. Les hommes contre la mer.

Keen avait ordonné sans tourner la tête :

— Vous pouvez hisser ma marque en tête d'artimon dès que le jour sera levé, monsieur Hyde.

Il avait alors fait volte-face pour les regarder.

— Et merci.

Mais il avait semblé s'adresser à quelqu'un d'autre. Hyde lui avait alors demandé :

— Puis-je vous inviter ainsi que le commandant Bolitho à souper avec mes officiers et moi-même, amiral ? C'est pour nous une occasion exceptionnelle.

Adam avait regardé Keen : le visage de marbre, vide, comme celui d'un étranger.

— Je crains de ne pouvoir accepter, commandant. J'ai des documents à examiner avant que nous jetions l'ancre – puis, pour faire malgré tout un effort : Mon capitaine de pavillon sera très honoré.

C'est peut-être à cet instant, et à cet instant seulement, que le choc de la perte qui l'avait frappé s'était fait sentir.

Ils allaient connaître tous les deux un nouveau commencement.

Richard Bolitho traversa le pont de sa chambre pour s'arrêter près de la table où Yovell était occupé à faire fondre de la cire avant de sceller l'un des nombreux ordres qu'il avait recopiés.

— Je crois que ce sera tout pour aujourd'hui.

Le pont avait recommencé à remuer et la tête de safran cognait à grand fracas. Le transport, le *Royal Enterprise*, levait à la lame avant de replonger dans un hachis de gros creux. Il savait qu'Avery l'observait, bien en sécurité dans un grand fauteuil fermement saisi entre deux anneaux de pont. La traversée était pénible, même pour un bâtiment accoutumé à subir pareille violence. Mais la fin était proche. Pourtant, il n'avait toujours pas retrouvé sa sérénité ni surmonté ses doutes en songeant à cette guerre ingagnable, mais que l'on ne pouvait

pas perdre non plus. Il s'accrochait, refusait de rendre les armes, même lorsqu'un océan les séparait.

— Bon, George, lui dit-il, nous allons dîner sans tarder. Je suis heureux d'avoir pour aide de camp un officier qui conserve son appétit, même lorsque l'Atlantique est de méchante humeur !

Avery sourit. Il aurait dû être habitué à cet homme, depuis le temps. Mais il se laissait encore surprendre par cette façon qu'avait Bolitho de reléguer ses soucis personnels à l'arrière-plan ou, du moins, de ne pas les montrer aux autres. *Ni à moi.* Avery avait deviné ce que l'appel du devoir lui avait coûté, mais, lorsqu'il était monté à bord du transport, à Plymouth, rien ne laissait paraître la souffrance que lui causait la séparation d'avec sa maîtresse après un aussi bref intermède.

Bolitho contemplait la dernière goutte de cire qui tombait sur l'enveloppe, comme du sang, avant que Yovell y applique son sceau. Il ne s'était pas épargné, mais savait fort bien que, le temps qu'ils atteignent Halifax et retrouvent l'escadre, tout pouvait avoir changé, rendant inutiles les derniers renseignements en leur possession. Lorsque l'on fait la guerre en mer, le temps et la distance sont déterminants. L'instinct, le sort, l'expérience sont tout et rien à la fois, mais l'ignorance se révèle souvent fatale.

Avery contemplait à travers les vitres épaisses des fenêtres de poupe la mer qui se ruait sur eux. Le vaisseau s'était révélé plus confortable que ce à quoi ils s'étaient attendus, et l'équipage, résistant et discipliné, habitué à ces traversées rapides où il fallait éviter tout contact avec des navires suspects pour ne pas avoir à se battre. Les ordres de l'Amirauté destinés à ces bâtiments et à leurs patrons étaient extrêmement clairs : ils devaient déposer leurs passagers ou leurs modestes mais précieuses cargaisons à n'importe quel prix. En général, ils étaient peu armés : le *Royal Enterprise* n'embarquait que quelques neuf-livres et une poignée de pierriers. Leur objectif, c'était la rapidité, pas la gloire.

Ils n'avaient connu qu'un seul incident. Le bâtiment avait subi un grain violent alors qu'il s'apprêtait à virer de bord. Le petit mât de perroquet et sa vergue étaient tombés, l'une des

embarcations avait été arrachée de son chantier et était passée par-dessus bord comme du bois de flottage. L'équipage s'était immédiatement mis au travail ; les hommes étaient habitués à ce genre de fortune de mer, mais le patron, un solide gaillard nommé Samuel Tregullon, était hors de lui. Il était immensément fier des exploits de son bâtiment et de sa capacité à suivre à la lettre les instructions de l'Amirauté dont les membres, à son avis, n'avaient jamais mis le pied sur un pont. Subir un retard avec à son bord un passager aussi important, et un pays cornouaillais, qui plus est, était déjà assez fâcheux. Mais, comme il l'avait confié en dégustant un quart de rhum alors qu'il rendait visite à l'amiral dans sa chambre, un second transport, pratiquement identique au sien, le *Royal Herald,* avait appareillé de Plymouth quelques jours après eux et allait toucher Halifax avant eux.

Bolitho avait dit un peu plus tard à Avery :

— Encore ces vieilles rivalités entre Cornouaillais. Je parie qu'aucun des deux ne se souvient depuis combien de temps ça dure.

Bolitho l'avait interrogé sur son séjour à Londres, mais sans pousser les choses trop avant, ce dont Avery lui était reconnaissant. Pendant les longs quarts de nuit, au cours desquels il restait éveillé, alors qu'il écoutait les grondements de la mer et les gémissements des membrures, il ne pensait guère à autre chose.

Il n'avait pas éprouvé de sentiment de triomphe ni de vengeance, contrairement à ce qu'il aurait cru. Se gaussait-elle de lui ? Jouait-elle, comme elle l'avait fait dans le temps ? Ou bien, cela aussi, était-ce le fruit de son imagination ? Une femme comme elle, si imperturbable, tellement à son aise au milieu de gens qui vivaient dans un univers totalement différent du sien à lui… Pourquoi aurait-elle pris autant de risques si elle n'éprouvait aucun sentiment pour lui ?

Toutes ces questions qui le taraudaient sans cesse ne recevaient pas la moindre réponse.

Il aurait dû la laisser. Pour commencer, il n'aurait jamais dû se rendre chez elle. Il jeta un coup d'œil à Bolitho, en grande discussion avec Yovell : on croirait deux amis et non pas un

amiral avec son domestique. Que dirait Bolitho s'il apprenait que son épouse, Belinda, était présente ce jour-là, visiblement à son aise dans ce monde élégant et superficiel ?

Yovell se leva et fit la grimace en sentant le pont se balancer.

— Eh bien, ils ne se sont pas trompés sur mon compte, sir Richard. Faut-il que je sois fou pour avoir embrassé la carrière de marin !

Il rassembla ses papiers et se prépara à se retirer, peut-être avant d'aller rejoindre Allday et Ozzard avant le souper. La séparation devait être difficile pour Allday, et il allait attendre longtemps sa première lettre. Avery savait qu'il la lui apporterait pour qu'il lui en fasse la lecture. Un autre lien précieux dans leur *petit équipage* : Allday avait sa fierté, et Avery avait été touché de sa simplicité et de la dignité avec laquelle il l'avait prié de lui lire les lettres d'Unis, qu'il ne pouvait lire lui-même.

Susanna lui écrirait-elle jamais ? Cet espoir pathétique lui donnait envie d'éclater de rire. Bien sûr que non, elle n'en ferait rien. Sous quelques semaines, elle l'aurait oublié. Elle avait de la fortune, elle était belle, et elle était libre. Mais ce soir, il allait encore rêver d'elle… Il avait été tenté de comparer sa situation à celle de Bolitho et de sa maîtresse, tout en sachant que c'était ridicule. Il se trouvait dans une impasse, cette histoire n'avait aucun avenir. Ne lui restaient que des souvenirs.

Il releva les yeux, craignant d'avoir manqué quelque chose, se demandant si Bolitho ne lui avait pas adressé la parole. Mais ils n'avaient pas bougé, leurs silhouettes se découpaient devant les fenêtres grisâtres de poupe. La mer paraissait moins menaçante au fur et à mesure que l'obscurité tombante la faisait disparaître.

Bolitho se tourna vers lui.

— Avez-vous entendu ?

Yovell s'appuya contre la table.

— Encore un coup de chien, sir Richard.

— Ce n'est pas ce que dit le baromètre – il se raidit. Tenez, encore.

— Le tonnerre ? suggéra Yovell.

Avery s'était dressé à son tour. La vie à bord était si différente de celle d'un bâtiment de guerre ; la traversée était trop longue, sans rien d'autre que l'océan auquel se mesurer. Un jour suivait l'autre, les semaines s'écoulaient. Et soudain, on oubliait la routine et l'ennui. Il finit par dire :

— Le son du canon, amiral.

Quelqu'un gratta à la porte. Allday pénétra dans la chambre. Quand il le voulait, il avait le pas léger – cette grande carcasse dont la blessure ancienne le faisait souffrir bien plus qu'il ne voulait l'admettre.

Tregullon vint les rejoindre et annonça d'une voix bourrue :

— Nous avons essayé, sir Richard. Mais de toute façon, c'était trop tard.

Il voyait Bolitho de profil.

— J'ferions mieux de changer de cap.

Il allait se retirer lorsqu'ils entendirent quelqu'un appeler d'une voix glacée, tendue, pareille au cri d'un faucon :

— Y a des épaves dans l'eau, commandant ! Par l'avant sous le vent !

Et il y en avait un paquet. Des planches, des membrures, des cordages qui flottaient à la dérive, et des embarcations brisées ou qui s'étaient détachées, la plupart carbonisées et pleines d'éclis après un bombardement féroce.

Bolitho attendit que le bâtiment soit dans le lit du vent.

On affala une embarcation sous les ordres d'un quartier-maître.

Il y avait quelques morts qui ballottaient comme s'ils dormaient au gré des vagues qui les emportaient. Le canot avançait lentement entre les corps ; le brigadier tirait les cadavres détrempés du bout de sa gaffe pour les accoster le long du bord et s'en débarrasser, répugnant peut-être à interrompre leur dernier voyage.

A l'exception d'un seul. Le quartier-maître s'arrêta sur son sort. Même sans lunette, Avery distinguait son visage, les blessures béantes – tout ce qu'il restait d'un homme.

Le canot rentra à bord, on le hissa sans faire plus d'histoires. Avery entendit le patron qui donnait quelques

ordres pour remettre en route. Lentement, sans se presser : comme d'habitude, le bâtiment était prioritaire.

Puis il retourna à l'arrière et attendit que Bolitho le voie.

— Mon quartier-maître connaissait ce mort, sir Richard. Et j'crois qu'on connaît la plupart d'entre eux.

— C'était le *Royal Herald,* n'est-ce pas ? demanda Bolitho.

— C'était lui, amiral. A cause qu'on a perdu not'petit perroquet, il a gagné sur nous. Ils attendaient. Ils savaient qu'on arrivions, et, d'une voix rauque, à peine audible : C'étions vous qu'y z'étions après, sir Richard. Ils voulaient vot'peau.

Bolitho posa la main sur son bras noueux.

— Ça m'en a tout l'air. Et au lieu de cela, de braves gens sont morts.

Il se détourna et regarda Avery, puis Allday qui se tenait en retrait.

— Mes amis, nous pensions que nous avions laissé la guerre derrière nous. A présent, c'est elle qui vient à notre rencontre.

On ne sentait ni colère ni amertume, seulement de la tristesse. Le répit était terminé.

V

UN VISAGE DANS LA FOULE

Bolitho reposa sa tasse et s'approcha lentement de la haute fenêtre de poupe. Autour de lui, la coque de *l'Indomptable* semblait trembler sans cesse, comme par un fait exprès. Tout était bien différent du *Royal Enterprise* dont il avait débarqué dans l'après-midi. Il regarda à travers les vitres épaisses et l'aperçut, à l'ancre. Son œil exercé distinguait les marins qui s'activaient sur les vergues et dans les hauts, tandis que d'autres halaient à bord des vivres frais depuis une allège à couple. Le *Royal Enterprise* allait bientôt appareiller pour une nouvelle mission. Son patron ruminait encore la fin brutale d'un transport et d'un équipage qu'il connaissait par cœur. Il était moins à l'aise désormais, car seule la vitesse lui permettrait de les protéger d'un ennemi si déterminé.

On était en milieu de matinée, Bolitho s'était mis au travail à l'aube. La chaleur de la réception qu'on lui avait réservée l'avait tout à la fois surpris et touché. Tyacke était venu le chercher en personne à bord du *Royal Enterprise* et son intérêt s'était éveillé lorsque Tregullon avait fait mention de l'attaque.

Bolitho jeta un coup d'œil circulaire sur sa chambre, encore si familière même après son séjour en Angleterre. Tyacke avait fait du bon travail, le vaisseau était remis en état et paré à reprendre la mer. Même au port, le temps n'encourageait pas vraiment ce genre d'activités. Mais juste à ce moment, un faible rayon de soleil donna l'illusion qu'il faisait plus chaud. Il tâta la vitre : ce n'était bien qu'une illusion.

Il aurait dû le savoir. Et malgré ces conditions, le résultat était à l'honneur du commandant. Ici, dans sa chambre, ces pièces avaient rugi pendant la bataille. Pour lors, elles étaient installées confortablement derrière les mantelets fermés, les

affûts avaient été repeints, les volées ne portaient plus trace de fumée ni de feu.

Son regard tomba sur sa tasse vide. Le café était délicieux et il se demanda combien de temps dureraient ses réserves. Il imaginait Catherine dans la boutique de St. James's Street, au numéro trois, un endroit qui faisait partie de ce nouvel univers dont elle lui avait ouvert les portes. Du vin, du café, tous ces petits luxes dont elle savait bien qu'il n'y aurait jamais pensé pour lui-même, ni qui que ce soit d'autre.

Keen arriverait dans l'heure : il lui avait fait dire qu'il devait d'abord rendre visite à l'un des commandants de l'armée de terre qui souhaitait lui parler de l'amélioration des défenses et du renforcement des batteries côtières. Il suffisait de consulter une carte quelconque pour comprendre combien cela importait. Halifax était leur dernière base navale digne de ce nom sur la côte atlantique. Les Américains, eux, en possédaient à revendre : Boston, New York, Philadelphie, ainsi que des dizaines de baies et d'estuaires où ils pouvaient dissimuler une armada si cela leur faisait envie.

Il se demanda ce qu'Adam pensait de sa nouvelle position de capitaine de pavillon. Après avoir connu la solitude d'un commandement isolé, c'était peut-être précisément ce dont il avait besoin. *A contrario*, cela risquait aussi de lui rappeler cruellement ce qui aurait pu être.

Il referma le dossier de toile qu'il consultait et se pencha sur le rapport de Keen. Un convoi de cinq navires marchands avait reçu ordre d'attendre une escorte plus musclée au large des Bermudes avant d'entamer la dernière partie de la traversée jusqu'aux Antilles. Pour lors, Dawes n'avait affecté que deux bricks à leur protection.

Le convoi n'était jamais arrivé aux Bermudes. Tous les navires avaient été pris ou coulés.

Lorsqu'il recevrait Keen, il comptait percer le fond de sa pensée à ce sujet. Ce désastre s'était produit quelques jours après qu'il eut mis sa marque à bord de la *Walkyrie* – il n'y avait plus rien à faire. Mais que dire de Dawes, qui exerçait les fonctions de commodore par intérim en attendant l'arrivée de Keen ? Peut-être avait-il eu ses raisons pour avoir laissé ces

bâtiments marchands s'aventurer sans protection dans une zone qui était devenue le terrain de chasse des vaisseaux de guerre comme des corsaires ennemis.

Il avait consulté Tyacke, lequel n'avait pas eu un instant d'hésitation.

— Il pensait trop à garder la maison en ordre. J'ai appris que la promotion a parfois cet effet sur un homme.

Dur et sans détour, comme toujours… Tyacke s'était même montré assez méprisant à propos de ses deux épaulettes toutes neuves. Il avait été promu capitaine de vaisseau confirmé, et avait immédiatement connu le privilège du grade, car on lui avait fait la faveur de le dispenser des trois années de service requises en tant que simple capitaine de vaisseau.

— Je suis toujours le même, sir Richard. Je crois que Leurs Seigneuries ont un autre système de valeurs !

Puis il s'était un peu calmé.

— Mais je sais qu'il faut y voir votre main, et cela, je le respecte.

Bolitho se surprenait pourtant d'avoir ressenti ce retour comme un retour chez lui. En dépit de ce qu'il avait espéré, il était là où il devait être.

Il avait raconté à Tyacke l'attaque menée contre le *Royal Herald* et avait lu sur son visage défiguré qu'il se concentrait, qu'il pesait chaque élément d'information, tentant de le raccorder à ce qu'il savait déjà.

Un bombardement soutenu, pour s'emparer puis détruire le transport avant qu'il puisse s'enfuir à la faveur de l'obscurité. Personne n'avait entendu le moindre coup de canon en riposte, ni perçu la moindre réaction. Rien. C'était un assassinat délibéré. S'agissait-il d'un piège tendu au *Royal Enterprise ?* Contre lui ? Était-il imaginable qu'un seul cerveau ait conçu tout cela – pour échouer par un extraordinaire coup du hasard combinant mauvais temps et avarie ?

Il avait examiné tous les documents que Keen avait recueillis à son intention en sachant que c'était la première chose que demanderait à voir son amiral. Sauf si un autre Nathan Beer avait pris la mer sans que les croisières l'aient su. Mais comme leurs ordres étaient de surveiller tout mouvement

soudain de bâtiment, cette théorie paraissait fort improbable. Et dans ce cas, la simple coïncidence était, elle aussi, très improbable.

Ils voulaient vot'peau.

Alors ce n'était pas un nouveau Nathan Beer. Peut-être n'y avait-il plus aucun officier à posséder cette riche expérience, ce sens de l'honneur. Beer était d'abord et avant tout un marin : tuer des hommes sans défense, incapables de résister, voilà qui n'était pas dans ses façons. Bolitho se demanda si sa veuve, qui habitait Newburyport, avait reçu le sabre de Beer qu'il lui avait expédié. Y attachait-elle de l'importance ? Il se surprit à tourner les yeux vers le vieux sabre de famille accroché dans son râtelier et objet de tous les soins d'Allday. Si le pire lui arrivait, cette arme serait-elle de quelque secours à Catherine ? Il songea au portrait qu'elle avait commandé pour lui. Le peintre l'avait saisie telle qu'elle souhaitait que l'on se souvienne d'elle, avec cet habit sommaire de marin qu'elle portait dans la chaloupe. Peut-être aimerait-elle le vieux sabre…

La porte s'entrouvrit, ce qui eut pour effet de chasser ses pensées moroses. C'était Avery. *Son court séjour en Angleterre l'a énormément affecté,* se dit Bolitho. Avery, qui avait toujours été un peu à l'écart, se montrait encore plus distant, plongé dans ses pensées. Bolitho éprouvait trop de respect à l'égard de George Avery pour essayer de lui arracher son secret. Ils avaient partagé trop de périls pour savoir que leur compréhension tacite était leur point d'ancrage. Avery lui dit :

— Signal de la *Walkyrie,* sir Richard. Le contre-amiral Keen s'apprête à nous rendre visite.

— Prévenez le commandant Tyacke, voulez-vous ?

— Il est déjà au courant, lui répondit doucement Avery.

Bolitho attrapa sa vareuse en drap épais. C'était irrationnel : il n'aimait pas l'avoir sur le dos lorsqu'il travaillait dans ses appartements, peut-être parce qu'il croyait que cela pouvait influer sur ses décisions et l'amener à penser davantage comme un amiral que comme un homme.

C'était bien vrai : Tyacke semblait toujours être informé de tout ce qui se passait à son bord. Peut-être était-ce là ce qui lui permettait de surmonter sa rancœur, sa peur même de prendre

ce commandement ou de devenir capitaine de pavillon, après l'existence libre qu'il avait connue à bord de la *Larne*. Le commis, James Viney, avait été débarqué pour raison de santé et d'inaptitude à la mer. Bolitho soupçonnait Tyacke d'avoir deviné depuis le début que Viney avait truqué ses comptes, de connivence avec des fournisseurs maritimes tout aussi malhonnêtes que lui. Ce genre de délit était courant, et certains commandants préféraient fermer les yeux. Pas James Tyacke.

Bolitho revint sur l'attaque. A supposer qu'elle ait été perpétrée dans le seul but de le tuer. L'idée lui paraissait plausible. Quant au véritable motif, c'était autre chose. Pris isolément, pas un homme ne pouvait faire à lui seul une telle différence. Il n'y avait que Nelson pour avoir remporté une victoire éclatante sur la seule base de son inspiration après être tombé, mortellement blessé.

Avery lâcha brusquement :

— J'avais quelque chose à vous dire, sir Richard.

Il détourna les yeux, surpris par les bruits de bottes des fusiliers qui se préparaient à recevoir leur visiteur avec tous les honneurs.

— Mais cela peut attendre, ajouta-t-il.

Bolitho alla s'asseoir sur un coin de la table.

— Je ne crois pas que ça attendra. Vous êtes dans tous vos états. Se laisser aller à une confidence, quelle qu'elle soit, aide souvent à alléger le poids du fardeau.

Avery haussa les épaules.

— C'était lors d'une réception, à Londres…

Il essaya de sourire.

— J'étais comme un poisson hors de l'eau – mais non, le sourire ne venait pas. Votre… Lady Bolitho était présente. Nous ne nous sommes pas parlé, elle ne me connaît probablement pas.

— Je ne suis pas sûr de ce dernier point, mais merci de me l'avoir dit. J'imagine que cela vous aura demandé du courage. Surtout quand on pense que votre amiral n'était pas de trop bonne humeur, ces derniers temps !

C'était donc cela. Il ne voulait pas m'en parler parce que cela risquait de me troubler. Bolitho, qui l'interrogeait sur les

raisons de sa présence en ce lieu, saisit sa coiffure en entendant des bruits de pas derrière la tenture. C'était le second, encore assez raide et mal à l'aise dans son nouveau rôle.

— Le commandant vous présente ses respects, sir Richard.

Il examinait discrètement la grande chambre et Avery se fit la réflexion qu'il n'y portait pas le même regard qu'eux.

Bolitho sourit.

— Parlez, monsieur Daubeny. Nous sommes tout ouïe.

L'officier eut un sourire nerveux.

— Le canot du contre-amiral Keen a poussé, amiral.

— Nous montons.

Lorsque la porte se fut refermée, Bolitho demanda à Avery :

— Ainsi donc, on n'a pas tenté de vous mêler à ce scandale ?

— Je ne l'aurais pas permis, sir Richard.

Malgré ses rides profondément creusées, en dépit des mèches grises qui parsemaient sa chevelure sombre, il avait l'air vulnérable. Au ton de sa voix, on aurait cru quelqu'un de bien plus jeune.

Ozzard ouvrit la porte, ils passèrent devant lui.

Arrivé au pied de la descente, Bolitho s'arrêta pour se tourner vers son aide de camp, saisi d'une brusque intuition. *Ou alors, ce garçon est amoureux, et il ne sait comment s'y prendre.*

Lorsqu'il arriva sur le pont détrempé, Tyacke l'attendait.

— Un bien beau comité d'accueil, commandant.

Son visage défiguré, dur, resta impassible.

— Je transmettrai votre compliment à la garde, amiral.

Avery écoutait sans en perdre une miette. Il songeait à la réception, aux robes osées, à toute cette arrogance. Que savaient-elles, ces femmes, de gens comme eux ? Tyacke, son visage qui n'en était plus un, le courage avec lequel il supportait les regards, la pitié et la répulsion qu'il inspirait. Ou encore Sir Richard, agenouillé sur le pont et qui tenait la main d'un commandant américain à l'agonie.

Comment auraient-elles pu savoir ?

Les quartiers-maîtres boscos humectaient leurs sifflets d'argent, des mousses se tenaient prêts à écarter le canot. Les

fusiliers, alignés sur deux rangs, se balançaient doucement au gré de la houle.

C'est ma vie. Il n'est rien que je désire davantage.

— Fusiliers ! Présentez…

Le reste se perdit dans le brouhaha. Ils appartenaient de nouveau à un seul et même équipage.

Au terme de cette journée qui n'en finissait pas, maintenant que les officiers et les officiels venus faire visite à l'amiral avaient cessé leurs allées et venues, honorés conformément à leurs rangs et prérogatives, *l'Indomptable* paraissait tranquille et en paix. On avait renvoyé tout le monde en bas pour la nuit, seuls restaient sur le pont les veilleurs et les fusiliers de faction.

A l'arrière, dans sa chambre, Bolitho contemplait les étoiles qui se reflétaient et semblaient se confondre avec les lumières scintillantes de la ville. Ici ou là, on apercevait un fanal avancer lentement sur les eaux sombres : canot de rade, chaloupe du courrier, ou simple pêcheur.

La journée avait été éreintante. Adam et Valentine Keen étaient arrivés ensemble, et Bolitho avait remarqué qu'ils n'étaient pas très à leur aise lorsqu'ils avaient croisé Tyacke et Avery. Keen s'était également fait accompagner de son nouvel aide de camp, l'Honorable Lawford de Courcey, un jeune homme svelte à la chevelure aussi claire que celle de son amiral. Keen avait expliqué que de Courcey lui avait été chaudement recommandé, c'était un homme intelligent et plein d'allant. Et ambitieux en prime, à en croire le peu de chose qu'il lui en avait dit. Rejeton d'une famille influente, mais sans antécédents dans la marine. Keen avait l'air ravi, mais Bolitho se demandait si tout cela n'avait pas été monté par l'un des nombreux amis de son père.

Adam s'était montré très chaleureux, mais restait réservé en présence des autres, et Bolitho avait deviné la lassitude qu'il tentait de dissimuler. Keen, lui, avait semblé préoccupé par la guerre et par ce qu'ils devraient envisager lorsque le temps serait redevenu favorable. S'agissant de la perte du *Royal Herald,* il n'avait aucune explication. La plupart des bâtiments américains en état de naviguer étaient au port, des bricks et

autres petits navires les surveillaient de près. Les jeunes enseignes qui commandaient tous ces modestes bâtiments y gagnaient une chance d'être promus. La chose était arrivée un jour à Bolitho. Il s'effleura l'œil, fronça le sourcil. Tout cela paraissait si loin.

Il avait fait le tour du bord en compagnie de Tyacke, autant pour être vu que pour inspecter les travaux de carénage. Au cours de son combat contre l'*Unité,* le bâtiment de Tyacke avait perdu soixante-dix officiers marins et fusiliers, tués ou blessés, soit le quart de l'équipage. On avait trouvé de quoi combler les trous, surtout en prélevant du monde à bord de vaisseaux qui rentraient au pays, ainsi qu'un nombre surprenant de volontaires, des habitants de la Nouvelle-Écosse qui vivaient de la mer avant que les vaisseaux de guerre et les corsaires leur ôtent ce moyen d'existence.

Ils finiraient par s'habituer aux us et coutumes de *l'Indomptable,* mais pas avant d'avoir pris la mer, aussi soudés que du temps de l'équipage d'origine. Alors seulement ils sauraient réellement ce qu'ils valaient.

Bolitho les avait repérés, ces yeux ébahis, les regards curieux de tous ces gens qui n'avaient encore jamais vu l'homme dont la marque flottait en tête du grand mât. D'autres, les plus anciens, l'avaient salué ou avaient levé une main tachée de goudron pour accueillir leur amiral et montrer qu'ils le connaissaient, qu'ils s'étaient battus avec lui, qu'ils en avaient payé le prix, jusqu'à ce que l'ennemi amène ses couleurs dans la fumée.

Bethune avait décidé d'appeler son escadre l'Escadre Sous-le-Vent et Leurs Seigneuries s'étaient montrées bien plus généreuses que tout ce qu'il aurait pu espérer. Elles lui avaient accordé huit frégates et autant de bricks. Sans compter la puissante *Walkyrie* et *l'Indomptable*. Il disposait en outre de quelques goélettes et brigantins, ainsi que de deux galiotes à bombes pour lesquelles l'Amirauté n'avait même pas pipé. Une escadre impressionnante, rapide, qui devait encore être rejointe par *Le Redoutable*, ce vieux vaisseau de ligne de 74. Il avait reçu ordre de rallier Antigua. Grâce aux renseignements précieux que leur rapportaient leurs petits bâtiments au cours de leurs

patrouilles incessantes, ils devaient être en mesure de répliquer à toute nouvelle tactique de l'ennemi. Les frégates américaines, plus grosses et plus puissamment armées, avaient déjà fait la preuve de leur supériorité… jusqu'à ce que *l'Unité* se mesure à son vaisseau. Et même alors… Mais il manquait encore une pièce au puzzle. Bolitho reprit ses allées et venues sur le pont recouvert de toile en damier noir et blanc, sa tête frôlait les énormes barrots. Le *Royal Herald* avait été détruit ; un ou plusieurs bâtiments avaient donc réussi à échapper aux croisières et, profitant du mauvais temps, s'étaient peut-être enfuis des ports. Inutile d'écarter ce fait d'un revers de main, ou d'y voir une simple coïncidence. Et s'il s'agissait d'une embuscade bien montée qui avait échoué, quelles conclusions devait-il en tirer ? Les Américains seraient obligés de lancer très bientôt une nouvelle attaque. Tyacke semblait convaincu qu'il s'agirait d'une opération terrestre, dirigée contre le Canada. Là encore, tous les rapports suggéraient qu'une telle attaque pouvait être contenue. Les soldats britanniques appartenaient à des régiments éprouvés, mais Bolitho avait chèrement appris, au cours de la guerre précédente, que l'on faisait souvent trop confiance aux miliciens et aux volontaires, ou aux éclaireurs indiens peu accoutumés à la discipline du combat d'infanterie.

Pour les Américains, la rapidité était essentielle. Napoléon battait en retraite ; chaque jour de la campagne, ses amis et ses alliés de toujours l'abandonnaient. Sa défaite était inévitable, la chose était certaine, et arriverait peut-être même plus tôt que ce qu'osaient espérer les stratèges de Londres. Et lorsque ce jour viendrait… Bolitho entendait encore Bethune lui assurer que la défaite des Français rendrait disponibles beaucoup de vaisseaux pour la guerre en Amérique. Mais en attendant… Il cessa de marcher, s'approcha du balcon en abord et s'assit pour contempler les tourbillons dans l'eau noire.

Il avait sans doute eu raison, dans les appartements luxueux qu'occupait Bethune, et pourtant, ni l'un ni l'autre ne s'en étaient aperçus ni n'en avaient pris conscience. Bolitho fixait à en pleurer les lumières qui se réfléchissaient dans l'eau. Toutes ces dépêches aux mots soigneusement pesés, ces listes de vaisseaux et d'escadres qui, sans relâche, assuraient la

protection des lignes de ravitaillement des armées de Wellington. Des navires qui approvisionnaient ses régiments victorieux, qui seuls rendaient possible la moindre petite avance. Cela avait même échappé à Sillitœ. Peut-être parce que cela ne s'imbriquait pas bien dans ses propres plans et dans les hypothèses qu'il soumettait au Prince-Régent. Trop d'arrogance, de confiance en soi : ce ne serait pas la première fois qu'une stratégie mûrement pesée serait mise en échec par des responsables ne voyant que ce qu'ils voulaient bien voir.

C'était comme un visage dans la foule, qui est là mais que l'on ne remarque pas.

Tout ce qu'ils étaient capables de voir, c'était la défaite finale de Napoléon. Au terme de vingt ans de guerre, cela semblait du moins une issue favorable. Il le savait, Tyacke n'avait pas fait le moindre effort pour dissimuler le dégoût que lui inspirait la manière dont Peter Dawes avait dirigé l'escadre en l'absence de son amiral. Peut-être Dawes appartenait-il à cette catégorie d'hommes qui restaient aveugles à tout ce qui n'était pas leur avancement – avancement qui pouvait aussi bien s'évanouir comme un banc de brume si la guerre prenait fin.

Bolitho repensait à ses visiteurs. Keen, assez réservé, mais enthousiasmé par son nouveau commandement, essayant désespérément d'oublier le passé et de surmonter sa perte. Adam, lui, ne semblait ni capable ni désireux d'en faire autant.

Il entendit un raclement derrière la porte de l'office, discret signal d'Ozzard pour lui indiquer sa présence en cas de besoin.

Et moi dans tout ça ? Bolitho était tellement amer d'avoir quitté la femme qu'il aimait qu'il en avait oublié les réflexes acquis lorsqu'il commandait une frégate, bien des années plus tôt.

Peut-être était-il destiné à finir ainsi… Bolitho avait ouvert la portière sans même s'en rendre compte. Le fusilier de faction le regardait fixement, tétanisé : leur amiral, cet homme à qui il suffisait de lever le petit doigt pour donner un ordre, en manches de chemise alors qu'il faisait si humide dans les entreponts. Que lui arrivait-il donc ?

Bolitho entendit des murmures, cela venait du carré. Peut-être Avery. Ou alors James Tyacke. Mais il était probablement à travailler dans sa chambre. Il ne dormait jamais plus d'une heure ou deux d'un seul trait. Bon, il y avait sûrement quelqu'un avec qui parler.

— Quelque chose qui ne va pas, sir Richard ?

Allday était là qui l'observait, son ombre se balançait lentement sur le pont fraîchement repeint, le visage ne manifestait aucune surprise. Comme s'il avait tout deviné.

— J'aimerais parler à quelqu'un, mon vieux… Rien de grave, encore que…

Il se tourna vers le factionnaire raide comme une baguette de fusil et qui le fixait toujours, les yeux tellement exorbités que l'on aurait cru que son col l'étranglait.

— Détendez-vous, Wilson, vous n'avez rien à craindre.

Le fusilier essaya de déglutir.

— Bien, amiral !

Lorsqu'il eut entendu la porte se refermer, l'homme s'essuya le visage d'un revers de manche. S'il l'apprenait, son sergent l'expédierait droit en enfer. Heureusement, il appartenait à son escouade dans la hune, avec tous les tireurs d'élite, lorsqu'ils avaient lâché un feu nourri sur l'ennemi. Mais en ce moment, tout ça n'avait aucune importance. Il dit tout haut : « Il connaît mon nom ! Il connaît mon nom ! »

Ozzard avait rempli un quart de rhum et l'avait posé sur la table, pas trop près quand même, au cas où il aurait pris fantaisie à Allday de croire qu'il était également son domestique.

Allday était allé s'asseoir sur le banc et regardait Bolitho qui s'agitait comme un lion cage.

— Dites-moi, vieux, vous vous rappelez les Saintes ?

Allday hocha la tête. Bryan Ferguson lui avait posé la même question quand ils attendaient que Bolitho et sa dame rentrent de Londres.

— Ouais, amiral, j'm'en souv'nons bien.

Bolitho caressait les membrures incurvées, comme pour sentir la vie et les battements de cœur du vaisseau.

— Cette vieille demoiselle y était, même si je ne me souviens pas d'elle. Je n'aurais jamais imaginé alors ce qu'elle représenterait un jour pour moi. A l'époque, elle avait cinq ans.

Allday le vit sourire. Bolitho parlait du bâtiment comme d'un vieux camarade.

— Tant de milles, tant d'hommes, pas vrai ?

Il se retourna, son visage était redevenu impassible, presque triste.

— Mais c'est vrai, nous avions un autre bâtiment ce jour-là, le *Phalarope*.

Allday but une petite gorgée de rhum. Il ne se souvenait même pas d'avoir pris son quart. Il en avait connu des moments comme celui-ci, avant que l'amiral arbore fièrement sa marque, avant qu'il devienne célèbre, qu'il soit l'objet d'un scandale épouvantable. C'était arrivé si souvent. Il le regardait, partageait ses sentiments, conscient d'être l'un des rares avec lesquels cet homme, ce héros, pouvait parler en toute liberté.

Il ne se sentait pas capable de raconter la scène à Unis. En tout cas, pas avant de l'avoir retrouvée. Demander au lieutenant de vaisseau Avery de tenir la plume pour lui était hors de question. Plus tard, lorsque le moment serait propice, comme lorsqu'il lui avait raconté la mort de son fils. Il leva les yeux vers la clairevoie fermée. *Cela s'est passé à quelques mètres.*

Bolitho reprit :

— Ce jour-là, si l'amiral Rodney a rompu la ligne française, c'est parce que les frégates ennemies n'avaient pas percé ses intentions. Mais nos frégates, elles, *n'ont pas failli.*

Il avait le regard perdu, il ne se souvenait pas tant de la bataille entre les deux flottes que de la lenteur de l'approche avant le massacre qui avait suivi. Il avait connu trop de rencontres de ce genre et il ressentait comme une agression physique l'hostilité des gens de l'Amirauté lorsqu'il leur avait expliqué que le concept de ligne de bataille était mort et enterré. *Nous ne reverrons plus jamais un nouveau Trafalgar, j'en suis convaincu.*

— C'est la principale préoccupation du commandant d'une frégate, son devoir, même : découvrir, observer et agir.

Ozzard fronça les sourcils en entendant la porte s'entrouvrir. Avery hésita, ne sachant pas trop pourquoi il était venu.

— Je suis désolé, sir Richard. J'ai entendu… quelqu'un disait…

Bolitho lui montra un siège.

— Au moins, cette fois-ci, vous n'aurez pas eu trop de chemin à faire. Pas comme lorsque vous avez fait à cheval la route de Portsmouth à Londres !

Avery prit le verre que lui tendait Ozzard. Il était tout ébouriffé, comme si, alors qu'il essayait de s'endormir, quelque instinct l'avait fait se relever.

Allday, perdu dans la pénombre, hocha la tête. C'était mieux ainsi. Plus convenable.

Bolitho les observait tour à tour, ses yeux gris toujours aussi vifs.

— Le commandant Dawes n'a rien vu, parce qu'il n'y avait rien à voir. Il a préservé les forces de l'escadre comme je le lui avais ordonné, il a fait exécuter les réparations dont la plupart des bâtiments avaient grand besoin. Tout cela a été le résultat d'un plan parfaitement monté, il n'y a aucun doute.

— Amiral, demanda Avery, pensez-vous que l'issue de la guerre est encore incertaine ?

Bolitho sourit.

— Cela fait des années, pour ne pas dire une existence entière, que nous nous battons contre un ennemi ou un autre. Mais ce sont toujours les Français qui se trouvent à l'avant-garde. Toujours.

Allday se renfrogna. Pour lui, un *mounseer* était toujours un *mounseer*. Les vieux mat'lots pouvaient bien chanter et fanfaronner quand ils étaient imbibés de rhum : lorsqu'on en venait aux choses sérieuses, c'était toujours « eux » ou « nous ».

— J'suis pas ben sûr que j'vous suivions, sir Richard.

— Nous devons tout mettre en œuvre pour défaire les Français le plus vite possible, pour pouvoir faire venir des renforts navals dans ces eaux afin de contenir les Américains. De leur côté, les Américains vont vouloir briser nos lignes avant que tout cela arrive. Je pense que le *Royal Herald* a été coulé

par des navires que nous ne connaissons pas, américains ou français, ou les deux, mais sous le commandement d'un seul chef. Un chef qui va prendre ses dispositions pour rien moins que la destruction de nos croisières et, si besoin, de toute l'escadre.

James Tyacke était arrivé à son tour. Son visage balafré restait caché dans l'ombre, mais il fixait attentivement Bolitho de ses yeux bleus.

— Dans tous les rapports que nous possédons, il n'est fait nulle mention d'un ressentiment quelconque des Américains contre une nouvelle présence française, et pourtant, le point le plus important nous a échappé, à savoir que la guerre fait naître parfois d'étranges compagnonnages. Je pense que celui qui est derrière tout ça est un Américain de grand talent et très déterminé. Il a montré de quoi il était capable. A nous de le trouver et de le vaincre.

Il les regarda l'un après l'autre, parfaitement conscient de l'énergie qu'il leur avait insufflée et de la confiance qu'ils plaçaient en lui.

— Ce visage dans la foule, mes amis. Il est là depuis le début, et personne ne l'a remarqué.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho s'approcha de la lisse de dunette pour regarder les équipes qui étaient au travail pour l'après-midi, chacune selon ses compétences et ses talents. Les hommes étaient regroupés sur une partie du pont principal comme des marchands derrière leurs étals : pas étonnant que ce lieu soit également appelé la place du marché. Pour une frégate, la *Walkyrie* était grosse et, de la même manière que *l'Indomptable*, elle avait commencé sa carrière en modeste trois-ponts, comme vaisseau de ligne.

Il avait fait connaissance avec tous ses officiers, d'abord individuellement et au carré, à l'occasion d'une petite réunion sans prétention. Certains, comme John Urquhart, le second, faisaient partie de l'équipage initial, à l'époque où la *Walkyrie* avait pris armement et arboré en tête de misaine la marque de son oncle, alors vice-amiral. De quelque façon qu'on la considère, ça avait toujours été un vaisseau malheureux, pourri

par le mécontentement et les inévitables séances de fouet à la coupée qui en résultaient. Jusqu'à cette célèbre bataille et cette victoire sur la fameuse escadre française de Baratte. Trevenen, son commandant, s'était comporté comme un lâche. Cet homme, qui se montrait souvent tyrannique, avait disparu par-dessus bord dans des circonstances assez mystérieuses.

Adam leva les yeux vers la marque de Keen, qui flottait bien raide en tête d'artimon. Ici et là encore, des hommes étaient morts. Son oncle avait été blessé : son seul œil encore valide. La bataille avait semblé perdue jusqu'à l'arrivée du contre-amiral, amputé de la main droite, qui avait fait irruption sur le pont. Adam regardait la descente, la roue désarmée. Il imaginait le spectacle comme s'il avait été présent. Le lieutenant de vaisseau Urquhart avait pris le commandement et avait fait la preuve de sa valeur. Un officier calme, sérieux, qui recevrait bientôt un commandement s'ils étaient à nouveau appelés à se battre.

Il se tourna vers les équipes de marins au travail, parfaitement conscient que tous avaient remarqué sa présence. *Leur nouveau commandant*. Adam était déjà célèbre à cause de ses hauts faits à bord de *l'Anémone* comme de son patronyme, celui d'un amiral qui faisait souvent la une. Mais pour ces hommes, il était tout simplement leur nouveau supérieur. Rien de son passé ne comptait plus, tant qu'ils n'auraient pas constaté par eux-mêmes qui il était.

Le maître voilier et ses aides, assis en tailleur, s'activaient avec leurs alênes et leurs paumelles. On ne gaspillait jamais rien, qu'il s'agisse d'une voile partie en lambeaux dans un coup de torchon ou d'un morceau de toile qui finirait autour d'un cadavre pour son dernier voyage jusqu'au fond de l'eau. Le charpentier et ses hommes ; le bosco qui inspectait une dernière fois les poulies et palans neufs frappés au-dessus du chantier. Il aperçut également le chirurgien, George Minchin, tout seul, qui arpentait le passavant bâbord. Il était plus rubicond que jamais dans la lumière crue de l'après-midi. Encore un dont on ignorait le passé. Il était à bord du vieil *Hypérion,* lorsque ce dernier était parti au fond – Keen était alors son commandant. La marine était une famille, mais tant de visages avaient désormais disparu.

Adam était monté sur le pont aux premières lueurs de l'aube pour assister à l'appareillage de *l'Indomptable* qui avait pris la mer en compagnie de deux frégates et d'un brick. Il offrait un bien beau spectacle avec ses pyramides de toiles qui dominaient les autres vaisseaux, la toile raide et tendue, rigide comme une cuirasse dans la brise fraîche de noroît. Il avait agité sa coiffure et savait que son oncle, même s'il restait invisible, lui rendait son salut. D'une certaine façon, il enviait Tyacke dans ses fonctions de capitaine de pavillon de Bolitho, tout en sachant qu'il n'aurait rien pu imaginer de pire que d'être à sa place. Ici, il était à son bord, il ne devait penser qu'à ses seules responsabilités, d'autant plus importantes qu'il arborait la marque de Keen. Mais cela s'arrêtait là. Il était conscient qu'il n'aimerait jamais ce bâtiment comme il avait aimé son *Anémone*.

Il songeait à Keen, à son regain d'énergie qui avait surpris cet équipage habitué à une discipline plus lâche. Keen était fréquemment descendu à terre ; pas seulement pour rencontrer les chefs des troupes, mais également pour se rendre aux invitations du gouverneur et des négociants de Halifax.

Adam l'avait accompagné à plusieurs reprises, par devoir plus que par curiosité. L'un des plus importants parmi ces hauts personnages était un ami du père de Keen, un homme très strict et qui ne mâchait pas ses mots. Il pouvait avoir entre cinquante et soixante-dix ans. Il s'était hissé à sa position actuelle à la sueur de son front, et non grâce à ses relations. Il riait sans arrêt, mais Adam avait remarqué que ses yeux bleus comme de l'acier restaient froids en permanence. Il s'appelait Benjamin Massie. Keen avait expliqué à Adam qu'il était célèbre à Londres pour ses idées bien tranchées sur le développement du commerce. On savait également que tout ce qui risquait de prolonger les hostilités le mécontentait profondément.

Ce n'était pas là la seule connaissance de Keen sur place. Il avait d'abord rencontré un autre ami de son père, muni d'un document de l'Amirauté qui le chargeait d'examiner toutes les possibilités d'accroître les investissements dans les chantiers navals, non seulement pour le compte de la marine de guerre, mais en gardant en mémoire le futur proche et l'augmentation

probable des échanges avec les ports méridionaux. L'ennemi, voilà un mot qui déplaisait fort à Massie et à ses associés.

Bon, et la suite ?

Keen avait organisé des croisières dans une zone rectangulaire qui s'étendait de Boston jusqu'au sud-ouest, et, dans l'autre direction, de l'île-au-Sable jusqu'au Grand Banc, six cents milles plus loin. Une zone fort étendue, certes, mais pas assez pour que chaque bâtiment perde contact avec les autres si l'ennemi tentait de quitter ses ports, ni si les convois ou les bâtiments isolés qui se dirigeaient vers Halifax tombaient dans un piège avant de se trouver en sûreté. Comme ce qui était arrivé au *Royal Herald*. Une attaque mûrement réfléchie, dans le seul but de tuer son oncle. Il ne savait pas trop si Keen était d'accord avec cette explication. Il avait fait remarquer : « Nous évaluerons chaque détection, chaque accrochage pour ce qu'ils sont réellement. Nous ne devons pas nous laisser contraindre à nous éparpiller, ce qui affaiblirait nos flottilles. »

Un quartier-maître le salua. Adam essayait de se rappeler son nom. Il sourit. Ce serait pour la prochaine fois, peut-être.

En entendant un pas léger sur la dunette, il se demanda soudain s'il éprouvait encore pour le nouvel aide de camp l'aversion qu'il avait ressentie lors de leur première rencontre. L'Honorable Lawford de Courcey était tout à fait dans son monde avec les gens qu'ils rencontraient à terre. Il savait repérer qui était important et pourquoi, à qui l'on pouvait se fier, et qui risquait de faire remonter ses récriminations même jusqu'à Londres si on essayait de le doubler. Un homme qui serait parfaitement à l'aise à la Cour, mais sous les bordées ennemies ? On verrait bien…

Il décida de se reprendre. Tout cela n'avait aucune importance. D'ici deux jours, ils auraient pris la mer. C'était sans doute ce dont ils avaient le plus besoin. *Ce dont j'ai besoin.*

L'aide de camp traversa la dunette et attendit qu'il l'aperçoive.

— L'amiral vous présente ses compliments, commandant, il désire que vous fassiez affaler son canot.

Comme de Courcey n'ajoutait rien, Adam lui demanda :

— Et pour quelle raison ?

De Courcey eut un sourire.

— L'amiral descend à terre. Mr Massie souhaite s'entretenir de certaines affaires avec lui. Et je crois qu'il y aura ensuite une réception.

— Je vois. Quant à moi, je souhaite m'entretenir avec l'amiral du renforcement des croisières.

Il était irrité, plus contre lui-même que d'avoir mordu à l'hameçon de De Courcey.

— Nous sommes ici pour ça, souvenez-vous-en bien.

— Si je puis faire une suggestion, commandant…

Adam détourna le regard, du côté de la ville.

— Monsieur de Courcey, vous êtes l'aide de camp de l'amiral, pas le mien.

— L'amiral aimerait que vous l'accompagniez, commandant.

Adam surprit l'officier de quart qui observait la terre à la lunette, mais qui ne perdait certainement pas une miette de cet échange plutôt aigre.

— Monsieur Finlay, rappelez l'armement du canot de l'amiral, je vous prie.

Il entendit des coups de sifflet et, immédiatement après, les piétinements de pieds nus, les ordres aboyés : tout son univers et, pourtant, il se sentait totalement détaché. De Courcey n'y était pour rien. Adam avait été aide de camp, lui aussi, et ce n'était jamais facile, même quand on adorait celui que l'on servait.

Il fit volte-face avec la vague intention de se rabibocher, mais le lieutenant de vaisseau avait disparu.

Un peu plus tard, après avoir gagné l'arrière pour rendre compte que le canot attendait le long du bord, il trouva Keen déjà en tenue et paré à débarquer.

Il examina longuement Adam avant de lui dire :

— Vous savez, je n'ai pas oublié, à propos du renforcement des croisières. Nous devrions avoir des nouvelles fraîches au retour de la goélette le *Reynard*. Elle est remontée jusqu'à la baie de Fundy. Encore que, je doute que ce soit un endroit où l'ennemi a envie de rôder.

— C'est de Courcey qui vous en a parlé, n'est-ce pas, amiral ?

Keen sourit.

— C'est son devoir, Adam – puis, redevenant sérieux : Montrez-vous patient avec lui. Laissez-le faire ses preuves… S'il en a l'occasion.

Ils entendirent de sourds bruits de pieds dans la chambre contiguë. Deux marins passèrent, portant ce qui était visiblement un coffre vide qu'ils descendaient ailleurs.

— Vous voyez, dit Keen, je m'installe. Ce n'est pas un vaisseau de ligne, mais ce sera suffisant pour le moment… On m'a proposé de prendre mes quartiers à terre, mais j'en ai décidé autrement. La rapidité est primordiale.

Adam attendit la suite. Qui lui avait fait cette suggestion ? Il aperçut John Whitmarsh, son jeune domestique, qui aidait deux garçons de poste à vider un autre coffre.

Pourquoi ne puis-je l'imiter ? Me perdre dans ce que je sais le mieux faire ?

Il y avait, posé sur la table, un petit livre recouvert de velours. Il fut pris d'un violent frisson, comme s'il se réveillait d'un cauchemar. Keen, qui avait surpris son regard, lui dit :

— De la poésie. Celle que j'ai perdue… Ma sœur l'a emballé par erreur. Elle n'est pas habituée aux contraintes de la guerre.

Celle que j'ai perdue. Il n'avait pas réussi à prononcer le nom de Zénoria. Adam avait vu ce livre, le jour où il était allé lui rendre visite, dans le Hampshire, sous un prétexte quelconque. Elle l'avait repoussé.

— Il vous intéresse ? lui demanda Keen.

Adam était surpris de son propre calme, il sentait une espèce de vide intérieur, ne se reconnaissait plus.

— J'ai l'intention d'apprendre à lire au jeune Whitmarsh. Ce livre pourrait m'être utile, amiral.

Et il le prit, osant à peine le regarder.

Keen haussa les épaules.

— Faites donc. Au moins, il servira à quelque chose. Vous venez avec moi, Adam ?

Adam ne parvenait même pas à sourire.

— Bien, amiral.

Le velours était si doux sous ses doigts, aussi doux qu'avait été sa peau.

— Je vais prendre mon sabre.

De retour dans sa chambre, Adam s'appuya contre la porte et, lentement, porta le livre à ses lèvres, tout étonné de voir que sa main ne tremblait pas.

Comment était-ce possible ? Il ferma les yeux comme un orant, les rouvrit, il savait que c'était bien ce livre.

Le maniant avec la plus grande délicatesse, il n'entendait plus les bruits du vaisseau, n'en percevait plus les mouvements. Il était dans un autre monde.

Les pétales de rose, serrés depuis si longtemps entre les pages, étaient presque translucides. On aurait dit de la dentelle, ou une délicate toile d'araignée. Les roses sauvages qu'il avait cueillies pour elle en ce jour de juin, lorsqu'ils étaient allés se promener à cheval, c'était son anniversaire. Le jour où elle l'avait embrassé.

Il referma le volume et le tint pressé de longues secondes contre son visage. Décidément, rien à faire pour y échapper. Il serra le livre dans son coffre et le referma à clé : il éprouvait un soulagement immense en découvrant qu'il n'avait jamais souhaité l'oublier. Il se redressa, prit son sabre. *Ça vient de Zénoria*.

VI

MAUVAIS SANG

Immobile au-dessus de son reflet, telle une maquette, le bâtiment de Sa Majesté Britannique *La Faucheuse* aurait attiré l'œil de n'importe quel badaud qui ne fût marin de métier. C'était une frégate de 26, caractéristique des vaisseaux qui avaient connu les débuts de la guerre révolutionnaire contre la France, vingt ans plus tôt. *La Faucheuse* possédait les lignes élégantes et la grâce de ces navires dont on manquait toujours désespérément, alors comme maintenant. Commander l'une de ces unités était le rêve de tous les jeunes officiers : libéré de la tutelle sévère d'une escadre et à l'abri des lubies d'un amiral, vous aviez une chance sérieuse d'y faire la preuve de vos capacités, dans les pires conditions si nécessaire.

Selon les standards de l'époque, *La Faucheuse* paraissait plutôt modeste, à peine plus grosse qu'une corvette, et elle n'était certainement pas de taille à se mesurer aux nouvelles frégates américaines qui avaient déjà su faire la preuve de leur supériorité, tant par la puissance de leur armement que par leur endurance.

En cette journée d'avril, dans cette lumière aveuglante, *La Faucheuse* était quasiment encalminée. Les voiles pendaient, immobiles ou presque, la flamme était sans vie. Sur son avant et de chaque bord, les avirons de deux de ses chaloupes se levaient et retombaient comme des ailes fatiguées. Les embarcations tentaient de garder le vaisseau manœuvrant jusqu'à ce que le vent veuille bien se lever.

La Faucheuse avait presque achevé sa traversée – douze cents milles – depuis Kingston, en Jamaïque, et cette navigation lui avait déjà demandé près de deux semaines. Ils avaient croisé le trentième parallèle la veille au crépuscule et, le lendemain dès

l'aube, si le vent revenait, ils devraient apercevoir les collines luxuriantes des Bermudes.

Ils étaient en mission d'escorte – ce qu'il y a de pis pour un bâtiment de guerre rapide –, une tâche fastidieuse mais nécessaire. Il fallait sans cesse régler les voiles pour essayer de garder son poste par rapport à leurs lourds protégés. Pour tout commandant, c'était une épreuve de patience. Il ne restait plus qu'un seul des bâtiments marchands à relâcher aux Bermudes ; les autres avaient gagné sans encombre différents ports des îles Sous-le-Vent. Ce navire, chargé à ras bord, le *Killarney,* devait se joindre à un convoi solidement défendu qui rentrait en Angleterre. Plus d'un marin regardait avec envie ses voiles inanimées et le mal du pays se répandait comme une fièvre à la seule idée d'y penser.

La Faucheuse avait pour unique conserve un petit brick bien robuste, *l'Alfriston*. Comme tous les navires de ce type, il avait commencé sa carrière dans la marine marchande jusqu'à ce que les nécessités de la guerre lui permettent de changer de mission. Même avec une lunette, on le distinguait à peine, largement sur l'arrière du navire marchand, encalminé et en inclinaison nulle, pareil à un moustique posé sur l'eau.

Mais une fois débarrassée de son lent protégé, *La Faucheuse* allait retrouver sa liberté. Pourquoi paraissait-elle si différente de toutes ces frégates qui, après avoir résisté aux vicissitudes et aux désastres de la guerre, étaient devenues des légendes ?

Ce qui frappait peut-être, c'était le silence qui régnait à bord. Alors qu'elle emportait cent cinquante officiers marins et fusiliers dans sa coque élégante, on aurait cru qu'elle était sans vie. On n'entendait que le claquement des voiles vides sur les espars et les enfléchures. De temps à autre, le grincement du safran brisait ce silence irréel. Les ponts étaient propres et, comme la coque, dans un état impeccable et repeints de frais. Comme tous les vaisseaux qui s'étaient battus en ce jour de septembre 1812, on ne voyait pratiquement plus aucune trace des avaries qu'elle avait subies. La véritable avarie dont elle souffrait était bien plus profonde – c'était une sorte de sentiment de culpabilité, de honte.

À l'arrière, près de la lisse de dunette, le commandant de *La Faucheuse* se tenait bras croisés, attitude qu'il adoptait fréquemment lorsqu'il était plongé dans ses pensées. Âgé de vingt-sept ans, c'était déjà un capitaine de vaisseau confirmé. Sa peau claire semblait défier la chaleur des Antilles ou la fureur soudaine de l'Atlantique. Le visage était sérieux ; on aurait pu dire qu'il était beau, n'étaient ces lèvres pincées. Un homme chanceux, selon certains, et bien placé pour connaître un prochain avancement. C'était la première campagne de *La Faucheuse* depuis que le navire avait bénéficié de réparations à Halifax, et il en était le nouveau commandant. Une étape obligatoire, et il savait pertinemment pourquoi on l'avait choisi. Le dernier commandant de *La Faucheuse* était un homme plutôt âgé pour son grade, et qui avait délaissé le monde plus rangé de l'Honorable Compagnie des Indes orientales pour reprendre du service dans la marine, avant de tomber, tué par les tirs à longue portée des énormes canons américains. On avait d'abord cru qu'il avait suffi d'une unique bordée, mais ceux qui étaient là se souvenaient très précisément de ce qui s'était passé. *La Faucheuse* s'était fait presque totalement démâter, le pont avait été enseveli sous les espars et le gréement, l'équipage décimé. La plupart des officiers, dont ce courageux commandant, étaient morts sur le coup ; là où régnait l'ordre, ce n'était plus que chaos et terreur. Au milieu des pièces désemparées et des ponts déchiquetés, un homme avait amené les couleurs. Non loin de là, la bataille avait continué jusqu'à ce que la frégate américaine *Baltimore* parte à la dérive, le plus gros de son équipage tué ou blessé. Le vaisseau amiral du commodore Beer, *l'Unité,* avait été pris à l'abordage, les marins et les fusiliers de Bolitho s'en étaient emparés. Il s'en était fallu de peu, mais, dans un combat naval, il ne peut y avoir qu'un seul vainqueur.

La Faucheuse n'aurait probablement rien pu faire de mieux ; les autres avaient déjà défilé et elle partait à la dérive. Mais ceux qui s'étaient battus et avaient survécu à cette journée avaient pour unique souvenir la reddition du bâtiment alors que le combat faisait toujours rage. Leurs Seigneuries connaissaient le prix d'une frégate, même modeste, à ce stade décisif de la

guerre, et la valeur d'un vaisseau est fonction de celui qui le commande. La hâte, l'urgence, le besoin d'oublier, tout cela avait joué un rôle. Mais, en cette belle matinée de printemps où le soleil dardait ses rayons entre les voiles qui battaient, le souvenir était toujours là. Il restait à bord de *La Faucheuse* moins de la moitié de l'équipage d'alors. Beaucoup étaient morts pendant la bataille ; les autres, trop grièvement blessés, étaient hors d'état de servir. Même dans ces conditions, pour les autres vaisseaux de cette escadre très soudée, *La Faucheuse* était en quelque sorte un paria, et tous portaient le fardeau de sa honte.

Le commandant, sortant enfin de ses pensées, vit son second qui se dirigeait vers l'arrière, s'arrêtant çà ou là pour glisser un mot aux hommes qui travaillaient. Ils avaient grandi dans la même ville et étaient entrés comme aspirants dans la marine à peu près à la même époque. Ce second était un officier intelligent et expérimenté, en dépit de sa jeunesse. S'il avait une faiblesse, c'était de trop discuter avec les matelots, y compris les novices, comme s'ils étaient sur un pied d'égalité – enfin, autant que cela puisse se faire à bord d'un vaisseau du roi. Il allait falloir que ça change. *La Faucheuse* devait se hisser au niveau de préparation requis et redevenir respectée, quel qu'en soit le coût. Il pinça les lèvres. Il y avait un autre lien entre eux. Il avait demandé et obtenu la main de la sœur du second. Son prochain commandement allait bientôt se décider… Il fut interrompu dans ses réflexions par l'appel de la vigie.

— Signal de *l'Alfriston,* commandant !

Le commandant aboya à l'intention de l'un des aspirants qui s'était réveillé :

— Une lunette, et montez voir ce que raconte cet imbécile !

Le second s'était approché.

— Commandant, j'ai peur que la vigie ne s'y connaisse pas trop en pavillons.

— Vaudrait mieux qu'elle rectifie ça, nom d'une pipe, ou on verra son dos sur le caillebotis ! Peu importe, ce n'est sans doute rien du tout.

Quelqu'un cria un ordre, des marins coururent jusqu'au chantier. Le second avait fini par s'y habituer. Le silence, cette

obéissance immédiate, tout se faisait à la seconde. Le commandant lui dit :

— Dès que nous aurons reçu nos ordres et que nous nous serons débarrassés du *Killarney,* je désire qu'il y ait école à feu et exercice de manœuvre tous les jours, jusqu'à ce que l'équipage soit capable d'agir et d'exécuter les ordres en un temps minimum. Je n'admettrai aucun relâchement. De la part de quiconque !

Le second regardait silencieusement le profil de son commandant. Était-il possible que cela vous change à ce point un officier ? *Cela pourrait-il me changer à ce point ?*

Le rituel des punitions aurait de nouveau lieu dans l'après-midi. Deux hommes seraient punis au fouet à la coupée – deux sévères rations, mais dont l'une aurait pu être évitée ou réduite à un châtiment plus clément. Le staccato des roulements de tambour, le claquement des lanières sur le dos nu. Et cela recommençait encore et encore, jusqu'à ce que le corps ressemble à celui d'une proie lacérée par une bête sauvage…

Lorsque le second avait dit ce qu'il pensait de ces punitions extrêmes – souvent exécutées à la demande d'un jeune officier ou d'un aspirant –, le commandant l'avait repris vertement.

— La popularité, c'est un mythe, un leurre ! La seule chose qui compte, c'est la discipline et l'obéissance, envers moi et envers le bâtiment !

Les choses s'arrangeraient peut-être lorsqu'ils auraient rallié Halifax.

Presque sans réfléchir, le second répondit :

— Il est probable, commandant, que Sir Richard Bolitho soit de retour à Halifax et ait hissé sa marque.

— Possible.

Le commandant semblait se demander s'il n'y avait pas derrière la remarque de son second quelque intention cachée.

— Un officier général de grande réputation, reprit ce dernier. Mais on dit aussi qu'un amiral ne vaut que ce que valent ses commandants et ce qu'ils savent faire.

Le second n'avait jamais servi sous les ordres de Sir Richard Bolitho, et pourtant, comme tous ceux à qui il en avait parlé, il avait l'impression de le connaître personnellement.

Le commandant lui sourit.

— Nous verrons, monsieur. Nous verrons cela.

La voix suraiguë de l'aspirant se fit entendre du haut de la mâture :

— Signal de *l'Alfriston*, commandant ! Voile en vue dans le noroît !

Le commandant se frotta vivement les mains, l'un des rares gestes qui lui venaient sous le coup de l'émotion.

— Ce n'est pas l'un des nôtres, ou alors, les dépêches sont incorrectes.

Il se retourna à l'instant où les drisses et la toile s'animaient. La flamme se raidit, comme subitement réveillée. Le second s'exclama :

— Le pilote avait raison, commandant ! Le vent se lève !

Le commandant hocha la tête.

— Rappelez les chaloupes et hissez-les à bord. Nous sommes largement au vent tant de nos amis que de cet inconnu. Nous allons pouvoir ajouter une prise à notre tableau, pas vrai ?

Il mit sa main en visière pour observer les deux embarcations qui rentraient les remorques et se rapprochaient du vaisseau.

— Une petite contribution supplémentaire à la dot de votre sœur !

Le second était saisi par ce brusque revirement d'humeur. Voilà qui allait briser la monotonie de leur vitesse d'escargot.

Il détourna le regard lorsque son commandant ajouta, l'air sérieux :

— Avancez la séance de punition d'une heure. Ça les gardera occupés, et ça leur rappellera leurs devoirs.

Les trilles de sifflets résonnèrent, des hommes accoururent pour hisser les deux chaloupes par-dessus le passavant, d'autres montèrent en vitesse dans les enfléchures, parés à renvoyer de la toile. Les voiles commençaient à claquer, avant de se gonfler sous l'action du vent. Le second observait la mer, les ombres noires de la mâture de *La Faucheuse*, les voiles qui se brouillaient comme de la fourrure caressée à rebrousse-poil. La coque partit à la gîte, doucement d'abord puis plus fortement sous la sollicitation du vent et du gouvernail.

Un de ces moments comme en rêve le commandant d'une frégate. Mais l'allégresse, elle, ne serait pas au rendez-vous.

Le capitaine de vaisseau James Tyacke coinça sa coiffure sous son bras et attendit que le fusilier de faction l'annonce. Amusé, il aperçut une ombre furtive derrière la portière. Ozzard, toujours aux aguets, gardait un œil sur les visiteurs qui pénétraient dans son domaine.

Il trouva Bolitho assis à sa table devant quelques cartes sur lesquelles il avait pris des notes et maintenues par deux livres reliés de cuir vert et nervé de dorure. Tyacke reconnut des volumes appartenant à la collection que Lady Catherine Somervell avait fait porter à bord pour l'amiral. Elle n'était jamais très loin de son homme si actif, si sensible.

— Ah, James !

Bolitho leva les yeux et lui fit un grand sourire.

— J'espérais que vous souperiez avec moi ce soir et que vous laisseriez tous vos soucis à vos officiers, pour changer.

Tyacke regardait ailleurs, il contemplait le spectacle uniforme de l'océan bleu et gris, troublé çà et là par une longue houle brillante comme du verre. Il se représentait *l'Indomptable* au centre et leurs deux frégates, la *Vertu* et *L'Attaquante,* à huit milles par le travers de chaque bord. Au crépuscule, on resserrerait le dispositif, mais dans leur formation actuelle, ils pouvaient surveiller une bande impressionnante d'un bord de l'horizon à l'autre. Tyacke pensait également aux commandants, il savait que Bolitho était conscient de la puissance des vaisseaux voguant sous sa marque. Très au vent comme un fidèle terrier, le brick *La Merveille* complétait cette flottille, modeste mais efficace. Bolitho reprit :

— A voir votre tête, James, je sens que vous avez oublié ce que signifie ce jour.

— Provisoirement, sir Richard.

S'ensuivit un court silence, puis il reprit :

— Voilà deux ans, j'ai pris le commandement de ce bâtiment – il ajouta comme pour lui-même : Le vieil *Indom*.

Tyacke venait de s'asseoir. C'était tel un signal. Ozzard sortit de l'office, le commandant allait rester un certain temps.

— Depuis, nous en avons fait des choses, fit Tyacke.

Bolitho regardait les volumes reliés de cuir. Il la revoyait à Plymouth, dans la voiture, lorsqu'ils s'étaient séparés…

— Je me demande parfois comment tout cela va se terminer. Ou même, si nous faisons œuvre utile en attendant encore et encore que l'ennemi veuille bien montrer ses crocs.

— Il va arriver, je le sens. Quand je commandais la *Larne* – Tyacke hésita une seconde, comme si ce souvenir était trop douloureux –, les négriers avaient la mer entière pour eux et il leur suffisait de décider. Toutes leurs cargaisons, ces pauvres diables qui attendaient d'être déportés aux Indes ou aux Antilles… ou de se faire jeter par-dessus bord si nos croisières les trouvaient. Pourtant, c'est arrivé tant de fois…

Il se pencha en avant dans son fauteuil, dévoilant soudain son visage balafré, vision terrible à la lumière du soleil.

— Je le *sentais*, comme vous avez senti venir *l'Unité*. Sixième sens, instinct, appelez ça comme vous voudrez.

Il y avait chez cet homme une force et une fierté que Bolitho percevait parfaitement. On sentait que Tyacke, sans afficher d'orgueil mal placé ou de suffisance, était quelqu'un de vrai, qui avait les pieds sur terre. Il était pareil à ce vieux sabre accroché dans son râtelier. Bolitho se souvint de ce jour de septembre où ils avaient arpenté le pont côte à côte, les éclis arrachés aux planches volant de partout, les tireurs d'élite tentant de les ajuster, et eux qui ne faisaient rien pour cacher leur rang ni leur importance à ceux qui dépendaient d'eux.

Avery avait été là, lui aussi. Si ce dernier avait un ami à bord, en dehors de Bolitho, c'était bien Tyacke. Bolitho se demanda un instant si George Avery avait confié à James Tyacke ses préoccupations, mais en son for intérieur, il savait qu'il n'en avait rien fait. C'étaient deux hommes si différents, mais qui se ressemblaient pourtant par certains côtés : tous deux fort réservés, ils étaient tellement attachés à lui. Non, décidément, Avery n'en avait pas parlé à Tyacke – surtout s'il s'agissait d'une femme.

Bolitho, inconsciemment, avait effleuré le volume de sonnets shakespeariens ; on voyait qu'elle avait choisi cette édition avec soin car la typographie en était claire, facile à lire.

Elle est si loin. Le printemps dans la campagne de l'Ouest. Les bergeronnettes sur la plage où ils se promenaient, les martinets et les choucas, la beauté et la vie qui renaissaient dans la campagne…

Tyacke le regardait presque avec tendresse. Peut-être valait-il mieux être seul, sans personne qui vous tienne par le bout du cœur, ou qui le brise. Ne pas risquer de connaître la souffrance. Puis il se souvint de la femme de Bolitho, lorsqu'elle était montée à bord, escaladant le flanc de la muraille, tel un vrai marin, sous les vivats des hommes. Non, il avait tort. Avoir quelqu'un, savoir que cette personne est là… Il repoussa ces pensées, tout cela n'était pas pour lui.

— Il vaut mieux que je remonte sur le pont, amiral, je vais aller surveiller l'école à feu.

Lorsqu'il se leva, sa tête touchait presque les barrots. Mais il ne paraissait pas s'en rendre compte. Après la *Larne,* Bolitho savait que *l'Indomptable* devait lui sembler un véritable palais.

— A ce soir, donc.

Mais Tyacke regardait la portière, la main levée comme s'il entendait quelque chose. Tous deux perçurent un bruit de pas, puis le claquement de la crosse du factionnaire qui annonça :

— Le second, *amiral !*

Le lieutenant de vaisseau John Daubeny entra. L'air marin lui rougissait les pommettes.

— J'ai entendu la vigie, lui dit Tyacke. De quoi s'agit-il ?

Bolitho sentait la tension monter d'un cran. Lui-même n'avait rien entendu. Tyacke était devenu comme une partie intégrante de son vaisseau : *il était* le vaisseau. En dépit des réticences qu'il avait manifestées lorsqu'il lui avait demandé d'en prendre le commandement, il ne faisait plus qu'un avec lui.

Daubeny cligna des yeux, tic fréquent chez lui lorsqu'on lui posait une question embarrassante.

— Signal de *L'Attaquante*, commandant. Voile en vue dans le noroît. Brick, l'un des nôtres.

Il baissa la tête sous le regard impérieux de Tyacke.

— La vigie en est sûre.

Tyacke répondit sèchement :

— Tenez-moi au courant, faites rappeler de bons timoniers et dites à Mr Carleton de se tenir paré.

— J'ai fait le nécessaire, commandant.

La porte se referma, Bolitho dit à Tyacke :

— Vous les avez fort bien formés, James. Ce nouvel arrivant, à votre avis, qui est-ce ?

— Nous n'attendons pas de courrier, amiral. Ni dans ces parages ni en ce moment – il réfléchissait à voix haute : Cela dit, dans les Bermudes, ce serait différent. Un convoi s'y rassemble, ou est sur le point de le faire.

Bolitho pensait à ce que Tyacke venait de déclarer. Il se souvenait de l'effet que cela lui faisait dans le temps. Il mourait d'envie de monter sur le pont, tout en sachant que cela risquait d'être pris pour une marque de défiance envers ses officiers ; ou encore, que sa présence en haut serait considérée comme la manifestation d'une certaine inquiétude. Il revoyait comme si c'était hier l'époque où il commandait et, aujourd'hui, rien n'avait changé. Relèves de quart ou appels à réduire la toile, c'est tout son être qui protestait de devoir rester à l'écart sur ce bâtiment qui était à son service.

Le factionnaire annonça :

— Le second, *amiral !*

Daubeny arriva, plus rougeaud que jamais.

— C'est *l'Alfriston,* amiral, un quatorze-canons. Commandant Borradaile…

— Je ne le connais pas, répliqua immédiatement Bolitho, n'est-ce pas ?

Tyacke hocha la tête.

— *L'Alfriston* a rallié l'escadre pendant que vous étiez en Angleterre, amiral – puis, après avoir réfléchi une seconde : Borradaile. Un officier de valeur. Il sort du rang.

Bolitho s'était levé.

— Signalez à *L'Attaquante*, qui répétera à *l'Alfriston : ralliez l'amiral.*

Il jeta un œil à travers les vitres épaisses.

— Je veux qu'il soit là avant le crépuscule. Je ne puis me permettre de perdre un jour de plus.

Daubeny avait retrouvé son visage de tous les jours, maintenant qu'il s'était déchargé de ses responsabilités sur ses supérieurs. Il expliqua :

— Il devait être avec l'escadre Sous-le-Vent en mission d'escorte, amiral.

Mais il sentit son assurance flancher sous leur regard inquisiteur et ajouta, presque humblement :

— Cela figurait dans ses ordres, amiral.

— C'est exact, monsieur Daubeny, lui répondit Tyacke. A présent, dites à Mr Carleton de hisser son signal.

Ozzard referma la portière.

— Pour le souper, sir Richard ?

— Il risque de prendre du retard – et, se tournant vers Tyacke : Nous allons tout de même boire un verre, j'imagine.

Tyacke se rassit, tête inclinée pour saisir les bruits étouffés qui provenaient du monde extérieur. Le grincement des drisses, la voix de l'aspirant chargé des signaux que l'on entendait très distinctement tandis qu'il indiquait à ses hommes quels pavillons hisser. Il demanda à Bolitho :

— Vous croyez que ça sent mauvais, amiral ?

C'était à peine une question.

Bolitho vit Ozzard qui arrivait avec son plateau, chétive silhouette penchée pour résister à la gîte, ce qui ne lui demandait aucun effort. Un homme sans passé, ou alors, avec un passé si terrible qu'il le hantait comme un revenant hante un cimetière. Il avait une telle importance, dans leur *petit équipage*.

— Je pense que ce sera notre prochaine affaire, James, même si elle ne sent pas bon.

Ils burent leur verre en silence.

Jacob Borradaile, commandant *l'Alfriston,* était différent de ce qu'avait pu imaginer Bolitho. Il était monté sur le pont pour observer la manœuvre du brick qui se rapprochait en tirant des bords, ses voiles rose saumon bien gonflées tandis qu'il gagnait sans traîner son poste sous le vent de l'énorme *Indomptable* avant d'affaler un canot dans la forte houle.

Tyacke avait dit de Borradaile : « Un officier de valeur. Il sort du rang. » Venant de lui, on ne pouvait espérer plus bel éloge.

Tandis que Tyacke l'introduisait à l'arrière, Bolitho se dit qu'il n'avait jamais vu de gaillard aussi mal tenu et aussi négligé. Il devait avoir le même âge que Tyacke ou Avery, mais était proche de la caricature : il avait des cheveux tout ébouriffés, mal taillés, et de grands yeux profondément enfoncés. Et pourtant, Bolitho, qui avait croisé dans sa vie tout ce que l'on peut imaginer, fut immédiatement impressionné. L'officier entra et prit la main qu'on lui tendait sans la moindre hésitation. Une poigne solide, une vraie poigne de marin.

— Vous êtes porteur de nouvelles graves, lui dit Bolitho.

Il vit que l'officier l'inspectait rapidement, comme il aurait fait d'une nouvelle recrue.

— Mais pour commencer, accepteriez-vous de prendre un verre avec moi ?

Borradaile s'installa sur le siège qu'Ozzard avait avancé à son intention.

— 'vous r'mercie bien, sir Richard. C'que vous prendrez ça s'ra parfait.

Bolitho fit un petit signe à Ozzard. Borradaile avait un léger accent du Kent, tout comme Thomas Herrick, son vieil ami.

Il alla s'asseoir sur le banc de poupe pour observer son visiteur plus à loisir. Dans sa main, le verre faisait l'effet d'un dé à coudre.

— Comme vous voudrez. Je vais veiller à ce que vous regagniez votre bord sans trop tarder.

Borradaile examinait un des sabords comme s'il s'attendait à apercevoir son brick à travers une mince bande d'eau agitée. *L'Alfriston* avait exécuté une fort belle manœuvre, l'équipage avait armé comme un seul homme. Tyacke, se souvenant de son précédent commandement, devait en penser tout autant.

— C'est rapport à *La Faucheuse*, sir Richard, commença Borradaile. Le lendemain du jour où on a passé les Bermudes, elle s'est lancée à la chasse d'un petit bâtiment un peu bizarre… un brigantin, probablement. *L'Alfriston* était encalminé, la mer était plate comme la retenue d'un moulin et le seul marchand

qui nous restait, un navire de la Compagnie du nom de *Killarney*, était pas mieux pourvu que nous. Mais *La Faucheuse* avait du vent dans la culotte, elle, et elle a donné la chasse.

Bolitho lui demanda lentement :

— Cela vous a-t-il surpris, alors que vous étiez presque à destination ?

— Pas vraiment.

— Parlons d'homme à homme. La chose est d'importance. Pour moi, peut-être même pour nous tous.

L'officier le fixait de ses yeux creux. Bolitho entendait presque son cerveau peser le pour et le contre de cette affaire qui pourrait bien se terminer en cour martiale. Il parut enfin se décider.

— Le commandant de *La Faucheuse* venait tout juste d'embarquer, c'était sa première croisière loin de l'escadre.

— Le connaissez-vous ?

La question était peut-être un peu déplacée, mais c'était vital.

— Disons que j'en ai entendu parler, amiral… *La Faucheuse* a mauvaise réputation. Peut-être voulait-il lui rendre quelque chose que son bâtiment avait perdu.

Les bruits du vaisseau semblaient s'estomper tandis que Borradaile narrait les heures qui avaient décidé du sort de *La Faucheuse*.

— Il y avait là deux frégates, amiral. Des frégates de construction française pour autant que j'aie pu en juger, mais sous pavillon yankee. Elles avaient dû envoyer le brigantin en avant, pour servir d'appât, et une fois que *La Faucheuse* a eu viré de bord pour le prendre en chasse, elles se sont montrées.

Il comptait sur ses doigts.

— *La Faucheuse* était partie trop loin sous le vent pour reprendre son poste. Les autres ont bien dû rire, tout avait été tellement facile.

Bolitho jeta un coup d'œil à Tyacke qui écoutait, le menton dans la main, le visage de marbre.

Borradaile reprit :

— Je pouvais rien faire, amiral. On venait juste de reprendre un poil de vent. J'ai seulement assisté à la scène.

Bolitho attendait la suite, il ne voulait pas interrompre le fil de ses pensées. La chose n'était pas rare. Un jeune commandant avide de s'emparer d'une prise, peu importe si elle était modeste, désireux de prouver quelque chose à son équipage. Il savait l'amertume qui s'était emparée des gens de *La Faucheuse* après la bataille, lorsque son courageux commandant, James Hamilton, s'était fait tuer par la première bordée. Il était si facile de se laisser distraire pendant les quelques secondes qui suffisaient à un adversaire astucieux. *Cela a failli m'arriver lorsque j'étais jeune…*

Borradaile laissa échapper un profond soupir.

— *La Faucheuse* a viré de bord dès que son commandant a compris ce qui se passait. Je voyais tout, j'avais pris une grosse lunette à signaux… je savais que je devais le faire. Je me disais que c'était de la folie. *La Faucheuse* n'avait aucune chance, un petit sixième-rang contre deux gros… j'estimai que c'étaient des quarante-canons. Mais que pouvais-je y faire, qu'est-ce qu'on peut bien y faire ? que je me disais.

— Ont-ils engagé immédiatement le combat ?

Borradaile secoua la tête, il était devenu soudain tout triste.

— Il n'y a même pas eu d'échanges au canon. Pas un seul coup tiré. A ce moment-là, *La Faucheuse* avait mis quelques pièces en batterie, mais pas toutes. C'est alors que le Yankee de tête a hissé un pavillon blanc de parlementaire, puis il a affalé un canot qui s'est dirigé vers *La Faucheuse*.

Bolitho se représentait parfaitement la scène. Trois vaisseaux, et les autres en simples spectateurs.

— Ça a duré comme ça une heure ou deux, puis *La Faucheuse* a amené ses couleurs – et il cracha presque : Et tout ça sans un mot !

— Ils se sont rendus ? fit Tyacke en sortant de l'ombre. Ils ne se sont même pas battus ?

Le commandant de *l'Alfriston* sembla le voir pour la première fois ; ses yeux profondément enfoncés se remplirent de compassion lorsqu'il découvrit l'ampleur de ses blessures.

— Une mutinerie, répondit-il.

Le mot, obscène, effroyable, claqua dans l'air humide.

— Ce que j'ai vu ensuite, c'est qu'un canot a poussé de *La Faucheuse* avec quelques marins « loyaux » – et, se tournant vers Bolitho, il ajouta : Plus le commandant.

Bolitho attendait la suite. L'affaire était grave, bien pire que tout ce qu'il aurait imaginé.

Borradaile reprit lentement :

— Juste avant que *La Faucheuse* quitte son poste pour donner la chasse, des hommes subissaient le fouet à la coupée. J'avais peine à le croire.

Sa voix était empreinte de dégoût et de répulsion à ce souvenir ; un homme qui avait monté chaque échelon de la manière la plus pénible qui soit, franchi chaque grade avant d'accéder enfin au commandement. Un homme qui avait dû connaître tout ce que l'on peut endurer en mer, la brutalité qui règne dans les entreponts.

— Il est mort ?

— Non, amiral. Les officiers yankees qui étaient montés à bord avaient invité les marins de *La Faucheuse* à les rejoindre. J'ai entendu quelques-uns de ceux que l'on a autorisés à rembarquer dans le canot dire que c'était la vieille promesse « dollars contre shillings » – on leur offrait une nouvelle existence, une meilleure paie et un meilleur traitement sous la bannière étoilée.

Bolitho songeait à *l'Anémone* d'Adam. Quelques-uns de ses hommes avaient changé de bord lorsqu'elle avait baissé pavillon. Mais là, la chose était différente. Il ne s'agissait pas seulement de désertion, ce qui était déjà assez grave, il s'agissait de mutinerie.

— Quand ils ont dit qu'ils étaient d'accord, les Yankees leur ont signifié qu'ils pouvaient punir leur commandant de la même manière que ce qu'ils avaient enduré sous son commandement. Voilà ce qu'ils ont fait pendant tout ce temps-là. D'abord, quelques durs, puis c'est devenu de la folie. Ils se sont emparés de lui et l'ont fouetté jusqu'à ce qu'il soit réduit en charpie. Deux cents coups, trois cents, allez savoir. *L'Alfriston* n'a pas de chirurgien, mais nous avons fait ce que nous avons pu pour lui et pour son second qui a reçu des coups de couteau en essayant

de le défendre. Ce pauvre diable survivra sans doute, mais je n'aurais pas aimé être à sa place pour tout l'or du monde !

— Et ensuite ?

— Ils ont amariné le *Killarney* avant de s'en aller. J'ai attendu quelque temps, puis j'ai remis en route direction les Bermudes. J'ai débarqué les survivants à Hamilton et fait mon rapport aux gardes-côtes. On m'a donné l'ordre de partir à votre recherche et de vous rendre compte.

Il fit des yeux le tour de cette grande chambre spacieuse, comme s'il la découvrait seulement maintenant.

— Ils auraient pu tout aussi bien s'emparer de *l'Alfriston*, s'ils avaient eu deux sous de jugeote.

Se levant, Bolitho s'approcha du balcon de poupe. Il apercevait tout juste la silhouette sombre du petit brick, seules les vergues hautes se teintaient encore de rose aux dernières lueurs du couchant.

— Non, commandant, vous deviez rester témoin, apporter la preuve qu'il y a eu mutinerie. Mutinerie provoquée, peut-être, mais qui reste impardonnable. Nous autres, qui exerçons le commandement, devons rester conscients de ce danger. Et vous êtes venu. C'est la seconde raison.

— Pour vous apporter cette nouvelle, amiral, lui répondit Borradaile. C'est aussi ce que je me suis dit.

— Et le commandant ? lui demanda Bolitho.

— Il a fini par mourir, amiral, pestant et jurant jusqu'à la fin. Ses derniers mots ont été : « On les pendra pour ce qu'ils ont fait ! »

— C'est le sort qui les attend si nous les reprenons.

Bolitho s'approcha de Borradaile, de cet homme si peu présentable, et lui serra la main.

— Vous vous êtes admirablement comporté. Je veillerai à ce qu'il en soit fait mention dans mes dépêches – il jeta un coup d'œil à Tyacke. Je pourrais vous proposer pour une promotion, mais je crois que, si je le faisais, vous me voueriez aux gémonies ! Gardez votre *Alfriston*.

En son for intérieur, il savait bien que Borradaile n'était pas mécontent qu'on le soulage des hommes transférés de la frégate qui s'était rendue. Le sentiment de honte était toujours là, et

plus que jamais. C'était comme une pomme pourrie dans un baril : mieux vaut s'en débarrasser.

— James, veuillez raccompagner le commandant à la coupée.

Il les regarda partir, puis se dirigea vers le balcon de poupe et ouvrit une fenêtre. L'air était étonnamment froid, mais cela l'aida à se reprendre.

Avery, qui avait assisté à toute leur discussion sans dire un mot, laissa tomber tranquillement :

— Le piège était bien monté : un pavillon de parlementaire, et on provoque une mutinerie… A supposer que la provocation ait été nécessaire. Et désormais, l'un de nos bâtiments sous leurs couleurs.

Bolitho se tourna vers lui. Ses joues ruisselaient d'embruns qui faisaient comme des larmes, des larmes glacées.

— Crachez le morceau, mon vieux. Je sais pertinemment ce que vous êtes en train de penser.

Avery haussa à peine les épaules.

— Justice ou vengeance, appelez ça comme vous voudrez, mais je crois que je comprends maintenant ce que vous vouliez dire lorsque vous parliez de ce visage dans la foule. Vous attirer dans un traquenard, vous provoquer pour que vous vous lanciez dans une action sans espoir. C'est *vous* qu'il veut avoir.

Bolitho écoutait les trilles des sifflets, un commandant qui rendait les honneurs à un autre commandant.

Avery, tout comme Tyacke, partageait sans doute le point de vue de ce commandant émacié qui venait de s'en aller : que le commandant de *La Faucheuse* avait payé le juste prix de sa tyrannie. Il n'était pas le premier, fasse le Ciel qu'il soit le dernier.

Il songeait au pavillon qui ondulait loin au-dessus du pont et crut entendre la voix de Catherine. *Mon amiral d'Angleterre.*

Dans son esprit, il n'y avait aucun doute. Il savait sur qui devait peser la responsabilité. Et le blâme.

VII

UNE RUSE ÉCULÉE

Adam Bolitho hésita devant la demeure imposante, se demandant, assez irrité, pourquoi il était venu. Une réception de plus. Des marchands, des officiers supérieurs de la garnison, des gens qui semblaient sans cesse connaître quelque personnalité influente. Il lui aurait été facile de trouver un prétexte pour rester à bord de la *Walkyrie,* mais il savait aussi qu'il était trop agité pour demeurer seul dans sa chambre ou pour passer une heure avec ses officiers.

Que Keen semble ne pas se lasser de toutes ces réceptions et de ces discussions sans fin, voilà qui l'étonnait. Adam avait remarqué que, en dépit de son caractère avenant et de l'aisance dont il savait faire preuve avec ces gens, il ne perdait jamais de vue ce qu'il avait en tête ni l'intérêt de son escadre.

Adam tourna le dos à la maison pour contempler le vaste port naturel : *chebucto,* dans la langue des Indiens. La rade l'impressionnait comme cela lui était rarement arrivé. Depuis l'embouchure scintillante de la Bedford jusqu'au goulet, de l'autre bord, le port, véritable forêt de mâts, était rempli de bâtiments, preuve tangible de l'importance croissante de Halifax au plan stratégique. Il avait entendu un général évoquer à son sujet la « composante du carré défensif des Britanniques », carré dont les trois autres côtés auraient été l'Angleterre, Gibraltar et les Bermudes. Cornwallis s'était montré aussi visionnaire qu'astucieux lorsqu'il avait jeté son dévolu sur ce site, moins de soixante-dix ans plus tôt, et y avait élevé les premières fortifications. Pour lors, déjà défendue par la citadelle érigée sur la colline, la ville bénéficiait de la protection de tours Martello comme on en voyait fréquemment en Bretagne ou dans le sud de l'Angleterre. S'y ajoutaient des

batteries plus modestes, propres à dissuader un ennemi assez inconscient pour tenter un débarquement.

Il dirigea son regard vers le mouillage, mais la demeure le cachait à ses yeux. Il n'aurait jamais cru que ses devoirs de capitaine de pavillon seraient aussi ingrats. La *Walkyrie* n'était pratiquement pas sortie du port. Une seule fois, pour aller prendre un convoi de troupes : si l'on continuait ainsi, la péninsule allait sûrement couler sous le poids des soldats. Ils n'avaient guère de nouvelles du conflit. Dans les terres, les routes étaient mauvaises, certaines impraticables. Il jeta un coup d'œil au port qui se perdait dans les dernières lueurs ; pareils à des insectes, les fanaux de petites embarcations glissaient sur l'eau. Ici, il faisait meilleur. Il avait même senti la tiédeur du soleil sur son visage en remontant de l'embarcadère.

A regret, il se détourna de la mer. Semblant attendre qu'il se décide, la grande porte à double battant s'était discrètement ouverte.

Une bien belle demeure : non pas « ancienne » au sens où on l'entendait en Angleterre, mais de jolies proportions, avec une touche d'architecture étrangère, française peut-être. Il tendit sa coiffure à un domestique courbé en deux et se dirigea vers la grande salle de réception. Il y avait là foule d'uniformes, rouges pour la plupart. Quelques tuniques vertes aussi, celles de l'infanterie légère recrutée sur place. La maison était sans doute l'œuvre d'un négociant prospère, mais elle était désormais habitée par des gens qui appartenaient à un monde qu'il ne connaissait pas, ou qu'il ne voulait pas connaître. Un monde dans lequel des hommes tels que Benjamin Massie jonglaient entre politique et activité commerciale. Il ne cachait pas l'impatience que lui causait la guerre entre la Grande-Bretagne et l'Amérique, cette guerre qu'il qualifiait d'impopulaire » ; il y voyait davantage une gêne personnelle qu'un conflit entre deux pays.

Adam s'adressa à un valet de pied tout en examinant la foule, remarquant au passage, à l'autre bout de la pièce, les cheveux blonds de Keen. Ce dernier était avec Massie. Cette fois, il y avait également des femmes. Lors des réceptions

précédentes, leur présence était rare. Décidément, il aurait mieux fait de trouver une excuse pour rester à bord.

— Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho !

Il y eut un silence, dû à son retard plus qu'à un véritable intérêt, se dit-il. Au moins, le valet de pied avait-il prononcé correctement son nom.

Il longea le mur de la salle. De lourds rideaux de velours, deux grandes cheminées où brûlaient des bûches : ces maisons avaient été construites en prévision des hivers de la Nouvelle-Ecosse.

— Vous voilà enfin, commandant !

Benjamin Massie fit claquer ses doigts et un plateau avec du vin rouge apparut comme par enchantement.

— J'ai cru que vous nous aviez oubliés.

Il éclata d'un rire tonitruant et Adam nota une fois encore à quel point son regard était glacial.

— Mes devoirs me retiennent au sein de l'escadre, monsieur, lui répondit-il.

— C'est bien le problème ici : plus de soldats que de laboureurs, plus de vaisseaux de guerre que de canoës ! On m'a raconté que, il y a quelques années de cela, il y avait cinq fois plus de bordels que de banques !

Il redevint brusquement sérieux, si bien que l'on avait l'impression qu'un masque lui tombait sur le visage.

— Mais les temps changent. Attendez seulement que cette guerre soit terminée et la prospérité reviendra avec le développement de nouveaux marchés. Et dans ce but, nous aurons besoin de navires, de marins qui auront envie d'y servir sans craindre les bordées de l'ennemi – il cligna de l'œil. Ou les coups de fouet de quelque officier trop zélé, pas vrai ?

Keen, qui s'était approché, les écoutait.

— Et où est donc cet autre ami de mon père ? Je pensais que nous devions nous voir ?

Adam se tourna vers lui. Keen les avait coupés délibérément, avant que les choses dégénèrent. *Mon agacement est-il si visible ?*

— Oh, David Saint-Clair ?

Il hocha la tête.

— Il ne sera pas de retour avant quelque temps. Quel impatient, ce David. Mais vous savez comment il est.

Keen haussa les épaules.

— Je ne le connais guère, mais j'en ai entendu dire du bien. La construction navale, avec le soutien de l'Amirauté… cela m'a paru important.

— Oui, depuis la mort de sa femme… – il effleura la manche de Keen. Désolé, Val…

— J'ai appris le deuil qui l'avait frappé, répondit Keen. Il voyage seul ?

Massie lui fit un grand sourire, sa gaffe aussitôt oubliée.

— Non, il a emmené sa fille. Imaginez-vous ça ? Je parie qu'il regrette déjà de se faire ralentir par une femme, même s'il s'agit d'une parente.

Adam, qui levait son verre, suspendit son geste en voyant l'expression qu'affichait Keen. L'air surpris ? Non, c'était plus profond que cela.

— Je croyais qu'elle était mariée.

Massie reprit un verre sur le plateau.

— Ça ne s'est pas fait. Son promis était dans l'armée.

— Certes, fit Keen en hochant la tête, j'en ai entendu parler.

— Peu importe, il a décidé de partir à la guerre plutôt que de suivre un beau jupon ! – il poussa un grand soupir. Puis, après la mort brutale de sa mère, elle a choisi de rester avec David.

Keen contemplait le feu dans la cheminée la plus proche.

— A mon avis, c'est un gros risque.

Massie chassa quelques gouttelettes de vin tombées sur sa redingote.

— Nous y voilà. Vous autres, les militaires et les marins, vous voyez le danger partout, comme si tout le monde complotait en cachette !

Il jeta un coup d'œil à l'horloge.

— Il est temps de souper. J'ai intérêt à aller actionner les pompes pour vider les fonds avant de donner le signal.

— Vous ne vous intéressez guère à son sort, lui dit Keen, n'est-ce pas ?

Adam, lui, observait une grande femme, les épaules dénudées, qui devait s'incliner pour écouter son cavalier, un

homme de petite taille. Elle éclata de rire et lui donna une bourrade. Elle n'aurait pas été plus gênée que ça si elle avait été toute nue.

— Pas plus que tous les gens de son espèce, amiral, répondit Adam.

Un valet de pied tira les lourds rideaux et les eaux sombres du port disparurent.

— Des gens meurent chaque heure qui passe. Et ce n'est pas toujours par appât du gain.

Il n'en dit pas davantage.

— Poursuivez, Adam. Rappelez-vous votre oncle, ce qu'il aurait dit. Oubliez que nous sommes officiers, nous sommes ici entre hommes.

Adam posa son verre.

— Du ravitaillement, des bâtiments pour escorter les navires qui le transportent, pour garder ouvertes les lignes de navigation… tout cela est capital, *mais ne fera jamais remporter une guerre*. Nous avons besoin de nous colleter avec eux comme nous l'avons fait avec les Français et tous ceux que nous avons combattus. Nous ne pouvons nous contenter de nous congratuler sur le développement du commerce une fois que tout le sale travail sera derrière nous !

— J'ignore, reprit tranquillement Keen, si vous savez à quel point vous ressemblez à Sir Richard Bolitho. Si seulement… – il détourna les yeux. La peste !

Mais ce n'était pas Massie, c'était son aide de camp, de Courcey.

Adam se demandait ce que Keen était sur le point de dire, et pourquoi l'arrivée de l'officier lui avait fait perdre son flegme habituel.

De Courcey s'exclama :

— Je vous demande pardon, amiral, mais il est venu quelqu'un qui s'est présenté sans rendez-vous ni motif, et exige de vous voir – il paraissait indigné. Je l'ai envoyé paître et de belle façon, je vous le garantis !

Il se tourna dans la direction du valet de pied qui avait pris son poste dans l'escalier, sa canne levée, prêt à annoncer le souper.

— C'est invraisemblable !

Telle une charrue, Massie se frayait un chemin dans la foule.

— Voulez-vous régler cette affaire ? demanda Keen à Adam. Je suis l'invité d'honneur, comme vous savez.

Adam hocha la tête : il l'ignorait parfaitement. Tout en accompagnant de Courcey jusqu'à la pièce voisine, il lui parla d'un ton sec :

— Qui est ce gêneur ?

— Un type qui ressemble à un épouvantail en uniforme !

— *Son nom,* mon vieux.

Il avait du mal à contenir sa colère, il avait l'impression que tout l'atteignait. Ses officiers l'observaient, se demandant visiblement ce qui lui arrivait.

De Courcey répondit négligemment :

— Borradaile, commandant. Un individu des plus grossiers. Je n'imagine même pas comment il a pu arriver…

Il fit la grimace quand Adam lui serra le bras à toute force.

— Le commandant de *l'Alfriston ?*

Il resserra sa prise au point que de Courcey étouffa un cri et deux officiers de l'armée de terre qui passaient s'arrêtèrent pour observer la scène.

— Mais bon sang de bois, allez-vous me répondre ?

De Courcey se reprit lentement.

— C'est-à-dire, oui, eh bien… J'ai estimé, compte tenu des circonstances…

Adam relâcha sa prise.

— Vous êtes un imbécile – son calme le surprenait lui-même. Jusqu'à quel point, c'est ce que nous allons savoir bientôt.

De Courcey sursauta en entendant les trois coups de la canne résonner sur les marches.

— Attendez-moi ici, lui dit Adam. Il est possible que je doive faire porter un message à bord.

Ils entendirent une voix crier : « Mesdames, messieurs, asseyez-vous je vous prie ! »

— Mais, commandant, on nous attend !

— Et en plus, vous êtes sourd ? répliqua sèchement Adam.

Tournant les talons, il se dirigea vers l'entrée.

Pendant ce temps-là, Massie et ses invités prenaient place autour de deux grandes tables. Un carton indiquait à chacun son siège, selon sa position dans la société ou le degré d'honneur que l'on souhaitait lui faire. Massie annonça en insistant :

— J'ai retardé le benedicite, le temps que notre jeune commandant en ait fini avec ses devoirs.

Keen s'installa à la droite de Massie. En face de lui, une femme dont il devina qu'elle devait être l'une des invitées les plus à l'honneur. Elle était belle, semblait très à son aise, et l'intérêt qu'il lui portait l'amusait visiblement beaucoup.

— Mrs Lovelace, fit sèchement Massie. Elle possède une demeure près de la vallée de la Bedford.

— Je regrette, amiral, que l'on ne nous ait pas présentés plus tôt, fit-elle avec un petit sourire. Lorsque les amiraux sont si jeunes, c'est mauvais signe !

Adam se faufila entre les tables et rejoignit Keen. Un profond silence tomba sur la salle.

Keen sentait son souffle contre sa joue – un souffle court, on le devinait en colère.

— *L'Alfriston* apporte des nouvelles de Sir Richard. *La Faucheuse* a été prise. Elle s'est rendue.

Il ne quittait pas des yeux le beau profil de Keen.

— L'amiral a l'intention de rester avec l'escadre des Bermudes, tant que le convoi n'est pas en sûreté en haute mer.

Keen se tamponna les lèvres avec sa serviette.

— Elle s'est rendue ?

Ce fut son seul mot.

Adam acquiesça, avant de découvrir la femme assise en face de Keen. Elle lui sourit avant de lui indiquer la chaise vide à côté d'elle.

— Il s'agit d'une mutinerie, amiral.

— Je vois.

Keen se tourna vers Adam, très calme. En y repensant plus tard, Adam se dit qu'il savait bien dissimuler ses sentiments.

— J'imagine que vous avez prévenu à bord ?

Adam songeait à cet âne de De Courcey.

— Oui, amiral. Tout le monde sera paré.

Keen reposa sa serviette sur ses genoux.

— Ainsi donc, *La Faucheuse* se dirige de ce côté – voyant qu'Adam restait perplexe, il ajouta : Un prêté pour un rendu, comprenez-vous ?

Il se leva, toutes les têtes s'étaient tournées vers lui.

— Je suis désolé de ce contretemps. Je suis sûr que notre hôte comprendra.

Il attendit qu'Adam ait fait le tour de la table pour atteindre la chaise qu'un valet de pied avait tirée en arrière. On n'entendait que le claquement sourd de ses chaussures sur le parquet ciré. Cela lui rappelait désagréablement cette journée où il neigeait, à Portsmouth, lorsqu'il était passé en cour martiale.

Massie s'éclaircit bruyamment la gorge.

— Mon révérend, nous pouvons à présent dire le benedicite.

Adam sentit le pied de sa voisine toucher le sien lorsqu'on entonna la prière. Il se surprit lui-même : cela le faisait sourire.

Un prêté pour un rendu. Keen était en train de discuter avec Massie. *Nous, les Heureux Elus.* Comme si quelqu'un l'avait dit à haute voix… Il songeait à son oncle, à la marque qu'il avait laissée sur chacun d'eux.

Sa voisine s'adressa à lui d'une voix douce :

— Vous ne dites pas grand-chose, commandant. Dois-je me sentir offensée ?

Il se tourna légèrement pour la regarder. Elle était belle, les yeux noisette, une bouche habituée à sourire. Il jeta un coup d'œil à sa main qu'elle avait posée près de la sienne sur la table où l'on était serré. Mariée, mais non accompagnée de son mari. La maîtresse de quelqu'un ?

— Toutes mes excuses, madame. Je ne suis pas accoutumé à tant d'éclat, même en mer. *Un prêté pour un rendu.*

Un valet surgit et elle éloigna sa manche.

— Il faudra que nous y regardions de plus près, *commandant.*

Adam observait leur hôte. Il était allé trop loin. Keen avait-il encore cela à l'esprit alors qu'il paraissait si impassible, si maître de soi ? Massie s'était exprimé comme s'il était au

courant de cette mutinerie. Le mot n'était pas à prendre à la légère. Derrière cela se cachaient une rumeur, des commérages. Massie devait avoir plusieurs fers au feu. Cela signifiait une seule chose : *La Faucheuse* était déjà dans les parages.

— Êtes-vous marié, commandant ?

— Non.

C'était sorti brusquement, il essaya de se rattraper :

— Je n'ai pas encore eu cette chance.

Elle le regardait attentivement et leva légèrement le sourcil.

— Cela m'étonne.

— Et vous, madame ?

Elle éclata de rire. Adam vit que Massie lui jetait un coup d'œil. A eux deux. Elle répliqua :

— C'est comme les manteaux, commandant. J'en mets quand il me plaît.

Un prêté pour un rendu.

La chambre des cartes de la *Walkyrie* était petite et bien conçue, la table ne laissait guère de place pour plus de trois personnes. Adam, penché sur la carte, promenait ses pointes sèches entre les relèvements, les sondes et des calculs que l'on y avait griffonnés. Pour un terrien, tout cela aurait été du chinois.

La porte était repoussée vers l'intérieur, le soleil promenait ses rayons d'avant en arrière comme une balise, en suivant les mouvements gracieux de la frégate qui se soulevait avant de retomber. Ils avaient appareillé de Halifax de conserve avec une petite frégate, *Le Taciturne*, et le brick *Doon*. Ils avaient embarqué avec des sentiments mitigés : d'un côté, la perspective de prendre en chasse *La Faucheuse* et de revenir à la marque, de l'autre, celle de devoir ouvrir le feu sur un des leurs. Les Américains n'auraient pas eu le temps de remplacer l'équipage qui s'était rendu. La plupart des hommes, à l'exception des officiers et des officiers mariniers, seraient donc des mutins.

Mais cela remontait à cinq jours et Adam avait perçu chez Keen une incertitude croissante, son hésitation devant la conduite à tenir.

Une extrémité des pointes sèches était posée sur le cap Nord, au bout de la Nouvelle-Ecosse. Cette pointe gardait la côte sud à l'entrée du golfe du Saint-Laurent. De l'autre côté du détroit, c'était Terre-Neuve, à quelque cinquante milles. Un passage resserré, mais maniable pour un commandant déterminé qui voulait éviter de se faire capturer en se glissant entre les mailles du filet. Keen devait se faire les mêmes réflexions. Adam se pencha un peu plus sur la carte. Deux îles minuscules, Saint-Pierre-et-Miquelon, au sud de la découpe de Terre-Neuve, étaient des possessions françaises, mais elles avaient été occupées dès le début des hostilités par la garnison anglaise de Saint-John. Keen n'avait pas caché sa conviction : *La Faucheuse* devait faire route vers ces îles. Sa capture par les Américains devait encore être ignorée des croisières locales ; si l'ennemi voulait attaquer la garnison ou s'en prendre à la navigation dans les parages, c'était là une tactique évidente. Plus loin, c'était le golfe du Saint-Laurent, accès stratégique à Montréal et aux Grands Lacs, à la base navale de Kingston, puis, encore au-delà, à York, petite ville mais capitale administrative du Canada septentrional.

Cela dit, le golfe était vaste, parsemé d'îlots et truffé de baies susceptibles d'abriter des vaisseaux de tout tonnage. Ils pouvaient s'y réfugier le temps nécessaire, en attendant que leurs poursuivants soient passés.

Il entendit des ordres criés, des trilles de sifflets. La bordée de quart de l'après-midi se rassemblait à l'arrière, la cheminée de la cambuse répandait des odeurs de graisse chaude. Plus une bonne ration de rhum pour rincer le tout.

Il consulta le journal du maître pilote. 3 mai 1813. Ce qui le fit penser au petit volume recouvert de velours, serré dans son coffre avec les pétales de rose soigneusement coincés entre les pages. Le mois de mai en Angleterre. Le souvenir d'un pays étranger…

Une ombre passa sur la table à cartes : Urquhart, son second. Adam avait trouvé en lui un officier de valeur, compétent, sévère mais juste avec l'équipage, même avec les durs à cuire. Allier ces deux qualités n'était pas facile pour un second. Lorsque le commandant de la *Walkyrie,* Trevenen, était

devenu fou de terreur dans le feu de l'action, c'est Urquhart qui avait repris les choses en main, rétabli l'ordre et la discipline. Ni Trevenen, mystérieusement disparu alors qu'on allait le traduire en cour martiale, ni son successeur Peter Dawes, commodore par intérim, n'avaient proposé Urquhart pour la liste d'avancement. Urquhart n'y avait jamais fait allusion, n'avait jamais montré la moindre rancœur, mais Adam devinait que c'était parce qu'il estimait ne pas connaître encore suffisamment son nouveau commandant. Adam s'en voulait. A bord de la *Walkyrie,* il était incapable d'encourager des relations plus personnelles : même lorsqu'il donnait un ordre, il s'attendait à voir en face de lui d'autres visages. Des visages disparus.

Urquhart attendit patiemment que le commandant veuille bien noter sa présence.

— Commandant, je voudrais faire faire de l'école à feu aux dix-huit-livres pendant le quart de l'après-midi.

Adam replia ses pointes sèches.

— Je ne vois pas ce que nous pourrions faire d'autre.

Il songeait à leur dernière soirée à Halifax, à ce souper somptueux chez leur hôte, Massie, lequel avait eu de plus en plus de mal à s'exprimer. Il songeait également à cette Mrs Lovelace, envoûtante et sensuelle, qui éclatait de rire à chaque sortie un peu osée de Massie, tout en laissant son pied contre celui d'Adam sous la table.

Je n'aurais jamais dû accepter ce commandement. L'avait-il fait pour éviter de rester coincé à bord de *La Fringante ?*

En son for intérieur, il savait qu'il avait agi ainsi par sens du devoir, peut-être même y avait-il chez lui un besoin de réparation… Ce sentiment de culpabilité…

Urquhart examinait la carte. Il avait un profil bien dessiné, l'air intelligent. Adam l'imaginait parfaitement en commandant.

— Autant chercher des aiguilles dans une botte de foin, commandant. Il peut être n'importe où.

— Je le sais bien, bon sang de bois ! – il prit l'officier par la manche. Désolé, John. C'est involontaire.

Urquhart en resta tout ébahi. C'était la première fois que son commandant l'appelait par son prénom. Il découvrait

soudain qu'une autre personne se cachait derrière cet inconnu au caractère sévère.

— Si nous nous enfonçons plus avant dans le golfe, reprit-il, nous aurons du mal à rester groupés. Certes, si nous avions davantage de bâtiments…

De l'autre côté de la porte, un quartier-maître annonça à voix basse :

— L'amiral monte sur le pont, commandant.

Mais Adam savait qu'il s'adressait en fait à Urquhart, il avait pris soin d'éviter son regard.

Il se redressa.

— Oui. Nous verrons ça plus tard.

Lorsqu'ils sortirent de la chambre à cartes, Keen se tenait près des filets et Adam remarqua immédiatement qu'il avait l'air tendu, préoccupé.

— Quand changeons-nous d'amure, commandant ?

Adam répondit sur un ton tout aussi formel :

— Dans deux heures, amiral. Nous viendrons cap au noroît.

Et il se tut en attendant la suite : un signe de désapprobation, de scepticisme…

— *Le Taciturne* et le *Doon* sont à la vue ?

— Oui, amiral. La vigie a rapporté les avoir aperçus au changement de quart. La visibilité est bonne, nous devrions distinguer une autre voile sous peu. Nous aurons peut-être des renseignements, un pêcheur ou un navire marchand en transit qui l'aurait vu passer – et, à Urquhart : C'est notre meilleur espoir.

— Nous sommes par le travers du cap Nord, reprit Keen.

Lorsque la nuit sera tombée, nous aurons du mal à nous prêter main-forte.

Adam détourna les yeux, il se sentait légèrement agacé sans savoir pourquoi. Il était debout depuis le crépuscule, il était monté plusieurs fois sur le pont au cours de la nuit. Les dangers pullulaient dans ces parages et les cartes n'étaient guère fiables, pour ne pas dire plus. Les veilleurs de la *Walkyrie* avaient le droit de savoir que leur commandant était avec eux.

— De ce que nous a rapporté *l'Alfriston*, je crois que c'est le meilleur endroit pour mener une opération en solo. Demain,

nous pourrons décider s'il convient ou non de poursuivre ce mode de recherche.

Keen regardait deux marins occupés à déhaler des drisses neuves sur le pont.

— *Je* déciderai. Tant qu'il y a du jour, je veux qu'on fasse des signaux au *Taciturne* et au *Doon*. Le brick va se rapprocher de nous et prendre mes dépêches pour Halifax – se tournant vers Adam, il ajouta sèchement : Nous interromprons les recherches avant le crépuscule.

— Halifax, amiral ?

Keen lui jeta un regard sévère.

— Halifax.

Puis il se dirigea vers la descente. Adam aperçut son aide de camp qui attendait pour lui parler.

— Des ordres, commandant ?

Urquhart était visiblement gêné d'avoir été témoin de cet échange et de découvrir une barrière qu'il n'avait jamais imaginée entre l'amiral et son capitaine de pavillon.

Adam leva les yeux pour observer la flamme qui flottait au vent. Le vent était bien établi de secteur suroît. Cela faisait des jours qu'il n'avait pas varié, un jour de plus n'y changerait rien. Et même s'ils retournaient à Halifax, il était peu probable qu'ils y trouvent des nouvelles fraîches de Sir Richard.

Puis il se souvint soudain qu'Urquhart lui avait posé une question.

— Faites comme nous avons dit.

Il avait beau être le commandant, ce n'était jamais lui qui arrêtait une décision. Il l'avait toujours su, mais la remarque désagréable de Keen venait de le lui rappeler un peu plus fortement. Peut-être était-ce parce que Keen était habitué aux bâtiments de ligne et n'avait servi à bord de frégates que du temps où il était tout jeune officier. Adam essaya de sourire, de chasser tout ça de son esprit. Avec le meilleur des professeurs… Mais Keen n'en avait jamais commandé, lui. Ce qui n'aurait dû faire aucune différence. Et pourtant, étrangement, cela en faisait une.

Alors que le quart de l'après-midi tirait à sa fin, Keen remonta sur le pont.

— Je pense qu'il est temps de faire ces signaux.

Apercevant la silhouette fluette de John Whitmarsh qui se dirigeait vers l'arrière, une pile de chemises propres sous le bras, il sourit de manière assez inattendue.

— Ah, Adam, si nous avions son âge…

Cette soudaine familiarité était assez déconcertante.

— C'est vrai, amiral. Mais je crois que je ferais volontiers une croix sur une partie du passé, répondit Adam.

Keen crut nécessaire de préciser sa pensée.

— Vous vous dites sans doute que je baisse les bras trop facilement. Que nous devrions passer des jours, des semaines, à nous démener pour une cause qui est peut-être perdue.

— Je crois que nous devrions persévérer, amiral.

Keen haussa les épaules. La mince passerelle qui existait entre eux était désormais coupée.

— J'en ai décidé autrement. Hissez ce signal !

Adam vit de Courcey se précipiter vers l'aspirant Rickman qui se tenait près d'une brassée de pavillons déjà parés. Ainsi donc, retour à Halifax : des bals, des réceptions, un vaisseau qui allait rester moisir au mouillage.

— Ohé du pont ! *Le Taciturne* a hissé un signal !

Adam vit un second aspirant s'emparer d'une lunette.

— En haut, monsieur Warren ! Et vivement !

Il savait qu'Urquhart l'observait. Il n'était pas homme à donner son avis, ni à raconter ce qu'il avait vu et entendu. S'abritant les yeux, Adam se tourna vers le soleil qui avait maintenant la forme d'une grosse boule rouge. Mais ils avaient encore le temps. Si seulement…

La voix juvénile de l'aspirant descendit des hauts :

— Du *Taciturne,* commandant ! *Ennemi en vue dans le nordet !*

Même à cette distance et par-dessus le vacarme que produisaient les voiles et le gréement, Adam sentait son excitation.

Cap sur le détroit devant lequel ils venaient de virer. Une heure de plus et ils l'auraient manqué. Mais quelle espèce d'ennemi était-ce, pour que *Le Taciturne* soit si sûr de lui ?

Warren les hélait encore :

— C'est *La Faucheuse,* commandant !

Sur le coup, Urquhart s'en oublia :

— Par l'enfer ! Vous aviez raison, commandant !

Keen avait réapparu.

— Que se passe-t-il ? Ils en sont certains ?

— Sûrs et certains, amiral, lui répondit Adam.

— Ils vont prendre la fuite, dit-il sans trop de conviction. Ils vont essayer de nous semer dans le golfe.

Adam fit signe à Urquhart.

— Envoyez les huniers – et, après un coup d'œil au pavillon qui flottait en tête d'artimon : Nous pouvons prendre *La Faucheuse* de vitesse, quoi qu'elle fasse.

Il était le premier surpris de s'entendre parler ainsi. Un certain orgueil, alors qu'il aurait dû se plier ; un air de triomphe, quand il venait de ressentir une certaine amertume après que Keen eut repoussé sa suggestion.

On entendait des cris, le piétinement des pieds nus sur le pont, les hommes qui accouraient pour obéir aux ordres. Adam les sentait tout excités, soulagés qu'il se passât enfin quelque chose. Il y avait de la peur aussi, lorsque des nouveaux embarqués levaient la tête pour regarder les huniers jaillir de leurs vergues, la toile bien tendue par le vent.

Adam prit une lunette qu'il posa sur l'épaule de l'aspirant Rickman. D'abord, *Le Taciturne ;* le brick *Doon* était encore invisible depuis le pont ; et puis… il se raidit, sentit un frisson glacé lui parcourir le dos alors que les derniers rayons de soleil répandaient encore un peu de chaleur. Une petite tache de toile claire : *La Faucheuse.* Elle ne fuyait pas, et pourtant, elle avait dû les voir. Trois bâtiments en route de collision. Les hommes de *La Faucheuse* risquaient de se battre à mort ; de toute manière c'est le sort qui leur était promis après un passage en cour martiale pour le principe. Depuis le moment où ils avaient baissé pavillon, ils connaissaient le châtiment des mutins. Il s'humecta les lèvres, elles étaient toutes sèches. *Et le meurtre de leur commandant…*

Keen formula ce qu'il pensait tout bas :

— Ils ne vont pas oser se battre.

Adam ordonna à Urquhart :

— Rappelez aux postes de combat, je vous prie.

Il se dirigea vers le couronnement, rebroussa chemin, réfléchissant à ce brutal changement de situation. Un signe de défi ? Un geste désespéré ? Tout était possible. À lui seul, *Le Taciturne* était plus fort que *La Faucheuse*, et la *Walkyrie* pouvait le projeter hors de l'eau sans même rappeler aux postes de combat.

— Il maintient son cap, fit Keen en tendant les bras pour que son domestique puisse attacher son sabre.

— Parés aux postes de combat, commandant !

Adam se tourna vers son second. Il n'avait pour ainsi dire pas entendu battre tambour, ni le piétinement des marins et des fusiliers qui gagnaient leurs postes. Tout était redevenu calme, les longues pièces étaient armées, le pont sablé. On apercevait les tuniques écarlates des fusiliers près des filets de branles et dans les hunes. Peter Dawes les avait bien entraînés. Ou était-ce dû au calme imperturbable d'Urquhart ?

— Hissez un signal pour *Le Taciturne,* ordonna Keen. Ralliez l'amiral.

Il fit volte-face, tandis que de Courcey houspillait ses gens. Les pavillons s'envolèrent.

— Aperçu, amiral !

Le brick *Doon* ne donnait pas signe de vie, mais sa vigie devait les voir, bien content de rester à l'écart de l'affaire.

— *La Faucheuse* montre les dents !

Sans lunette, on ne voyait rien, mais Adam distingua la ligne de gueules qui sortait de son flanc.

— Lorsque vous serez prêt, commandant, lui dit Keen.

Ils se dévisageaient comme deux étrangers.

Adam cria :

— Comme à l'exercice, monsieur Urquhart !

Quelques marins affichèrent un grand sourire.

— Chargez, en batterie !

— *Ouvrez les mantelets !*

Monteith, le troisième lieutenant, souffla dans son sifflet. Les servants se jetèrent dans un concert de hurlements sur les palans pour faire avancer les affûts jusqu'aux sabords. Ils avaient le vent de travers et leur tâche était aisée. S'ils viraient

de bord, ou s'ils perdaient l'avantage du vent, l'affaire prendrait un autre tour, comme le rappelèrent les vieux chefs de pièce.

Adam se retourna. Le jeune Whitmarsh avançait sans se presser entre les servants accroupis et les fusiliers aux aguets, avec sur les bras le sabre neuf d'Adam qu'il portait comme le saint sacrement. Adam jeta ensuite un œil aux hommes de l'équipe de dunette. George Starr, son vieux maître d'hôtel ; Hudson, mort lui aussi ; et tant d'autres visages… Pris au dépourvu, il en ressentit comme de la souffrance.

Il attendit que le mousse lui capelle son sabre et lui ordonna :

— En bas, mon garçon ! Aujourd'hui, pas d'héroïsme.

Comme l'enfant avait l'air dépité, il ajouta gentiment :

— Pas besoin de te rafraîchir la mémoire, j'imagine ?

Keen se tenait à côté de lui.

— A quoi peuvent-ils bien espérer aboutir ?

Adam voyait les lunettes que l'on pointait dans la direction du *Taciturne*, encore loin, et entendait de Courcey dicter de sa voix fluette le texte du signal. Il finit par laisser tomber sa lunette et répondit d'un ton neutre :

— Ils ont des otages, amiral.

— Ainsi donc, voilà ce qu'ils ont l'intention de faire. Venir droit sur nous, car ils savent que nous ne tirerons pas !

Ce disant, il n'avait pas l'air convaincu.

— Vous croyez qu'ils iraient vraiment jusque-là ?

— Ils vont peut-être le tenter au culot, amiral.

Mais il savait que c'était faux. L'ennemi ne pouvait rien faire d'autre. Avec ce vent, ils seraient en portée moins d'une demi-heure plus tard.

— Ce serait un meurtre ! s'exclama Keen.

Adam le voyait rempli de colère, révulsé. *C'est sa décision,* comme il disait tout à l'heure.

Comme Adam restait silencieux, Keen reprit :

— Pour l'amour du Ciel, que dois-je faire ?

Adam effleura la garde de son sabre tout neuf, celui qu'il avait choisi avec tant de soin chez cet armurier du Strand.

— De toute manière, si nous combattons, des hommes vont mourir, amiral. Mais perdre *La Faucheuse* serait un malheur bien plus grand.

Keen soupira.

— Signalez au *Taciturne* de prendre poste sur l'arrière de l'amiral.

La frégate fit l'aperçu, Adam voyait ses voiles en désordre alors qu'elle virait. Il était partagé entre la pitié et l'admiration pour Keen. Il n'allait pas laisser ce premier engagement à l'un de ses commandants. Comme Richard Bolitho le leur avait souvent dit, c'est ici que commençait et finissait la responsabilité, comme cette marque qui flottait à l'artimon. *Point final.*

Du coup, il en avait oublié l'aspirant Warren qui était toujours perché dans la hune.

— Ohé du pont !

Puis la voix étonnée de quelqu'un :

— Il y a des prisonniers sur le pont de *La Faucheuse*, commandant ! Il y a des femmes !

Keen demanda sèchement :

— Vous croyez que ce sont des craques ?

Adam avait l'impression de vivre un cauchemar. *La Faucheuse* allait subir une seconde fois le même sort, elle allait se faire dévaster comme elle l'avait été par les Américains, avant même d'arriver en portée.

Urquhart avait gagné son poste au pied du grand mât. Il avait son sabre sur l'épaule, comme pour participer à une cérémonie.

Adam s'agrippa à la lisse de dunette. Il n'avait pas besoin qu'on lui explique ce qui allait se passer lorsque les longs dix-huit-livres, chargés à la double, allaient cracher le tonnerre sur le bâtiment qui se rapprochait.

Il savait que, parmi les servants des pièces, quelques-uns le regardaient. Il avait envie de crier. *Il n'y a pas de décision à prendre. Ils ne doivent pas s'échapper.*

Il entendit de Courcey annoncer :

— Deux femmes, amiral. Les autres, ce sont des marins.

Lui aussi avait l'air hébété, il ne pouvait en croire ses yeux.

Adam fit d'une voix forte :

— Sur la crête, monsieur Urquhart ! Dès que paré !

Urquhart savait ce qu'il avait à faire : ils le savaient tous.

Mais il fallait garder les hommes soudés, les commander quoi qu'ils puissent penser.

— A carguer les huniers !

Là-haut, très au-dessus d'eux, les gabiers s'activèrent comme des singes, libérés de la tension et de l'appréhension qui régnaient en bas sur le pont.

Adam se tourna vers le maître pilote :

— Paré à abattre de deux rhumbs, monsieur Ritchie. Puis nous ouvrirons le feu.

Keen était grimpé dans les enfléchures, insensible aux embruns et au péril. Il avait pris la grosse lunette de l'aspirant des signaux, ses cheveux blonds volaient au vent.

Comme ce jour-là, dans l'église de Zennor… Val et Zénoria… Il ferma les yeux en entendant Keen annoncer :

— L'un des otages est David Saint-Clair ! Sa fille est certainement avec lui !

Il chassa ses souvenirs, ce n'était pas le moment. Il entendit Keen ajouter :

— Ainsi, ils ne plaisantaient pas.

Il redescendit des haubans et s'approcha de lui.

Adam ordonna :

— Parés !

Il se forçait à regarder la frégate qui se rapprochait. La gîte découvrait son doublage de cuivre et la figure de proue dorée dont la faux se détachait, terrifiante.

Les chefs de pièce, tournés vers l'arrière, gardaient les yeux rivés sur la silhouette solitaire qui se tenait à la lisse : leur commandant qu'ils ne connaissaient que de réputation. Tous savaient ce qu'ils allaient découvrir lorsque la *Walkyrie* aurait abattu, lorsque la cible remplirait les sabords grands ouverts. Un homme se racla la gorge, un autre essuya la sueur qui lui coulait sur le visage.

Et s'ils refusaient d'ouvrir le feu sur ces gens qui étaient comme eux ?

Adam sentait la colère le submerger. Non, ils n'étaient pas comme eux. *Il ne faut pas que j'accepte cette idée.*

Il leva son sabre, se redressa.

Mon Dieu, que sommes-nous en train de faire ?

— Changez de cap, monsieur Ritchie !

Il fit volte-face en entendant le grondement de l'artillerie rouler en écho sur les courtes vagues couronnées d'écume.

Il n'arrivait pas à y croire. Les canons de *La Faucheuse* reculaient. Une salve irrégulière, jusqu'à un dernier départ, celui d'une pièce de chasse.

On aperçut des taches d'écume soulevée par les coups ; les gerbes plus hautes des pièces de gros calibre déchirèrent la surface avant de disparaître aussi soudainement. Une pleine bordée, tirée en désordre.

Keen fit :

— Ils n'oseraient pas nous tirer dessus ! – et, se tournant vers son voisin : Car ils savent que nous les détruirions !

— Leur tentative a échoué, répondit Adam.

Des canonniers se regardaient ; deux marins se serraient même la main par-dessus une pièce de dix-huit livres. Ce n'était pas une victoire certes, mais au moins, ça ne virait pas au massacre.

— Signalez-lui de mettre en panne ! Le détachement d'abordage, paré !

Adam cria :

— Soyez prêts à ouvrir le feu. Nous ne prendrons aucun risque ! – puis, portant la main à sa coiffure pour saluer Keen : Je souhaite passer à son bord, amiral.

Keen regardait ailleurs, il venait d'entendre les marins et les fusiliers pousser un grand soupir.

— Dieu soit loué, il amène ses couleurs.

Ritchie, leur vieux maître pilote, s'essuya les lèvres d'un revers de main.

— Pauvre vieille baille. Elle en a bavé, ça, c'est sûr !

Adam se tourna vers lui. C'était un homme de métier, endurci, qui ne faisait pas de sentiment, mais, à sa façon simple, il avait trouvé les mots qu'il fallait.

— Ménagez Sir Saint-Clair et sa fille, ordonna Keen. Cette épreuve a dû être terrible pour eux.

Adam vit que l'on faisait passer les chaloupes par-dessus la coupée bâbord : les hommes avaient été bien formés par Urquhart. Si nécessaire, l'artillerie pouvait tirer sans que les embarcations gênent les pièces.

— Je m'en charge, amiral.

Il avait les yeux fixés sur l'autre bâtiment qui venait dans le vent, toutes voiles battantes. A une minute près, les choses auraient pris une tout autre tournure. Car ce vaisseau était… Il se souvenait des mots du maître pilote, qui résonnaient comme une épitaphe. Mais c'était du navire qu'il parlait, pas de ceux qui l'avaient trahi.

Continuant à montrer son travers, la *Walkyrie* dérivait lentement vers la frégate. La tension était toujours aussi forte. Si ceux qui s'étaient emparés de *La Faucheuse* décidaient de résister, ils avaient encore le temps de remettre à la voile et de prendre la fuite. Ou, tout au moins, d'essayer.

Adam regarda les embarcations. Son capitaine fusilier, Loftus, fort peu discret avec sa tunique écarlate, ferait une cible rêvée pour un tireur d'élite. Cela dit, ses propres épaulettes ne risquaient pas de rester inaperçues. Adam ne put s'empêcher de sourire. Gulliver, leur cinquième lieutenant, lui jeta un bref coup d'œil, trouvant peut-être un peu de réconfort à le voir ainsi. Il dit à Adam :

— Cela va nous remettre à égalité, commandant !

À vingt ans, il s'exprimait déjà comme un vieux de la vieille.

— Ohé, de *La Faucheuse* ! Nous allons monter à bord ! Jetez vos armes !

Adam palpa le pistolet sous sa tunique. C'était le moment. Il suffisait d'une tête brûlée, un homme qui n'avait rien à perdre et qui tenterait sa dernière chance. Les chaloupes progressaient bord à bord et il fut pris d'un étrange sentiment de solitude lorsque la *Walkyrie* disparut derrière la coque qui tanguait. Pas d'imprudence. Mais Keen ordonnerait-il au vaisseau amiral d'ouvrir le feu avec tant de ses marins à bord ?

C'était étrange. Comme si le bâtiment était mort. Ils franchirent la coupée par-dessus le plat-bord, armes parées. Sur l'autre bord, des fusiliers se ruaient vers le gaillard d'avant. Ils avaient déjà eu le temps de s'emparer d'un pierrier qu'ils pointaient sur les silhouettes silencieuses alignées le long du pont principal.

Les hommes s'écartèrent pour laisser passer leur commandant. A présent qu'il s'était rendu, ils voyaient le vaisseau d'un œil différent. Les pièces qui avaient tiré un peu au hasard dans l'eau valdinguaient doucement, déchargées, à l'abandon. Écouvillons et tire-bourres gisaient là où ils avaient été jetés. Adam se dirigea vers l'arrière et la grand-roue dont deux de ses hommes s'étaient assurés. Les otages, que l'on avait libérés et qui semblaient indemnes, avaient été regroupés autour de l'artimon. Sur le pont principal, les hommes étaient comme séparés en deux groupes distincts : les mutins et l'équipe de prise américaine.

Deux officiers américains l'attendaient.

— Y a-t-il d'autres officiers à bord ?

Le plus ancien hocha négativement la tête.

— Le vaisseau est à vous, commandant Bolitho.

Ainsi donc, ils connaissaient son nom. Adam réussit à dissimuler sa surprise.

— Monsieur Gulliver, fouillez le bâtiment avec vos hommes – et il ajouta sèchement, alors que l'officier se précipitait : Si quelqu'un résiste, tuez-le.

Puis il demanda :

— Lieutenant, que comptiez-vous donc faire ?

L'officier, homme de haute stature, haussa les épaules.

— Je m'appelle Robert Neill, commandant. *La Faucheuse* est une prise de guerre. Elle s'est rendue.

— Et vous, vous êtes prisonnier de guerre. Ainsi que vos hommes… Loftus, occupez-vous des prisonniers. Vous savez ce que vous avez à faire – et, à Neill : Vous avez fourni l'occasion de se mutiner à des marins anglais. En fait, vous et votre commandant les y avez incités.

Le dénommé Neill poussa un soupir.

— Je n'ai rien à ajouter.

Adam regarda les deux officiers remettre leur sabre à un fusilier.

— Vous serez bien traités – il hésita, il détestait ce silence, ça sentait la peur. Comme je l'ai été.

Puis, faisant un signe de tête à Loftus, il fit volte-face et se dirigea vers les otages qui l'attendaient.

Le premier, un homme aux cheveux argentés, le visage jeune et l'air vif, s'avança sans faire attention au fusilier qui avait mis sa baïonnette en travers.

— Je m'appelle David Saint-Clair – il tendit la main. Et voici ma fille, Gilia. Votre arrivée est un véritable miracle, commandant. Un miracle !

Adam se tourna vers la jeune femme. Elle était chaudement vêtue, en habit de voyage. Elle le regardait avec un air de défi, comme s'il était son bourreau plutôt que son sauveur.

— Monsieur Saint-Clair, répondit Adam, je n'ai guère de temps. Je vais vous faire passer à bord de mon bâtiment, la *Walkyrie*, avant qu'il fasse trop sombre.

— Je connais ce nom ! – et, prenant sa fille par le bras. Le vaisseau de Valentine Keen, vous vous en souvenez !

Mais elle était occupée à observer les marins et les fusiliers de la *Walkyrie*, sentant peut-être la tension qui régnait entre les prisonniers et eux.

— C'est son vaisseau amiral, répondit Adam. Et je suis son capitaine de pavillon.

Saint-Clair répondit doucement :

— Bien sûr. Il a été promu.

— Comment vous êtes-vous fait capturer ? lui demanda Adam.

— Nous avions pris passage à bord d'une goélette, le *Cristal,* et nous avons appareillé de Halifax pour gagner le Saint-Laurent. Mission pour le compte de l'Amirauté.

Il parut soudain se rendre compte de l'impatience qui gagnait Adam et poursuivit :

— Les autres, c'est l'équipage. La femme est l'épouse du capitaine, elle était montée à bord avec lui.

— On m'a parlé de vos affaires dans la région, monsieur. Je m'étais alors dit que c'était dangereux – et, se tournant vers la jeune femme : Apparemment, j'avais raison.

Un quartier-maître bosco attendait, essayant de capter son attention.

— Qu'y a-t-il Laker ?

L'homme parut surpris que son nouveau commandant connaisse son nom.

— Les deux officiers yankees, commandant…

— Faites-les transférer à bord. Et leurs hommes également. Faites vite.

Il tourna son regard vers la coupée. L'une des pièces gisait, abandonnée, dans ses palans. Il y avait une grande tache noirâtre sur le pont, on aurait dit du goudron. C'était probablement du sang. Peut-être était-ce là qu'ils avaient fouetté sans aucune pitié leur commandant. Il ordonna :

— Hissez les couleurs !

Mais ce geste paraissait dérisoire, après une telle honte.

L'un des officiers américains s'arrêta avec son escorte.

— Dites-moi une chose, commandant. *Auriez-vous tiré,* qu'il y ait ou non des otages à bord ?

Adam s'éloigna.

— Faites-les passer à bord.

La fille de Saint-Clair dit alors :

— Je me posais la question, commandant.

Elle tremblait comme une feuille, en dépit de ses vêtements chauds. Le choc, sans doute, et la découverte de ce qui s'était passé venaient à bout de sa réserve.

Saint-Clair passa son bras autour des épaules de sa fille.

— Les pièces étaient chargées et parées. A la dernière minute, quelques-uns des hommes, des marins de l'équipage d'origine, j'imagine, ont tiré pour bien montrer leurs intentions.

— Cet officier américain, Neill, répondit Adam, se pose sans doute la même question – et, fixant la jeune fille dans les yeux : À la guerre, il est toujours difficile de faire un choix.

— Les canots sont parés, commandant !

— Avez-vous des bagages à débarquer ?

Saint-Clair accompagna sa fille jusqu'au bastingage où l'on avait installé à son intention une chaise de calfat.

— Non, nous n'avons pas de bagages. Ils ont sabordé le *Cristal*, puis il y a eu comme une explosion.

Adam parcourut du regard le pont désert, ses hommes qui attendaient de remettre *La Faucheuse* en route. Ils auraient sans doute préféré l'envoyer par le fond. *Et j'en pense tout autant*.

Il s'approcha du pavois pour s'assurer que la jeune fille était convenablement installée.

— Vous serez plus à votre aise à bord du vaisseau amiral, mademoiselle. Nous regagnons Halifax.

On emmenait déjà quelques hommes d'équipage de *La Faucheuse*, houspillés par les fusiliers de Loftus. Ils seraient mis aux fers le temps de la traversée.

Elle murmura :

— Que va-t-on faire d'eux ?

— On les pendra, répondit sèchement Adam.

Elle semblait chercher à déchiffrer quelque chose sur son visage.

— S'ils avaient ouvert le feu sur votre bâtiment, nous serions tous morts à présent, n'est-ce pas ?

Voyant qu'Adam gardait le silence, elle insista :

— C'est certainement là quelque chose qu'il faudra prendre en considération.

Mais Adam fit brutalement volte-face :

— Vous, là-bas ! Venez ici !

Le marin, vêtu d'une chemise à carreaux rouges chiffonnée, s'approcha et salua.

— Commandant ?

— Je vous connais !

— Oui, commandant. J'étais gabier volant à bord de *l'Anémone,* voilà deux ans. Vous m'avez fait débarquer, quand j'ai été si malade, c'te fièvre.

Les souvenirs lui revenaient, et avec eux, tant de visages du passé.

— Ramsay. Mais bon dieu, que vous est-il arrivé ?

Il en avait oublié la jeune fille – qui était tout ouïe –, son père et les autres. Il oubliait tout, sauf ce visage si familier. C'était le visage d'un homme qui se sait condamné, un homme qui a souvent vu la mort de près, et qui accepte son sort. On n'y lisait aucune peur.

— C'étions point ma place, commandant. Pas avec vous. Tout est terminé, réglé.

Il finit par se décider et passa sa chemise par-dessus tête.

— 'Vous d'mand'pardon, mademoiselle. Mais si vous aviez pas été là, j'crois qu'on aurait tiré.

Puis il se retourna, la lueur du couchant éclairait son dos. Adam lui demanda :

— *Pour quelle raison ?*

Il entendit la jeune fille étouffer un sanglot. Cela devait lui être encore plus pénible, à elle.

Le dénommé Ramsay avait été si cruellement fouetté que son corps n'avait presque plus rien d'humain. Certains lambeaux de chair n'avaient même pas encore cicatrisé.

Le marin remit sa chemise en place.

— Ça l'faisait jouir.

— Je suis désolé, Ramsay.

Il le prit soudain par le bras, sous le regard incrédule de l'enseigne de vaisseau Gulliver.

— Je verrai ce que je peux faire pour vous.

Puis l'homme disparut. Il n'y avait aucun espoir, et il devait le savoir. Pourtant, ces quelques mots signifiaient tant de choses, pour tous les deux.

— Nous sommes parés, commandant, fit Gulliver, fort mal à l'aise.

Mais avant que la chaise de bosco la fasse descendre le long de la muraille dans la chaloupe qui attendait, Adam dit à la fille de Saint-Clair :

— Parfois, on n'a pas le choix.

Se redressant, il se retourna vers les autres.

— Laissez aller ! On y va, les gars ! Il était redevenu le commandant.

VIII
TROP À PERDRE

Richard Bolitho s'éloigna des rayons du soleil qui perçaient à travers les fenêtres de *l'Indomptable* et appuya sa tête contre le haut dossier de son fauteuil. C'était un siège vaste et confortable, une *bergère*[1] que Catherine avait fait porter à bord lorsque le vaisseau avait hissé sa marque pour la première fois. Yovell, son secrétaire, était assis à sa table. Le lieutenant de vaisseau Avery se tenait près du banc de poupe et observait deux de leurs embarcations qui revenaient du brick *Alfriston,* lequel les avait ralliés à l'aube.

Tyacke s'était occupé personnellement de faire trouver des fruits frais. Comme il avait lui-même commandé un petit brick, il savait ce que cela représentait pour un équipage mené à la dure.

Lorsque *l'Alfriston* avait mis en panne en arrivant avec des dépêches, il avait été salué par un concert d'acclamations. Les officiers de quart, qui voyaient la claire-voie de l'amiral ouverte et qui soupçonnaient ces nouvelles d'être importantes pour lui, avaient rapidement fait taire tout le monde.

Tyacke avait pris lui-même la grosse sacoche en toile et était allé la porter à l'arrière.

Lorsque Bolitho lui demanda la raison de ces vivats, il lui répondit, impassible :

— Nous avons repris *La Faucheuse,* amiral.

Sir Richard jeta un coup d'œil à la haute pile de documents posés sur la table. Le rapport sur les recherches puis la capture de *La Faucheuse* était là, rédigé de la main même de Keen et non par un secrétaire. Manquait-il de confiance en ce qu'il

1 En français dans le texte. (NdT)

faisait, ou en ceux qui l'assistaient ? Il s'agissait d'un document privé et pourtant, en dépit de tous les sceaux et du secret, l'équipage de *l'Indomptable* connaissait son contenu, ou avait au moins deviné ce qui s'était passé. Sans être inhabituel, ce genre d'intuition n'était pas très fréquent.

Il entendait les grincements des palans, un bosco qui donnait des ordres au sifflet. On débarquait des vivres pour les transférer dans un canot de *l'Alfriston*. Il avait du mal à regarder les vastes étendues d'eau que l'on apercevait par les fenêtres. Son œil le faisait souffrir, et il avait envie de le frotter, même en sachant que cela lui était déconseillé. Il fallait qu'il s'y fasse, son état empirait.

Il essaya de se concentrer sur le compte-rendu minutieux qu'avait rédigé Keen sur la poursuite et la capture de *La Faucheuse*. Rien n'y manquait, pas même son désespoir lorsqu'il avait vu les otages exhibés sur le pont, bouclier humain destiné à protéger le bâtiment des pièces de la *Walkyrie*. Il vantait très généreusement la conduite d'Adam, son comportement envers les marins faits prisonniers, qu'ils fussent américains ou mutins.

Pourtant, tout son être se rebellait contre l'irruption du devoir à accomplir. Il y avait quelques lettres dans le sac que lui avait fait parvenir Keen, dont une de Catherine ; la première qu'il ait reçue depuis trois mois qu'il l'avait quittée à Plymouth. Il l'avait portée à ses lèvres et surpris au passage le discret coup d'œil de Yovell, puis avait respiré les traces de son parfum.

— Amiral, le dernier canot est en train de pousser, lui annonça Avery.

Il paraissait tendu, sur les dents. Peut-être attendait-il une lettre lui aussi, encore que Bolitho ne l'ait jamais vu en recevoir une seule. Il était comme Tyacke : on avait l'impression que seul le bord constituait son univers.

Il se replongea dans le volumineux rapport de Keen, relut ce qui concernait David Saint-Clair et sa fille retenus prisonniers à bord de *La Faucheuse*. Ils s'étaient fait prendre à bord d'une goélette, mais la rencontre n'était certainement pas fortuite. Saint-Clair était sous contrat de l'Amirauté. Keen indiquait qu'il allait visiter l'arsenal de Kingston ainsi qu'un chantier de

construction à York, où un vaisseau de trente était en voie d'achèvement. Apparemment, les travaux de finition avaient subi du retard à cause d'un conflit avec le responsable des gardes-côtes sur les Grands Lacs à qui devait en revenir le commandement. Saint-Clair, habitué à traiter avec les bureaucrates, espérait hâter les choses et parvenir à une heureuse conclusion. Les commandants de vaisseau de guerre avaient sans doute du mal à considérer comme digne d'intérêt un navire relativement modeste, mais, ainsi que Saint-Clair l'avait appris à Keen, ce navire tout neuf devait être le plus gros et le plus puissant de tous ceux qui servaient sur les lacs. Aucun bâtiment américain ne serait capable de lui tenir tête : les lacs seraient de nouveau sous le pavillon blanc. Seulement, si les Américains attaquaient et s'emparaient de lui, achevé ou non, les conséquences seraient désastreuses. Ce serait la fin du Canada septentrional en tant que province britannique. Un seul navire, et les Américains avaient sans doute appris son existence depuis le jour où l'on avait posé la quille. Au vu de ces éléments, la capture de Saint-Clair apparaissait comme un coup de malchance. Sa mission était également connue ; il fallait le supprimer. Bolitho songeait à ce terrible échange de tirs, à la fin tragique du *Royal Herald*. Ou encore, il devait mourir.

Il dit à Yovell :

— Faites passer la sacoche du courrier sur *l'Alfriston*. Il doit être impatient de s'en aller.

Il songeait au commandant du brick, tout sec. Il se demandait ce qu'il avait pu ressentir lorsqu'il avait appris la capture de *La Faucheuse ;* lorsqu'il avait su que son seul geste de résistance avait été de tirer dans l'eau.

Ozzard passa la tête :

— Le commandant descend, amiral.

Tyacke arriva et jeta un regard aux papiers qui jonchaient le bureau. Bolitho se dit qu'il était sans doute dans le même état que le commandant de *l'Alfriston*, impatient de remettre en route.

Il imaginait aisément ses vaisseaux sur l'océan vaste et vide : à deux cents milles dans le sud-ouest des Bermudes, les deux autres frégates, la *Vertu* et *L'Attaquante*, n'étaient que de

minces rais de lumière sur l'horizon opposé. Peut-être que s'ils n'avaient pas attendu, les Américains auraient attaqué le convoi regroupé, leurs puissantes frégates auraient détruit les navires ou les auraient contraints à se rendre, quoi que les bâtiments d'escorte aient pu tenter.

Une erreur, une perte de temps ? Ou bien les Américains avaient-ils deviné une fois encore leurs intentions ? Les sources de renseignement de l'ennemi n'avaient pas d'égal. Savoir ce que faisait Saint-Clair, comprendre que son implication constituait une menace directe pour leurs projets de plus grande ampleur. Tout cela concordait avec l'impudence dont ils avaient fait preuve en s'emparant de *La Faucheuse*. Ils avaient transformé leur victoire en une honte dont la nouvelle allait se répandre dans toute la Flotte, en dépit ou à cause des châtiments qui allaient frapper ceux qui s'étaient mutinés contre leur commandant et contre la Couronne.

Le convoi était désormais à bonne distance et devait se trouver en plein Atlantique. Sa vitesse était celle du bâtiment le plus lent, véritable supplice pour les frégates et les bricks d'escorte. Mais, sous peu de jours, il serait en sûreté.

Avant de quitter les Bermudes, Avery était descendu à terre pour rendre visite au second de *La Faucheuse,* soigné à l'hôpital militaire de Hamilton. Bolitho aurait aimé parler au seul officier survivant du bâtiment, qui était resté avec son commandant jusqu'à la conclusion brutale et macabre de cet incident. Mais *La Faucheuse* appartenait à son escadre. Il ne pouvait s'impliquer personnellement avec des hommes dont il serait amené à endosser les justifications.

Le commandant de *La Faucheuse* était un tyran, un sadique, termes que Bolitho n'utilisait jamais à la légère. On l'avait transféré d'un autre commandement pour faire de *La Faucheuse* un vaisseau fiable et efficace, et pour redorer sa réputation. Mais cette autre face de sa personnalité s'était très vite révélée. En fait, on l'avait peut-être placé là à cause de la brutalité dont il avait déjà fait preuve. Tout commandant naviguant isolément devait toujours garder en tête l'équilibre à conserver entre discipline et tyrannie. En cas de rébellion ouverte, il ne disposait que des effectifs chétifs de ses fusiliers.

Et même si elles étaient ainsi provoquées, de telles mutineries ne pouvaient être tolérées.

Tyacke lui demanda :

— Vos ordres, amiral ?

Bolitho se détourna de la lumière aveuglante. Yovell et Avery avaient disparu. Comme s'ils avaient compris, avec une délicatesse qui le touchait toujours autant, que Bolitho désirait rester seul avec son capitaine de pavillon.

— Je sollicite votre avis, James. Rentrer à Halifax pour essayer de savoir ce qui s'est passé ? Ou bien rester ici, en courant le risque d'affaiblir l'escadre ?

Tyacke passa une main sur ses cicatrices. La lettre destinée à Bolitho ne lui avait pas échappé, il s'était surpris à l'envier. *Si seulement…* Il songeait au vin que Catherine Somervell lui avait fait porter, et au grand fauteuil de cuir vert dans lequel Bolitho était assis. Tous ses cadeaux, qui évoquaient sa présence insistante dans la chambre. Avec une femme comme elle…

— Qu'y a-t-il, James ? lui demanda Bolitho. Vous me connaissez assez pour parler librement.

Tyacke chassa les pensées qui lui étaient venues, heureux de voir que rien n'en avait filtré.

— Je crois que les Yankees…

Il essaya de sourire, il se rappelait Dawes.

— … les Américains auront bientôt besoin d'agir. Ils ont peut-être même déjà commencé. Les renseignements que nous a fournis le contre-amiral Keen au sujet du propriétaire de ce chantier naval, ce Saint-Clair, le confirment. Quand nous disposerons de davantage de bâtiments, ainsi que l'Amirauté nous le promet dès que Bonaparte aura été enfin vaincu, ils seront soumis au blocus total de leurs côtes. Le commerce, le ravitaillement, les navires : il n'y aura plus rien de tout cela.

Il se tut, comme s'il arrivait à sa conclusion.

— J'ai discuté avec Isaac York. Il soutient que ce temps va persister – puis, après un nouveau sourire charmeur que même son horrible blessure ne pouvait faire ignorer : Et mon nouveau commis m'assure que nous avons encore assez de vivres pour un mois. Les gars vont peut-être grogner un brin, mais on s'en sortira.

— Nous poursuivons notre croisière ? C'est ce que vous me dites ?

— Écoutez, amiral. Si vous étiez à la place de l'un de ces puissants Yankees, avec de bons vaisseaux à votre disposition, même si ce sont ceux des Grenouilles, que feriez-vous ?

Voilà qui méritait réflexion. Bolitho hocha la tête, il imaginait parfaitement ces vaisseaux inconnus, aussi nettement que Borradaile les avait aperçus avec sa lunette. De gros bâtiments, solidement armés, soumis à nulle autre autorité que la leur.

— J'essaierais de tirer parti de ce suroît bien établi et je me rapprocherais du convoi, même là où il se trouve. Cela fait un bout de route, c'est risqué car on se lance ainsi dans l'inconnu. Mais je ne crois pas que notre homme l'ignore.

Ils entendirent des vivats étouffés sur le pont et Bolitho se leva de son fauteuil pour s'approcher des fenêtres de poupe.

— C'est *l'Alfriston* qui s'en va, James.

Tyacke l'observait avec affection et inquiétude. Chaque fois qu'il se disait : *Je connais cet homme*, il découvrait une nouvelle facette du personnage. Il remarqua que Bolitho protégeait son œil gauche, et sur ce profil en contre-jour se lisaient tristesse et introspection. Il devait penser à sa lettre embarquée sur le petit brick, parcourant des milles et des milles, transférée d'un bâtiment à un autre, jusqu'à ce que Catherine l'ouvre et en prenne connaissance. Peut-être songeait-il aussi à l'indépendance qui avait été la sienne lorsqu'il était jeune commandant, quand chaque jour était un nouveau défi et non un fardeau. C'était un homme fier, sensible, un homme que Tyacke avait vu prendre la main d'un adversaire mourant lors du dernier et plus grand combat de *l'Indomptable*. Un homme qui, ce jour-là, avait tenté de réconforter son maître d'hôtel lorsque le fils d'Allday s'était fait tuer. Il se souciait des gens, et ceux qui le connaissaient l'aimaient précisément pour cela. Et pourtant, il allait devoir ordonner d'envoyer les mutins de *La Faucheuse* se balancer au bout d'une vergue. Tyacke ne connaissait pas le commandant de ce bâtiment autrement que de réputation. Et cela lui suffisait amplement.

Bolitho interrompit sa contemplation de la mer.

— Je partage votre point de vue, James. Nous allons rester en croisière.

Il s'approcha de sa table et posa les mains sur les dépêches ouvertes qui y étaient posées.

— Une journée ou deux. Ensuite, le temps et les distances risquent de devenir un handicap – un sourire. Y compris pour l'ennemi.

Tyacke ramassa sa coiffure.

— J'enverrai les signaux nécessaires aux conserves lorsque nous changerons de route. Dans deux heures, amiral ?

Bolitho revint s'asseoir et laissa aller sa tête contre le dossier de cuir tiède. Il pensait au mois de mai en Cornouailles, à ce spectacle multicolore, aux myriades de jacinthes, à la mer qui étincelait… Juin arriverait vite. Il agrippa les accoudoirs de ce fauteuil qu'elle avait fait faire pour lui. C'était si long, si long…

Tous ces bruits familiers s'estompaient ; le soleil allait bientôt cesser de le tourmenter, le vent et le safran guidaient le bâtiment comme une bride.

Alors, et alors seulement, il reprit la lettre qu'il avait gardée dans la poche de sa vareuse. Il la porta à ses lèvres, comme elle aurait fait.

Puis il l'ouvrit avec grand soin, saisi comme chaque fois d'un sentiment d'incertitude, de crainte.

« Mon Richard bien-aimé… »

Elle était là, près de lui. Rien n'avait changé. Ses craintes l'abandonnaient.

Dans sa petite chambre isolée par une portière, le lieutenant de vaisseau George Avery, les pieds calés contre son coffre, contemplait le plafond. On entendait de temps à autre des bruits de pieds sur le pont détrempé : des hommes qui couraient reprendre le mou de quelque manœuvre courante.

Dehors, il faisait nuit noire ; le ciel était rempli d'étoiles, mais il n'y avait pas de lune. Il caressa un instant l'idée de monter sur le pont avant de renoncer. Ceux qui venaient prendre leur quart risquaient de penser qu'il les surveillait. Il jeta un coup d'œil à sa bannette qui bougeait doucement… non. Qu'avait-il donc ? Il n'avait aucune envie de dormir. S'il

s'assoupissait, ses doutes allaient vite revenir le tourmenter. Se rendre au carré ? Il savait qu'il y trouverait quelques insomniaques dans son genre, ou des joueurs à la recherche de partenaires pour une partie de cartes. Comme feu Scarlett, l'ancien second de *l'Indomptable* à l'époque où il naviguait seul, avant de porter la marque de Bolitho. Cet homme aurait tant aimé avoir un commandement, et c'était certainement un excellent officier, mais ses dettes croissantes l'avaient rendu fou. Il était incapable de cesser de jouer et avait désespérément besoin de gagner. Un peu plus tôt, Avery avait vu David Merrick, capitaine du détachement de fusiliers par intérim, installé au carré un livre sur les genoux pour échapper aux conversations. Mais son regard était perdu dans le vague. Son supérieur, du Cann, était mort le même jour que Scarlett et tant d'autres, mais sa promotion ne lui avait apparemment procuré aucun plaisir.

Il songeait à *l'Alfriston,* à cette lettre qu'il avait aperçue entre les pages d'un livre sur la table de Bolitho. Jalousie ? C'était plus profond que cela. Il avait même été privé d'un plaisir très simple, celui, de lire une lettre d'Unis à Allday, car ce dernier n'en avait reçu aucune. Avery savait qu'Allday était tout chamboulé par cette séparation, et qu'il ne parvenait pas à l'accepter. Avery l'avait vu sur le pont, dans l'après-midi, immobile et seul au milieu de tous les marins qui s'activaient. Il se tenait là où son fils avait été tué ; peut-être essayait-il de trouver un sens à tout ce qui s'était passé.

Il jeta un coup d'œil à son petit équipet et au cognac de prix qu'il y conservait. S'il commençait à boire maintenant, il ne saurait plus s'arrêter.

Les piétinements reprenaient de plus belle, là-haut. Le vaisseau changeait légèrement de cap et les haubans vibraient doucement. Et le lendemain, que se passerait-il ? Tard dans l'après-midi, le brick *La Merveille* s'était rapproché de l'amiral. Il avait aperçu deux voiles dans son nord, route est, pour autant que son commandant ait pu en juger. Il avait rallié plutôt que d'envoyer une brassée de signaux, et il avait bien fait. Un petit bâtiment aurait tourné casaque s'il avait su qu'il avait affaire à l'ennemi.

Mais ça pouvait changer pendant la nuit. Le tout se traduirait peut-être par une perte de temps : les vaisseaux avaient peut-être bifurqué, ou les vigies de *La Merveille* avaient été abusées et avaient vu ce qu'elles avaient envie de voir, ce qui était souvent le cas dans ces jeux du chat et de la souris.

Il se souvint de Bolitho, lors de leur première rencontre, encouragé ou troublé par une lettre de Catherine, impossible à dire. De façon assez inattendue, il lui avait parlé de son enfance à Falmouth, de la crainte que lui inspirait son père, le capitaine de vaisseau James Bolitho. Il lui avait dit n'avoir jamais douté ni remis en cause sa vocation d'officier de marine. Avery songeait pourtant que cela était sans doute moins vrai maintenant que jamais.

A propos des deux bâtiments que l'on venait de signaler, il avait commenté : « S'ils sont ennemis, ils ne savent sans doute pas que nous avons repris *La Faucheuse*. Cela dit, s'ils sont à la poursuite du convoi des Bermudes, je pense qu'ils vont se rapprocher de nous. Ils commencent à s'habituer au succès. Ce sera peut-être la fois de trop. »

On aurait pu croire qu'il parlait de quelqu'un d'autre, ou de nouvelles qu'il avait lues dans *La Gazette*. Avery avait regardé la vaste chambre, les pièces saisies de chaque bord, les livres, la jolie cave à vins aux armes des Bolitho, gravées sur le haut. C'était ce même endroit qui s'était retrouvé noirci et dévasté, ce jour où des hommes s'étaient battus à mort. Qu'eux aient survécu semblait tenir du miracle ou du hasard. S'il y repensait à présent, il allait sans doute trouver Bolitho toujours installé dans son fauteuil de cuir et plongé dans un de ses ouvrages, effleurant de temps en temps la lettre qu'il allait relire avant de se coucher.

Il se passa la main dans les cheveux et laissa ses souvenirs l'envahir. Comme si elle venait de faire irruption dans son petit réduit, le seul endroit où il était réellement seul.

Et s'ils ne s'étaient pas croisés ? Il hocha la tête comme pour chasser cette idée. Ce n'était qu'une partie de l'explication. *J'ai trente-cinq ans, je suis lieutenant de vaisseau et sans avenir, en dehors de servir cet homme auquel je suis plus attaché que je n'aurais cru humainement possible.* Le lieutenant de vaisseau

Scarlett, toujours lui, lui avait dit au cours de l'un de leurs échanges orageux qu'il attendait seulement d'être récompensé par une promotion, un commandement, si modeste fût-il. Et autrefois, cela aurait pu être vrai. Pour quelqu'un dans sa situation, il n'y avait apparemment pas d'autre issue, pas d'autre espoir. La tache indélébile de la cour martiale n'aurait jamais été effacée dans les hautes sphères de l'Amirauté.

Je ne suis ni un aspirant qui fait les yeux ronds, ni un jeune enseigne qui a le monde entier à découvrir. J'aurais dû m'arrêter là. M'arrêter et l'oublier… Elle devait sans doute en rire encore… Mais de seulement l'imaginer lui brisait le cœur.

J'aurais dû m'en douter. Un officier de marine qui avait fait la preuve de son courage au combat, qui s'était battu après avoir été blessé. Et dès qu'il était question de femmes, il redevenait un enfant, un innocent.

Tout cela n'allait pas s'effacer d'un coup. C'était quelque chose de si fort, si net. Quelque chose d'inévitable.

La maison était presque vide, la domesticité ne devait arriver qu'après avoir fermé la résidence du contre-amiral Robert Mildmay à Bath.

Lady Mildmay s'était montrée très calme. Qu'Avery s'inquiète pour sa réputation l'avait follement amusée. Elle lui avait assuré que son impressionnante gouvernante était d'une discrétion et d'une loyauté exemplaires. Quant au cuisinier, le seul autre occupant de la demeure, il était sourd comme un pot. Avery s'était depuis souvenu de ce qu'elle en disait, *loyal* et *discret*. Fallait-il y voir un double sens ? Comprendre qu'elle collectionnait les amants ? Il se frotta le front. Peut-être entretenait-elle d'autres hommes, en ce moment même ?

Il entendit des pas dans la coursive, les bottes du capitaine Merrick qui cliquetaient. Il devait faire la tournée de ses factionnaires et inspecter le moindre recoin, jusque dans les tréfonds de la coque, où l'on montait la garde nuit et jour. Encore un qui avait ses tourments intérieurs : incapable de trouver le sommeil, effrayé à l'idée de ce que ses rêves lui ramèneraient. Avery sourit tristement. Il était bien pareil.

Il souleva légèrement le volet de son fanal, mais au lieu de la petite flamme, ce qu'il vit, ce fut la grande flambée de cette

soirée-là. Elle l'avait pris par la main pour lui faire traverser la pièce.

— Cette nuit, il va faire froid, avait-elle dit.

Il avait tenté de l'effleurer, de lui prendre le bras, mais elle s'était éloignée pour le regarder. Ses yeux restaient dans l'ombre.

— Il y a du vin sur la table. Ce serait agréable, vous ne trouvez pas ?

Elle s'était penchée pour prendre les pincettes près de l'âtre.

— Laissez-moi faire.

Ils s'étaient agenouillés l'un à côté de l'autre pour contempler les escarbilles qui s'élevaient dans le conduit comme des lucioles.

— Je reviens, lui avait-elle dit.

Elle ne le regardait pas. Plus tard, il se dit qu'elle en était incapable.

La maison était un véritable tombeau ; la pièce ne donnait pas sur la rue et le bruit occasionnel des roues de charrettes n'arrivait pas jusque-là.

Avery n'avait aucune expérience des femmes, si ce n'est une brève aventure avec une Française qui venait visiter les prisonniers de guerre malades ou blessés. Il n'y avait eu aucun sentiment, uniquement un besoin insurmontable, une impression d'urgence qu'il avait ressentie comme dégradante.

Il ne parvenait toujours pas à comprendre ce qui s'était passé à Londres.

Elle avait surgi de l'ombre, entièrement vêtue de blanc ; ses pieds nus sur le tapis étaient la seule partie de son corps éclairée par les flammes qui dansaient.

— Me voici, *monsieur* Avery !

Elle avait éclaté de rire et, voyant qu'il se relevait :

— Vous m'avez parlé de votre amour – elle lui avait tendu les bras. Montrez-moi.

Il l'avait enlacée, doucement d'abord, puis d'une main plus ferme. Il sentait la courbe de son dos sous sa paume, il avait fini par comprendre qu'elle était nue sous sa robe vaporeuse.

Et, pour la première fois, il l'avait sentie frissonner, alors que son corps était tout tiède, brûlant même. Il avait essayé de

l'embrasser, mais elle cachait son visage dans son épaule en répétant : « Montrez-moi. »

Il avait empoigné sa robe et, quelques secondes plus tard, elle était dans ses bras. Il aurait été incapable de se maîtriser, même si ses sens le lui avaient permis. Il l'avait portée jusqu'au grand lit, s'était agenouillé pour l'embrasser du cou à la taille. Elle avait relevé la tête pour le regarder tandis qu'il se défaisait de ses vêtements. Sa chevelure dorée brillait à la lumière. Puis elle était restée là, bras écartés, comme crucifiée.

— Montre-moi !

Elle avait résisté lorsqu'il avait tenté de lui maintenir les poignets ; elle s'était débattue, le dos arqué, puis il l'avait forcée à rester allongée. Il la voulait, ne pouvait plus attendre, voulait laisser libre cours à son désir.

Elle était prête et l'avait attiré à elle. Passionnée, tendre, expérimentée. Elle l'avait serré de toutes ses forces en elle jusqu'à ce qu'ils retombent tous deux épuisés.

Elle lui avait murmuré :

— Ça, c'est de l'amour, *monsieur* Avery.

— Je dois partir, Susanna.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom.

— Attends, buvons d'abord du vin.

Elle s'était soulevée sur un coude, sans même faire semblant de se couvrir. Elle n'avait pas davantage résisté quand il avait essayé de la caresser ; elle s'était cambrée, provocante, pour faire croître encore son désir. Il avait compris qu'il ne pourrait pas la quitter. Aux premières lueurs de l'aube, ils avaient enfin bu un peu de vin puis étaient revenus s'accroupir près du feu qui se mourait.

Ensuite, tout avait été confus, irréel. Il avait pris ses vêtements à tâtons. Elle, debout, l'avait regardé : nu, avec seulement son haut-de-forme sur la tête. Il l'avait embrassée une dernière fois, incapable de trouver ses mots. Son corps et son âme n'étaient pas encore remis de ce rêve impossible devenu réalité.

— Je t'ai promis une voiture, lui avait-elle murmuré.

Il l'avait serrée encore contre lui.

— Ça ira, je serais capable de voler jusqu'à Chelsea !

Leurs adieux avaient été pénibles, presque gênants.

— Je suis vraiment désolé si je t'ai fait mal, Susanna. Je suis… maladroit.

Elle avait souri.

— Tu es un homme, un vrai.

Il aurait pu lui demander de lui écrire, mais pour rester honnête, il ne l'avait pas fait. La porte s'était refermée, il avait descendu les escaliers jusqu'à l'entrée. Quelqu'un avait allumé des bougies en prévision de son départ. *Loyal* et *discret*.

On frappa à la portière de toile, ce qui le fit sursauter. C'était Ozzard, un petit plateau sous le bras. Avery crut un instant qu'il avait parlé tout haut, qu'Ozzard l'avait entendu. Mais l'homme lui dit simplement :

— Sir Richard vous présente ses compliments, commandant, il souhaite vous voir chez lui.

— J'arrive.

Avery referma la porte et se mit à la recherche d'un peigne. Cet Ozzard, ne fermait-il jamais l'œil ?

Il s'assit et fit une grimace piteuse. Elle en riait peut-être, mais elle devait toujours s'en souvenir.

Il avait été encore plus bête qu'il n'aurait cru possible. Mais il n'oublierait jamais.

Il sourit. *Monsieur Avery*.

Le capitaine de vaisseau James Tyacke entra dans la grand-chambre où il examina tous ces visages familiers. Ses yeux s'adaptèrent rapidement à la lumière, après l'obscurité qui régnait sur la dunette où il n'y avait guère que la petite lueur de l'habitacle pour percer la nuit.

Bolitho était debout près de sa table, les mains sur une carte. Avery se tenait à ses côtés, le gros Yovell était assis devant une table plus petite, sa plume posée sur quelques papiers. Ozzard passait de temps à autre pour verser du café dans les tasses, mais restait silencieux comme à son habitude, ne trahissant les sentiments qui l'agitaient qu'en dansant à peine d'un pied sur l'autre.

Et puis, celui dont la grande silhouette se découpait devant les vitres épaisses, Allday, un sabre nu dans une main et un

chiffon dans l'autre, qu'il utilisait pour astiquer lentement la lame, comme Tyacke l'avait vu faire si souvent. Le chêne de Bolitho : seule la mort réussirait à les séparer. Mais il chassa cette pensée.

— L'équipage a pris son repas, amiral. J'ai fait le tour du bord pour parler tranquillement avec mes gens.

Bolitho se dit qu'il n'avait guère dû dormir, mais il était paré, que son amiral ait tort ou non. Il avait même pris en compte cette possibilité. L'équipage avait été réveillé de bonne heure, mais on n'avait pas encore rappelé aux postes de combat. Rien de pire pour le moral que de découvrir que l'ennemi vous a doublé ou a deviné vos intentions, et que la mer est vide.

Mes gens. Cela aussi, c'était bien Tyacke. Il faisait allusion à ceux qui constituaient l'épine dorsale du vaisseau, les officiers mariniers, tous expérimentés et aguerris, comme Isaac York, le maître pilote, Harry Duff, maître canonnier, ou encore Sam Hockenhull, leur solide gaillard de maître bosco. Des hommes qui avaient grimpé durement tous les échelons, comme le commandant de *l'Alfriston*, cet homme d'apparence si négligée.

Comparés à eux, les officiers avaient l'air d'amateurs. Même Daubeny, le second, était plutôt jeune pour sa fonction. Il n'y aurait pas accédé aussi rapidement, n'eût été la mort de son prédécesseur. Cela dit, ce combat féroce, huit mois auparavant, lui avait apporté une maturité dont il était apparemment le premier surpris. Il y avait également Blythe, le benjamin, aspirant tout juste promu. Un brin crâneur et très sûr de lui, mais même Tyacke avait réussi à surmonter sa répugnance et à lui dire qu'il s'améliorait. Enfin, tout doucement.

Et Laroche, avec sa tête de petit cochon, qui avait eu droit à un coup de gueule de son commandant lorsqu'il avait été chargé d'un détachement de presse. Lui aussi manquait d'expérience, si ce n'est l'engagement contre *l'Unité*.

Tyacke reprit :

— Les nouveaux embarqués se sont fort bien comportés, amiral. Tout comme les gens de la Nouvelle-Ecosse : je suis content qu'ils soient de notre côté plutôt que du côté de l'ennemi !

Bolitho étudiait la carte, les sondes et quelques notes de calculs qu'il tenait à la main. La rencontre des vaisseaux, ce que l'ennemi avait en tête, toutes choses inutiles s'il ne se passait rien au lever du jour.

S'agissant du vent, York avait vu juste. Il restait bien établi de secteur sud-ouest et le bâtiment, sous voilure réduite, avançait correctement. Lorsqu'il était monté sur le pont, il avait pu voir les embruns voler comme des fantômes et jaillir au-dessus de la guibre décorée de son lion dressé. Avery lui demanda :

— Vont-ils se battre ou se retirer, sir Richard ?

Il vit les yeux gris de l'amiral se tourner vers lui, en éveil ; on n'y décelait aucune trace de fatigue ni du moindre doute. Bolitho était rasé de frais et Avery se demanda de quoi il avait pu bien parler avec Allday pendant que le gros maître d'hôtel maniait son rasoir avec autant d'aisance que s'il avait fait plein jour.

Sa chemise était à moitié déboutonnée et Avery avait aperçu un éclair d'argent quand il s'était penché. Le médaillon dont il ne se séparait jamais.

Bolitho haussa les épaules.

— S'ils n'ont pas déjà viré de bord pour gagner un port quelconque, ils n'ont plus guère le choix, si vous voulez mon avis – il leva les yeux vers les barrots. Aujourd'hui, le vent est notre allié.

Avery regardait autour de lui, il se sentait en paix, maintenant qu'il était en leur compagnie. Du coup, ce qu'allait leur apporter le jour devenait secondaire. Il entendait le gréement vibrer dans les graves et, de temps à autre, le grincement des poulies ; il imaginait le bâtiment s'appuyer sous le vent. Il savait qu'il en était de même pour Bolitho.

Tyacke, quant à lui, voyait sans doute les choses d'une autre manière, mais pour en arriver aux mêmes conclusions. Combien de fois son vaisseau avait-il vécu ce genre de situation ? Il avait trente-six ans de service, et les batailles au cours desquelles il s'était illustré avaient écrit l'histoire : la Chesapeake, les Saintes, Aboukir et Copenhague. Tant de marins et tant de souffrances. Tyacke éprouvait désormais une grande fierté qu'il avait peine à

cacher pour ce vaisseau qu'il avait eu du mal à accepter. *Et il n'a jamais été vaincu.*

Bolitho reprit soudain :

— Et votre aide, ce George – Mr l'aspirant Carleton –, un bon élément, n'est-ce pas ?

Avery jeta un coup d'œil à Tyacke qui se contenta d'esquisser un sourire.

— C'est vrai, amiral. Il dirige très bien ses timoniers et espère obtenir une promotion. Il a dix-sept ans.

La question l'avait pris au dépourvu. Il ne savait jamais exactement où Bolitho voulait en venir, ni dans quel but.

— Il est sacrément plus calme que Mr Blythe, compléta Tyacke.

Bolitho les sentait tous se détendre, sauf Ozzard. Ce dernier écoutait, il voulait *savoir*. Il allait descendre, aussi bas que possible dans les fonds, dès que l'on échangerait les premiers coups de canon. Il devrait être à terre, songeait Bolitho, loin de cette existence. Et pourtant, il savait bien qu'il n'avait nul endroit où aller, personne pour l'accueillir. Même lorsqu'ils étaient en Cornouailles, où Ozzard disposait de sa chaumière sur la propriété, il était toujours seul.

— Vous allez m'envoyer le jeune Carleton dans la mâture, reprit Bolitho.

Il sortit sa montre et souleva le couvercle. Tyacke avait deviné ses pensées.

— Moins d'une heure, amiral.

Bolitho jeta un regard à sa tasse vide et entendit Ozzard suggérer :

— Je peux vous en refaire une cafetière, sir Richard.

— Je crois que cela va attendre.

Et il tourna la tête en entendant un bruit à peine audible par-dessus le grondement de la mer. Un homme éclatait de rire. Ce n'était rien ou presque, mais cela lui fit penser à la malheureuse *Faucheuse* : là-bas, point de rires. Il revoyait comme si c'était hier ce soir où Tyacke avait entraîné dans les entreponts l'aspirant Blythe, si arrogant. Il l'avait emmené voir les postes qu'occupaient marins et fusiliers pour lui montrer ce qu'il appelait « la véritable force d'un vaisseau ». Cela s'était

passé avant la bataille. C'est cette force qui l'avait emporté ce jour-là. Il songeait à la souffrance d'Allday. Quel prix avait-il fallu payer…

— Si nous nous battons, reprit-il, nous ferons de notre mieux.

Pendant un instant, ce fut comme s'il entendait la voix de quelqu'un d'autre.

— Mais n'oublions jamais ceux qui dépendent de nous, car, eux, ils n'ont pas le choix.

Tyacke prit sa coiffure.

— Je ferai éteindre les feux de la cambuse en temps voulu, sir Richard.

Bolitho s'était tourné vers Avery.

— Allez dire deux mots à votre Mr Carleton.

Il referma sa montre, mais la garda en main.

— James, vous pouvez les prévenir tout de suite. La journée va être agitée.

Tandis qu'Ozzard ramassait les tasses et que les autres disposaient, Bolitho s'adressa à Allday :

— Parfait, mon vieux. Pourquoi ici, ce point minuscule sur l'océan ? Sommes-nous condamnés à nous battre ? Voilà ce que vous vous demandez sans doute.

Allday tint le vieux sabre à bout de bras pour l'examiner et inspecta soigneusement le fil de la lame.

— C'est comme toutes les autres fois, sir Richard. Il fallait que ça se fasse. C'est tout – puis il sourit, son naturel reprit le dessus. Peu importe, nous vaincrons.

Sa belle humeur était revenue.

— Voyez-vous, sir Richard, nous avons tous les deux trop de choses à perdre – il remit la lame dans son fourreau. Et Dieu garde ceux qui essaieront de nous l'enlever !

Bolitho s'approcha de la lisse de dunette pour s'y raccrocher en regardant le grand mât qui, toile bien tendue, le dominait. Il était pris de frissons. Ce n'était pas le froid, non, c'était la conscience instinctive du danger imminent, après une vie entière passée à la mer. Les voiles étaient plus claires, mais on ne voyait pas l'horizon. Les seuls mouvements qu'il parvenait à

distinguer derrière le fouillis des manœuvres et les voiles semblaient flotter dans le vide au-dessus du vaisseau et se déplacer avec lui, comme un oiseau de mer isolé. C'était sa marque, la Croix de saint Georges, rouge sur fond blanc, qui serait hissée jour et nuit tant qu'il exercerait son commandement. Il songea à la lettre serrée dans la poche de son manteau, il avait l'impression d'entendre sa voix. *Mon amiral d'Angleterre*.

Il avait encore dans la bouche le goût amer du café et se demanda pourquoi il avait renoncé à prendre quelque chose de solide. Tension ? Inquiétude ? Certainement pas la peur, en tout cas. Il se prit à sourire. Peut-être ne serait-il bientôt plus capable d'identifier ce genre d'émotion.

Des silhouettes s'activaient autour de lui, les hommes prenaient garde à ne pas troubler sa solitude. Il aperçut Isaac York qui dépassait d'une tête ses adjoints et dont la chevelure grise volait au vent : un homme précieux et costaud. Bolitho savait qu'il avait tenté d'aider Scarlett lorsqu'il avait appris que ce dernier avait accumulé des dettes au jeu. Les pantalons blancs des officiers et des aspirants émergeaient dans l'obscurité persistante. Il sentait qu'ils se préparaient à ce qui les attendait en ce jour, chacun à sa manière.

S'approchant de l'habitacle, il jeta un coup d'œil à la rose qui s'agitait. Nord-est quart nord, vent toujours bien établi par bâbord. Loin au-dessus de lui, des gabiers travaillaient à la recherche d'un cordage usé ou de poulies en mauvais état. Ils y montraient la sûreté de marins expérimentés.

Tyacke se tenait sous le vent, mince silhouette se découpant sur fond d'écume, cette masse crémeuse soulevée par l'étrave. Il aperçut quelqu'un qui montrait quelque chose de son long bras. Il imagina Daubeny écouter attentivement. Ils étaient aussi différents l'un de l'autre que ce que l'on pouvait imaginer, mais le mélange fonctionnait bien : Tyacke avait un talent particulier pour expliquer ce qu'il voulait à ses subordonnés sans y mettre ni irritation ni sarcasme. Au tout début, les hommes le craignaient et ses cicatrices hideuses leur inspiraient la plus grande répulsion ; sentiments qu'ils avaient su finalement

surmonter pour former un équipage dont il avait tout lieu d'être fier.

Deux aspirants parlaient à voix basse, puis levèrent la tête. S'abritant les yeux, il les imita et découvrit sa marque dont la croix rouge se détachait maintenant, très nette et de couleur vive sous les premiers rayons de l'aube.

— Ohé du pont !

C'était la voix de Carleton, nette et forte : il se servait d'un porte-voix.

— Voile par le travers bâbord !

Un silence. Le jeune aspirant était certainement en train de demander son opinion à la vigie. Tyacke prenait toujours grand soin à choisir ses « yeux », des marins expérimentés dont la plupart avaient vécu longtemps à bord des bâtiments sur lesquels ils servaient, ou qu'ils combattaient.

Carleton les héla encore :

— C'est *L'Attaquante*, commandant !

Il semblait presque déçu de ne pas avoir été le premier à voir l'ennemi. Cette frégate était un sixième-rang, parmi les moins grosses de sa catégorie, armée de seulement vingt-huit pièces. Bolitho fronça les sourcils. Elle était de la même taille que *La Faucheuse,* mais si différente. Il revoyait son commandant, George Morrison, rude homme du Nord originaire des bords de la Tyne. Mais lui ne se montrait pas sadique : sa peau de bouc était l'une des plus vides de toute l'escadre.

Avery nota calmement :

— Il devrait bientôt apercevoir la *Vertu,* amiral.

En se retournant, Bolitho remarqua que la lumière commençait à sculpter des ombres sur son visage.

— Peut-être bien. Nous avons dû nous éloigner pendant la nuit, cela ne va pas durer.

Il savait qu'Allday était tout près : là où son fils était tombé.

Il chassa cette pensée. Il devait se concentrer sur la journée à venir. *L'Attaquante* était à son poste, ou le rejoindrait bientôt. La seconde frégate, la *Vertu,* portait trente-six canons. Son commandant était Roger McCullom, un peu le même genre de caractère que Dampier, commandant de *La Fringante* avant

qu'Adam lui succède. Tout feu tout flammes et très aimé, mais avec une forte tendance à l'imprudence. Que ce soit dans le but d'impressionner ses hommes ou à son profit, c'était là une attitude dangereuse, comme Dampier lui-même l'avait appris à ses dépens.

Sam Hockenhull, le bosco, était venu à l'arrière pour discuter avec le second. Bolitho avait remarqué qu'il prenait grand soin d'éviter Allday, lequel lui en voulait encore d'avoir envoyé son fils sur la dunette, le jour où il s'était fait tuer. La dunette et le gaillard d'arrière constituaient toujours des cibles de choix pour les tireurs d'élite ennemis comme pour les espingoles, en combat rapproché. C'est là que commençaient et finissaient l'autorité et le cœur du commandement. Ce n'était la faute de personne, et Hockenhull s'en voulait probablement, même si aucun des deux n'en avait jamais dit un mot.

Bolitho sentait que ses marins s'impatientaient, bien que le pic de tension et de leur appréhension soit passé. Ils ne seraient réellement soulagés que plus tard, lorsqu'ils auraient le temps d'y repenser. Pour le moment, ils étaient frustrés de voir que la mer restait vide. Comme si on les avait trompés.

Et puis il y avait le soleil, enfin, qui dessinait une mince ligne sombre et métallique à l'horizon. Bolitho aperçut pour la première fois les voiles de *L'Attaquante* et la tache de couleur presque imperceptible de sa flamme bien tendue en tête du grand mât.

Quelqu'un étouffa un cri, on venait d'entendre une détonation rouler en écho entre les moutons. Un seul coup, mais qui se répercuta pendant de longues secondes, comme dans une galerie de mine ou un long tunnel.

Tyacke arriva sur-le-champ.

— Signal, sir Richard. De la *Vertu*. Elle les a en vue !

— Envoyez de la toile, lui ordonna Bolitho. Ensuite, dès que…

Il fut coupé par la voix de Carleton qui les hélait des hauts :

— Ohé du pont ! Deux voiles en vue dans le nordet !

Puis il y eut d'autres détonations, plus fortes cette fois-ci.

La voix de Tyacke se fit entendre et réussit à calmer les hommes inquiets :

— Du monde en haut, monsieur Daubeny ! A établir les cacatois !

Et à York :

— La barre dessous, abattez de deux quarts !

Il se frottait les mains.

— Maintenant, les gars, il va s'envoler !

Ils entendaient encore des départs sporadiques mais très nets. Deux bâtiments, peut-être davantage. Tyacke se tourna vers Bolitho qui lui dit :

— Dès que vous serez paré, commandant.

Puis il leva la tête pour observer les cacatois qui jaillissaient de leurs vergues, intensifiant leurs efforts sur les mâts et le gréement.

— Faites battre tambour et rappelez aux postes de combat, monsieur Daubeny, je vous prie !

Daubeny ne le quittait pas des yeux, il revivait ce qu'il avait déjà vécu et essayait d'imaginer l'avenir.

Les tambours du détachement de fusiliers étaient en place sous la poupe. Au signal de leur sergent, ils se mirent à battre, bruit familier qui se perdit bientôt dans celui des piétinements. Les hommes qui n'étaient pas de quart se formèrent en équipes, chacun sachant précisément ce que l'on attendait de lui. Bolitho restait parfaitement immobile, ne perdant pas une miette de ce qui se passait autour de lui dans un ordre parfait. Le résultat de mois d'exercices et de répétitions, le résultat aussi de l'exemple de Tyacke.

Sous ses pieds, on allait entièrement vider la grand-chambre comme tout le reste du vaisseau. On allait plier les portières, effacer ce que chaque endroit pouvait avoir d'un peu personnel, jusqu'à ce que le vaisseau soit entièrement dégagé de l'étrave à la poupe. Un bâtiment de guerre.

— Parés aux postes de combat, commandant !

Daubeny se tourna vers son commandant.

— C'est bien, répondit Tyacke – puis il s'adressa à l'amiral de manière un peu plus formelle : La *Vertu* a engagé l'ennemi et elle est isolée, sir Richard.

Bolitho resta silencieux. McCullom n'était pas du genre à patienter. Ce serait un combat singulier, comme au bon vieux

temps ; ce serait à celui qui saurait saisir sa chance comme n'importe quel commandant de frégate. La voix de Carleton vint les déranger :

— Troisième voile en vue, commandant ! Il y a de la fumée !

— Montez, George, lui ordonna Bolitho. Essayez de voir ce que vous pourrez.

Avery le regarda s'élancer dans les enfléchures. Un peu plus tard, il devait se rappeler la tristesse qu'il avait lue dans ses yeux, comme s'il pressentait quelque chose.

Les tirs redoublaient, Bolitho aperçut de la fumée pour la première fois, qui faisait une sorte de tache sale sur les eaux bleu sombre. On sentait le pont de *l'Indomptable* partir à la gîte et plonger en tremblant lorsque ses quatorze cents tonnes heurtaient une lame de front. Les vergues semblaient se courber tels des arcs gigantesques ; toutes les voiles étaient pleines, haubans et étais raidis sous la haute pyramide de toile.

— Je fais charger, amiral ?

Tyacke avait l'œil à tout, y compris dans les hauts où un homme avait manqué lâcher prise alors qu'il assurait l'un des filets mis à poste pour protéger les canonniers des chutes d'espars.

Bolitho jeta un regard à la flamme. Tendue comme une flèche. L'ennemi ne pouvait être plus rapide que ce bâtiment, il n'avait pas non plus le temps de gagner au vent. McCullom avait dû comprendre tout cela et en tirer les conséquences, même s'il courait un risque. Un pari.

— Oui, chargez, mais sans mettre en batterie. La *Vertu* nous a permis de gagner du temps. Nous allons le mettre à profit !

Mais Avery cria :

— La *Vertu* a perdu son mât de hune, amiral ! Elle se bat contre deux frégates !

Le reste disparut dans le brouhaha. Les canonniers, solidement campés sur le pont sablé de frais, grognaient rageusement en regardant le grand mât. Ils avaient l'air ébranlé, mais ne semblaient pas avoir peur. Là, c'était différent. La *Vertu* était une des leurs.

Bolitho détourna les yeux. *Mes hommes*.

Encore des explosions, Avery revint sur la dunette.

— Elle ne peut pas espérer continuer longtemps comme ça, amiral.

— Je sais.

Il avait répondu d'un ton sec, furieux contre lui-même du prix qu'ils étaient en train de payer et qui était déjà trop élevé.

— Signalez à *L'Attaquante*, rapprochez-vous de l'amiral.

Tandis qu'Avery criait ses ordres aux timoniers, il ajouta :

— Et hissez *combat rapproché !*

C'était si facile à dire. Il effleura le médaillon sous sa chemise.

Que la Providence te guide.

Un point minuscule sur l'océan, voilà ce qu'il avait dit à Allday.

Il se retourna pour inspecter le vaisseau sur toute sa longueur, examinant chaque équipe de pièce, les officiers au pied des mâts, puis, tout au loin, le lion aux pattes dressées, prêt à frapper.

Pour lors, la mer était plus calme, d'un bleu plus sombre, le ciel était vide de nuages sous les premiers rayons du soleil.

Il agrippa le sabre qui pendait à son côté en essayant de ressentir quelque chose, une émotion. L'heure n'était plus aux *peut-être* ni aux *éventuellement*. Comme toutes les autres fois, le moment était venu. *Maintenant*.

Et devant lui, l'ennemi.

IX

UN CAPITAINE DE PAVILLON

Bolitho attendit que les bossoirs se redressent après le passage d'une lame et leva sa lunette. La mer, couverte de milliers de miroirs, scintillait. L'horizon nettement dessiné avait quelque chose de rigide.

Il fit pivoter très lentement son instrument jusqu'à tomber sur les vaisseaux aux prises et qui changeaient de forme dans des volutes de fumée.

— *L'Attaquante* a pris son poste, amiral, annonça Avery.

Il ne voulait pas déranger Bolitho qui se concentrait.

A pris son poste. Il avait l'impression que l'aperçu ne remontait qu'à quelques minutes. Peut-être le temps s'était-il arrêté et la réalité se réduisait-elle aux trois bâtiments.

La *Vertu,* qui se battait toujours courageusement, avait engagé l'ennemi des deux bords. Ses bordées restaient régulières et bien cadencées en dépit de ses voiles qui pendaient en lambeaux et des trous béants dans le gréement qui révélaient l'étendue des avaries qu'elle subissait.

Deux grosses frégates. Il distinguait le pavillon américain à la corne du bâtiment de tête de ligne et les langues de feu orangées qui jaillissaient de la muraille. Ses pièces tiraient sans relâche.

L'adversaire le plus proche abandonnait le combat, la fumée qu'il dégageait enveloppait son adversaire comme pour l'engloutir. Ses voiles battaient, mais sans être en désordre : il changeait de cap. Il était en train de virer de bord. Bolitho essayait de préciser ce qu'il ressentait. Non, ni satisfaction ni anxiété. Ce vaisseau voulait se battre, il ne fuyait pas. Il essayait simplement de prendre autant de vent que possible et d'en faire bon usage.

S'il avait tenté de rompre et de rester au large, *l'Indomptable* l'aurait rattrapé sans peine et aurait eu le temps de le balayer plutôt deux fois qu'une avant que son commandant ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

C'est ce qu'aurait fait Adam. Il esquissa un sourire. *C'est ce que j'aurais fait.*

Il appela l'un des aspirants :

— Venez ici, monsieur Blissett !

Il attendit que le jeune homme arrive puis appuya la lunette sur son épaule. Il surprit l'aspirant qui faisait un clin d'œil à un camarade. *T'as vu ? C'est moi qui aide l'amiral !*

Mais Bolitho l'oubliait, lui et les autres, tandis qu'il observait deux volées de pavillons s'élever à la vergue de l'autre frégate. Elle était en train d'engager la *Vertu* qui la défiait et les trous dans ses voiles montraient que tout ne jouait pas en faveur de l'ennemi.

Il passa la manche sur son œil gauche, irrité de devoir s'interrompre. Le signal était en cours d'aperçu, le vaisseau qui engageait était le plus ancien des deux. Presque certainement, ce même commandant qui avait trompé *La Faucheuse,* l'amenant à se rendre et pis encore. Celui qui avait l'intention de chasser le convoi comme il l'avait sans doute déjà fait en d'autres occasions. Et c'étaient peut-être ses pièces qui avaient détruit le *Royal Herald,* ce transport. *Le visage dans la foule.*

Isaac York s'exclama, pas content du tout :

— Nous verrons ça, monsieur Essex !

Bolitho fit tourner sa lunette. Il sentait l'épaule du jeune homme trembler : excitation, peur, ou un mélange des deux.

La frégate était presque en inclinaison nulle et gîtait légèrement ; elle brassait ses vergues pour changer d'amure. Elle allait se retrouver en route de collision. Tyacke avait dû voir venir, se mettre à la place de l'autre commandant car il avait ordonné à York d'abattre de deux rhumbs. De toute manière, ils gardaient l'avantage du vent. L'empoignade allait être sévère et peut-être même décisive.

La frégate ennemie tentait de remonter au vent, puis ses voiles se gonflèrent lorsqu'elle prit son nouveau cap.

Bolitho entendit Tyacke qui disait, presque pour lui : « Cette fois, je te tiens ! »

— *Fusiliers, tenez-vous prêts !*

C'était Merrick, un bon officier, mais qui avait toujours été sous la coupe de Du Cann, démembré par un pierrier en conduisant ses hommes à l'abordage de l'américain. En ce moment, alors qu'il mettait son équipage en place, Merrick entendait-il encore sa voix ?

Il refit pivoter sa lunette, il avait les lèvres sèches. La *Vertu* dérivait sous le vent, visiblement désemparée. Son appareil à gouverner avait été emporté et ce qu'il lui restait de voiles fouettait l'air, si bien que l'on eût dit des pavillons déchiquetés.

Tyacke, encore :

— Batterie tribord, monsieur Daubeny ! Ouvrez les sabords !

Des coups de sifflet. Bolitho imaginait les mantelets qui se soulevaient comme des yeux menaçants tout le long de la muraille tachetée d'embruns.

— *En batterie !*

Bolitho laissa retomber sa lunette et glissa un mot de remerciement à l'aspirant. Il dit à Allday qui le regardait :

— Le commandant le plus ancien se tient à l'écart, pour l'instant.

Tyacke vint le rejoindre et s'exclama, furieux :

— Il laisse quelqu'un d'autre faire le boulot, ce jean-foutre !

La frégate toujours en rapprochement lâcha une volute de fumée et, quelques secondes après, un boulet s'écrasa devant le boute-hors de *l'Indomptable*.

— Commandant, vous pouvez réduire la toile, lui dit Bolitho.

Il aurait aussi bien pu s'adresser à un inconnu.

Tyacke hurlait des ordres à ses officiers, tandis que, loin au-dessus du pont qui gîtait, les gabiers se démenaient pour maîtriser la toile, criant entre eux comme ils l'avaient fait si souvent au cours d'exercices et de concours sans fin, un mât opposé à l'autre. Bolitho se raidit. C'était toujours la même chose : la grand-voile ferlée pour réduire les risques d'incendie, mais qui laissait les canonniers et marins qui déhalaient sur les bras ou qui souquaient sur les drisses exposés et vulnérables.

Il se tourna vers la *Vertu* qui dérivait toujours. Si elle en réchappait, il faudrait des mois pour la réparer et la remettre en état de naviguer. La plupart de ses marins ne verraient pas ce jour, ni aucun autre jour, d'ailleurs.

Mais son pavillon flottait toujours, hissé à bloc, plein de panache, à une vergue indemne. A travers la fumée, il distinguait quelques hommes grimpés sur les passavants à moitié démolis. Ils poussaient des vivats à l'approche de *l'Indomptable*.

Avery en détacha les yeux à grand-peine en entendant Bolitho lui dire :

— Vous voyez, ils sont encore capables de crier !

Il passa une main sur son visage, mais Avery avait eu le temps d'y lire peine et compassion.

Tyacke se pencha à la lisse comme s'il voulait manœuvrer son bâtiment à lui tout seul.

— Sur la crête, monsieur Daubeny !

Il dégaina son sabre et le brandit au-dessus de sa tête jusqu'à ce que Daubeny ait compris qu'il lui parlait.

— Monsieur York, dès que vous serez paré !

York leva la main pour faire l'aperçu.

— La barre dessous ! Tiens bon comme ça !

Répondant au vent de trois quarts arrière, *l'Indomptable* vira légèrement et sans effort. Son boute-hors défila sur son adversaire comme une lance brandie.

— En route au nordet, commandant !

— *Feu !*

Dans un ordre parfait, une pièce après l'autre, la bordée jaillit en tonnerre de l'étrave à la poupe. Le vacarme était si effroyable, après le combat qui s'était déroulé à bonne distance, que les marins attelés aux bras manquèrent lâcher prise alors qu'ils se jetaient de tout leur poids pour brasser les vergues, pour maîtriser le vent. La frégate avait attendu, soit qu'elle ait voulu se rapprocher, soit qu'elle ait anticipé la première manœuvre de Tyacke. Mais qu'elle attende une seconde ou une heure, c'était déjà trop tard, avant même que tout ait commencé.

Bolitho vit la bordée de *l'Indomptable,* chargée à la double, s'écraser sur l'autre vaisseau et l'imagina en train de tituber, touchant le fond. Il voyait de gros trous dans les voiles, le vent s'y engouffrait déjà et commençait à tout déchirer. Des débris de gréement et d'enfléchures pendaient par-dessus bord et plus d'un sabord était vide, aveugle. La pièce libérée était rentrée en abord et y semait des ravages.

— *Les lumières ! Écouvillonnez, chargez ! En batterie !*

Alors que l'ennemi tirait, les servants se remirent à l'ouvrage avec une hargne qu'ils avaient du mal à maîtriser.

Les chefs de pièce se tournèrent vers l'arrière où Tyacke se tenait, debout, observant l'autre frégate. Peut-être parvenait-il à oublier tout ce qui n'était pas l'instant présent et son devoir ; apparemment, il ne s'aperçut même pas qu'un branle se faisait déchiqueter par un éclis de bois, à quelques pas de lui.

Bolitho sentit la coque trembler quand le métal de la frégate frappa sa cible. La distance diminuait rapidement, des hommes couraient pour brasser les vergues, un officier agitait son sabre, Tyacke laissa tomber son bras et les pièces partirent au recul dans leurs palans une fois encore. A travers le fouillis sombre des enfléchures et des haubans, la frégate américaine semblait foncer sur le flanc de *l'Indomptable,* mais c'était une illusion et la mer qui bouillonnait entre les deux bâtiments était aussi brillante que d'habitude.

Bolitho s'empara d'une lunette et passa du bord opposé. Il s'attendait à voir l'autre frégate américaine se mêler à la lutte. Seule *L'Attaquante,* plus petite, pouvait s'interposer. Mais incrédule, il la vit qui s'éloignait et renvoyait de la toile.

— Cette fois, lâcha Avery d'une voix rauque, elle ne fait pas semblant, amiral !

Des cris enthousiastes s'élevèrent lorsque le mât de misaine de la frégate s'écroula. Bolitho crut entendre les bruits affreux du bois qui cède et du gréement qui lâche, alors même que la dernière bordée l'avait rendu sourd. Il crut aussi distinguer, comme dans une ultime hésitation, les enfléchures et les haubans qui cédaient enfin sous la traction, puis ce fut le mât dans son entier avec les vergues, les voiles. Le tout plongea le

long du bord, tirant le bâtiment comme une gigantesque ancre flottante.

La distance diminuait toujours à grande allure, la frégate américaine virait maladroitement. Quelques marins couraient trancher ce qui retenait le mât, on voyait les haches briller dans le soleil qui perçait la fumée.

Daubeny annonça :

— Pièces chargées, commandant !

Mais Tyacke avait l'air de ne pas entendre. Il regardait l'autre bâtiment dériver sans pouvoir rien y faire sous l'action du vent et du courant.

L'officier américain brandissait toujours son sabre, le pavillon étoilé flottait toujours aussi fièrement.

— *Mais bats-toi, bon sang de bois !*

Tyacke avait crié, mais sans colère ni haine. C'était davantage une prière, de commandant à commandant.

Deux des pièces ennemies reculèrent dans leurs sabords ; Bolitho vit d'autres branles se faire arracher des filets, des marins chancelaient autour des canons. L'un d'eux s'était fait faucher et couper en deux.

Tyacke fixait Bolitho des yeux. Ils ne disaient rien. Et ce silence était plus terrible que les explosions.

Bolitho jeta un regard à leur adversaire. Quelques marins qui couraient encore un instant plus tôt pour aller dégager des débris s'étaient arrêtés net, comme frappés de stupeur, incapables de bouger. Pourtant, çà et là, un mousquet tirait encore. Il savait que leurs tireurs d'élite, invisibles, ne pourraient être dupés bien longtemps.

Il fit un signe de tête.

— Quand vous voudrez !

Le sabre s'abattit et, dans un grondement dévastateur, la batterie tribord fit feu à travers la fumée.

Daubeny cria :

— *Rechargez !*

Accroupis comme des vieillards, les servants écouvillonnèrent les pièces brûlantes, enfournèrent des gargousses neuves, des boulets noirs et luisants sortis des paniers. Devant l'un des sabords, les canonniers remettaient

leur pièce en batterie sans se soucier d'un corps taillé en pièces ni du sang qui souillait leur pantalon comme de la peinture. Un vrai combat, ils comprenaient ; la souffrance et la peur en faisait partie. Mais un bâtiment à la dérive, incapable de gouverner, dont la plupart des pièces étaient hors de combat ou désarmées, voilà qui était différent.

Une voix s'éleva, isolée :

— Rends-toi, saligaud ! Pour l'amour du Ciel, rends-toi !

Avec le vent qui soufflait dans le gréement, ce cri faisait penser à un sanglot.

— Bon, décida Tyacke, qu'il en soit ainsi.

Il laissa tomber son sabre. Les canons firent feu, les langues orange léchaient presque la cible.

La fumée s'envolait sous le vent et les servants s'écartèrent de leurs pièces. Ils avaient les yeux rougis, le visage couvert de suie, la sueur creusait des rigoles sur leur corps.

Bolitho observait froidement la scène. Un bâtiment qui ne pouvait pas l'emporter, et qui ne se rendrait pas. Là où l'on avait rassemblé une équipe de réparation, il n'y avait plus que des morceaux de bois éclaté et quelques cadavres que l'on avait poussés sur le côté avec une indifférence brutale. Des hommes et des morceaux d'hommes. Les dalots laissaient échapper de minces ruisseaux de sang, comme si c'était le vaisseau lui-même qui était saigné à mort. Daubeny s'était découvert, sans probablement s'en rendre compte. Mais il se tourna pourtant vers l'arrière et, impassible, annonça :

— Toutes les pièces chargées, commandant !

Tyacke dirigea son regard vers les trois silhouettes qui se tenaient près de la lisse au vent : Bolitho, Avery tout à côté de lui, et Allday, quelques pas en retrait, qui avait posé sur le pont le coutelas sorti de son fourreau.

Une bordée de plus l'achèverait. La frégate avait subi tant d'avaries sous la flottaison qu'elle risquait de s'embraser et de constituer un danger mortel pour tout bâtiment qui s'approcherait d'elle. Le feu est la plus grande crainte du marin, en temps de guerre comme en temps de paix.

Bolitho se sentait envahi par une espèce de torpeur. Une grande souffrance. Ils attendaient. La justice ; la vengeance ; ils voulaient une défaite complète.

La responsabilité finale lui revenait. Lorsqu'il se tourna de nouveau vers le vaisseau américain, il eut d'abord du mal à le distinguer à travers la fumée. Mais les autres patientaient, regardaient ce qu'il allait faire. *Ils me testent, encore une fois*.

— Très bien, commandant !

Il savait que quelques marins et fusiliers le regardaient, incrédules, peut-être même avec horreur. Mais les chefs de pièce, eux, étaient parés, n'appliquant que la seule discipline qu'ils connaissaient. Les tire-feu étaient tendus, les hommes regardaient par-dessus la volée de leur canon. La cible impuissante emplissait les sabords.

Tyacke brandit son sabre. Il se remémorait ce jour, Aboukir, lorsque l'enfer avait fait irruption dans son existence et avait laissé en lui une marque indélébile. Ou bien, peut-être voyait-il simplement un autre ennemi, le nouvel épisode d'une guerre ?

Des cris éclatèrent, Bolitho s'abrita les yeux pour découvrir une silhouette solitaire sur la dunette de leur adversaire, dévastée et couverte de sang. Il n'avait plus de sabre cette fois. Son bras cassé pendait le long du corps, peut-être même avait-il disparu dans la manche.

Sans hésiter, sans même se tourner vers *l'Indomptable,* il se pendit aux drisses avant de s'écrouler lorsque le pavillon étoilé descendit dans la fumée.

— Il n'avait pas le choix, commenta Avery, les mâchoires serrées.

Était-il comme Tyacke, se dit Bolitho, à remuer des souvenirs ? Le souvenir de sa propre petite goélette qui s'était rendue à l'ennemi, alors qu'il gisait blessé et impuissant ?

— Il avait le choix, répondit Bolitho. Des hommes sont morts pour rien. Rappelez-vous ce que je vous ai dit. *Eux* n'avaient pas le choix.

Et à l'intention d'Allday :

— Se sont-ils montrés braves, mon vieux ?

Allday leva son coutelas et soupesa la lame dans une main.

— C'est de plus en plus dur, sir Richard.

Son visage s'éclaira d'un large sourire et Bolitho se fit la réflexion que le soleil paraissait bien terne en comparaison.

— Oui, ils se sont conduits bravement.

Tyacke observait l'autre bâtiment. La sauvagerie de cette brève action laissait déjà place aux exigences du commandement.

— Le détachement d'abordage, monsieur Daubeny ! Les fusiliers passeront à son bord dès qu'il sera amarré ! Prévenez le chirurgien et rendez-moi compte de l'addition – nous allons voir combien aura coûté cette démonstration de courage !

L'Indomptable s'était remis au travail, le charpentier et ses aides étaient dans les fonds, on entendait des coups de marteau et le grincement des palans.

Tyacke essuyait la lame de son sabre lorsqu'il vit le plus jeune de ses aspirants qui le regardait attentivement, les yeux pleins de larmes. Tyacke se laissa le temps de réfléchir à ce qui venait de se passer avant de parler.

Il connaissait à peine cet aspirant venu d'Angleterre pour remplacer le jeune Deane. Il ne put s'empêcher de tourner la tête vers l'une des pièces de la dunette. Là où tant d'autres étaient tombés.

— Eh bien, monsieur Campbell, qu'avez-vous donc appris aujourd'hui ?

Le petit garçon – il n'avait que douze ans – hésita d'abord sous le regard de Tyacke. Il n'était pas encore habitué à ces cicatrices ni à l'homme qu'elles défiguraient. Il murmura d'une petite voix :

— *Nous avons gagné*, commandant.

Tyacke lui mit la main sur l'épaule, ce qui n'était guère dans ses habitudes. Il parut même plus surpris de ce contact que l'aspirant.

— *Ils ont perdu,* monsieur Campbell. Ce n'est pas la même chose.

Bolitho l'attendait.

— Ce n'est pas une bien grande prise, James. Mais sa perte se fera sentir quelque part !

Tyacke sourit. De toute façon, Bolitho n'avait pas trop envie d'en parler.

— Il n'y a plus lieu de leur donner la chasse, sir Richard. Nous avons d'autres chats à fouetter.

Bolitho contemplait la mer bleu foncé, la seconde frégate américaine qui s'était déjà éloignée de plusieurs milles.

— J'attendrai.

Il se raidit. Un homme hurlait tandis que l'on essayait de l'emmener.

— Ils se sont magnifiquement conduits.

Il aperçut une frêle silhouette : Ozzard qui se frayait un chemin au milieu des palans rompus et des pousse-bourres abandonnés près des pièces. Cela le touchait pourtant tellement, mais il parvenait à s'abstraire de ce qu'il voyait et entendait. Il portait une bouteille qu'il avait enveloppée dans une serviette étonnamment propre.

Tyacke, à ses côtés, restait attentif à ceux qui pourraient avoir besoin de lui.

— Ils ont eu de la chance, sir Richard.

Bolitho le regardait préparer un verre propre, oublieux de tout ce qui n'était pas de son travail.

— J'en connais qui ne sont pas forcément de cet avis, James.

— *La confiance,* amiral, lui répondit abruptement Tyacke.

Un mot, pas un de plus, mais qui resta comme suspendu dans les airs tandis qu'il se dirigeait vers l'ennemi pour régler le dernier acte.

Bolitho porta le verre à ses lèvres. L'ombre du hunier de leur adversaire se posait sur le pont. Il croisa le regard de quelques marins ensanglantés ; certains souriaient, d'autres avaient l'air à peine étonnés, comme s'ils avaient besoin, pour se rendre compte de ce qui venait de se passer, de se souvenir, ou encore de le raconter plus tard à autrui. Bolitho se surprit à effleurer le médaillon sous sa chemise. Elle comprendrait tout ce que cela signifiait pour lui. Un seul mot, un seul, et si juste.

Le soleil, de plus en plus haut dans le ciel sans nuages, faisait lever la brume sur l'horizon. L'équipage de *l'Indomptable* travaillait sans relâche à effacer de leur vaisseau les cicatrices et les souillures de la bataille. L'air était lourd de vapeurs de

rhum ; on espérait servir le dîner à midi. Pour le marin, boisson forte et ventre plein sont le remède à tous les maux.

En bas, sous le pont où résonnaient les coups de marteau et où se menaient toutes ces activités, le contraste était violent. Sous la flottaison, c'était le royaume du silence, un domaine où ne pénétrait jamais la lumière, tant qu'il n'était pas démoli. Sur toute la longueur du vaisseau, c'est là que l'on serrait les provisions et le bois de rechange, les espars, l'eau douce. Sans compter, dans des soutes soigneusement gardées, la poudre et les munitions. C'est là également que se trouvait le magasin du commis : vêtements de travail et tabac, vivres et vin pour la table du carré. Dans cette obscurité, déchirée çà et là par quelques fanaux, vivaient quelques-uns des aspirants, officiers mariniers et officiers subalternes de *l'Indomptable*. Ils y prenaient leurs repas, y dormaient, et, à la lueur de chandelles vacillantes, étudiaient dans l'espoir de gagner une promotion.

C'est également là que l'on déposait ceux qui allaient mourir ou survivre, selon la gravité de leurs blessures.

Bolitho était obligé de se courber sous les énormes barrots. Il attendit que ses yeux, passés de l'éclat du soleil à cette ambiance glauque, s'habituent au changement brutal de luminosité. Si là-haut les vainqueurs, soulagés, étaient en liesse, les hommes descendus ici-bas ne reverraient peut-être jamais plus la lumière du soleil.

Grâce à ses bordées et au talent de Tyacke lorsqu'il s'agissait de manœuvrer en combat resserré, les pertes de *l'Indomptable* – la facture – avaient été relativement modestes. Bolitho savait d'expérience que rien ne pourrait consoler les malheureux descendus dans l'entrepont. Quelques-uns étaient étendus, d'autres s'appuyaient contre les grandes membrures courbes, bandés, et tous regardaient le petit groupe rassemblé près de la table de fortune où le chirurgien et ses aides s'occupaient de leurs patients. De leurs victimes, comme disaient les vieux marins.

Bolitho entendait Allday qui respirait difficilement. Il ignorait pourquoi ce dernier avait décidé de l'accompagner. Il devait être heureux que son fils n'ait pas connu ce désespoir et ce traitement indigne.

Ils maintenaient un homme sur la table. Son corps nu était souillé de traces de poudre, son visage et son cou étaient en sueur. Il hoquetait presque en avalant le rhum qu'on lui faisait ingurgiter avant de lui coincer une lanière de cuir entre les dents. Le tablier du chirurgien était noir de sang. Allez demander pourquoi on les appelait les « bouchers ».

Mais Philip Beauclerk ne ressemblait pas à ces chirurgiens peu soigneux et endurcis que l'on rencontrait souvent dans la marine. Il était jeune, extrêmement compétent et s'était porté volontaire avec quelques-uns de ses confrères pour servir à bord de vaisseaux de guerre dont on savait que les conditions qui y régnaient et le traitement cruel infligé aux blessés tuaient plus de monde que l'ennemi. A l'issue de son embarquement, Beauclerk devait retourner à l'Académie de chirurgie de Londres. Là, avec ses confrères, il mettrait à profit ses connaissances pour rédiger un guide pratique qui contribuerait à soulager les souffrances d'hommes comme celui qui était allongé là.

Beauclerk s'était magnifiquement comporté lors de l'engagement contre l'USS *Unité* et avait été d'un grand secours pour Adam Bolitho lorsqu'on l'avait ramené à bord après son évasion. Il avait le visage calme, l'air sérieux, et les yeux les plus clairs que Bolitho ait jamais vus. Il l'entendait encore évoquer son maître, Sir Piers Blachford, qui avait fait la même expérience que lui à bord de *l'Hypérion*. Bolitho le revoyait, avec sa haute taille et sa silhouette de héron, qui se promenait entre les ponts pour poser des questions. Un homme sévère, mais doté de grandes qualités de courage et de compassion, et que même les marins les plus endurcis respectaient. Blachford était resté à bord de *l'Hypérion* jusqu'au bout, lorsqu'il avait finalement cessé le combat avant de sombrer, la marque de Bolitho toujours hissée à bloc. Nombreux étaient ceux qui avaient coulé avec lui : ils n'auraient pu être en meilleure compagnie. On chantait toujours cette chanson composée en l'honneur du vieux vaisseau, *Comment* l'Hypérion *a dégagé la route*. Elle suscitait chaque fois autant de vivats dans les tavernes et les jardins de plaisance, même si ceux qui

l'entonnaient avaient peu idée de ce que ça avait été. De ce à quoi *ça* pouvait ressembler.

Beauclerk releva la tête quelques secondes. Dans la lumière des fanaux qui dansaient, ses yeux faisaient comme des éclats de verre. C'était un homme extrêmement discret, et il n'est pas facile de le rester à bord d'un bâtiment de guerre bourré de monde. Cela faisait quelque temps qu'il savait, pour l'œil malade de Bolitho. Il savait également que Blachford avait conclu qu'il n'y avait pas d'espoir. Mais il n'en avait jamais rien dit.

Le marin blessé était plus calme à présent. Il gémissait dans son coin sans voir le scalpel que Beauclerk tenait à la main et la scie que brandissait déjà un aide.

— Vous êtes le bienvenu, sir Richard. On a presque fini.

Puis, comme le marin essayait de se tourner vers l'amiral, il fit un bref signe de tête.

Bolitho était profondément ému et se demandait si c'était pour ressentir cette émotion qu'il était venu. Cet homme pouvait mourir : au mieux, ce ne serait qu'un infirme qui s'ajouterait à tous ceux qui s'étaient échoués à terre. Il s'était fait écraser la jambe, certainement par une pièce qui reculait.

Les mots de Tyacke le hantèrent soudain, ces mots prononcés ce jour de septembre où tant d'autres étaient tombés. *Et tout ça pour quoi ?* Ils avaient fait une prise, une frégate ennemie, mais si gravement endommagée qu'il était peu probable qu'elle survive à un coup de chien, sans parler de retrouver sa place dans la ligne de bataille. La *Vertu*, elle aussi, avait subi de graves avaries et perdu vingt de ses hommes. Chose étonnante, son commandant, ce fou de McCullom, avait survécu sans l'ombre d'une égratignure. Pour cette fois.

L'Indomptable ne déplorait que quatre tués et quinze blessés. Bolitho s'approcha de la table et prit le poignet de l'homme. L'aide du chirurgien se recula un peu. Il regardait Beauclerk comme s'il cherchait une explication.

Bolitho referma la main sur le gros poignet du blessé et lui dit doucement :

— Ça va aller.

Beauclerk lui souffla le nom de l'homme.

— Vous vous êtes bien conduit, Parker.

Puis, élevant un peu la voix et s'adressant à l'entrepont noyé dans la pénombre, il ajouta :

— Ceci vaut pour tout le monde !

Le poignet s'était mis à trembler. L'homme était terrifié.

Beauclerk fit un signe de tête à ses aides. Ils saisirent la jambe du blessé et détournèrent les yeux quand le scalpel s'enfonça profondément. Beauclerk n'avait pas hésité un instant, il ne manifestait pas la moindre émotion. Son patient arqua le dos en essayant de crier malgré la lanière. Puis la scie. Cela parut durer une éternité, mais Bolitho savait que le tout n'avait pris que quelques secondes. S'ensuivit un bruit effroyable lorsqu'ils jetèrent la jambe dans la baille « à membres et à ailes ». Ensuite, l'aiguille, les doigts luisants de sang à la lueur du fanal qui oscillait. Beauclerk regarda la main de Bolitho, toujours serrée autour du poignet de l'homme, les galons d'or et la peau noircie par la fumée.

Quelqu'un murmura :

— Raté, amiral, on l'a perdu.

Beauclerk s'éloigna de la table.

— Emmenez-le.

Puis il se retourna vers le marin mort que l'on tirait de la table.

— Ce n'est jamais facile.

Bolitho entendit Allday se gratter la gorge. Il était en train de revivre le passé, comme si c'était son fils qui s'éloignait à la surface avant de disparaître dans les abysses. *Et tout ça pour quoi ?*

La table était couverte de sang et d'urine, ces marques de souffrance. Ici, aucune dignité n'accompagnait la mort. Rien qui réponde à sa question.

Il regagna le pied de la descente et entendit Beauclerk qui demandait :

— Pourquoi est-il venu ?

Beauclerk, voyant qu'il avait mis Allday en alerte, ajouta gentiment :

— Vous le connaissez mieux que quiconque. J'aimerais bien comprendre.

— Parce qu'il s'en fait reproche, répondit Allday-il se souvenait de ses propres paroles lorsque l'américain avait amené ses couleurs. C'est de plus en plus dur, vous voyez ?

— Oui, je comprends. Merci.

Le chirurgien essuya ses mains souillées de sang. Il fronça le sourcil en voyant deux blessés applaudir.

— Ça ne lui sera pas d'une grande aide.

Mais Allday avait disparu.

Lorsqu'il retournerait à Londres, tout serait si différent. Il pourrait faire profiter de son expérience ; cela lui serait certainement utile dans la carrière qu'il avait choisie. Il regarda autour de lui, il revoyait le visage austère de l'amiral après cette autre bataille, tel qu'il avait dû être après toutes celles qui avaient précédé. Et ce jour où l'on avait ramené son neveu à bord. On aurait dit deux frères, avec comme de l'amour entre eux.

Il se prit à sourire. S'ils le voyaient, ses aides risquaient de penser que c'était un sans-cœur. Londres ou pas, plus rien ne serait comme avant.

A bord de *l'Indomptable*, les appartements du commandant n'étaient plus aussi confortables – et de loin – que du temps où il était un deux-ponts, mais après le commandement du brick *Larne,* James Tyacke les trouvait somptueux. Bien qu'on les ait complètement vidés aux postes de combat, comme tout le reste du bâtiment, le bombardement éclair n'y avait pas fait de dégâts car ils donnaient sur bâbord, qui n'avait pas été engagé.

Bolitho s'installa dans le siège qu'on lui offrait. Il entendait dans sa grand-chambre, située tout à côté, des raclements et des bruits d'objets que l'on tirait. On remettait en place les portières et on effaçait les traces de fumée, jusqu'à la prochaine bataille.

Tyacke lui dit :

— Cette fois-ci, on s'en est bien tirés, sir Richard.

Bolitho prit le verre de cognac que lui tendait le maître d'hôtel de Tyacke, Fairbrother. Il se comportait avec son commandant sans faire d'histoires et sans montrer la moindre fantaisie, apparemment satisfait de sa fonction et du fait que son maître l'appelait par son prénom, Eli.

Il examina la chambre ; impeccable mais Spartiate, sans rien qui révélât la personnalité de celui qui y vivait et qui y dormait. Seul le gros coffre de mer avait un air familier. C'était dans ce coffre que Tyacke conservait la robe de soie qu'il avait achetée pour la jeune fille qu'il comptait épouser. Elle l'avait rejeté après qu'il eut reçu cette terrible blessure à Aboukir. Depuis combien de temps conservait-il cette robe ? Bolitho l'ignorait, mais Tyacke l'avait donnée à Catherine lorsqu'il les avait retrouvés après l'épreuve qu'ils avaient subie dans la chaloupe du *Pluvier Doré*. Bolitho savait qu'elle l'avait rendue à Tyacke lorsqu'ils étaient rentrés en Angleterre, après l'avoir fait laver et soigneusement repasser, au cas où elle servirait à une autre femme, à l'avenir. Elle se trouvait sans doute toujours dans le coffre, comme un souvenir de la rebuffade que Tyacke avait subie.

— J'ai rédigé un rapport détaillé, reprit Tyacke. La prise ne vaut pas grand-chose… Pas après ce que nous lui avons fait subir. Il y a eu cinquante tués et deux fois plus de blessés. Ils avaient embarqué des renforts, certainement en prévision des prises qu'ils comptaient faire. S'ils avaient tenté de nous prendre à l'abordage… – il haussa les épaules. L'issue aurait peut-être été différente.

Tyacke observait Bolitho avec une certaine curiosité. Il avait appris qu'il était descendu dans l'entrepont, qu'il avait calmé un blessé grave pendant que le chirurgien lui coupait la jambe. Il eut un frisson en songeant aux yeux clairs de Beauclerk. Un colin froid, comme tous ses semblables. Bolitho lui dit :

— Il s'agit de l'USS *Succès*, anciennement la *Dryade* des Français.

Levant le regard, il s'aperçut que Tyacke le fixait avec la plus grande attention.

— Son commandant a été tué.

— Oui, une vraie boucherie. Nos chefs de pièce se sont superbement comportés.

La fierté, que même l'horreur qu'il décrivait ne pouvait tempérer, revenait.

Il leva son verre à la lumière et reprit :

— Quand je suis devenu votre capitaine de pavillon, le défi a été bien plus grand que ce que j'avais imaginé – il esquissa un sourire. Et j'ai su dès le début que je plongeais dans l'inconnu. Ce n'étaient pas seulement la taille de ce vaisseau et la responsabilité de son équipage, c'était aussi le rôle que j'allais jouer au sein de l'escadre. J'étais accoutumé à un commandement modeste, à un isolement dont je me dis maintenant que je l'avais créé moi-même. Et puis, en servant sous votre marque, il y avait les autres bâtiments, les caprices et les faiblesses des autres commandants.

Bolitho restait silencieux. C'était l'un de ces rares moments où Tyacke s'épanchait et il n'avait pas envie de l'interrompre. Depuis qu'ils avaient fait connaissance à bord de la goélette de Tyacke, la *Miranda,* il y avait entre eux un sentiment de confiance.

Tyacke reprit assez brusquement :

— J'ai commencé à tenir mon journal intime. J'ai découvert qu'un capitaine de pavillon ne doit jamais se fier à sa seule mémoire. Et lorsque votre neveu est arrivé à bord, blessé, après qu'il se fut évadé d'une prison yankee, j'ai noté tout ce qu'il m'a dit.

Il se tourna vers un sabord fermé. Il semblait revivre cet instant, lorsque la prise américaine s'était tenue sous le vent de *l'Indomptable*. Vainqueurs et vaincus travaillaient de concert à son bord pour établir un gréement de fortune. Avec un peu de chance et bien manœuvrée, elle parviendrait à rentrer à Halifax.

— Il y avait un officier à bord du *Succès*. Un jeune homme, il a été si gravement blessé par des éclis que je me suis demandé par quel miracle il était encore en vie.

Il se gratta la gorge, comme gêné par sa propre émotion.

— J'ai eu une longue conversation avec lui. Il souffrait énormément et on ne pouvait rien faire pour lui.

Bolitho pouvait imaginer la scène avec une précision poignante. Cet homme bien bâti, réservé, peut-être le seul qui fût capable de partager la souffrance de cet ennemi blessé.

— D'une certaine manière, amiral, il m'a rappelé votre neveu. J'ai cru que c'était la bataille, le fait d'avoir été vaincu, de savoir qu'il le payait de sa vie. Mais non, ce n'était pas cela. Il

n'arrivait tout simplement pas à croire que leur conserve ait pris la fuite, qu'elle les ait laissés se battre tout seuls.

On entendit des murmures de l'autre côté de la porte, des officiers qui avaient besoin de conseils ou d'instructions. Tyacke était certainement conscient de leur présence, mais rien ne le ferait bouger tant qu'il n'était pas prêt. Il reprit :

— Cet officier s'appelait Brice, Mark Brice. Il a écrit une lettre en prévision du pire.

On le sentait amer.

— J'ai mis en garde les miens contre ce genre de sentimentalité. Autant… courir après la mort.

— Brice ?

Bolitho, se rappelant la description qu'Adam lui en avait faite, eut un frisson.

— C'est un certain commandant Joseph Brice qui a invité Adam à changer de camp, après qu'il eut été capturé.

— C'est cela, répondit Tyacke. Il était le fils d'un capitaine de vaisseau. Une adresse à Salem.

— Et cette lettre ?

— Comme d'habitude, amiral. Le devoir et l'amour de la patrie, mais pas mal de banalités.

Il prit un petit volume sur la table.

— Cela dit, je suis content qu'il l'ait écrite.

— Et l'autre vaisseau, James ? C'est cela qui vous trouble ? Tyacke haussa les épaules.

— J'ai appris pas mal de choses sur son compte. Il s'agit de l'USS *Récompense*, encore un ex-français, *Le Gladiateur*. Quarante canons, peut-être davantage. Je n'ai aucun doute, ce sont ces deux bâtiments qui se sont emparés de *La Faucheuse* – il se tourna vers la porte. Je dois y aller, amiral. Je vous prie de demeurer ici jusqu'à ce que vos appartements soient prêts.

Arrivé à la porte, il hésita, comme si quelque chose lui revenait.

— Vous-même, amiral, vous avez été capitaine de pavillon ? Bolitho sourit.

— Oui. Il y a fort longtemps. C'était un trois-ponts, *l'Euryale,* cent canons. J'ai beaucoup appris à son bord.

Et il attendit la suite.

— Cet officier américain en avait entendu parler, lui dit Tyacke. Je veux dire, de votre embarquement à bord de *l'Euryale*.

— Mais, James, cela remonte à dix-sept ans. Cet officier, Brice, n'était pas assez âgé pour…

Tyacke répliqua vivement :

— C'est le commandant de la *Récompense* qui lui en a parlé. Il lui a parlé de vous, de *l'Euryale*. Mais il est mort avant d'avoir pu m'en dire plus.

Il entrouvrit la porte.

— Attendez une minute !

Il y eut quelques murmures de l'autre côté et Tyacke dit sèchement :

— Bon, vous vous débrouillez, sans quoi je trouverai quelqu'un d'autre pour s'en charger.

Il revint à Bolitho.

— Le commandant de la *Récompense* est un certain Aherne – il hésita. C'est tout ce que j'en sais.

Bolitho se releva d'un bond, sans même sentir qu'il avait quitté son siège. Ce gros trois-ponts, *l'Euryale*, était le dernier échelon avant qu'il soit promu amiral, et il y avait exercé des responsabilités plus importantes que celles qui incombent normalement à un capitaine de pavillon. Son chef, le contre-amiral Sir Charles Thelwall, était âgé pour son grade ; il était mourant et le savait. L'Angleterre faisait alors face à une situation difficile, la France et l'Espagne s'apprêtaient à l'envahir. C'est à bord de *l'Euryale* qu'il avait fait la connaissance de Catherine…

Le maître d'hôtel de Tyacke prit la bouteille.

— Un autre, sir Richard ?

Bolitho remarqua la surprise de Tyacke lorsqu'il accepta. Il dit d'une voix lente :

— Les temps étaient dangereux, James – il réfléchissait à voix haute. Nous avions reçu l'ordre de gagner l'Irlande. On avait appris qu'une escadre française se préparait à soutenir une rébellion. Si l'affaire avait réussi, c'est là et à ce moment que le sort de l'Angleterre aurait basculé. Il y a eu encore pis… la

grande mutinerie de la Flotte du Nord ainsi qu'à Spithead. Des temps bien dangereux, décidément.

— Et l'Irlande, amiral ?

— Il y a eu quelques combats. Je crois que c'est le poids de sa responsabilité qui aura finalement tué Sir Charles Thelwall. Un homme remarquable, un gentilhomme. Je l'admirais énormément – son regard se durcit. Et puis, naturellement, il y a eu les conséquences inévitables, les réclamations, le châtiment de ceux qui avaient conspiré contre le roi. Cela ne prouvait rien, ne résolvait rien. L'un de ceux qui furent alors pendus pour trahison était un patriote, un certain Daniel Aherne, l'appât qui est devenu un martyr.

Il prit son verre, qui était vide.

— Ainsi, James, nous avons retrouvé la pièce manquante : Rory Aherne. Je savais qu'il était parti en Amérique, mais c'est tout. Dix-sept ans. Voilà qui laisse le temps de faire mûrir sa haine.

— Comment en être sûr ? lui demanda Tyacke.

— J'en suis certain, James. Coïncidence, destin, qui sait ?

Il eut un bref sourire.

— *Récompense* ? Tiens, voilà un choix judicieux.

Il songea soudain à ce que lui avait dit Catherine, lorsqu'ils s'étaient retrouvés. *Les hommes sont faits pour la guerre, et tu ne fais pas exception.*

C'était il y avait longtemps, mais changerons-nous jamais ?

Il reprit à voix haute :

— Appelez-moi lorsque nous remettrons en route, James. Et merci.

Tyacke s'arrêta :

— Amiral ?

— Merci d'être un vrai capitaine de pavillon, James. Pour cela, et pour tant de choses encore.

X

LE TEMPS ET LA DISTANCE

Sir Wilfred Lafargue reposa sa tasse et s'approcha de l'une des hautes fenêtres qui éclairaient son bureau spacieux. Il se déplaçait avec une agilité surprenante pour un homme de cette corpulence ; comme s'il était toujours le jeune avocat enthousiaste d'antan. On disait de lui qu'il avait été bel homme, mais maintenant qu'il avait atteint la cinquantaine, ses habitudes de bon vivant et autres excès avaient laissé leurs traces, des traces que sa jaquette et son pantalon soigneusement coupés ne parvenaient plus à dissimuler.

Le café était bon : il décida d'en redemander. Mais pour le moment, contempler ce qui se passait derrière sa fenêtre suffisait à son bonheur. C'était une de ses vues préférées : la Cité de Londres où, en dépit des constructions toujours plus nombreuses, subsistait une multitude de parcs et jardins joliment arrangés. Il était installé à Lincoln's Inn, l'un des principaux centres d'affaires juridiques, adresse prestigieuse de la plupart des professionnels qui offraient leurs services au pouvoir et à l'argent.

Cette demeure, par exemple, avait été dans le temps la résidence londonienne d'un général célèbre, mort de manière misérable d'une fièvre contractée aux Indes occidentales. Désormais, elle abritait les bureaux du cabinet d'avocats qui portait son nom et dont lui, Lafargue, était l'associé principal.

Il regarda distraitement quelques voitures qui s'engageaient dans Fleet Street. C'était une belle journée, un ciel bleu surmontait les flèches et autres bâtiments impressionnants. De la fenêtre la plus éloignée, il pouvait apercevoir Saint-Paul, ou du moins le dôme de la cathédrale. C'était un spectacle dont il

ne se lassait pas, un point qui représentait pour lui le centre du monde.

Il examina la visiteuse qui l'attendait. Ses collaborateurs avaient déjà beaucoup travaillé sur ses affaires, mais c'était la première fois qu'il rencontrait cette dame. Lady Catherine Somervell. Lorsqu'il avait évoqué ce rendez-vous avec sa femme, elle s'était montrée irritée, comme si cela la blessait.

Il sourit. Mais comment aurait-elle pu comprendre ?

Enfin, il pouvait voir à quoi ressemblait cette célèbre vicomtesse. Certainement l'une des femmes qui faisaient le plus parler d'elles : si seulement un dixième de ce que l'on racontait était vrai, il allait bientôt découvrir ses forces et ses faiblesses. Elle avait surmonté les unes et les autres, le scandale et la calomnie. Le fait que feu son époux soit mort de manière assez mystérieuse en duel avait été fort opportunément oublié. Son sourire s'élargit. *En tout cas, pas de moi.*

Il se retourna, agacé, en entendant une porte s'entrouvrir. Son premier clerc passa la tête.

— Qu'y a-t-il, Spicer ?

Les affaires du cabinet reposaient sur le premier clerc, homme dévoué qui ne laissait passer aucun détail pour ce qui était de la paperasserie. Par ailleurs, parfaitement lugubre.

— Lady Somervell s'apprête à repartir, sir Wilfred, répondit Spicer.

Il s'exprimait d'un ton extrêmement neutre. Lorsque le Premier ministre, Spencer Perceval, avait été assassiné par un dément à la Chambre des communes, il avait annoncé la nouvelle de la même façon, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps.

Lafargue aboya :

— Que voulez-vous dire, elle repart ? Cette dame a rendez-vous avec moi !

Spicer restait impavide.

— Cela fait près d'une demi-heure, sir Wilfred.

Lafargue réussit à se contenir, au prix d'un grand effort. Il était dans ses habitudes de faire attendre ses clients, quel que soit leur rang dans l'échelle sociale.

Cela commençait mal. Il lâcha seulement :

— Faites-la entrer.

Il alla s'asseoir derrière son immense bureau, les yeux tournés vers l'autre porte. Chaque chose était à sa place, un siège en face de lui, et derrière, des piles impressionnantes de volumes reliés de cuir qui montaient jusqu'au plafond. Sérieux, inspirant la confiance, comme la Cité. Comme une banque.

Il se releva légèrement lorsque les battants s'ouvrirent et Lady Somervell pénétra dans la pièce. Celle-ci était bien trop vaste pour un bureau, mais Lafargue l'appréciait justement pour cette raison : les visiteurs étaient souvent intimidés car ils devaient la traverser pour arriver jusqu'au siège devant sa table.

Mais, pour la première fois de sa carrière, il obtint le résultat exactement inverse.

Lady Somervell était plus grande que ce à quoi il s'était attendu. Elle s'avança d'un pas assuré, ses yeux sombres ne le quittant pas un instant. Elle était vêtue de vert et portait un chapeau de paille à large bord, orné d'un ruban assorti. Lafargue était assez intelligent pour comprendre que sa petite ruse qui consistait à la faire attendre était inutile avec une femme de ce genre.

— Asseyez-vous, je vous prie, lady Somervell.

Il l'observa qui s'installait avec aisance dans le fauteuil à dossier droit : on la sentait tout à la fois sûre d'elle et sur ses gardes.

— Je vous prie de me pardonner ce retard. Une difficulté de dernière minute.

Elle jeta un bref regard à la tasse vide.

— Bien sûr.

Lafargue se rassit et effleura quelques papiers épars sur son bureau. Il était difficile de ne pas la regarder. Elle était belle : pas moyen de la décrire autrement. Elle avait les pommettes hautes. Ses cheveux, si sombres qu'ils auraient pu être noirs, étaient relevés au-dessus des oreilles, si bien que son cou et sa nuque paraissaient étrangement exposés et sans défense. Provocante. Elle n'eut pas l'ombre d'un sourire en répondant :

— Ainsi, quelles sont les nouvelles auxquelles je dois m'attendre ?

Ce regard scrutateur n'avait pas échappé à Catherine. Ce n'était pas la première fois, et de loin. Ce juriste célèbre, que lui avait recommandé Sillitœ lorsqu'elle lui avait demandé conseil, n'était pas différent des autres, en dépit de ses grands airs et de son goût de la mise en scène. Sillitœ lui avait dit : « Il est comme tous les avocats, son talent et son honnêteté sont fonction du montant de ses honoraires ! »

Lafargue reprit :

— Vous connaissez les affaires de feu votre mari dans le détail – il toussota poliment. Pardonnez-moi. Votre premier mari, voulais-je dire. Elles ont prospéré, y compris pendant la guerre entre la Grande-Bretagne et l'Espagne. Son fils, qui lui a survécu, souhaite que vous receviez ce qu'il avait toujours prévu de vous léguer – il jeta un coup d'œil à ses papiers. Claudio Luis Pareja était un fils de son premier mariage.

— Oui.

Elle avait fait semblant de ne pas comprendre la question sous-jacente : de toute manière, il était au courant. Lorsque Luis lui avait demandé de l'épouser, il était deux fois plus âgé qu'elle. Son fils lui-même, Claudio, était plus vieux qu'elle. A l'époque où le petit Luis, homme aimable, l'avait prise pour femme, elle avait peur. Elle était aux abois, désespérée. S'il ne s'agissait pas d'amour, comme celui qu'elle connaissait maintenant, la gentillesse de cet être, le besoin qu'il avait d'elle avaient été comme une libération. Elle n'était qu'une pauvre fille alors, il lui avait offert un horizon, appris les bonnes manières des gens qu'il fréquentait.

Luis était mort lorsque le vaisseau de Richard Bolitho s'était emparé du navire à bord duquel ils avaient pris passage, alors qu'ils se rendaient sur ses terres, à Minorque. Après coup, elles s'était rendu compte qu'elle était tombée amoureuse de Richard, mais elle l'avait déjà perdu. Jusqu'à Antigua, lorsqu'il était entré dans Port-aux-Anglais à bord du vieil *Hypérion* sur lequel il arborait sa marque.

Elle sentait les yeux de l'avocat qui l'examinaient, mais lorsqu'elle relevait la tête, il se replongeait dans ses papiers.

— Ainsi, poursuivit-elle, je suis très riche ?

— Exactement, milady.

Ce qui l'intriguait, c'était qu'elle ne manifeste aucune surprise, qu'elle n'ait aucun mouvement de triomphe, et cela depuis leurs premiers échanges épistolaires. Une veuve belle, jalousée, fortunée : jolie tentation pour bien des hommes. Il songeait à Richard Bolitho, ce héros, celui que tous les marins semblaient tant admirer. La peau de Lady Somervell était bronzée comme celle d'une campagnarde, de même que ses mains et ses poignets. Il se demanda ce qu'était leur existence, lorsque l'océan et la guerre ne les séparaient pas.

Cette réflexion lui fit dire :

— Il paraît que les choses bougent enfin, en Amérique du Nord.

— Mais encore ?

Elle posa une main sur sa poitrine. Cela s'était passé très vite. Comme une ombre, une menace.

— Nous avons été informés que les Américains ont attaqué York. Ils ont traversé le lac et incendié les bâtiments du gouvernement.

— Quand cela ?

Une seule question, posée comme on jette un pavé dans une mare.

— Oh, cela remonte à environ six semaines, apparemment. Les nouvelles mettent du temps à nous parvenir.

Elle regarda par la fenêtre les arbres tout justes reverdis. Six semaines. Fin avril. Richard était peut-être là-bas. Elle demanda calmement :

— Autre chose ?

Il s'éclaircit la voix. Cette anxiété soudaine l'encourageait : après tout, peut-être était-elle vulnérable ?

— Oui, une histoire de mutinerie à bord de l'un de nos vaisseaux. Pauvres gens, il est difficile de les en blâmer… Mais il y a des limites, et nous sommes en guerre.

— De quel bâtiment s'agit-il ?

Elle savait qu'il jouissait de son inquiétude. Cela n'avait aucune importance. Pas plus que cet argent, même si c'était le cadeau inattendu de ce pauvre Luis, mort depuis tant d'années. Elle lui demanda plus durement :

— Vous vous en souvenez ?

Il serra les lèvres.

— *La Faucheuse*. Oui, c'est bien cela. Vous connaissez ce bâtiment ?

— Il appartient à l'escadre de Sir Richard. Son commandant a été tué l'an passé. En dehors de cela, je n'en connais rien.

Comment aurait-il pu comprendre ? Une mutinerie… Elle se rappela l'expression de Richard lorsqu'il lui avait décrit ce que c'était, quel en était le prix pour les innocents aussi bien que pour les coupables. Il avait été mêlé aux grandes mutineries qui avaient étonné tout le pays à une époque où l'on s'attendait à une invasion ennemie. Certains avaient même cru que c'était le premier signe de la même révolution qui avait déclenché la Terreur en France.

Comme Richard devait pester et détester ce genre d'événement au sein de sa propre escadre. Il devait s'en vouloir de ne pas avoir été là lorsque les premiers germes de la rébellion avaient été semés.

Une responsabilité pleine et entière. Et une punition pour lui, par la même occasion.

Lafargue reprit :

— A présent, venons-en à l'autre sujet. Le bail de la propriété est à nouveau libre.

Il regardait la main de Lady Somervell qui reposait toujours sur sa poitrine. Son médaillon brillant se soulevait, révélant les battements précipités de son cœur.

— L'actuel titulaire du bail, un noblaillon ruiné par la malchance ou par une confiance inconsidérée dans ses calculs, désire plus que tout le transférer par acte notarié. Il s'agit d'un hôtel qui coûte cher, madame, et il est occupé.

Il savait. Bien sûr, il savait… Elle répondit :

— Par Lady Bolitho !

Elle jeta un coup d'œil au rubis qu'elle portait au doigt, celui que Bolitho lui avait offert dans l'église de Zennor, le jour du mariage de Valentine Keen et de Zénoria. Ce souvenir lui brisait le cœur. A Falmouth, tous devaient attendre la dame de l'amiral – ou alors la putain, au choix.

— J'en ai décidé ainsi. Je souhaite faire baisser le prix du bail.

Elle leva brusquement les yeux et Lafargue découvrit une autre femme, celle qui avait échappé au naufrage et qui avait conquis bien des cœurs. Et il lisait sur son visage que tout ce que l'on disait d'elle était exact.

Elle ajouta :

— Et j'entends qu'elle le sache !

Lafargue agita une petite sonnette et son premier clerc arriva comme par magie, accompagné de l'un de ses collègues.

Il se leva et regarda Spicer préparer les documents avec une plume toute neuve. Puis il jeta un coup d'œil à la bague que portait Lady Somervell, se demandant quel pouvait en être le prix : elle était faite de rubis et de diamants, comme le pendentif qu'elle portait, un pendentif en forme d'éventail. Il songea à sa femme en se demandant ce qu'il lui raconterait de cette journée.

— Ici. Et encore ici, milady, annonça Spicer.

Elle signa rapidement. Elle revoyait le petit bureau en désordre de ce notaire de Truro qui gérait les affaires des Bolitho depuis des générations. Des chaises sur lesquelles s'empilaient dossiers et documents écornés. Couverts d'une telle poussière qu'ils n'avaient pas dû être consultés depuis bien longtemps. Comme prévu, c'était le gros Yovell qui l'avait conduite là-bas lorsqu'elle lui avait dit ce qu'elle avait appris de Séville. Cette Espagne où elle avait déserté son enfance.

Du désordre, certes, mais on l'y avait reçue comme si elle était une habituée. Allday aurait dit : *comme quelqu'un de la famille*.

Lafargue reprit :

— Nous sommes habitués à traiter des transactions de ce genre, milady. Un aussi joli visage ne devrait jamais être importuné par les affaires d'argent.

Elle leva les yeux et lui sourit.

— Merci, sir Wilfred. Je reconnais bien volontiers vos talents de juriste. Quant aux compliments, j'en ai tant que j'en veux, il me suffit de m'adresser au portier de Billingsgate[2] !

Elle se leva, attendit que Lafargue lui prenne la main. Après avoir un peu hésité, il la porta à ses lèvres.

---

2 Marché aux poissons, dans les quartiers est de Londres. (NdT)

— Tout l'honneur est pour moi, milady.

Elle salua d'un signe de tête les deux clercs, l'impassible Spicer lui sourit. Il se souviendrait de cette journée, quelles qu'en soient les raisons.

Lafargue fit une dernière tentative :

— J'ai remarqué que vous étiez venue dans une voiture de Sir Paul Sillitœ, milady…

Elle se tourna vers lui et il fut tout décontenancé par ses yeux sombres.

— Vous êtes très observateur, sir Wilfred.

Il l'accompagna jusqu'à la porte.

— Un homme très influent.

Elle s'examina dans un miroir en passant. Son rendez-vous suivant aurait lieu à l'Amirauté. Elle se demandait si Bethune finirait par lui dire ce qu'il savait à propos de York et de la mutinerie.

— Sauf votre respect, milady, je crois que Lord Sillitœ vous verrait comme une concurrente sérieuse.

Elle se tourna vers lui une nouvelle fois. Elle eut soudain le cœur serré. Elle aspirait tant à ne plus être seule : elle avait envie de voir Bolitho, elle avait besoin de lui.

— J'ai appris que la concurrence peut rapidement se transformer en obstacle, sir Wilfred. Un obstacle qu'il convient de lever. N'est-ce pas votre avis ?

De nouveau posté derrière sa fenêtre préférée, Sir Wilfred Lafargue aperçut le cocher qui se précipitait pour ouvrir la portière de la voiture. L'un des hommes de main de Sillitœ, songea-t-il. De ceux qui ressemblaient plus à des lutteurs de foire qu'à des domestiques. Il la vit qui s'arrêtait pour observer quelques moineaux occupés à boire dans le trou laissé par le sabot d'un cheval. Elle était trop loin pour qu'il puisse distinguer son expression, mais il savait qu'elle ne se souciait absolument pas des passants qui la dévisageaient.

Il essaya de remettre ses réflexions en ordre, comme il l'aurait fait avant de préparer un procès, ou de rédiger une contre-argumentation. En fin de compte, tout ce qu'il ressentait, c'était de la jalousie.

A Fallowfield, l'auberge du *Vieil Hypérion* était pleine à craquer. C'était une chaude soirée de juin, la pratique était constituée essentiellement d'ouvriers agricoles qui retrouvaient des compagnons venus des fermes environnantes après une longue journée passée aux champs. Certains s'étaient installés dehors, autour de tables posées sur des tréteaux. L'air était si calme que la fumée des longues pipes s'élevait tout droit dans les frondaisons immobiles. Même les touffes de digitales s'agitaient à peine. Plus loin, derrière les arbres qui s'enfonçaient dans l'ombre, la Helford brillait doucement dans les lueurs finissantes. Elle semblait faite d'étain poli.

A l'intérieur, on avait ouvert portes et fenêtres, mais les habitués restaient près de la grande cheminée, alors même qu'elle ne contenait qu'un bac à fleurs.

Unis Allday glissa un regard par la porte de l'entrée. Tout était en ordre. Des visages connus, des couvreurs de Fallowfield, le charpentier et son compagnon qui travaillaient encore à l'église où elle et John Allday s'étaient mariés. Elle réprima un soupir, se tourna vers la couchette où dormait leur enfant, la petite Kate. Elle effleura le lit : encore un souvenir de son solide marin à la lourde démarche qui était au loin. C'est même lui qui avait fabriqué ce lit de ses mains.

Elle entendit son frère, John, qui riait à une plaisanterie en passant, chargé de pots de bière. Soldat du 31e de ligne à la retraite, il avait perdu une jambe et vivait dans une petite chaumière toute proche. Sans elle et sans son aide, elle ne savait pas comment il aurait fait.

Elle n'avait reçu aucune lettre d'Allday. Plus de quatre mois avaient passé depuis qu'il avait franchi cette porte pour accompagner au Canada l'amiral qu'il servait et aimait plus que quiconque. Lady Catherine devait éprouver le même sentiment de solitude, avec son homme par-delà les océans – bien qu'elle ait beaucoup voyagé au long cours. Unis sourit. Elle n'était jamais allée plus loin que son Devon natal avant de venir vivre en Cornouailles, et même si elle s'y était faite, elle resterait toujours une étrangère aux yeux des autochtones. Un jour qu'elle rentrait à l'auberge, elle avait été attaquée sur le chemin

côtier. Deux hommes avaient essayé de la voler et de s'en prendre à elle. C'est John Allday qui l'avait secourue. Désormais, elle réussissait à en parler, et encore. Elle caressa les fleurs posées sur la table. Le calme, la chaleur, l'air immobile, tout cela la rendait nerveuse. Si seulement il revenait… Elle rêva à cette idée. S'il revenait pour de bon et pour toujours…

Elle se pencha une fois encore sur son enfant endormie avant d'aller retrouver son frère qui lui dit :

— On va faire une bonne journée, ma mignonne. Les affaires reprennent.

Il contemplait la flamme d'une chandelle qui montait tout droit.

— Je connais quelques patrons qui vont hurler s'ils restent encalminés cette nuit dans la baie de Falmouth. Ça veut dire qu'ils seront obligés de payer une journée de gages en plus !

— Et que dit-on de la guerre, John ? Je veux dire… là-bas ?

— Ça s'ra bientôt fini, j'espère. Une fois que le duc de Fer aura contraint les Français à se rendre, les Yankees n'auront plus guère envie de poursuivre la guerre tout seuls.

— Tu crois ?

Elle se souvint de la tête de John Allday, lorsqu'il lui avait enfin parlé de son fils, mort au cours d'une bataille contre les Américains. Et c'était l'année dernière, seulement. De retour chez lui, il avait pris leur enfant, si minuscule, dans ses grosses paluches, et elle lui avait confié qu'elle ne pourrait plus en avoir d'autres, que jamais elle ne lui donnerait un fils. Elle se rappelait encore très précisément sa réponse. *Elle me rendra heureux. Un fils, ça sert qu'à vous briser le cœur*. C'est à ce moment-là qu'elle avait tout deviné, mais elle avait attendu qu'il se décide à lui en parler lui-même.

— Quelqu'un sur la route ?

Se penchant à la fenêtre, son frère ne vit pas la peur dans ses yeux.

Elle entendit le bruit d'un cheval, un seul. Les hommes rassemblés autour de l'âtre vide interrompirent leurs conversations. Ils se tournèrent vers la porte grande ouverte. Sur cette route, si près de la pointe de Rosemullion, l'arrivée d'un seul cheval signifiait qu'il s'agissait d'un fonctionnaire.

D'un garde-côtes, ou d'un agent des impôts, ou encore d'un dragon de Truro à la recherche de quelque déserteur.

Le cheval fit claquer ses sabots sur les pavés, puis ils entendirent quelqu'un accourir pour aider le cavalier. Son frère lui dit :

— C'est Lady Catherine. Je reconnaîtrais sa jument n'importe où.

Il sourit en voyant sa sœur remettre en ordre son tablier et sa coiffure, comme elle faisait toujours.

— J'ai appris qu'elle était rentrée de Londres. Luke m'a dit qu'il l'avait aperçue.

Catherine passa la porte, sa tête touchait presque la poutre. Elle avait l'air surprise de voir autant de clients. Comme si elle avait perdu la notion de l'heure.

Quelques-uns des hommes se levèrent, ou firent semblant. On entendit une ou deux voix :

— Bonsoir à vous, milady.

Elle leur tendit la main.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Veuillez m'excuser.

Unis s'approcha d'elle et la mena dans la petite entrée.

— Vous devriez pas vous promener toute seule sur cette route, milady. Y va bientôt faire nuit. Par les temps qui courent, c'est pas prudent.

Catherine s'assit avant de retirer ses gants.

— Tamara connaît le chemin. Je suis toujours en sécurité – elle prit impulsivement la main d'Unis. J'avais besoin de venir, de voir une amie. Et vous êtes une véritable amie, Unis.

Unis se contenta de hocher la tête, bouleversée par le désespoir qu'elle devinait chez Lady Catherine. Cela semblait impossible. La dame de l'amiral, une femme d'un grand courage et d'une telle beauté, que tous acceptaient ici alors que chaque dimanche, à l'église ou à la chapelle, le scandale et le péché pouvaient être ouvertement condamnés en chaire…

— J'suis pas plus forte que vous, milady.

Catherine se leva pour s'approcher du petit lit.

— Et la jeune Kate.

Elle se pencha pour remonter la couverture. Unis la regardait, profondément émue.

— Je vous fais du thé ? Ou peut-être du café ? Et je vais voir si quelqu'un peut vous raccompagner à Falmouth. Cinq milles toute seule, ça vous fait un bout de chemin.

Mais Catherine l'entendait à peine. Elle ne s'était guère reposée depuis son retour de Londres. Aucune lettre de Richard ne l'attendait : tout était possible. Elle était allée à cheval voir la sœur de Bolitho, Nancy, et avait trouvé Lewis Roxby fort mal en point. En dépit de son attaque, il n'avait pas tenu compte des avertissements des médecins. Privé de ses passe-temps, de la chasse, de son existence trépidante de propriétaire, de magistrat et de seigneur de l'endroit, il refusait d'accepter sa nouvelle vie – une vie d'infirme. Mais cette fois-ci, Lewis n'était pas seulement souffrant ; il était mourant. Nancy s'en était aperçue : on le lisait dans ses yeux.

Catherine s'était assise auprès de lui et lui avait tenu la main tandis qu'on le rehaussait dans son lit. Il pouvait apercevoir les arbres et sa folie en pierre, désormais presque achevée. Il était gris cendre, sa main sans force. Pourtant, de temps à autre, il se tournait pour la regarder, comme pour lui confirmer que le vieux Lewis Roxby était toujours là.

Elle lui avait raconté son séjour à Londres, sans mentionner toutefois l'héritage inattendu qui lui était venu de Luis. Elle ne lui avait pas davantage parlé de son passage à l'hôtel de Bolitho. L'avocat, Lafargue, avait prévenu Belinda de sa visite, mais Catherine avait retrouvé sa carte à la porte, déchirée en deux. Cela dit, Belinda savait que la demeure dans laquelle elle menait une existence oisive, comme avant son mariage, appartenait désormais à cette femme qu'elle haïssait. Cela ne changerait rien entre elles, mais pourrait la retenir d'exiger davantage d'argent. Belinda ne confierait jamais à ses amis qu'elle vivait dans une des propriétés de celle qu'elle traitait ouvertement de prostituée.

Elle s'entendit répondre :

— Quelque chose d'un peu plus fort, Unis. Vous n'auriez pas du cognac ?

Unis courut au buffet. Était-ce bien possible, qu'elle n'ait personne d'autre vers qui se tourner lorsque Sir Richard partait ? Peut-être que Bryan Ferguson et sa femme, dans la

grande demeure grise, étaient trop proches ; qu'ils lui rappelaient trop le souvenir des absents : le *petit équipage* de Bolitho, comme elle avait entendu John les appeler.

Catherine prit son verre, non sans se demander d'où sortait ce cognac. De Truro, ou débarqué sur cette côte rocheuse et traîtresse par des contrebandiers à la nouvelle lune ?

De l'autre côté de la porte, les rires et les conversations avaient repris de plus belle. C'était un événement qu'ils allaient pouvoir raconter à leur femme en rentrant chez eux.

Unis lui dit doucement :

— Quand… Je veux dire… Si Sir Lewis baisse les bras… qu'est-ce que ça va devenir, tout ce qu'il a fait ? C'était rien que le fils d'un fermier, à ce que l'on m'a raconté, et à présent, regardez-le. L'ami du prince en personne, il possède tout le pays. C'est pas son fils qui prendra la suite ?

Regarde-le. Ce visage gris cendre, fatigué. Chaque respiration qui lui coûtait un effort.

— Je crois savoir que son fils se fait un nom à la Cité de Londres. Lewis le voulait. Il était si fier de lui, ainsi que de sa fille. Mais il y aura beaucoup de changements, dans tous les cas.

Elle resta assise en silence un bon moment, repensant à sa visite à l'Amirauté, dernière chose qu'elle ait faite à Londres. Bethune l'avait chaleureusement reçue, faussement surpris de son arrivée. Il lui avait proposé de l'emmener à quelque réception et de la présenter à des amis. Elle avait décliné son offre. Même alors, assise dans ce bureau familier, à le regarder et à l'écouter, elle avait senti l'intérêt tout particulier qu'il lui portait, elle avait deviné qu'il était sensible à son charme qui aurait pu le mettre dans une situation délicate s'il en avait trop dit sur ses affaires. Il s'était montré incapable de lui fournir le moindre renseignement sur la guerre en Amérique du Nord ; encore qu'elle le soupçonne d'en savoir plus que ce qu'il voulait bien lui dire. Lors de sa dernière nuit, à Chelsea, elle était restée éveillée dans son lit, presque nue à la lueur de la lune qui brillait de l'autre côté de la Tamise. Elle s'était demandé ce qui se serait passé si elle avait demandé à Bethune d'user de toute son influence, de l'affection et de l'admiration qu'il portait visiblement à Richard, pour obtenir qu'on le rappelle à Londres.

A vrai dire, elle avait une idée précise du prix qu'il lui aurait demandé. Elle avait senti soudain les larmes lui monter aux yeux. Aurait-elle accepté ? Se serait-elle donnée à un autre, à un homme dont son instinct lui disait qu'il aurait été la douceur même ? Non, jamais elle n'aurait pu. Il n'y avait pas de secrets entre Richard et elle : comment aurait-elle pu faire semblant avec l'homme qu'elle aimait ?

Penser qu'elle aurait seulement pu hésiter devant un tel marché, cela la dégoûtait. On la traitait de putain. Peut-être ceux-là avaient-ils raison.

Elle n'avait pas non plus été capable de dire à Lewis ce qui s'était passé après qu'elle eut quitté la demeure de Belinda. Sur la place, elle avait aperçu l'enfant avec sa gouvernante. Même s'il y avait eu là une centaine d'enfants, elle aurait reconnu Elizabeth, la fille de Richard. Les mêmes cheveux châtains que sa mère, ce calme et cette assurance, une assurance très surprenante chez un être aussi jeune. Elle n'avait que onze ans, et pourtant, c'était déjà une femme.

— Puis-je vous parler ?

Elle avait immédiatement perçu l'hostilité de la gouvernante. Cela avait été un choc lorsque Elizabeth s'était tournée vers elle. Elle avait les yeux de Richard.

L'enfant lui avait dit lentement :

— Je suis désolée, madame, je ne vous connais pas.

Puis elle avait fait demi-tour pour aller rejoindre sa gouvernante.

A quoi aurais-je voulu m'attendre ? Que pouvais-je espérer ? Mais elle ne pensait qu'à une chose : au regard de l'enfant. Cet air de mépris.

Elle se leva, tendit l'oreille.

— Je dois partir. Mon cheval…

Le frère d'Unis se tenait dans l'embrasure.

— Qu'y a-t-il, John ? demanda celle-ci.

Mais il n'avait d'yeux que pour cette femme superbe, avec son long manteau d'équitation déchiré par endroits parce qu'elle n'avait pas fait attention et s'était approchée trop près des haies.

— L'église. On sonne le tocsin – puis, se décidant brusquement : Je ne peux pas vous laisser repartir à cette heure-ci, madame.

Mais Lady Catherine ne l'entendait pas.

— Je dois partir. Je l'ai promis à Nancy.

Elle se dirigea vers la fenêtre ouverte pour écouter. La cloche. La fin de quelque chose. Le commencement de quoi ?

John était réapparu.

— L'un des gardes est ici, madame. Il va vous accompagner – il hésita, regarda sa sœur comme pour solliciter son soutien. Je vous en prie. Sir Richard insisterait, s'il était là.

Elle leur tendit les mains.

— *Je sais*.

Certains l'enviaient, d'autres la détestaient, et il y en avait au moins une qui la craignait depuis sa visite chez l'homme de loi. Elle ne devait pas craquer, pas maintenant. *Mais sans lui, je n'ai rien, je ne suis rien*. Elle leur répondit :

— J'avais besoin d'être avec des amis, vous comprenez. *J'en avais besoin*.

Tamara était derrière la porte, impatiente de partir.

Sir Lewis Roxby, chevalier de l'ordre des Guelfes de Hanovre et ami du Prince-Régent, était mort. Elle se souvenait de ses nombreuses marques de gentillesse, un peu rudes, et surtout du jour où, ensemble, ils avaient retrouvé le corps de Zénoria Keen.

Le « Roi de Cornouailles ». Tel qu'il resterait dans les mémoires.

XI

UN AVERTISSEMENT

Bolitho et le contre-amiral Valentine Keen, côte à côte, observaient le mouillage encombré du port de Halifax.

Le soleil tapait fort, l'air était chaud comme il ne l'avait pas été depuis bien longtemps et, après le confinement qu'ils avaient connu à bord de la frégate, fût-elle aussi grosse que *l'Indomptable,* Bolitho ressentait fortement la présence de la terre, même s'il savait que ce n'était pas son monde. La maison où ils se trouvaient abritait le quartier général du commandant de la garnison et des défenses en Nouvelle-Écosse. Sous la véranda de bois, des soldats marchaient au pas cadencé, s'entraînaient par sections. Le premier rang mettait un genou en terre pour faire feu sur un ennemi imaginaire, tandis que le second se préparait à avancer d'un pas pour en faire autant. Des manœuvres que l'armée avait améliorées au fil des temps et qui avaient fini par changer le destin de Napoléon.

Mais Bolitho regardait, dans la direction opposée, la frégate à l'ancre. Même sans lunette, il pouvait distinguer ses avaries, les monceaux de pièces de bois et d'espars qui encombraient le pont. Elle arborait encore le pavillon étoilé, surmonté en symbole de victoire par le pavillon blanc d'Angleterre. Il s'agissait de l'USS *Chesapeake,* contrainte au combat par le vaisseau de Sa Majesté Britannique *Shannon*. L'affaire avait été brève mais décisive et les deux commandants avaient été blessés, mortellement dans le cas de l'Américain. Keen lui dit :

— Une victoire qui arrive à point. Le *Shannon* a remorqué sa prise jusqu'à Halifax le 6 de ce mois. Cela n'aurait pas pu arriver à meilleur moment, après tous nos revers.

Bolitho avait déjà eu des détails sur cet engagement. Le commandant du *Shannon*, Philip Bowes Vere Broke, était

expérimenté et avait déjà remporté des succès. Il croisait devant Boston où la *Chesapeake* se trouvait au mouillage. On disait qu'il déplorait amèrement la perte de tant de ses camarades face à des frégates américaines supérieures. Il avait fait porter un défi à Boston, dans la meilleure tradition chevaleresque et priant le commandant Lawrence de la *Chesapeake* de sortir pour « mettre à l'épreuve le sort de leurs pavillons respectifs ». Si Broke avait une supériorité sur son adversaire, c'était grâce à son énergie et à l'accent qu'il mettait sur son artillerie et sur le travail en équipe. Il avait même inventé des viseurs qu'il avait fait installer sur ses pièces principales. Il avait remporté la victoire, mais nul plus que lui n'avait pleuré la mort de Lawrence qui avait succombé à ses blessures.

Et puis, juste derrière la prise, telle une ombre piteuse, une frégate de taille plus modeste, *La Faucheuse*. Un canot de rade était amarré le long du bord, on apercevait des silhouettes en tunique rouge un peu partout sur le pont principal : les fusiliers qui gardaient les mutins emprisonnés.

Keen, qui l'observait, crut déceler de la tension sur son visage lorsque Bolitho leva les yeux vers le soleil.

— Cela fait du bien de se retrouver.

Bolitho lui sourit.

— Cela ne durera pas, Valentine. Nous allons bientôt devoir appareiller de nouveau.

Il mit sa main en visière pour observer *l'Indomptable* où Tyacke embarquait de l'eau douce et des vivres tandis que l'on procédait aux dernières réparations. C'est en tout cas ce qu'il avait donné comme prétexte, ou plutôt comme mauvaise excuse, pour ne pas l'accompagner à cette réunion.

Il entendait Avery qui discutait avec l'aide de camp de Keen, l'Honorable Lawford de Courcey. Il se dit qu'ils ne devaient pas avoir grand-chose en commun, voire rien du tout, et il avait cru comprendre qu'Adam ne s'intéressait pas beaucoup à lui non plus. C'était aussi bien ainsi. Ici, pas de place pour le contentement de soi, même entre amis. Ils avaient besoin d'un but, d'une ligne clairement tracée, comme le fil du vieux sabre qui pendait à son côté.

Des lettres l'attendaient à son retour à Halifax, toutes écrites par Catherine : il les sentait à l'intérieur de son manteau. Il comptait les lire dès que possible, et les relire un peu plus tard, plus tranquillement. Mais il ressentait toujours cette même inquiétude, cette crainte que ses sentiments envers lui aient pu changer. Elle devait être seule au-delà de toute expression.

Il se détourna du soleil en entendant de Courcey qui accueillait quelqu'un, puis perçut une autre voix, féminine celle-là.

Keen lui prit le bras.

— J'aimerais vous présenter Miss Gilia Saint-Clair. Je vous avais parlé de sa présence à bord de *La Faucheuse*.

Le tout dit avec la plus grande aisance, mais Bolitho avait lu le rapport détaillé de Keen sur la reddition de *La Faucheuse,* et sur la bordée qu'il avait tirée dans l'eau. Il pressentait que Keen et Adam avaient été en désaccord sur quelque chose à ce moment-là. On éclaircirait cela plus tard.

Son pied buta dans un obstacle, il vit Avery, silhouette floue, venir à lui. Inquiet, mais prêt à le protéger, comme toujours.

Quand on arrivait de dehors, avec ce soleil radieux et les eaux du port qui vous éblouissaient, la pièce semblait plongée dans l'obscurité, comme si l'on avait tiré d'épais rideaux.

— Je souhaite vous présenter l'amiral Bolitho, disait Keen. Il commande notre escadre.

Ce n'était pas pour l'impressionner, c'était sincère. Val tel qu'il avait toujours été, avant la mort de Zénoria, avant Zénoria. Peut-être Catherine avait-elle raison lorsqu'elle disait qu'il se remettrait aisément de sa disparition.

La jeune femme était plus jeune que ce à quoi il s'attendait, près de la trentaine à l'estime. Elle avait un joli visage ovale, l'air calme et sérieux.

Bolitho prit sa main ; elle était ferme. Il l'imaginait en compagnie de son père à bord de *La Faucheuse,* regardant la *Walkyrie* qui tirait sa formidable bordée. Elle lui dit :

— Je suis désolée de m'imposer, mais mon père est ici. J'espérais savoir si…

— Il est avec le général, lui répondit Keen. Je suis sûr qu'il n'a pas d'objection à ce que vous restiez – il lui décocha son grand sourire juvénile. Je prends tout sur moi.

— Je voulais avoir des nouvelles de York. Mon père s'y rendait pour vérifier le bon achèvement d'un navire.

Bolitho l'écoutait en silence. Les projets de son père, ce n'était pas ce qui l'inquiétait.

— Je crois, reprit Keen, que vous allez rentrer en Angleterre plus tôt que prévu, Miss Saint-Clair…

Elle fit non de la tête.

— Je préférerais rester ici, avec mon père.

La porte s'ouvrit, un lieutenant très urbain s'inclina profondément.

— Le général vous présente ses excuses, sir Richard. Ce retard est involontaire – puis, découvrant la jeune femme : Je ne sais pas si…

— Elle est avec nous, répondit Bolitho.

La pièce contiguë était vaste, surchargée de meubles. Le logement d'un soldat, avec deux grands tableaux de batailles accrochés aux murs. Bolitho ne connaissait pas cet uniforme. Une guerre d'un genre différent, une armée oubliée.

Le général saisit sa main.

— Ravi de vous voir, sir Richard. J'ai connu votre père. Un homme remarquable. Aux Indes. Il serait sacrément fier de vous !

Il parlait de façon hachée, en lâchant des bribes de phrases.

Il y avait d'autres têtes. David Saint-Clair : solide poignée de main, ferme et dure. Il y avait aussi un autre officier de l'armée de terre, grand, plein d'assurance, l'air calme de l'homme de métier. Il s'inclina légèrement.

— Capitaine Charles Pierton, du 8e d'infanterie – un silence et, non sans une certaine fierté : Le régiment du roi.

Bolitho vit la jeune femme serrer les mains sur ses genoux. Elle attendait la suite, soudain remplie d'une assurance qui ne la rendait que plus vulnérable. David Saint-Clair intervint :

— Vous ne vous sentez pas bien, ma chère ?

Mais elle ne lui répondit pas. Et, s'adressant à Pierton :

— Puis-je vous demander quelque chose, capitaine ?

Pierton lança un regard interrogateur au général, qui lui fit un bref signe de tête.

— Naturellement, mademoiselle.

— Vous vous trouviez à York lorsque les Américains ont attaqué. Mon père et moi-même aurions dû être là-bas, mais les circonstances en ont décidé autrement.

Son père se pencha en avant dans son fauteuil.

— Ce bâtiment de trente canons, le *Sir Isaac Brock,* a été incendié sur sa cale de lancement avant que les Américains aient eu le temps de s'en emparer. De toute manière, je serais arrivé trop tard.

Bolitho savait qu'elle ne l'écoutait même pas.

— Connaissez-vous le capitaine Anthony Loring, de votre régiment, monsieur ?

L'officier ne cilla pas.

— Oui, bien sûr. Il commandait la deuxième compagnie.

Il regarda Bolitho et les autres officiers de marine.

— Notre unité était la seule unité de métier présente à York. Nous avions la milice et les volontaires d'York, plus une compagnie du Royal Terre-Neuve – il se retourna vers la jeune femme. Ainsi qu'une centaine d'Indiens Mississauga et Chippewa.

Bolitho remarqua qu'il prononçait ces noms sans peine : un homme aguerri, même si ce pays vaste et sauvage n'avait rien à voir avec l'Espagne ou la France. Mais les autres savaient tout cela. Simplement, il jugeait utile d'expliquer le contexte à la jeune femme. Comme s'il le lui devait, en quelque sorte.

Il continua sur le même ton, avec des mots choisis :

— Les défenses de Fort York étaient médiocres. Mon supérieur croyait que la marine parviendrait finalement à envoyer davantage de bateaux sur les lacs pour contenir les Américains, le temps de construire de plus gros bâtiments de guerre. Ce jour-là, il y avait dix-sept cents soldats américains, presque tous de l'armée régulière, et bien entraînés. Il nous fallait gagner du temps pour évacuer le fort et pour incendier le *Sir Isaac Brock*.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Poursuivez, je vous prie.

Pierton reprit lentement :

— Le capitaine Loring a emmené ses hommes jusqu'à la plage où les Américains étaient en train de débarquer. Il a conduit une charge héroïque à la baïonnette et les a dispersés. Provisoirement. Il a été blessé et est mort peu après. Je suis désolé. De nombreux braves sont morts ce jour-là.

— Je crois que vous seriez mieux dans une autre pièce, Miss Saint-Clair, lui dit Keen.

Bolitho la vit secouer la tête sans se soucier de ses cheveux défaits qui lui tombaient sur les épaules. Elle demanda :

— Vous a-t-il parlé de moi avant de mourir, capitaine ?

Pierton se tourna vers le général, hésitant.

— Nous étions serrés de près, Miss Saint-Clair.

Elle insista :

— *Pas une seule fois ?*

— C'était un homme très discret. Nous n'appartenions pas à la même compagnie, vous comprenez.

Quittant la fenêtre, elle s'approcha de lui et lui posa une main sur le bras.

— C'est gentil à vous de m'avoir tout raconté. Je n'aurais pas dû vous poser cette question – elle s'agrippait à la manche écarlate, sans se soucier des autres. Je suis heureuse que vous soyez sain et sauf.

Le général toussa à grand bruit.

— Je vais vous le renvoyer en Angleterre par le premier paquebot. Dieu sait s'ils vont tirer la leçon de ce qui s'est passé.

La porte se referma doucement. Elle avait disparu.

— *Bon dieu !* s'exclama le capitaine Pierton – puis, au général :

Je suis désolé, mon général, mais j'ai oublié de lui remettre quelque chose. Peut-être vaudrait-il mieux renvoyer cet objet avec ses autres affaires à Ridge… l'agent de notre régiment à Charing Cross.

Bolitho le vit sortir une miniature de sa tunique. Il la posa sur la table. Charing Cross : comme cette allusion qu'il avait faite aux Indiens qui se battaient avec l'armée, cela paraissait tellement étrange, en ce lieu. Un autre monde.

— Puis-je la voir ? demanda Keen.

Il mit la miniature à la lumière pour l'examiner.

— La ressemblance est étonnante. Très joli.

Une petite tragédie de la guerre, songeait Bolitho. Miss Saint-Clair lui avait donné ou envoyé ce portrait, même si ce Loring inconnu avait décidé de ne pas encourager une relation plus intime. Elle avait dû espérer le revoir pendant le séjour de son père à York et avait peut-être redouté ce qu'elle risquait de découvrir. Désormais, il était trop tard. Son père en savait probablement plus que ce qu'il voulait bien montrer.

— Bon, amiral, reprit Keen, je crois qu'il faut le lui rendre. Si c'était moi…

Il ne termina pas sa phrase.

Le général fronça le sourcil.

— Peut-être avez-vous raison – il jeta un coup d'œil à la pendule. Il est temps d'en rester là, messieurs. J'ai un bordeaux tout à fait convenable et je crois que nous devrions y goûter. Ensuite…

Bolitho se tenait près de la fenêtre d'où il observait la frégate américaine qu'ils avaient capturée, la *Chesapeake,* ainsi que *La Faucheuse,* un peu plus loin. Il demanda à Pierton :

— Et à propos de York, mon capitaine ? La ville est-elle en sécurité ?

— Malheureusement non, sir Richard. Mon régiment s'est replié en bon ordre jusqu'à Kingston, qui prend une nouvelle importance si nous sommes contraints de soutenir une autre attaque. Si les Américains avaient commencé par s'occuper de Kingston…

— Eh bien ?

C'est le général qui répondit pour lui :

— Nous aurions perdu tout le nord du Canada.

Deux domestiques avaient fait leur apparition avec des plateaux chargés de verres. Keen dit à voix basse :

— Je m'éclipse un instant, sir Richard.

Bolitho s'adressa à Avery qui était venu le rejoindre près de la fenêtre.

— Nous ne resterons pas plus longtemps que nécessaire.

Ce qu'il lisait dans ses yeux dorés l'inquiétait : un regard étrangement introspectif et, pourtant, étrangement paisible.

— Qu'y a-t-il, George ? Encore un secret ?

Avery se tenait en face de lui et réfléchissait. Peut-être avait-il ressassé cette pensée pendant tout le trajet depuis le vaisseau jusqu'à cet endroit plein de claquements de bottes et d'ordres hurlés.

— J'ai reçu une lettre, amiral. Une lettre.

Bolitho fit volte-face pour lui prendre le poignet.

— Une lettre ? Vous voulez dire…

Avery lui sourit, un sourire plutôt timide, ce qui le rajeunissait.

— Oui, amiral. Une lettre d'une dame.

Pendant ce temps-là, dehors, dans le couloir inondé de soleil, Keen était assis près de la jeune fille dans l'un des gros canapés de cuir.

Il la regardait tourner et retourner la miniature entre ses mains, elle était restée très calme lorsqu'il la lui avait rendue. Était-ce de la résignation ? Ou autre chose de plus profond ?

— C'est gentil à vous. Je ne savais pas…

Sa bouche tremblait. Il ajouta :

— Tant que je suis à Halifax, s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour vous servir, tout ce que vous me demanderez…

— Je serai avec mon père, chez Massie. Ce sont… de vieux amis, d'une certaine façon.

Elle baissa les yeux sur la miniature.

— J'étais plus jeune alors.

— C'est… – mais Keen bredouillait : Vous êtes très courageuse, et vous êtes très belle.

Il essayait de sourire, de rompre la tension qui s'était installée entre eux.

— Je vous prie de ne pas vous sentir offensée. C'est la dernière chose que je voudrais faire.

Elle était toujours aussi calme.

— Vous avez dû penser que j'étais folle, que j'étais une innocente dans un monde que j'ignore. Ce genre de situation qui soulève des rires au carré lorsque vous êtes entre hommes.

Elle lui tendit impulsivement la main, mais elle hésitait autant que lui.

— Gardez ceci, si cela vous fait plaisir. Je n'en ai plus l'usage.

Il prit la miniature. Ses cils blonds contrastaient avec sa peau tannée.

— Et… faites attention.

— Cela dépendra de ce portrait.

— Je penserai à vous.

Il reprit lentement le chemin du salon. Bien sûr, cela ne pouvait pas arriver. Pas encore une fois, non. Et pourtant, si.

Adam Bolitho s'arrêta sur le seuil et examina la boutique. Le soleil brillait haut dans un ciel tout bleu au-dessus des toits, et il était difficile de se souvenir de cette rue plongée dans l'ombre par de gros tas de neige.

Il poussa la porte et sourit en entendant une cloche sonner pour annoncer son arrivée. L'endroit était exigu, mais élégant, il n'aurait pas déparé Londres ou Exeter.

Comme au signal, une douzaine de pendules se mirent à sonner l'heure ronde. Des grandes et des plus petites, des cartels de cheminée ou des pendules de salon, des horloges avec leurs personnages animés ou qui indiquaient les phases de la lune. Une autre était équipée d'un trois-mâts carré qui plongeait et remontait à chaque battement du balancier. Elles étaient toutes jolies et cela l'amusait. Il passait de l'une à l'autre en les admirant lorsqu'un homme de petite taille et vêtu d'un manteau sombre franchit une porte près du comptoir. Il examina immédiatement l'uniforme d'un œil de professionnel, les épaulettes dorées, le sabre courbe.

— Que puis-je pour votre service, commandant ?

— Je cherche une montre. On m'a dit…

L'homme sortit un grand plateau.

— Chacune de ces montres a été vérifiée, elles sont en parfait état. Pas neuves, non, elles ont servi, mais ce sont des instruments d'excellente réputation. De vieilles amies.

Adam songeait au bâtiment qu'il venait tout juste de quitter au mouillage ; paré à reprendre la mer. Impossible de ne pas voir la frégate prise aux Américains, la *Chesapeake,* il l'avait aperçue depuis le canot de la *Walkyrie*. Un bien beau bâtiment,

vraiment : il était même prêt à admettre qu'il n'aurait pas rêvé plus beau commandement. Mais l'émotion s'arrêtait là : en perdant *l'Anémone,* il avait perdu une part de lui-même. C'est son vainqueur, le *Succès,* qui l'avait escortée jusqu'à Halifax, le 6 juin. *Le jour de mon anniversaire.* Le jour où Zénoria l'avait embrassé sur le sentier de la falaise ; lorsqu'il lui avait cueilli quelques roses sauvages avec son couteau. Il était si jeune. Et si conscient de ce qu'il faisait.

Il jeta un coup d'œil à la collection de montres. Ce n'était pas par vantardise qu'il était là : il avait réellement besoin d'une montre, depuis que la sienne avait disparu, perdue ou volée lorsque, blessé, on l'avait transféré à bord de l'USS *Unité*. Ils auraient mieux fait de le laisser mourir ce jour-là.

Le marchand prit son silence pour un manque d'intérêt.

— Celle-ci est une très belle pièce, commandant. Cadran nu et double échappement, un chef-d'œuvre de James McCabe. Elle date de 1806, mais elle est en parfait état.

Adam prit la montre. *A qui a-t-elle appartenu ?* La plupart des montres qui se trouvaient dans cette boutique avaient probablement appartenu à des officiers de l'armée de terre ou à des officiers de marine. Ou à leurs veuves…

Il se surprit à penser avec amertume au soudain intérêt que portait Keen à la fille de David Saint-Clair, Gilia. Au début, il avait cru que ce n'était qu'un élan de pitié envers la jeune fille ; Keen aurait même pu se laisser aller à établir la comparaison avec Zénoria, qu'il avait sauvée alors qu'elle se trouvait à bord d'un transport de déportés. Elle en conservait sur le dos la marque du fouet, comme pour lui en faire garder éternellement le souvenir cruel. La marque de Satan, disait-elle. Mais il était injuste à l'égard de Keen, peut-être à cause de sa propre culpabilité à lui, sentiment qui ne le quittait jamais. Parce que, de gré ou non, Zénoria avait été sa maîtresse.

— Et celle-ci ?

L'homme lui fit un sourire approbateur.

— Un excellent choix, pour un excellent commandant !

Adam avait fini par s'y habituer. A Halifax, en dépit d'une importante présence militaire et de la proximité relative de l'ennemi, la sécurité était un mythe. Tout le monde savait où

vous étiez, quel bâtiment appareillait pour quel endroit, et sans doute bien davantage. Il avait fait part à Keen de son inquiétude à ce sujet, lequel s'était contenté de répondre : « Je crois que nous leur accordons trop d'importance, Adam. »

Une froideur indéfinissable s'était installée entre eux. Etait-ce parce que Adam avait menacé d'ouvrir le feu sur *La Faucheuse,* otages à bord ou pas, ou était-ce l'effet de son imagination, dû à ce sentiment de culpabilité qu'il éprouvait constamment ?

Il prit la montre, la soupesa dans le creux de la main. Elle était lourde et des années d'utilisation l'avaient rendue toute lisse. L'homme lui dit :

— Il s'agit d'une pièce rare, commandant. Vous remarquerez l'échappement à cylindre… le cadran est très beau, très lisible – il soupira. Mudge & Dutton, 1770. Elle est nettement plus âgée que vous, si vous me permettez.

Adam examina la gravure sur le couvercle, tout usée, mais que l'on pouvait encore deviner. Une sirène.

L'horloger ajouta :

— C'est un travail comme on n'en voit plus beaucoup de nos jours, j'en ai bien peur.

Adam porta la montre à son oreille. Il revoyait son visage, à Plymouth. Il avait ramassé le gant qu'elle avait laissé tomber pour le lui rendre. Sa main à son bras quand ils s'étaient promenés dans le jardin du major général. Il ne l'avait plus jamais revue.

— Cette montre, quelle est son histoire ?

Le petit homme entreprit d'essuyer ses lunettes.

— Cela fait longtemps que je l'ai en boutique. Elle appartenait à un honorable marin, tout comme vous, commandant… Je pense qu'il avait besoin d'argent. Je n'ai pas réussi à en savoir plus.

Adam referma très soigneusement le couvercle.

— Je la prends.

— Elle est un peu chère, mais… – il sourit, heureux que cette pièce ait échu à un propriétaire qui en était digne. Je sais que vous commandez une frégate et que vous avez remporté de

nombreux succès, commandant. Il est normal et tout à fait justifié qu'elle vous revienne !

Il attendit une réponse, mais le client n'était guère communicatif.

— Je vais la nettoyer avant de vous la remettre. Je peux la faire porter à bord de la *Walkyrie,* si vous préférez. J'ai cru comprendre que vous n'appareilleriez pas avant après-demain ?

Adam détourna les yeux. Il venait tout juste de l'apprendre de la bouche de Keen avant de descendre à terre.

— Non merci, je la prends maintenant.

Il glissa la montre dans sa poche, toujours hanté par le visage de Zénoria. Selon les habitants de Zennor, l'église où elle avait épousé Keen recevait régulièrement la visite d'une sirène.

La sonnette de l'entrée retentit et l'horloger se retourna, agacé d'être dérangé. On rencontrait toutes sortes de gens chez lui : Halifax était devenu le principal port de mer et certainement le plus sûr, établi comme il l'était au confluent de toutes les guerres. L'armée le défendait, la marine le protégeait et le ravitaillait, si bien que d'aucuns le considéraient comme le nouveau point d'accès à tout un continent. Mais ce jeune commandant à la chevelure sombre était différent des autres. Seul, totalement seul, habité par quelque chose qu'il ne partageait avec nul autre.

— Je suis désolé, madame Lovelace, fit le commerçant, mais votre pendule ne fonctionne toujours pas. J'en ai peut-être encore pour quelques jours.

Mais elle regardait Adam.

— Eh bien, commandant, en voilà une agréable surprise. Comment allez-vous ? Et votre bel amiral, si jeune, comment va-t-il ?

Adam s'inclina. Elle était habillée de soie rouge sombre, coiffée d'une capeline assortie pour abriter ses yeux du soleil. Elle avait toujours ce regard direct, ce petit sourire légèrement moqueur, comme si elle passait son temps à taquiner les gens.

— Le contre-amiral Keen se porte fort bien, madame.

Elle nota immédiatement qu'il y avait un peu de gêne dans sa réponse.

— Vous faites vos achats, je vois – elle lui tendit la main. Vous me montrez ?

Il savait que le commerçant les observait avec intérêt. A n'en pas douter, il la connaissait et la réputation de cette dame devait susciter tous les commérages. Machinalement, Adam avait sorti la montre pour la lui montrer.

— J'avais besoin d'une montre, madame Lovelace. Je l'aime bien.

Il vit qu'elle examinait attentivement la sirène gravée.

— A votre place, j'aurais acheté un instrument un peu plus récent, commandant. Mais si c'est cela qui vous plaît et qu'il vous en prend la fantaisie… – elle jeta un œil à l'extérieur. Je dois m'en aller, je reçois des amis – puis, se tournant vers lui : Je crois que vous savez où je demeure.

— Au bord de la Bedford, si je me souviens bien.

L'espace d'une seconde, toute trace d'humour ou de sang-froid disparut. Elle lui prit le bras.

— Soyez prudent. Promettez-le-moi. Je connais votre réputation, je connais un peu vos antécédents. Je ne serais pas étonnée que vous n'attachiez plus guère d'importance à la vie.

Il voulut répondre, mais elle le fit taire, aussi fermement que si elle avait posé un doigt sur ses lèvres.

— Ne dites rien. Faites seulement ce que je vous demande, soyez prudent. Promettez.

Puis elle lui jeta un tout autre regard. L'invite était criante.

— Lorsque vous reviendrez, venez me voir.

Il répondit froidement :

— Et votre mari, madame ? J'imagine qu'il pourrait trouver à y redire.

Elle éclata de rire, mais elle perdait un peu de sa belle assurance.

— Il n'est jamais là. Le commerce est sa vie, son univers – elle jouait négligemment avec le ruban de sa capeline. Mais il n'est pas dérangeant.

Adam se souvint de leur hôte, Benjamin Massie, le soir où le brick *Alfriston* leur avait appris la nouvelle de la mutinerie de *La Faucheuse* et de sa capture. Elle était donc la maîtresse de Massie, et peut-être de quelques autres encore.

— Je vous dis au revoir, madame.

Il récupéra sa coiffure sur un siège et dit à l'horloger :

— Lorsque j'utiliserai cette montre à mon bord, je me souviendrai de vous et de votre boutique.

Elle l'attendait sur les marches.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

Elle le regardait attentivement.

— Vous avez perdu quelque chose que vous ne retrouverez plus jamais. Il faut l'accepter – elle effleura le galon doré à son col. La vie est faite pour être vécue.

Le temps qu'Adam se mette de côté pour laisser passer un soldat à cheval, elle avait disparu.

Il regagna l'embarcadère. *Soyez prudent*. Il accéléra le pas en apercevant la mer et la forêt de mâts et d'espars. Quoi qu'ils fassent, c'était à Keen qu'il revenait de décider : il avait été très clair à ce sujet. Mais pourquoi cela le blessait-il autant ?

Il songea brusquement à son oncle, il aurait aimé être près de lui. Ensemble, ils pouvaient se parler ; il l'écoutait. Il lui avait même confié son aventure avec Zénoria.

Il aperçut enfin les marches, le canot de la *Walkyrie* amarré non loin de là. L'aspirant Rickman, jeune homme de quinze ans plein d'entrain, était en grande conversation avec deux jeunes femmes qui ne faisaient aucun effort pour cacher leur métier, sous le regard réjoui de l'armement.

Rickman rectifia sa coiffure et l'armement se mit au garde-à-vous en voyant le commandant approcher. Les deux filles s'éloignèrent de quelques pas.

— Monsieur Rickman, lui dit Adam, nous rentrons à bord, je vous prie. Je vois que vous ne perdez pas votre temps…

Les joues imberbes du jeune garçon s'ornèrent instantanément de deux taches rubicondes. Adam monta dans le canot. *Si seulement vous saviez.*

Il jeta un rapide coup d'œil à la frégate américaine et à l'autre vaisseau, le *Succès,* que les bordées de *l'Indomptable* avaient mis à la raison en quelques minutes. Il se souvenait du jeune enseigne mort de ses blessures, fils du capitaine de vaisseau Joseph Brice, celui qui l'avait interrogé pendant sa captivité. Il était valable, et c'était un officier plein de dignité. Il

l'avait traité avec une courtoisie qui lui rappelait Nathan Beer. Il se demanda si Brice était au courant, s'il se reprocherait d'avoir poussé son fils à servir dans la marine.

Ils étaient face à face, à croiser le fer avec des gens qui parlaient la même langue qu'eux, mais qui avaient librement choisi une autre patrie… Peut-être valait-il encore mieux avoir un ennemi que l'on puisse haïr. À la guerre, il faut pouvoir haïr sans se demander pourquoi.

— *Matez !*

Il se leva et empoigna la main courante. Il avait à peine remarqué qu'ils avaient rejoint la *Walkyrie*.

L'aide de camp accourait à la coupée et essayait visiblement d'attirer son attention. Adam salua la poupe et sourit.

En fait, il était évidemment plus facile d'en haïr certains plutôt que d'autres.

Le contre-amiral Valentine Keen se détourna des fenêtres de poupe de la *Walkyrie* lorsque Adam, suivi de l'aide de camp, entra dans la grand-chambre.

— Je suis venu dès que j'ai pu, amiral. J'étais à terre.

— Ce n'est pas grave, lui répondit gentiment Keen. Vous devriez vous distraire davantage – et, jetant un regard à son aide de camp : Merci, Lawford. Vous pouvez hisser les signaux dont nous avons parlé.

La porte se referma, mais de mauvais gré, songea Adam.

— Vous avez des nouvelles, amiral ?

Keen semblait désarçonné.

— Pas exactement. Mais les plans ont changé. Le *Succès* va appareiller pour Antigua. J'en ai parlé avec le maître du port et j'en ai déduit que je n'avais pas le choix. Halifax est encombré de bâtiments qui ont tous besoin de caréner et de réparer. Le *Succès* est sorti en fort mauvais état de son engagement contre *l'Indomptable*, ce qui est dû autant à son état de putréfaction qu'à l'artillerie du commandant Tyacke, j'imagine.

Adam attendait la suite. Keen essayait de faire passer la pilule. Le *Succès* était gravement endommagé, certes, mais serait en mesure de naviguer une fois que l'on aurait remis son

gréement en état. Cela dit, Antigua, douze cents milles, avec la saison des ouragans… C'était courir un grand risque.

— Un gros convoi doit arriver sous une semaine environ, du ravitaillement et des rechanges pour l'armée, rien de très nouveau. Sir Richard a l'intention d'appareiller avec *l'Indomptable* et deux autres vaisseaux pour les escorter avant l'atterrissage. Il est possible que les Américains aient l'intention d'attaquer pour le disperser et pour tenter de couler quelques navires – et il ajouta, placide : Il faut au *Succès* une conserve de taille.

Il balaya sa chambre des yeux.

— Ce vaisseau est suffisamment puissant pour combattre tout corsaire assez inconscient pour essayer de s'en emparer, dit-il avec un mince sourire. Et assez rapide pour rentrer à Halifax en cas de problème.

Adam s'approcha de la table et eut un instant d'hésitation en apercevant la miniature posée près du journal de Keen qui était grand ouvert. Pris de court, il entendit à peine ce que lui disait l'amiral.

— Je suis obligé de demeurer ici. Je commande à Halifax. On peut avoir besoin de nos autres bâtiments n'importe où.

Adam ne pouvait détacher son regard du portrait, il avait immédiatement reconnu le modèle. Ce sourire, peint à l'intention de quelqu'un qu'elle chérissait, qu'elle voulait garder. Keen reprit brusquement :

— Pour vous, Adam, ce ne sera rien du tout. Avec d'autres commandants, j'aurais vu les choses avec plus de circonspection. Le *Succès* sera à l'abri à Port-aux-Anglais. Dans le meilleur des cas, on pourra l'utiliser comme bâtiment de garde. Au pire, ses espars et son artillerie seront certainement utiles. Qu'en pensez-vous ?

Adam lui fit face. Il était furieux de ne pouvoir admettre ce raisonnement, de savoir qu'il n'avait pas le droit de refuser.

— Je pense que c'est trop risqué, amiral.

Keen eut l'air surpris.

— *Vous*, Adam ? C'est vous qui me parlez de risque ? Pour les gens qui sont ici, ce ne sera jamais que deux frégates qui appareillent, et même si l'ennemi découvre quelle est leur

destination, quelle importance ? Il sera trop tard pour agir, c'est certain.

Adam palpa la lourde montre qu'il avait au fond de sa poche. Il revoyait la petite boutique, le chœur paisible des horloges, le commerçant qui avait mentionné sans avoir l'air d'y toucher le nom de la *Walkyrie*, tout juste s'il ne lui avait pas fourni l'heure de l'appareillage.

Il continua sans ménagement :

— Il n'y a aucune sécurité ici, amiral. Je vais être absent un mois, il peut se passer beaucoup de choses pendant ce temps.

Keen lui sourit, il était peut-être soulagé.

— La guerre va se poursuivre, Adam. Je vous confie cette mission parce que j'ai des instructions à faire porter au capitaine de vaisseau qui commande à Antigua. Un homme difficile, sous de nombreux rapports. Il va falloir qu'on lui rappelle quels sont nos besoins à Halifax.

Il vit Adam regarder une fois encore la miniature.

— Une jeune femme attachante. Et courageuse en plus… Je sais ce que vous vous dites. Il m'est difficile de croire que j'ai perdu Zénoria. Et encore plus difficile de l'accepter.

Adam serrait les poings à s'en faire mal aux os. *Mais vous ne comprenez rien. Comment pouvez-vous l'oublier ? La trahir ?*

Il se ressaisit.

— Je vais prendre mes dispositions, amiral. Je vais prélever des marins de premier brin à l'arsenal.

— A qui souhaitez-vous confier le *Succès ?*

Adam devait faire un effort presque physique pour contenir sa rage.

— John Urquhart, amiral. C'est un bon second… je suis surpris qu'il n'ait pas été promu ou, même, qu'on ne l'ait pas proposé pour un commandement.

La porte s'entrouvrit très légèrement et de Courcey toussa avec discrétion.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda sèchement Keen.

— Votre canot est paré, amiral.

— Merci.

Keen ramassa le portrait et, après avoir marqué une hésitation, le rangea dans un tiroir qu'il ferma à clé.

— Je rentrerai un peu plus tard. Je vous ferai prévenir.

Il le regarda posément avant de conclure :

— Après-demain, donc.

Adam mit sa coiffure sous le bras.

— Je vous accompagne à la coupée, amiral.

Keen salua d'un signe de tête deux aspirants qui dégagèrent prestement son chemin près de la descente.

— Je vous serais obligé d'embarquer mon aide de camp. Voir comment font les vrais hommes de métier est une bonne expérience.

Il était sur le point d'ajouter quelque chose, mais se ravisa.

Comme le canot quittait l'ombre de la *Walkyrie,* Adam aperçut son second qui traversait la dunette en grande conversation avec Ritchie, le maître pilote.

Ils levèrent les yeux en le voyant s'approcher et Adam songea une fois de plus qu'il ne connaissait pas vraiment ces hommes, tout en sachant pertinemment que c'était de son fait.

— Venez donc à l'avant avec moi, monsieur Urquhart – et, au pilote : Vous êtes déjà au courant, j'en prends le pari.

— Oui, commandant. C'est reparti pour les îles Sous-le-Vent. Mauvaise saison.

Mais Adam était déjà hors de portée. Il prit le passavant tribord, Urquhart à ses côtés. Sous leurs pieds, des hommes qui travaillaient aux palans des pièces ou qui pliaient des cordages inutiles en glènes s'interrompirent un instant en les voyant passer.

Adam s'arrêta sur le gaillard d'avant et posa un pied sur une caronade, « l'écrabouilleur », comme l'appelaient les marins. Il avait de l'autre côté la prise, le *Succès*. Même si la muraille et les œuvres mortes portaient encore les traces des boulets tirés par *l'Indomptable*, les mâts avaient été regréés. Des hommes travaillaient sur les vergues pour mettre à poste des voiles neuves. Ils avaient bien travaillé pour en faire autant en si peu de temps. Un peu plus loin, la *Chesapeake,* toute belle, et *La Faucheuse* qui se balançait, impassible, sur son câble. Les

navires savaient-ils qui les armait, qui les avait trahis ou qui les aimait, et s'en souciaient-ils seulement ?

— Si le temps reste favorable, lui dit Urquhart, nous n'aurons pas trop de mal, commandant.

Adam se pencha à la lisse devant la grande ancre caponnée à l'imposante figure de proue dorée : l'une des fidèles servantes d'Odin, une sirène à l'air sévère qui portait cuirasse et casque à cornes. Elle tendait la main, comme pour souhaiter la bienvenue à son héros qui entrait dans le Walhalla. Elle n'était pas belle. Il essaya de chasser cette pensée. Ce n'était pas *l'Anémone*. Mais au milieu de la fumée et dans le fracas de la bataille, elle impressionnait certainement l'ennemi.

— Je désire que vous preniez le commandement du *Succès*. Vous aurez un équipage de prise, mais tout juste assez de monde pour armer le bâtiment. Quant à ses capacités de combat, je n'en sais encore rien.

Il regardait le lieutenant de vaisseau, homme énergique et intelligent, mais encore intimidé par son commandant. Pas effrayé, non, mais ne sachant trop à quoi s'en tenir.

— Maintenant, monsieur Urquhart, écoutez-moi et gardez pour vous ce que je vais vous dire. Si j'entends un seul mot qui vienne d'ailleurs, ce sera mis sur votre compte, compris ?

Urquhart, toujours aussi calme, hocha la tête.

— Vous pouvez compter là-dessus.

Adam le prit par le bras :

— C'est sur *vous* que je compte.

Il repensa soudain à la miniature de Gilia Saint-Clair. Son sourire, que Keen s'était approprié.

— A présent, voici ce que vous allez devoir faire.

Mais pendant qu'il parlait, il avait l'esprit ailleurs. Peut-être Keen avait-il raison. Après la bataille, après avoir perdu son bâtiment et connu l'horreur de l'emprisonnement, on courait toujours le risque de devenir trop prudent.

Lorsqu'il eut fini d'expliquer ses projets, Urquhart lui dit :

— Puis-je vous poser une question, commandant, vous n'avez jamais eu peur de vous faire tuer ?

Adam esquissa un sourire.

— Non.

Il aperçut John Whitmarsh qui arpentait le pont en compagnie de l'un des nouveaux aspirants, lequel était à peu près du même âge. Les deux garçons devinèrent sa présence et s'arrêtèrent pour regarder le soleil à l'ombre du gaillard. L'aspirant salua ; Whitmarsh leva timidement la main.

Urquhart remarqua :

— Vous avez sûrement un don pour prendre les jeunots, commandant.

Adam se tourna vers lui, son sourire s'était effacé.

— La question que vous me posiez, John… Il est vrai que… je suis mort… plusieurs fois. Cela vous convient ?

Ils n'avaient probablement jamais été plus proches qu'en cet instant.

XII

CODE DE BONNE CONDUITE

Le lieutenant de vaisseau George Avery se laissa aller dans son siège. Il avait un pied sur son coffre, comme s'il essayait de mesurer les mouvements du bâtiment. A l'autre bout de la petite chambre fermée par une portière, Allday était assis sur un second coffre, ses grosses mains serrées l'une contre l'autre. Il plissait le front en essayant de se rappeler ce qu'Avery venait de lui lire.

Avery revoyait l'Angleterre comme s'il l'avait quittée la veille, et non cinq mois plus tôt. L'auberge de Fallowfield au bord de la Helford, les longues marches dans la campagne, sans être dérangé par les conversations des gens qui vous causaient parce qu'ils étaient entassés avec vous dans la coque d'un bâtiment de guerre. Une nourriture saine, le temps de réfléchir. Le temps de se souvenir…

Il songeait à la lettre qu'il avait reçue, se demandant pourquoi il en avait parlé à l'amiral. Plus surprenant encore, Bolitho avait paru sincèrement heureux de cette nouvelle, même si, à n'en pas douter, il trouvait que son aide de camp se laissait trop porter à l'espoir. *Un baiser et une promesse.* Il n'osait même pas imaginer ce que Bolitho lui aurait dit s'il lui avait raconté ce qui s'était passé cette nuit-là, à Londres. Ce mystère, cette sauvagerie, puis cette paix lorsque, épuisés, ils étaient restés étendus côte à côte. Et pour ce qui le concernait : tout étonné que ce ne soit pas un rêve.

Revenant à Allday, il lui dit :

— Bon, voilà. Ainsi donc, votre petite Kate se porte à merveille. Il faudra que je lui achète quelque chose avant notre départ de Halifax.

Allday ne leva même pas les yeux.

— Elle était si minuscule, la dernière fois que je l'ai vue. Pas plus grosse qu'un lapin. Et vous savez quoi ? A présent, elle marche.

— C'est ce que dit Unis – il sourit. Et je parie qu'elle tombera un certain nombre de fois avant d'avoir le pied marin.

Allday hocha la tête.

— J'aurais bien aimé voir ça, ses premiers pas. Jamais vu un truc pareil de ma vie. J'aurais dû être là-bas.

Allday semblait plus troublé que ravi. Avery en était tout ému. Il était sans doute inutile de rappeler à Allday que Bolitho lui avait proposé de rester chez lui, après des années de service honorable : il l'aurait pris comme une insulte. Il se rappelait le soulagement évident de Catherine, quand Allday était resté avec son homme. Peut-être sentait-elle que jamais son « chêne » ne lui avait été aussi indispensable.

Avery écoutait le grognement régulier des membrures de *l'Indomptable* qui taillait sa route en plein Atlantique dans une mer croisée. La veille, ils auraient dû avoir le contact avec le convoi qui se dirigeait vers Halifax, mais les registres du commerce n'étaient pas toujours d'une fiabilité à toute épreuve. Cette guerre exigeait beaucoup de ravitaillement, et c'était la marine qui s'en chargeait. Allez demander pourquoi certains des hommes étaient conduits au désespoir par la séparation et une vie harassante que bien peu de terriens auraient pu imaginer…

Il entendit un bruit d'assiettes au carré, quelqu'un qui riait un peu trop bruyamment d'une grivoiserie. Il jeta un coup d'œil à la portière en toile blanche. Plus loin, vers l'arrière, l'amiral devait réfléchir, concocter des plans. Yovell était certainement avec lui, attendant de rédiger et de recopier les ordres destinés à tous les commandants, du bâtiment amiral au moindre brick, des goélettes aux canonnières. Des visages qu'il avait appris à connaître, des hommes qu'il avait fini par comprendre. Tous, à l'exception de celui qui devait le hanter, feu le commandant de *La Faucheuse*. Bolitho devait faire une affaire personnelle de la mutinerie ; la tyrannie dont avait fait preuve ce commandant était comme une faille qui aurait dû être réparée avant qu'il ne soit trop tard.

Justice, discipline, répression. On ne pouvait s'en passer.

Et que devenait Keen, peut-être le dernier sur la liste des Heureux Élus ? L'intérêt nouveau qu'il portait à Gilia Saint-Clair, était-ce seulement une passade ? Avery songeait à cette femme qu'il avait tenue dans ses bras, au besoin qu'il avait d'elle. Ce n'était pas à lui de juger Keen.

Il leva les yeux en entendant un pas familier sur la dunette. Tyacke qui venait voir les hommes de quart ainsi que leurs deux conserves avant que la nuit les enveloppe. Si le convoi n'était toujours pas en vue à l'aube, que faire ? La terre la plus proche était à quelque cinq cents milles. Il faudrait arrêter une décision. *Mais ce ne sera pas moi.* Ni même Tyacke. Comme d'habitude, la charge en reviendrait à celui qui se trouvait dans la grand-chambre à l'arrière. A l'amiral.

Il n'avait pas parlé à Tyacke de la lettre : ce dernier était sans doute au courant. Avery respectait son intimité. Il en était arrivé à l'apprécier énormément, plus qu'il ne l'aurait cru possible après leur première entrevue orageuse à Plymouth, plus de deux ans auparavant. Tyacke ne recevait jamais de lettres de quiconque. En attendait-il ? Osait-il désirer ce lien si précieux avec le pays ?

Il tendit à Allday la lettre d'Unis, espérant la lui avoir lue comme il le souhaitait. Allday, voilà un homme capable d'identifier une volée de signaux à partir de leur couleur ou de leur ordre ; un homme qu'il avait vu instruire patiemment un malheureux terrien ou un aspirant ignorant dans l'art de l'épissure et du matelotage ; un homme qui vous sculptait une maquette si délicate que même le plus pointilleux des marins n'y trouvait rien à redire. Et Allday ne savait pas lire. Ni écrire. Cela semblait cruel, injuste.

Quelqu'un frappa à la portière et Ozzard passa la tête.

— Sir Richard vous présente ses compliments, capitaine. Viendriez-vous prendre un verre à l'arrière ?

Il ignorait ostensiblement Allday.

Avery fit signe qu'il venait. Il s'attendait à cette invitation, l'espérait même.

Ozzard ajouta d'un petit ton sec :

— Toi aussi, bien sûr. Si t'es pas trop occupé.

Avery les observait. Encore quelque chose de précieux : la rudesse d'Ozzard et le petit sourire d'Allday. Il aurait pu tuer le petit homme d'une pichenette. Ils connaissaient leurs forces et leurs faiblesses mutuelles, de toute évidence. Ils connaissaient peut-être même les siennes.

Ces pensées le ramenèrent à la lettre qui se trouvait dans sa poche. Peut-être l'avait-elle écrite poussée par la pitié, ou parce qu'elle était gênée de ce qui s'était passé. Jamais elle ne pourrait comprendre ce que cette lettre signifiait pour lui. Il n'y avait là que quelques phrases, des sentiments très simples, les vœux qu'elle formait pour son avenir. Elle terminait par : *« Votre amie affectionnée, Susanna. »*

Rien de plus. Il tira sur sa vareuse et ouvrit la portière pour Allday. Mais c'était tout.

Avery avait les pieds sur terre. Susanna, Lady Mildmay, veuve d'un amiral, ne resterait pas seule très longtemps. Elle avait des amis fortunés et il avait pu constater l'assurance dont elle avait fait preuve, grâce à son expérience, lors de la réception à laquelle s'étaient rendus l'épouse de Bolitho et le vice-amiral Béthune. Il l'entendait encore éclater de rire lorsqu'il avait pris la maîtresse de Béthune pour sa femme. *Est-ce là tout ce que je puis espérer ?*

Susanna était libre, désormais. Elle oublierait vite cette nuit londonienne partagée avec son modeste lieutenant de vaisseau. Malgré cela, il rédigeait déjà sa réponse : la première lettre qu'il ait jamais écrite, à l'exception de celles qu'il envoyait à sa sœur. A présent, il n'avait plus personne.

Il gagna l'arrière, en direction d'un fanal qui se balançait et du fusilier de faction devant les portières.

Allday murmura :

— Je me demande ce que peut bien vouloir Sir Richard.

Avery s'arrêta. Il écoutait le bâtiment et l'océan qui les entourait. Il se contenta de répondre :

— Il a besoin de nous. Je sais fort bien ce que cela signifie.

Il faisait froid sur la dunette, on devinait les prémices de la lumière du jour qui allait bientôt se lever et éclairer la mer.

Bolitho s'agrippa à la lisse de dunette. Il sentait le vent sur son visage et dans ses cheveux. Son manteau de mer allait préserver son anonymat encore quelque temps.

C'était l'heure de la journée qui l'avait toujours fasciné lorsqu'il commandait son propre vaisseau. Le bâtiment qui s'animait sous vos pieds, des silhouettes sombres qui se mouvaient comme des fantômes. La plupart des hommes étaient si accoutumés à leurs tâches qu'ils les exécutaient sans y penser, même dans l'obscurité la plus totale. L'équipe de quart de l'aube vaquait à ses occupations, tandis que la bordée de relève rangeait les postes et serrait les branles dans leurs filets, sans que l'on entende un seul ordre ou presque. Bolitho sentait les odeurs qui s'échappaient par la cheminée de la cambuse ; le coq mettait sûrement de la graisse à affûter dans le fond de ses ustensiles. Mais les marins avaient les boyaux solides. Cela valait mieux.

Il entendait l'officier de quart discuter avec son aspirant, de petites phrases brèves et sèches. Laroche était un joueur acharné. Scarlett lui avait vertement volé dans les plumes le jour où il devait se faire tuer, pendant le combat contre l'USS *Unité*.

Il était presque six heures du matin, Tyacke allait monter sur le pont. C'était son habitude, mais il impressionnait toujours ses officiers qui pouvaient l'appeler à n'importe quel moment, de nuit comme de jour, s'ils avaient un souci. Bolitho l'avait entendu dire à un lieutenant de vaisseau : « J'aime mieux perdre ma bonne humeur que mon bâtiment ! »

Si tu as un doute, dis-le. Son père le lui avait répété bien des fois.

Il arpentait le bord au vent, seul, ses chaussures évitant sans effort les anneaux de pont. Catherine s'inquiétait ; il le savait, même si elle faisait son possible pour le lui cacher dans ses lettres. Roxby était très malade, et Bolitho s'en était rendu compte avant de quitter l'Angleterre. Il trouvait bon que sa sœur puisse partager ses soucis et ses espoirs avec Catherine, alors qu'elles avaient eu des existences si différentes.

Catherine lui avait parlé de l'héritage espagnol légué par feu son mari, Luis Pareja. Tant d'années passées, un autre monde, un autre bâtiment ; tous deux étaient bien jeunes alors.

Comment auraient-ils pu deviner ce qui allait leur arriver ? Il se souvenait d'elle très précisément, lorsqu'ils avaient fait connaissance. Il se rappelait ce même courage qu'il lui avait vu après le naufrage du *Pluvier Doré*.

Cet argent la préoccupait. Il l'avait dit à Yovell, qui semblait comprendre la situation et qui avait accompagné Catherine dans la vénérable étude de notaires de Truro, pour s'assurer qu'elle n'allait pas « se faire avoir par une escroquerie légale » – c'étaient ses propres termes.

Yovell avait été direct, tout en restant discret. « Lady Catherine va devenir riche, amiral. Peut-être très riche. » Il avait été un peu surpris par l'expression de Bolitho, que la perspective de faire fortune inquiétait plutôt qu'autre chose ; fier aussi que Bolitho se soit confié à lui et à nul autre.

Mais à supposer… Bolitho s'arrêta pour admirer les premières lueurs glauques, une lumière timide qui semblait dessiner une mince ligne entre le ciel et l'océan. Il entendit une voix murmurer : « Le commandant monte, amiral ! » et quelques secondes après, Laroche qui accueillait Tyacke en grande pompe.

— Bonjour, commandant. En route est quart nord. Le vent a légèrement tourné.

Tyacke ne répondit pas. Bolitho voyait la scène comme en plein jour. Tyacke allait d'abord consulter le compas et la petite girouette qui aidait les timoniers jusqu'à ce qu'ils aperçoivent les voiles et la flamme. Au passage, il aurait déjà jeté un œil au journal de bord. Une nouvelle journée. Que promettait-elle ? Une mer vide, un ami, un ennemi ?

Tyacke gagna le bord au vent pour venir le saluer.

— Vous êtes debout de bon matin, sir Richard.

Un autre aurait pensé que c'était une question.

— Tout comme vous, James. J'ai besoin de sentir la journée, de deviner ce qu'elle nous apportera.

Tyacke voyait quelques taches roses sur sa chemise, la lumière naissante fouillait le vaisseau.

— Nous devrions apercevoir les autres, c'est imminent, amiral. *Le Taciturne* devrait être bien au vent et le brick *Doon* sur l'arrière. Dès que nous les verrons, j'enverrai un signal.

Il songeait au convoi qu'ils attendaient : l'addition allait être salée s'ils ne le retrouvaient pas. Les missions d'escorte étaient toujours fastidieuses et épuisantes, surtout pour des frégates telles que *l'Indomptable* et sa conserve, *Le Taciturne*. Elles étaient conçues pour la vitesse et non pour se traîner sous huniers arisés dans la nécessité où elles étaient de garder leur poste près de leurs lourds protégés. Il renifla.

— Cette fichue cambuse, ça empeste ! Il faut que j'en touche un mot au commis.

Bolitho leva la tête vers les hauts en s'abritant les yeux. Les vergues de huniers étaient plus claires, voiles brassées et bien tendues pour prendre ce vent fantasque.

De nouvelles silhouettes apparaissaient : Daubeny, le second, déjà occupé à distribuer avec Hockenhull, le maître bosco, les travaux de la matinée. Tyacke salua derechef et s'approcha du second pour lui parler, comme s'il avait hâte de se mettre en branle.

Bolitho, lui, resta où il était. Des hommes passaient près de lui. Certains regardaient cette silhouette en manteau de mer, avant de faire un détour quand ils comprenaient que c'était l'amiral. Il poussa un léger soupir. Au moins, il ne leur faisait pas peur. Mais redevenir le commandant qu'il avait été… *Avoir son bâtiment à soi.* Comme Adam.

Il songea à lui, toujours à Halifax, ou encore croisant avec Keen devant les côtes américaines où des centaines de vaisseaux tels que *l'Unité* ou la *Chesapeake* se cachaient peut-être. Boston, New Bedford, New York, Philadelphie. Ils pouvaient être n'importe où.

Il fallait que cette guerre épuisante et interminable cesse enfin. Pour lors, l'Amérique n'avait pas d'alliés, mais tout pourrait très vite changer si l'Angleterre donnait l'impression de flancher. Si seulement…

Il leva les yeux, pris au dépourvu par la voix de la vigie qui dominait le vacarme de la mer et de la voilure :

— Ohé du pont ! Voile par tribord avant ! *Le Taciturne*, à son poste !

— Il nous a vus et a hissé un fanal, commenta Tyacke. Ils sont futés.

Il se tourna par le travers où un poisson venait de jaillir des lames pour échapper à un prédateur matinal.

Laroche annonça d'une voix traînante – c'était une nouvelle manie :

— Il nous a vus et a hissé un fanal. Par conséquent, nous devrions bientôt voir le *Doon*.

Tyacke tendit le bras.

— Bon, j'espère que la vigie y voit mieux que vous. Cette trinquette faseye comme le tablier d'une lavandière !

Laroche appela un bosco qui traînait là fort à propos.

Et soudain, ils surgirent, voiles hautes et gréement captant les premiers rayons de soleil, les pavillons et les flammes brillant comme des morceaux de métal.

Tyacke resta silencieux. Le convoi était sauf.

Bolitho prit une lunette, mais commença par observer à l'œil nu. Ils étaient gros et lourdement chargés, mais, dans cette lumière pure et pleine d'allégresse, ils avaient une espèce de majesté. Il repensa aux Saintes, comme il le faisait souvent, il se souvenait de ce moment où ils avaient découvert la flotte française. Plus tard, un jeune officier avait écrit à sa mère et comparé ces vaisseaux aux chevaliers en armure de la bataille d'Azincourt.

— Combien sont-ils ? demanda-t-il.

Tyacke, de nouveau :

— Sept, amiral. Du moins, c'est ce qui est indiqué dans nos instructions.

Il répéta : « Sept » et Bolitho crut qu'il se demandait si leurs cargaisons en valaient la peine.

Carleton, aspirant chargé des signaux, était arrivé avec ses hommes. Il avait l'air frais et dispos, et venait sans doute d'engloutir un copieux déjeuner sans se soucier de la puanteur qui sortait de la cambuse. Bolitho lui fit un signe de tête. Il se souvenait de l'époque où un rat engraissé avec les miettes de pain de la cambuse faisait les délices d'un aspirant. Ils prétendaient que le rat avait goût de lapin. Ce qui était un gros mensonge.

Tyacke consulta une fois encore le compas. Il avait hâte d'établir le contact avec le commandant de l'escorte puis de virer de bord pour rallier Halifax.

Carleton s'écria :

— Une frégate en rapprochement, commandant, par bâbord avant.

Il observait la volée de pavillons, mais Tyacke intervint :

— Je la reconnais, amiral. C'est *Le Vigilant*…

Et Carleton compléta docilement en écho :

— *Le Vigilant*, trente-huit canons. Capitaine de vaisseau Martin Hyde.

Bolitho se retourna. Le bâtiment à bord duquel Keen et Adam étaient arrivés d'Angleterre, après que le *Royal Herald* se fut transformé en cercueil pour son équipage. Erreur d'identification ou brutale conséquence d'une haine ressassée ?

Carleton s'éclaircit la gorge.

— Il a un passager pour *l'Indomptable*, commandant.

— *Quoi ?*

Tyacke était hors de lui.

— Sur l'ordre de qui ?

Carleton décrypta les signaux et les lut avec soin.

— Un officier général en mission à Halifax, commandant.

Tyacke semblait sceptique.

— Vous avez dû avoir du mal à comprendre tout ça.

Puis, contre toute attente, il dit dans un grand sourire à l'aspirant :

— Bravo. Maintenant, faites l'aperçu.

Il jeta un coup d'œil à Bolitho qui s'était débarrassé de son manteau et faisait face au soleil encore pâle.

Bolitho hocha négativement la tête.

— Non, James, j'ignore de qui il s'agit.

Il fit volte-face et, le regard glacial :

— Mais je crois que je sais pourquoi.

Le Vigilant mettait en panne, un canot se balançait déjà au-dessus du passavant, paré à être affalé. Un petit bâtiment, mais bien mené. L'officier général inconnu devait faire des comparaisons. Bolitho reprit sa lunette et vit, comme la frégate tombait sous le vent, les traces qu'avaient laissées le vent et la

mer sur la coque. Un commandement isolé, le seul qui vaille. Il ordonna :

— Faites rassembler la garde à la coupée, James. Et une chaise de bosco en prime, mais je doute qu'on en ait besoin.

Allday était là, et Ozzard avec sa vareuse, qui regardait d'un air désapprobateur la tenue négligée de l'amiral.

Allday lui attacha son vieux sabre en murmurant :

— Temps à grain, amiral ?

Bolitho avait l'air grave. S'il en était un qui se souvenait et qui pouvait comprendre, c'était lui.

— J'en ai bien peur, mon vieux. On dirait que nous avons des ennemis, même parmi les nôtres.

Les fusiliers se rassemblaient à la coupée et capelaient leur équipement. Les baïonnettes brillaient comme de l'argent. Ils se préparaient à manifester leur respect, à saluer encore une fois un visiteur important. Cela dit, ils ne se seraient pas posé de questions si on leur avait demandé de former un peloton d'exécution.

Avery jaillit de la descente, mais hésita en voyant Tyacke le mettre en garde d'un imperceptible signe de tête.

L'Indomptable était en panne et ses marins étaient visiblement heureux d'un événement qui venait briser la monotonie des travaux et des exercices.

Le canot du *Vigilant* accosta le long du bord. Il roulait sévèrement sous le rentré de muraille. Bolitho s'approcha de la lisse et, se penchant, aperçut le passager se lever dans la chambre, attraper la main courante. Il refusa l'aide d'un enseigne et ignora la chaise de bosco qui se balançait, comme Bolitho l'avait prévu.

Il venait juger les mutins de *La Faucheuse*. Comment cela pouvait-il se faire, qu'ils se retrouvent ainsi, à cet endroit marqué d'une petite croix sur la carte d'Isaac York ? Et quelle était la main qu'il fallait voir derrière ce choix, guidée par la méchanceté, peut-être même par la jalousie ?

Il regarda l'homme grimper, chacun de ses mouvements lui demandait un effort. Comme cela aurait été le cas pour tout le monde, avec un seul bras.

Le sergent hurla : « Fusiliers… *garde-à-vous !* » plus pour cacher sa propre surprise de voir le temps que mettait le visiteur pour émerger que pour autre chose.

Un tricorne apparut, puis des épaulettes de contre-amiral. Bolitho s'avança pour l'accueillir.

— Garde ! Présentez *armes !*

Un bruit à vous percer les oreilles, les ordres aboyés et le battement des tambours noyèrent sa réponse.

Ils se faisaient face, le visiteur tenait sa coiffure de la main gauche. Ses cheveux tout gris se détachaient sur le bleu sombre de l'océan. Mais les yeux étaient restés les mêmes, d'un bleu plus intense encore que ceux de Tyacke.

Le vacarme s'estompa et Bolitho s'exclama :

— Thomas ! Vous ici !

Le contre-amiral Thomas Herrick remit sa coiffure en place et prit la main qu'il lui tendait.

— Sir Richard !

Puis il lui sourit et Bolitho retrouva pendant quelques secondes le visage de son plus vieil ami.

Tyacke se tenait un peu en retrait, impassible : il connaissait le plus gros de l'histoire, et n'avait pas de mal à deviner le reste.

Il attendit d'être présenté. Mais ce qu'il voyait en face de lui, c'était un exécuteur.

Arrivé dans la grand-chambre, Herrick hésita, comme s'il ne savait plus trop pourquoi il était venu. Il regarda autour de lui et, reconnaissant Ozzard qui était là avec son plateau, le salua. Ozzard ne montrait ni étonnement ni curiosité, mais n'en pensait pas moins. Bolitho lui dit :

— Venez par ici, Thomas. Prenez ce siège.

Herrick s'affala avec un grognement dans la bergère à haut dossier et étendit les jambes.

— Bon, je me sens mieux comme ça.

— N'avez-vous pas trouvé *Le Vigilant* un peu trop petit ?

Herrick esquissa un sourire.

— Non, pas du tout. Son commandant, le jeune Hyde, est un brillant officier promis à un bel avenir, je n'en doute pas. Il

voulait me distraire. Me faire plaisir. Je n'en avais pas besoin. Je n'en ai jamais eu besoin.

Bolitho l'observait. Herrick avait à peu près un an de moins que lui, mais il paraissait plus âgé, fatigué, et pas seulement à cause de ses cheveux grisonnants ou des profondes rides qui marquaient la commissure de ses lèvres. Sans doute les séquelles de son amputation. Il l'avait échappé belle ce jour-là.

Ozzard allait et venait silencieusement. Bolitho reprit :

— Un verre, peut-être ?

Il y eut des bruits sourds sur le pont.

— On embarque vos affaires.

Herrick regardait ses jambes de pantalon, sales et trempées après sa grimpette le long de la muraille.

— Je ne peux pas vous donner l'ordre de m'emmener à Halifax.

— Ce sera avec plaisir, Thomas. Mais il y a tant de choses que je brûle d'entendre.

Herrick se tourna vers Ozzard.

— De la bière, je vous prie.

Ozzard ne cilla pas.

— Naturellement, amiral.

Herrick poussa un soupir.

— J'ai vu ce coquin d'Allday en montant à bord. Il n'a guère changé.

— Il est de nouveau père, Thomas. Une petite fille. A dire vrai, il ne devrait pas être ici.

Herrick prit la grande chope.

— Ni nous non plus.

Il regarda Bolitho s'installer dans un fauteuil.

— Vous m'avez l'air en forme. J'en suis heureux – puis, presque avec humeur : Savez-vous pourquoi je suis venu ? Apparemment, toute cette foutue Flotte est au courant !

— La mutinerie. Nous avons repris *La Faucheuse*. J'ai tout écrit dans mon rapport.

— Je ne peux pas en parler. Pas tant que je n'aurai pas mené ma propre enquête.

— Et ensuite ?

Herrick haussa les épaules en grimaçant de douleur. Il était manifeste qu'il souffrait. Sa grimpette au flanc de *l'Indomptable* n'avait pas dû lui faire de bien.

— Commission d'enquête. Vous savez ce que c'est… Nous avons connu assez de mutineries de notre temps, non ?

— Je sais. A propos, c'est Adam qui a repris la *Walkyrie*.

— Je l'ai entendu dire – il hocha la tête. Il n'avait pas besoin qu'on le presse.

Des ordres fusaient au-dessus d'eux, les pieds tambourinaient sur le pont. Tyacke avait remis en route et changeait d'amure maintenant que le chemin était dégagé.

— Il faut que je lise mes dépêches, fit Bolitho. Je ne serai pas long.

— Je peux vous donner quelques nouvelles. Nous en avons eu juste avant de lever l'ancre. Wellington a remporté une grande victoire sur les Français à Victoria, leur dernière place forte en Espagne, si j'ai bien compris – il avait le visage fermé, l'air distant. Toutes ces années où nous avons prié et espéré ce jour, en nous accrochant encore quand tout semblait perdu… et maintenant que ça arrive, je ne ressens rien, rien du tout, dit-il en tendant sa chope vide.

Bolitho le regardait avec une tristesse indicible. Ils avaient fait et vu tant de choses ensemble : soleil écrasant et tempêtes effroyables, blocus, croisières devant les côtes, vaisseaux perdus, braves gens tués, et d'autres encore qui se feraient tuer avant la dernière sonnerie de clairon.

— Et vous, Thomas ? Qu'avez-vous fait pendant ce temps-là ?

Herrick fit signe à Ozzard et prit la chope qu'il lui avait remplie.

— Des *broutilles*. Aller voir les arsenaux, inspecter les défenses côtières, bref, tout ce que personne ne voulait faire. On m'a même proposé un contrat de deux ans pour diriger le nouvel hôpital maritime. *Deux ans*. C'est tout ce qu'ils ont réussi à trouver.

— Et à propos de cette enquête, Thomas ?

— Vous vous souvenez de John Corgrave ? Il était procureur à *ma* cour martiale. Il est maintenant procureur général à l'Amirauté. C'est lui qui a eu l'idée.

Bolitho attendait la suite. Seul le goût du cognac sur sa langue était là pour lui rappeler qu'il avait pris un verre. On ne sentait aucune amertume chez Herrick, pas même de la résignation. C'était comme s'il avait perdu quelque chose, comme s'il ne croyait plus en rien, surtout pas en l'existence qu'il avait tant aimée.

— Ils ne veulent pas d'histoires. Tout ce qu'ils veulent, c'est un verdict qui démontre que la justice passe – il sourit, toujours ce même léger sourire. On connaît la chanson, n'est-ce pas ?

Il se tourna vers les fenêtres de poupe pour contempler la mer.

— Quant à moi, j'ai vendu ma maison du Kent. De toute façon, elle était devenue trop grande. Elle était vide, comme désolée sans… sans Dulcie.

— Qu'allez-vous faire ensuite, Thomas ?

— Ensuite ? Je vais quitter la marine. Je n'ai pas envie de devenir une relique de plus, un vieux cheval de retour qui ne veut plus entendre qu'il encombre ces messieurs de l'Amirauté.

Quelqu'un frappa à la porte. Comme le factionnaire restait silencieux, Bolitho comprit qu'il s'agissait de Tyacke.

Il entra dans la chambre et dit :

— Nous sommes à la nouvelle route, sir Richard. *Le Taciturne* et le *Doon* vont rester avec le convoi comme vous en avez donné l'ordre. Le vent fraîchit, mais ça me va assez bien.

— Votre bâtiment a l'air de vous plaire, commandant, lui dit Herrick.

— C'est le meilleur marcheur que j'aie jamais vu, amiral.

Il lui présenta la moitié de son visage défigurée, peut-être délibérément.

— J'espère que vous serez bien à bord, amiral.

— James, lui demanda Bolitho, seriez-vous des nôtres pour le souper ?

Tyacke le regarda et ses yeux étaient éloquents.

— Je vous prie de m'excuser, amiral, mais j'ai encore un certain nombre de choses à faire. Une autre fois… Je serai très honoré.

La porte se referma. Herrick reprit :

— Lorsque j'aurai débarqué, c'est ça qu'il veut dire.

Bolitho se récria. Herrick le coupa :

— Je comprends trop bien. Un bâtiment, un vaisseau du roi – excusez du peu –, s'est mutiné contre l'autorité légale. En temps de guerre, il n'y a pas pire crime, encore plus maintenant que nous affrontons un nouvel ennemi. Avec en prime la tentation d'un meilleur traitement et d'une meilleure paye, ce n'en est que plus dangereux. Je vais bien sûr entendre que cette révolte a été causée par la brutalité d'un commandant, par son sadisme… J'ai vu ça tous les jours, lorsque j'étais jeune enseigne.

Il faisait allusion au *Phalarope* sans le nommer, mais il aurait pu aussi bien le clamer sur les toits.

— D'aucuns soutiendront que le choix de ce commandant a été une faute, ou qu'il était urgent de le relever de son commandement précédent… un grand classique. Et alors, que dirons-nous ? Qu'à cause de ces « erreurs », il n'y avait pas d'autre solution que de baisser pavillon devant l'ennemi, que de se mutiner et de causer la mort de ce commandant, qu'il ait été un saint ou sacré pécheur ? Il ne peut y avoir aucune excuse. Il n'y en a jamais eu.

Il se pencha, fouilla du regard la chambre envahie par l'obscurité, mais Ozzard avait disparu. Ils étaient seuls.

— Je suis votre ami, encore qu'il me soit parfois arrivé de ne pas trop le montrer. Mais je vous connais depuis toujours, Richard, je devine ce que vous feriez, même si vous n'y avez pas encore réfléchi. Vous seriez prêt à tout risquer, vous en feriez une affaire d'honneur et, permettez-moi de le dire, de simple décence. Vous prendriez fait et cause pour ces mutins, quel qu'en soit le prix. Je vais vous le dire, Richard, vous y perdriez tout. Ils vous massacreraient. Ils ne seraient pas seulement victimes de leur folie, ils deviendraient des martyrs. Des saligauds de saints, si certains y arrivaient !

Il se tut : il avait soudain l'air épuisé.

— Mais vous avez de nombreux amis. Ce que vous avez réalisé et ce que vous avez tenté de faire, rien de cela ne sera oublié. Même cet arriviste de Bethune m'a confié qu'il craignait pour votre réputation. Plus on vous jalouse, plus on vous trompe.

Bolitho passa derrière son fauteuil et lui posa la main sur l'épaule.

— Merci de ce que vous venez de me dire, Thomas. Je veux une victoire. J'en crève d'envie, et je sais ce que cela vous a coûté.

Il vit son reflet dans la vitre comme le bâtiment faisait une embardée. Lui aussi se sentait fatigué.

— Je ne sais pas comment je réagirais si je devais être séparé de Catherine. Mais le devoir, Thomas… c'est lui qui guide mes pas depuis que j'ai embarqué pour la première fois à l'âge de douze ans… et la justice, c'est autre chose.

Il fit quelques pas, il avait en face de lui cette même figure têtue, ce visage fermé, cette détermination qui les avaient rapprochés à bord du *Phalarope*.

— Je déteste voir des hommes mourir pour rien au combat, alors qu'ils n'ont pas le choix et qu'on ne leur demande pas leur avis. Mais je ne me détournerai pas de ceux-là. On les a trompés, on les a réduits au désespoir et ils sont déjà condamnés par des gens qui sont aussi coupables qu'eux, mais que l'on ne traîne pas en justice.

Herrick restait très calme.

— Je n'en suis pas surpris. Nous soupons ensemble ce soir ? demanda-t-il en s'apprêtant à se lever.

Bolitho sourit : cette fois, cela lui était venu sans effort. Ils n'étaient pas ennemis ; le passé ne pouvait s'effacer ainsi.

— Je l'espérais, Thomas. Utilisez mes appartements à votre convenance.

Il ramassa les dépêches et ajouta :

— Je vous promets que personne n'essaiera de vous distraire ! Il sortit pour trouver Allday qui traînait près d'un sabord.

Au cas où… Allday lui demanda :

— Alors, sir Richard, comment ça s'est passé ? Mal ? Bolitho lui sourit.

— Vous savez, mon vieux, il n'a pas trop changé.

— Alors, fit Allday, ça s'est mal passé.

Bolitho se doutait que Tyacke et Avery l'attendaient, plus soudés que jamais car il s'agissait de quelque chose sur lequel ils n'avaient pas prise.

Allday déclara sans nuance :

— On va les pendre pour ça. Et je ne verserai pas une larme sur eux. Je les déteste. C'est de la *vermine*.

Bolitho le regarda, un peu ébranlé par cette colère. Allday avait été enrôlé de force, le même jour que Bryan Ferguson. Qu'est-ce qui avait pu leur insuffler ce sens de la loyauté à toute épreuve, un tel courage ?

Et savoir que Herrick connaissait la réponse ne l'aidait en rien. Tyacke aussi la connaissait : la confiance.

XIII

QU'ILS N'OUBLIENT JAMAIS

John Urquhart, second de la *Walkyrie*, s'arrêta à la porte de coupée pour reprendre son souffle. Il avait sous les yeux la frégate américaine qu'ils avaient capturée, le *Succès*. Le vent avait légèrement forci, assez cependant pour la faire plonger et partir à l'embardée. L'équipage de prise réduit se débattait pour la garder sous contrôle.

Il observait le spectacle de la dunette, tout était en ordre et presque tranquille. La dunette de ce vaisseau à bord duquel il avait embarqué depuis quatre ans. Les aspirants le regardaient avec curiosité, mais respect aussi. Ils lui rappelaient ainsi, s'il en était besoin, que sa tenue était négligée. Il leva la tête vers le ciel, bleu clair, délavé et brumeux comme l'océan sous un soleil noyé.

Il aperçut Adam Bolitho en grande conversation avec Ritchie, le maître pilote. Ritchie avait été assez grièvement blessé lors de leur premier engagement avec l'USS *Unité*, lorsque des éclis avaient rendu l'amiral presque aveugle. Le commandant d'alors avait perdu son sang-froid. Une journée que John Urquhart n'oublierait jamais. Ni Ritchie, fauché par des morceaux de métal : c'était miracle qu'il ait survécu. C'était un pilote de la vieille école, solide et infatigable. Il essayait de ne pas trop laisser paraître sa souffrance et refusait de reconnaître qu'il boitait très bas, comme si, en quelque sorte, ce déni allait le guérir.

Urquhart salua la dunette. Des hommes comme Ritchie, on en trouvait à la pelle dans tous les ports anglais.

Adam Bolitho sourit.

— Dure virée, pas vrai ?

Urquhart acquiesça. Trois jours qu'ils avaient quitté Halifax, et ils n'avaient parcouru que cinq cents milles. Les vents étaient contraires, la tempête menaçait : ce n'était pas le moment de se montrer négligent, surtout de la part d'un commandant. Mais, depuis qu'Urquhart avait quitté la *Walkyrie* pour prendre le commandement de leur prise en piteux état, le commandant, lui, semblait avoir changé. Il était presque chaleureux. Urquhart lui dit :

— J'ai fait actionner les pompes sans interruption, commandant. Il est bien construit, comme la plupart des bâtiments français, mais côté pourriture, c'est quelque chose. Le vieil *Indom* lui a donné plus que sa dose, si vous me permettez.

— Nous allons laisser le *Succès* abattre d'un rhumb ou deux, répondit Adam. Cela lui permettra de se soulager.

Il regardait la mer par le travers, pareille à un damier mouvant de vert clair et de bleu ; elle avait un aspect presque laiteux, la surface se striait çà et là sous les rafales de vent de nordet qui tendaient les voiles et les faisaient résonner comme des tambours. On aurait pu croire qu'il y avait peu de fond, et les algues qui dérivaient dans le courant accentuaient encore cette impression. Il sourit. Il y avait trois mille brasses sous la quille dans ces parages, c'est du moins ce que prétendaient les cartes, même si personne n'en savait rien.

Il vit les voiles de la seconde frégate se tendre et se gonfler dans une risée.

— Nous la prendrons en remorque demain, monsieur Urquhart. Cela va nous ralentir, mais au moins nous resterons ensemble.

Il vit qu'Urquhart se retournait et entendit l'aide de camp arriver sur le pont d'un pas vif. De Courcey se tenait à l'écart ; en fait, c'est probablement Keen qui lui avait dit de le faire. Mais apprendrait-il quelque chose de cette traversée ? Son avenir paraissait déjà assuré.

De Courcey salua, jetant au passage un regard réprobateur à la tenue débraillée d'Urquhart.

— Tout se passe bien ?

Et, à l'intention d'Adam :

— Cela prend plus de temps que prévu, commandant ?

Adam lui montra les filets.

— Par ici, monsieur de Courcey, voilà où se trouve l'ennemi. En fait, Mr Ritchie soutient que nous sommes dans l'est de la baie de la Chesapeake. Et naturellement, je suis bien obligé de le croire.

Urquhart surprit le petit sourire de conspirateur du maître pilote. C'était un vrai plaisir, que le commandant parvienne enfin à plaisanter avec lui. Ils savaient tous que le capitaine de vaisseau Adam Bolitho était l'un des meilleurs commandants de frégate de la Flotte et le neveu de l'amiral le plus aimé et le plus respecté qui soit, mais ils ne connaissaient pas l'homme qui se cachait derrière tout cela. Urquhart surprit également le regard de l'aide de camp, en alerte. Cela l'amusa : il s'attendait sans doute à voir la côte.

— Monsieur de Courcey, lui dit Adam, nous en sommes à deux cents milles.

Mais il leva les yeux en entendant la flamme claquer comme un fouet.

Urquhart se demandait si la marque de contre-amiral en tête de mât lui manquait, ou s'il savourait son indépendance retrouvée, si limitée fut-elle.

La veille, les visites avaient signalé deux voiles modestes dans le suroît. Il leur avait été impossible d'abandonner le *Succès* dans l'état où il était pour leur donner la chasse. Ces navires inconnus pouvaient donc être tout et n'importe quoi ; des caboteurs qui, pour gagner leur vie, couraient le risque de rencontrer des croisières anglaises, ou l'ennemi en reconnaissance. Si le commandant s'en inquiétait, il ne le montrait pas.

De Courcey dit brusquement :

— Seulement deux cents milles, commandant ? Je pensais que nous étions plus près des Bermudes.

Adam, tout sourire, lui posa doucement la main sur le bras, geste qu'Urquhart ne l'avait jamais vu faire.

— Monsieur de Courcey, les gens du Nord-Est sont amis, mais de qui, je vous le demande.

Et, se tournant vers Urquhart sans plus se préoccuper des autres :

— Nous passerons une remorque demain dès l'aube. Ensuite…

Il laissa la fin de sa phrase en suspens. Urquhart le regarda se diriger vers le maître pilote. Il était si sûr de lui. Comment était-ce possible ? Qu'est-ce qui l'en rendait capable ? Il songea à ses deux commandants précédents : Trevenen, impitoyable et sarcastique, qui avait failli en face du danger avant de disparaître par-dessus bord sans laisser de trace, et le capitaine de vaisseau Peter Dawes, commodore par intérim, obnubilé par sa promotion. Chaque faute commise retombait immanquablement sur les épaules du second et Urquhart s'était promis de ne plus jamais faire une confiance aveugle à un commandant, pour sa propre sauvegarde. Personne d'autre ne se soucierait de ce qui lui arrivait.

De Courcey laissa tomber :

— Je me demande ce qu'il pense vraiment…

Voyant qu'Urquhart gardait le silence, il insista :

— Il nous fait tous travailler comme des possédés, et lorsqu'il a une minute à lui, il va s'installer à l'arrière pour apprendre à écrire à ce moussaillon ! – il eut un petit rire. Si c'est réellement ce qu'il fait !

Urquhart lui dit lentement :

— On prétend que le capitaine de vaisseau Bolitho est une fine lame et qu'il manie tout aussi bien le pistolet, monsieur de Courcey. Je vous suggère de ne rien faire qui puisse favoriser ou encourager le scandale. Cela pourrait signer votre fin, et de plus d'une façon.

Adam revint, le front soucieux.

— Puis-je vous prier de souper avec moi, John ? Je ne pense pas que la valeur du *Succès* excède celle de ses membrures !

La figure d'Urquhart s'éclaira d'un large sourire.

— Ce serait bien volontiers, commandant, mais êtes-vous sûr que ce soit raisonnable ?

— Sûr et certain. Ils ont absolument besoin de l'avantage du vent. Quant à nous, qui devrions nous battre le dos à la côte, il sera bien temps à l'aube – il le regardait attentivement. Si je me trompe, nous ne serons pas en moins bonne posture.

L'espace d'une seconde, Urquhart vit l'homme qu'il venait de décrire à de Courcey. Il imaginait sans peine ces yeux calmes, qui ne cillaient pas face au canon d'un pistolet, dans quelque clairière déserte à l'aube, ou en essuyant le fil de son sabre préféré. Et cela le rendit heureux.

Adam reprit négligemment :

— Lorsque nous en aurons fini et que nous pourrons retourner à nos affaires, j'ai l'intention de vous proposer pour une promotion.

Urquhart était totalement pris au dépourvu.

— Mais, commandant, je ne crois pas… je suis très heureux de servir sous vos ordres…

— Il suffit, répondit Bolitho en levant le bras non sans une certaine emphase. Ne dites jamais ça, John. N'ayez jamais cette idée.

Il leva les yeux vers le ciel et le grand perroquet bien gonflé qui frémissait.

— Un jour, mon oncle m'a parlé de son premier commandement comme du *plus beau cadeau qui soit*. Mais c'est bien plus que cela – son regard se fit plus dur. C'est la raison pour laquelle je me méfie de ceux qui trahissent un tel privilège.

Puis son humeur sembla se radoucir.

— A midi, donc. Demain, nous sommes vendredi, n'est-ce pas ?

Il sourit et Urquhart se demanda s'il n'y avait pas une femme dans sa vie.

— Demain, nous porterons le toast suivant : *Un adversaire déterminé et assez d'eau*.

Ce soir-là, le vent recommença à forcir, avant d'adonner au nordet quart nord. Urquhart retourna à bord du *Succès* et n'avait pas fait la moitié de la traversée qu'il était trempé par les embruns.

Mais bon, cela le laissait indifférent. Le décor était en place. Et il était prêt.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho traversa la toile en damier noir et blanc pour jeter un œil à travers les hautes

fenêtres de poupe. Le vent s'était calmé pendant la nuit, mais se faisait encore sentir ; de brèves rafales violentes faisaient monter des gerbes d'embruns bien au-dessus du bâtiment. L'eau redescendait des voiles en ruisselant, comme s'il pleuvait.

Il apercevait la silhouette indistincte de l'autre frégate, déformée par la croûte de sel déposée sur les vitres. Elle se retrouvait sous une incidence telle qu'on l'aurait cru désemparée, à la dérive.

A l'aube, le passage de la remorque avait été difficile et ils avaient dû faire confiance à tout leur talent de manœuvrier. Comme disait Evan Jones, le bosco : « De la force brute et une ignorance crasse. » Mais ils y étaient arrivés. Maintenant, faisant de grandes embardées à chaque bourrasque, le *Succès* se débattait au bout de sa remorque comme un animal que l'on mène à l'abattoir.

Il entendit huit coups piqués à la cloche du gaillard d'avant, ce qui le décida à quitter les fenêtres. Il jeta un coup d'œil circulaire sur la grand-chambre. Les appartements de Keen ; il s'attendait presque à le voir là, installé à sa table où il avait étalé sa carte à portée de main, pour que Ritchie et ses officiers ne soient pas témoins de son inquiétude qui croissait à chaque heure. Il se pencha sur la table et posa la main sur les côtes américaines. Il avait vu son oncle le faire, prendre la mer entre ses mains, transformant ses idées en actes. *Nous nous ressemblons tant, par de nombreux aspects. Mais pour les autres…*

Il se redressa et leva la tête vers la claire-voie en entendant des rires. Urquhart avait tenu sa langue. Les autres devinaient peut-être vaguement ses intentions, mais ils n'en savaient pas plus. Et ils étaient capables de rire. On racontait que, lorsque Trevenen commandait, il ne supportait pas le moindre bruit. Un simple éclat de rire était pris comme de l'insubordination, voire pis.

Il songeait au livre de poésie que Keen lui avait donné, ici même, dans cette chambre. Il était convaincu qu'il ne se souvenait plus guère de la femme qui l'avait possédé et qu'il ignorait la douleur que ce livre avait fait naître en lui. Et c'est

ici, aussi, qu'il avait aperçu la miniature que Gilia Saint-Clair avait destinée à un autre être aimé.

Des voix se firent entendre sur la dunette et il crut un instant qu'il s'agissait de la vigie. Mais ce n'était qu'une autre équipe qui travaillait à des travaux d'épissure, de couture, de réparations diverses : le lot habituel du marin.

La porte s'ouvrit, le jeune John Whitmarsh entra et resta planté là sans rien dire.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Adam.

— Vous n'avez pas touché à votre déjeuner, commandant. Le café est froid.

Adam alla s'asseoir dans l'un des fauteuils de Keen.

— Aucune importance.

— Je peux aller en refaire, commandant.

Il regarda la carte et lut lentement :

— De l'île du Cap-Breton à…

Il hésitait, remuait les lèvres en examinant le titre en caractères gras écrit en haut de la carte :

— … à la baie du Delaware.

Il se retourna, les yeux brillants.

— J'ai réussi à le lire, commandant ! Comme vous m'aviez dit que j'y arriverais !

Adam passa dans l'autre chambre, incapable de supporter l'excitation et le bonheur du garçon.

— Venez ici, John Whitmarsh.

Il ouvrit son coffre et en sortit un petit paquet.

— Savez-vous quel jour nous sommes aujourd'hui ?

Le garçon fit signe que oui.

— Nous sommes dimanche, commandant.

Adam lui tendit le paquet.

— Le 21 juillet. J'aurais du mal à l'oublier. C'est le jour où j'ai été confirmé comme capitaine de vaisseau – il essaya de sourire. C'est également, d'après le journal de bord de *l'Anémone,* le jour où vous avez été enrôlé. Votre anniversaire.

Le garçon le regardait toujours, et Adam lui dit un peu rudement :

— Tenez, prenez-le, il est à vous.

Le mousse ouvrit le paquet comme s'il était dangereux, et eut le souffle coupé en voyant un joli poignard dans son fourreau verni.

— C'est pour moi, commandant ?

— Oui. Vous allez le porter, vous avez treize ans aujourd'hui. Un cap difficile, pas vrai ?

John Whitmarsh gardait les yeux rivés sur lui.

— Il est à moi…

C'est tout ce qu'il réussit à dire.

Adam aperçut le premier lieutenant, William Dyer, qui attendait dans la coursive.

Dyer semblait être un officier digne de confiance et Urquhart lui en avait dit du bien, mais c'était aussi un grand bavard. La scène à laquelle il venait d'assister n'allait pas tarder à faire le tour du carré. Le commandant qui offrait un cadeau à un garçon de poste… Le commandant qui se laissait aller, somme toute.

Adam lui dit d'une voix tranquille :

— Oui, monsieur Dyer ?

Ils pouvaient penser ce qu'ils voulaient. Quand lui-même avait le même âge, il n'avait pas eu droit à beaucoup de gentillesse. Il se souvenait à peine de sa mère, si ce n'est qu'elle l'aimait. Maintenant encore, il ne comprenait pas comment elle avait pu se prostituer pour élever son fils, un fils dont le père ignorait jusqu'à l'existence.

Dyer répondit :

— Le maître pilote vous présente ses respects, commandant, il n'est pas content du cap actuel. Nous allons devoir changer d'amure pour tirer le prochain bord, et ce n'est pas facile avec la remorque qui nous tire dessus.

— C'est donc ce qu'en dit le pilote, c'est bien ça ? Et vous, qu'en pensez-vous ?

Dyer piqua un fard.

— J'ai jugé qu'il valait mieux que ça vienne de moi, commandant. Comme je remplace Mr Urquhart, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous rendre compte de sa gêne moi-même.

Adam retourna à la carte.

— Vous avez bien fait.

Urquhart avait-il compris ce que son idée avait de fou ? Car ce serait pure folie.

— Je vous dois une réponse. Et à Mr Ritchie aussi.

Dyer sursauta quand Adam fit volte-face en criant :

— La claire-voie, John Whitmarsh ! Ouvrez la claire-voie !

Le gamin grimpa sur une chaise pour l'atteindre, sans lâcher son poignard tout neuf.

Adam entendit le vent gémir contre la coque, il l'imaginait plisser la surface de la mer, comme la brise dans un champ de blé. Il entendit une seconde fois le même cri : « *Deux voiles dans le nordet !* »

— La voilà, votre réponse, monsieur Dyer, fit sobrement Adam. L'ennemi ne s'est pas endormi, il me semble – et, au jeune garçon : Allez me chercher mon sabre, je vous prie. Aujourd'hui, nous allons être tous deux présentables.

Et il éclata de rire, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie au second degré.

— 21 juillet 1813 ! Encore une journée dont il faudra se souvenir !

Dyer s'exclama :

— L'ennemi, commandant ? Comment en être sûr ?

— Vous mettez ma parole en doute ?

— Mais, mais… s'ils ont l'intention de nous attaquer, ils auront l'avantage du vent. Ils vont avoir tous les atouts !

Il semblait incapable de s'arrêter :

— Sans cette remorque, nous aurions peut-être une chance…

Adam vit le mousse revenir avec son sabre.

— Chaque chose en son temps, monsieur Dyer. Dites à MrWarren de hisser le signal « Sept » pour que le *Succès* fasse l'aperçu. Ensuite, rassemblez l'équipage à l'arrière. Je veux lui parler.

Dyer demanda d'une toute petite voix :

— Nous allons nous battre, commandant ?

Adam contemplait la chambre, peut-être pour la dernière fois. Il se forçait à attendre, pris par le doute ou, peut-être pis,

par une peur qu'il n'avait jamais éprouvée avant la perte de *l'Anémone*. Il fit enfin :

— Soyez-en sûr, monsieur Dyer, nous l'emporterons.

Mais Dyer était déjà parti en toute hâte.

Il leva les bras pour que le petit garçon puisse attacher son sabre, comme son maître d'hôtel, George Starr, avait l'habitude de le faire. Starr, pendu à cause de ce qu'il avait fait à bord de *l'Anémone* après qu'elle eut amené ses couleurs. Sans percevoir qu'il parlait à voix haute, il répéta : *« Nous l'emporterons. »*

Il leva les yeux une fois encore vers la claire-voie grande ouverte et sourit. C'était passé très près. Puis il sortit de la chambre, le mousse sur les talons.

L'aspirant Francis Lovie laissa retomber sa lunette et essuya d'un revers de main son visage en sueur.

— Pavillon Sept, commandant !

Urquhart le regarda d'un air très déterminé. C'était arrivé, comme il s'y attendait, mais cela lui faisait tout de même un choc. Le signal secret du commandant.

Il prit la lunette des mains de Lovie et la pointa sur l'autre bâtiment. Son bâtiment. À bord duquel des hommes lui avaient fait confiance, l'avaient admiré parfois, lorsqu'il s'interposait entre l'équipage de la *Walkyrie* et le tyran qui lui tenait lieu de commandant. Comme cela avait dû se passer sur *La Faucheuse* et à bord de tant d'autres vaisseaux. Les mots d'Adam Bolitho l'obsédaient encore, au milieu de ses doutes et de ses hésitations. *C'est la raison pour laquelle je me méfie de ceux qui trahissent un tel privilège.* Il voyait des silhouettes familières tressauter dans l'oculaire, des gens qu'il connaissait si bien : le lieutenant de vaisseau Dyer et, à côté de lui, un enseigne de vaisseau, Charles Gulliver, qui était encore aspirant peu de temps auparavant. Comme celui qui était venu partager avec lui le danger de cette mission. Lovie avait dix-sept ans, et Urquhart aimait à penser qu'il n'était pas pour rien dans ce qu'il était devenu. Lovie était prêt à subir son examen d'enseigne.

Il fit lentement pivoter son instrument, des embruns tièdes lui fouettaient le visage et la chevelure. Ritchie était là et écoutait attentivement, avec ses aides à côté de lui, Barlow, le

lieutenant fusilier nouvellement embarqué, le visage aussi rubicond que sa tunique dans cette lumière de soleil brumeux. Un peu plus loin, massés, ses marins, qu'il connaissait et en qui il avait confiance. D'autres aussi, dont il se disait qu'ils ne changeraient jamais ; des têtes dures pour qui autorité rimait avec ennemi. Mais se battre ? Oui, ils le feraient, et bien.

Puis il y avait le commandant qui lui tournait le dos, les épaules trempées, mais il n'en avait cure. Il paraissait ne rien éprouver d'autre que son instinct, lequel ne lui avait jamais fait défaut.

Lovie lui demanda :

— Qu'est-ce que le commandant Bolitho va leur dire, commandant ?

— Ce que je vais vous dire à vous, monsieur Lovie, lui répondit Urquhart sans le regarder.

Lovie le voyait de profil. Il n'avait pas connu d'autre second qu'Urquhart et il espérait en secret qu'il serait aussi doué que lui, si on lui en donnait l'occasion. Il reprit :

— Cette mèche que vous avez fait disposer, commandant. Vous savez tout depuis le début.

Urquhart regardait toujours dans sa lunette. Les hommes poussaient des vivats : sans ce vent, il les aurait entendus.

— Dire que j'ai deviné serait plus juste. J'ai jugé que c'était le dernier recours pour les empêcher de reprendre cette prise.

Il lâcha sa lunette et le regarda avec la plus grande attention.

— Et puis j'ai compris. Le commandant Bolitho *savait,* lui, et il avait déjà décidé de ce qu'il ferait.

Le front de Lovie se plissa.

— Mais ils sont deux, commandant. À supposer que…

Urquhart lui sourit.

— Oui, *à supposer*. Expression qu'on ne lit jamais dans les dépêches.

Il se rappelait Bolitho lorsqu'il était arrivé à bord, et ce qu'il avait lu sur ce visage : un air réservé qui ne laissait guère paraître ce qu'avait dû lui coûter de perdre son bâtiment, de se retrouver prisonnier de guerre, de subir le rituel d'un conseil de guerre. Lorsque, très rarement, il se laissait aller, comme la

veille au cours du repas, Urquhart voyait apparaître l'homme derrière le masque. D'une certaine façon, il était toujours prisonnier. De quelque chose ou de quelqu'un.

— Restez aux aguets et surveillez la remorque, reprit Urquhart.

Il était sur le point d'ajouter une pointe d'humour mais se ravisa et se dirigea vers la descente. Le fait de savoir lui faisait l'effet d'avoir reçu un coup sur la tête – il ne pourrait ni oublier ni essayer de ne pas prendre cela en compte. Lovie n'avait pas bougé de place, peut-être rêvait-il au jour où lui aussi serait officier.

Urquhart descendit l'échelle et resta quelques secondes dans l'obscurité pour se refaire une contenance. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait, il en avait entendu d'autres, plus expérimentés que lui, l'évoquer. Mais en son for intérieur, il savait que Lovie ne verrait pas la fin de ce jour.

Un quartier-maître canonnier l'observait, tenant à la main une mèche lente qui se tortillait comme un serpent.

— Tout est paré, Jago ?

C'était histoire de dire quelque chose. Jago était un marin aguerri, raison pour laquelle il l'avait choisi. Trevenen l'avait fait fouetter pour une peccadille et Urquhart avait eu des mots avec son commandant à cause de lui. Cette algarade lui avait coûté cher, il le savait maintenant. Même Dawes ne l'avait jamais proposé pour une promotion. Mais ce qu'il avait fait lui avait valu la confiance de Jago, et même quelque chose de plus profond. Cela dit, il emporterait les cicatrices de ce châtiment injuste dans la tombe.

Jago lui sourit de toutes ses dents.

— Vous n'avez plus qu'à donner l'ordre, commandant !

Il leva les yeux vers le haut de la descente : on apercevait un carré de ciel bleu.

— Nous allons affaler la drome le long du bord. Pour le reste, à vous de jouer.

Puis il alla faire un tour dans le bord, là où tant d'hommes avaient vécu et travaillé, espéré peut-être. Des hommes qui parlaient la même langue qu'eux, mais dont l'héritage commun

était devenu comme un récif infranchissable entre deux pays en guerre.

Il écoutait les membrures craquer, le clic-clac d'une pompe.

Tout était presque terminé. Ce bâtiment était mort.

Ritchie annonça :

— En route sud quart sudet, commandant.

Adam fit quelques pas jusqu'à la lisse avant de revenir en arrière. Tout était étrangement calme et paisible après que les tambours eurent rappelé marins et fusiliers aux postes de combat. Il y avait eu d'abord de l'énervement, puis les vivats. C'était aussi inattendu que bouleversant. La plupart de ces hommes étaient pour lui des inconnus – essentiellement parce qu'il l'avait voulu ainsi –, mais leurs hourras étaient contagieux. Même Ritchie s'était oublié au point d'aller serrer la main de George Minchin, le chirurgien, qui avait fait une de ses rares apparitions sur le pont pour écouter le discours du commandant. Minchin était un boucher de la vieille école, mais en dépit de sa brutalité et de son penchant pour le rhum, il avait sauvé plus de vies qu'il n'en avait perdu et s'était même attiré les compliments de Sir Piers Bachford à bord de *l'Hypérion*.

Le lieutenant de vaisseau Dyer lui dit :

— L'ennemi est toujours dans le même relèvement, commandant.

Adam les avait brièvement aperçues : deux frégates qu'il connaissait déjà ou deux inconnues. Peut-être cela n'avait-il aucune importance. Pourtant, il savait bien que ce n'était pas vrai.

Il se tourna vers l'arrière, imaginant les deux bâtiments comme il les avait vus la dernière fois. Leurs commandants devaient avoir noté chaque changement de route de la *Walkyrie,* si infime fût-il. Ils devaient s'attendre à ce qu'il largue la remorque, sauf s'il se résolvait à perdre son vaisseau sans combattre.

Et à supposer qu'ils éventent sa ruse ? Il risquait d'y perdre Urquhart et son équipe de prise, ou bien encore d'être contraint de les abandonner, ne serait-ce que pour en réchapper lui-même.

Fuir ? Il appela d'un geste l'aspirant des signaux.

— Monsieur Warren ! Grimpez là-haut avec une lunette et dites-moi ce que vous voyez.

Il se retourna pour voir de Courcey qui se dirigeait d'un pas raide vers le bord sous le vent, comme s'il allait inspecter les fusiliers occupés à grimper dans la hune avec des munitions pour le pierrier. Il s'était débarrassé de son épaulette et les aiguillettes dorées indiquaient qu'il était l'aide de camp d'un amiral. Peut-être voulait-il offrir une cible moins tentante si l'ennemi les pressait de trop près.

Adam entendit l'aspirant crier :

— Le bâtiment de queue arbore une marque, commandant !

Il respira profondément. Un commodore, comme Nathan Beer. Mais il chassa immédiatement cette pensée. Il devait absolument l'oublier. Montrer de l'admiration pour son ennemi n'était pas seulement stupide, c'était dangereux. S'il s'agissait de l'homme sur le compte duquel son oncle avait des soupçons, il n'y avait pas place pour l'admiration. Sans parler de la haine personnelle qu'il éprouvait – il avait essayé de se venger de Sir Richard Bolitho en usant de tous les moyens imaginables et Adam était pratiquement convaincu que c'était ce même individu qui avait voulu l'utiliser comme appât pour attirer son oncle. Il songeait souvent à cette pièce nue, mais d'une beauté étrange, dans laquelle il avait été interrogé par ce capitaine de vaisseau américain, Brice. Peut-être ledit Brice se souviendrait-il de leur rencontre lorsqu'il apprendrait la mort de son fils.

La haine expliquait tout, s'il s'agissait bien de Rory Aherne, lui dont le père avait été pendu pour trahison en Irlande. Un incident oublié de longue date, avec tout le désordre et toutes les souffrances engendrées par ces années de guerre, mais lui s'en souvenait encore. Peut-être cela avait-il donné un but à cet Aherne et lui avait-il permis d'accéder à une certaine notoriété. Un renégat, un corsaire qui avait trouvé sa place dans cette marine américaine encore jeune, mais très agressive. On chanterait peut-être ses louanges pendant un certain temps, mais on finissait toujours par se méfier des renégats. Par exemple, John Paul Jones, cet Écossais qui avait gagné la gloire

et le respect en combattant contre les Anglais. Pourtant, jamais on ne lui avait offert d'autre commandement, si célèbre fut-il.

Son front se plissa. *Comme mon père…*

Il y eut une explosion sourde qui roula en écho tout autour du bâtiment, comme s'il était confiné dans une grotte. Le boulet unique ricocha par le travers du *Succès* avant de s'enfoncer dans une gerbe d'embruns.

Quelqu'un annonça :

— Pièce de chasse.

Et Dyer compléta :

— Coup de réglage.

Adam sortit sa montre et souleva le couvercle. Il se rappelait la boutique obscure, le tic-tac des pendules, le concert argentin des carillons. Il évita de regarder la sirène, essayant de ne pas songer à elle, de ne pas entendre sa voix. *Pas maintenant*. Elle comprendrait sûrement, elle lui pardonnerait. Il ordonna :

— Notez ceci dans le journal de bord, monsieur Ritchie. Le jour et l'heure. Quant à la position, j'ai peur que *vous* ne soyez le seul à la connaître !

Comme Adam l'avait prévu, Ritchie lui sourit largement. Était-il donc si facile de faire sourire les gens, même aux portes de la mort ?

Il referma sa montre avec un claquement et la remit dans sa poche.

— Le bâtiment de tête change d'amure, commandant ! J'ai l'impression qu'il essaie de se rapprocher de la prise !

L'officier semblait surpris. Déconcerté. Adam avait tenté de lui expliquer son idée, avant que l'on évacue la batterie basse pour rassembler l'équipage à l'arrière. Les deux frégates américaines avaient tiré des bords toute la nuit en luttant contre le vent. *Toute la nuit* : déterminées, certaines de prendre l'avantage du vent, si bien que la Walkyrie aurait le choix entre faire tête et accepter un combat désespéré, ou devenir gibier avant d'être défaite par des tirs à longue portée ou contrainte de se jeter à la côte.

Quand les hommes avaient poussé des hourras, ce n'était pas le sens du devoir qui les avait animés : ils avaient fait et vu tant de choses qu'ils n'avaient plus rien à prouver. Peut-être

l'avaient-ils acclamé parce qu'il leur avait expliqué. Pour une fois, ils savaient ce qu'ils allaient faire, et pour quelles raisons.

Il se dirigea vers les haubans et grimpa dans les enfléchures. Il avait les jambes trempées d'embruns en atteignant cet endroit d'où il pouvait voir ce qui se passait derrière le bâtiment d'Urquhart.

Elle était là. Une grosse frégate de trente-huit canons, au bas mot, de construction française comme le *Succès*. Avant que la lentille se couvre de buée, il aperçut des silhouettes qui se massaient le long d'un passavant. Le *Succès* était toujours à la remorque, ses pièces rentrées et saisies. Tout Halifax en avait sans doute entendu parler et il y avait encore bien d'autres oreilles qui traînaient.

Il redescendit sur le pont.

— Hissez le signal, monsieur Warren. *Larguez tout !*

Il voyait les vergues hautes de la frégate ennemie se mêler à celles du *Succès,* mais savait bien qu'elles n'étaient pas encore proches, encore moins bord à bord. Il y eut quelques coups de feu : des tireurs d'élite postés dans les hunes et qui évaluaient la distance, essayant de trouver leur cible comme des chiens de meute se jettent sur un cerf blessé.

Soudain, le *Succès* grossit à la vue et partit à l'embardée. La remorque venait de se rompre et fouettait. Les quelques voiles qu'il portait battaient dans le plus grand désordre.

Adam serra les poings contre ses cuisses. *Allez, allez.* Ils mettaient trop de temps. Les Américains allaient leur tomber dessus, c'était affaire de minutes, mais ils pouvaient encore virer s'ils soupçonnaient quelque chose.

Warren lui dit d'une voix rauque :

— Un canot qui pousse, commandant !

Adam fit signe qu'il avait entendu. Il avait les larmes aux yeux, mais ne cillait pas. Le canot d'Urquhart devait être le suivant, et ainsi de suite. Ou alors aucun.

Les tirs reprirent, plus nourris. Il aperçut un éclat de soleil sur de l'acier, les Américains se préparaient à monter à l'abordage de la prise à la dérive. Il essaya d'oublier tout ce qui lui passait par la tête. Il cria :

— Paré à lofer, monsieur Ritchie ! Monsieur Monteith, mettez-moi du monde aux bras !

Les chefs de pièce se tenaient accroupis, parés, attendant l'ordre.

Il sentit plus qu'il ne vit de Courcey qui se tenait à la lisse de dunette. Il parlait tout seul, son débit était précipité, comme s'il priait. L'ennemi avait brassé ses vergues dans l'axe pour amortir le choc quand les deux coques entreraient en collision.

Le canot s'éloignait des deux bâtiments, la peur leur donnait de l'énergie et du cœur au ventre. Quelqu'un annonça lentement :

— Le second a débarqué trop tard.

Adam hurla presque :

— Taisez-vous donc, bon dieu !

Il reconnaissait à peine sa propre voix.

C'est Ritchie qui s'en rendit compte le premier : après tant d'années passées à la mer, son œil s'était fait au soleil et aux étoiles, au vent et aux courants. C'était un homme qui, même sans sextant, aurait été capable de rentrer à Plymouth.

— De la fumée, commandant !

Il se tourna vers ses aides.

— Putain, *il a réussi !*

L'explosion leva un souffle qui ressemblait à un vent violent, si monstrueuse que, en dépit des quelques milliers de brasses d'eau qu'ils avaient sous les pieds, Adam eut l'impression qu'ils avaient touché un rocher.

Puis des flammes commencèrent à s'échapper des panneaux et par les trous béants qui, pareils à des cratères, s'ouvraient dans le pont. Le vent qui venait les attiser leur fit atteindre les voiles transformées en lambeaux noircis, tout le gréement crachait des étincelles. Le feu s'étendit rapidement au bâtiment américain qui se trouvait à couple et avait lancé des grappins, à l'endroit même où, quelques secondes plus tôt, des silhouettes en liesse poussaient des cris de joie en agitant leurs armes.

Adam leva la main.

— Voilà pour *toi*, George Starr, et pour toi, John Bankart. *Qu'ils n'oublient jamais ça !*

— Commandant, annonça Dyer, voilà le second canot !

Il était encore sous le choc après ce spectacle dantesque.

Ritchie l'appela :

— Parés, commandant !

Adam leva sa lunette.

— Annulez, monsieur Ritchie.

Il avait vu son second à la barre, les derniers marins qui l'accompagnaient allongés sur les bancs. Ils avaient certainement les yeux fixés sur les flammes qui avaient manqué de les consumer. L'aspirant, Lovie, était allongé près d'Urquhart. Il regardait sans les voir le ciel et la fumée.

Adam dit à ceux qui se trouvaient près de lui :

— Nous allons commencer par les récupérer, nous avons tout le temps. Je ne veux pas risquer de perdre John Urquhart.

Les deux frégates s'étaient embrasées, penchées l'une contre l'autre comme dans une dernière étreinte. La cale du *Succès* avait été soufflée par la première explosion et, agrippé à son assaillant, il entraînait l'américain avec lui par le fond.

Quelques hommes se débattaient dans l'eau ; d'autres partaient à la dérive, déjà morts ou à l'agonie. Adam vit du coin de l'œil le petit canot d'Urquhart qui s'éloignait du flanc de la *Walkyrie*. Il était vide. Il ne restait plus dans la chambre que la vareuse de l'aspirant, avec ses galons blancs, comme pour souligner le prix du courage.

Il se raidit, essayant d'oublier le bruit des vaisseaux qui se disloquaient. Les affûts désemparés glissaient dans les flammes et la fumée suffocante. Il y avait encore quelques malheureux qui titubaient, et s'écroulaient en appelant à l'aide alors qu'il n'y avait plus personne pour leur répondre.

L'aspirant Warren cria :

— L'autre vaisseau s'éloigne, commandant !

Adam se tourna vers lui, des larmes lui roulaient sur les joues. Toute cette horreur, et lui qui ne pensait qu'à une seule chose, à Lovie, son ami.

Ritchie s'éclaircit la gorge.

— On lui donne la chasse, commandant ?

Adam regardait tous ces visages tournés vers lui.

— Non, je ne crois pas, monsieur Ritchie. Brassez le hunier à contre, le temps que nous récupérions le second canot.

Il ne distinguait plus la frégate américaine et la marque de commodore. Elle était noyée dans la fumée, ou peut-être n'y voyait-il plus clair.

— Deux points contre un. Je pense que nous pouvons en rester là pour le moment.

Il aperçut Urquhart qui s'avançait lentement dans sa direction. Deux servants de pièces se levèrent pour lui toucher le bras pendant qu'il passait. Il ne s'arrêta qu'une fois pour dire un mot au domestique d'Adam, Whitmarsh, qui, désobéissant aux ordres, n'avait pas quitté le pont de toute l'affaire. Lui aussi, il se souviendrait de ce jour. Peut-être qu'il s'agissait d'une vengeance.

Adam tendit la main.

— Je suis soulagé de voir que vous n'avez pas trop traîné à bord.

Urquhart avait l'air grave.

— C'était juste.

Sa poignée de main était ferme, chaleureuse.

— J'ai peur d'avoir perdu Mr Lovie. Je l'aimais énormément.

Adam songeait à l'un de ses aspirants, mort cet autre jour.

Avoir des amis ne servait de rien, c'était même destructeur. Il ne fallait pas encourager les autres à avoir des amitiés qui se termineraient dans la mort.

Lorsqu'il releva les yeux, le *Succès* et l'américain avaient disparu. On ne voyait plus qu'un gros nuage de fumée, semblable au panache d'un volcan – comme si c'était l'océan qui brûlait dans les profondeurs, avec des débris d'épaves, des hommes et des morceaux d'hommes.

Il passa de l'autre bord en se demandant comment il ne l'avait pas compris plus tôt. Haïr ne suffisait pas.

XIV

LE VERDICT

Le contre-amiral Thomas Herrick se tenait bien droit derrière la lisse de dunette, le menton enfoncé dans sa cravate. Seuls ses yeux bougeaient tandis que *l'Indomptable*, sous voilure réduite, se dirigeait vers son mouillage.

— Nous voici donc à Halifax.

Il suivait des yeux les marins qui couraient pour exécuter les ordres aboyés par un bosco à la voix rauque. Puis il se détourna pour observer le commandant qui se tenait de l'autre bord. Tyacke surveillait les amers, les bâtiments les plus proches, mouillés on non. Il avait les mains dans le dos comme si tout cela ne le concernait pas. Il dit à Bolitho :

— Un bon équipage que vous avez là, sir Richard. Meilleur que beaucoup d'autres. Votre Tyacke serait difficile à remplacer, j'imagine.

— Oui.

Bolitho regrettait qu'ils doivent déjà se séparer, il était triste aussi de voir ce qu'était devenu cet homme qu'il avait si bien connu dans le temps. Il avait proposé à Herrick de rester à bord pendant son séjour à Halifax, qui avait évidemment refusé. Il allait profiter de l'hébergement qu'on lui offrait à terre. On aurait dit qu'il lui était pénible de voir et de sentir un vaisseau au travail.

York, le maître pilote, fit :

— Paré quand vous voudrez, commandant !

Tyacke acquiesça.

— Venez dans le vent, je vous prie.

— Du monde aux bras ! A lofer !

Les trilles des sifflets, des piétinements, les hommes qui arrivaient pour donner la main et brasser les vergues.

— Aux huniers !

Deux pêcheurs se levèrent dans leur grosse barcasse et leur firent de grands signes en passant dans l'ombre de *l'Indomptable*.

Bolitho vit un aspirant répondre à leur salut, avant de se raviser, piteux, quand il s'aperçut que leur commandant le regardait.

— Aux cargue-fonds de hunier ! Vivement là-bas – monsieur Craigie, notez le nom de cet homme !

Bolitho avait déjà remarqué que la *Walkyrie* n'était pas à son poste de mouillage habituel, pas plus que le vaisseau américain, le *Succès*. Que l'on ait déplacé ce dernier ne l'étonnait pas. Le port, pourtant fort vaste, était encombré de navires, de bâtiments de guerre, de bâtiments marchands et de transports de toutes sortes et toutes tailles.

— La barre dessous !

Lentement, comme s'il se souvenait de son passé de bâtiment de ligne, *l'Indomptable* vira dans le lit du vent. La brise était faible. Les maisons et les collines escarpées commencèrent à défiler devant le boute-hors, si bien qu'on aurait dit que c'était la terre et non le vaisseau qui pivotait.

— *Mouillez !*

La grande ancre chuta dans l'eau, les embruns jaillirent bien au-dessus de la guibre et de son lion prêt à bondir, puis le bâtiment s'immobilisa docilement.

— Je vais vous accompagner à terre dans le canot, Thomas. Je peux vous laisser mon aide de camp, le temps que vous soyez installé…

Herrick le fixa de ses yeux bleus pendant un long moment.

— Je m'en sortirai tout seul, merci.

Herrick lui tendit la seule main qu'il lui restait, visiblement encore obligé de surveiller son équilibre après la perte de son bras.

— Je comprends pourquoi vous n'avez jamais voulu abandonner la mer et prendre quelque poste de haute responsabilité à terre ou à l'Amirauté. J'en aurais fait autant, si on me l'avait permis.

Il avait toujours cette manière surprenante de s'exprimer, sans la moindre trace d'amertume.

— Je parie que vous ne retrouvez guère d'Heureux Élus dans cet endroit pourri !

Bolitho saisit la main de Herrick dans les siennes.

— J'ai bien peur, Thomas, qu'il n'en reste pas beaucoup.

Ils restèrent là tous les deux à contempler le pont, les marins qui s'affairaient, les fusiliers qui attendaient à la coupée, le second penché sur le gaillard d'avant pour vérifier la tenue du câble. *Toujours la même chose*, songea Bolitho. Charles Keverne qui avait été son second à bord de *l'Euryale*, à l'époque où il était lui-même capitaine de pavillon. Un officier digne de confiance en dépit de son tempérament emporté, un beau regard sombre qui lui avait permis de conquérir une épouse délicieuse. Douze ans plus tôt, alors qu'il était capitaine de vaisseau, Keverne commandait ce même vaisseau qui était encore un trois-ponts. Ils avaient combattu ensemble dans la Baltique. Une fois de plus, *l'Indomptable* l'avait emporté, mais Keverne y était tombé.

Herrick regardait son bagage et son coffre que l'on montait sur le pont. On avait déjà affalé le canot : les derniers liens étaient presque rompus.

Herrick se battait contre on ne sait quoi. Il était têtu, volontaire, intransigeant, mais fidèle. Toujours.

— Qu'y a-t-il, Thomas ?

— Je me suis trompé en condamnant les sentiments que vous éprouvez pour Lady Somervell. J'étais si rongé de chagrin par ma Dulcie que j'en étais devenu aveugle à tout le reste. J'ai essayé de le lui écrire…

— Je sais. Elle en a été très émue. Et moi aussi.

Herrick hocha la tête.

— Mais maintenant, je m'en rends compte, vous comprenez ? Ce que vous avez fait pour la marine, pour l'Angleterre, ce n'est pas rien – et pourtant, vous vous donnez toujours sans compter.

Il tendit la main pour prendre le bras de Bolitho.

— Partez tant qu'il en est temps, Richard. Emmenez votre Catherine et remerciez le Ciel. Laissez à d'autres le soin de

porter ce fichu fardeau, de se charger de cette guerre dont personne ne veut, sauf ceux qui veulent en profiter ! *Ce n'est pas notre guerre,* Richard. Juste pour une fois, admettez-le !

Bolitho sentait la vigueur avec laquelle il lui serrait le bras de sa main unique. Pas étonnant qu'il ait voulu monter à bord tout seul, pour montrer qu'il en était capable et quel genre d'homme il était.

— Merci de tout ce que vous venez de me dire, Thomas. J'en ferai part à Catherine dans ma prochaine lettre.

Ils se dirigèrent vers la porte de coupée. Les sacs et le coffre de Herrick avaient disparu. Il vit Allday qui les attendait et lui dit :

— Prenez bien soin de vous, espèce de coquin – puis, détournant les yeux dans la direction de la terre : J'ai été navré d'apprendre ce qui était arrivé à votre fils. Mais votre petite fille vous apportera bien du bonheur.

Allday regardait Bolitho. C'était comme s'il savait ce que Herrick venait de lui dire, comme s'il avait entendu ses prières pressantes.

— Y'm'écoutera point, monsieur Herrick. Y'm'écoute jamais !

Herrick tendit la main à Tyacke.

— Votre bâtiment témoigne pour vous, commandant. Vous avez souffert pour l'obtenir, mais je vous envie – il se tourna vers Bolitho et se découvrit. Vous, commandant, et encore un autre.

Les sifflets lancèrent leurs trilles, les baïonnettes des fusiliers étincelaient au soleil.

Lorsque Bolitho se pencha, le canot avait déjà débordé. Il le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière un brigantin à l'ancre. Puis il sourit. Herrick ne s'était pas retourné une seule fois : cela lui ressemblait bien.

Tyacke s'approcha.

— Eh bien, je ne lui envie pas son boulot, sir Richard. C'est le commandant de *La Faucheuse* qui aurait dû être traduit en jugement. J'ai déjà envoyé en bout de vergue des négriers qui valaient mieux que lui !

— Il nous surprendra peut-être, lui répondit Bolitho, mais je suis d'accord avec vous. C'est une tâche ingrate.

Pourtant, il avait encore dans l'esprit la force des mots de Herrick, et il n'osait pas imaginer combien il lui avait coûté de les prononcer…

Tyacke reprit soudain :

— Cette victoire dont vous parliez, sir Richard. C'est quelque part en Espagne, n'est-ce pas ?

On disait qu'il s'agissait du plus grand triomphe de Wellington sur l'armée française. La guerre ne pouvait plus durer trop longtemps, voilà qui paraissait sûr.

Bolitho finit par répondre :

— Il paraît que c'est une question de mois et non plus d'années, James. Mais j'ai appris à ne pas me bercer de trop d'espoirs. Pourtant…

Il regardait la goélette courrier, le *Reynard,* qui se dirigeait à grande allure vers l'entrée du port. Il marqua son pavillon pour saluer le vaisseau amiral en passant par son travers. Un petit commandement, mais amusant, pour le jeune enseigne qui en était le seigneur et maître. Comme la *Miranda*, la goélette qui avait été le premier commandement de Tyacke ; il devait y penser en ce moment, ainsi qu'à leur première rencontre. Il devait penser à ce qu'ils étaient devenus l'un pour l'autre.

Bolitho conclut brusquement :

— Bon, James, en attendant, c'est toujours la guerre ici, il faut bien que je l'admette !

Bolitho, posté près d'une fenêtre, regardait son aide de camp qui remontait la terrasse dallée de pierre. Il portait sa coiffure pour se protéger de la chaleur du soleil. Dans le lointain, le mouillage était si encombré qu'il était quasiment impossible de distinguer *l'Indomptable*. Sans sa marque qui flottait au vent, il aurait pu le confondre avec n'importe quel autre vaisseau.

Valentine Keen lui disait :

— J'ai décidé d'envoyer la *Walkyrie* à Antigua. C'était le seul bâtiment assez puissamment armé pour escorter la prise et

maintenir à bout de gaffe un ennemi qui aurait eu envie de s'en prendre à elle.

Dans la vitre, Bolitho voyait Keen agiter le bras au-dessus d'un monceau de papiers et de dépêches que le *Reynard* venait de déposer pour lui. Bolitho avait ressenti un certain malaise en voyant la goélette passer gaillardement par le travers pendant qu'il discutait avec Tyacke : son jeune commandant devait savoir alors que Keen était là, sans quoi il serait venu faire son rapport à bord de *l'Indomptable*.

— La *Walkyrie* a rencontré deux frégates américaines. Tout figure dans le rapport qu'Adam a confié au *Reynard* qu'il a croisé au large.

— Et l'un des deux a été coulé, Val. La *Walkyrie* n'a subi aucune perte, à l'exception d'un aspirant. C'est remarquable.

— Oui, ils ont récupéré quelques survivants, pas beaucoup apparemment, avant de découvrir que le vaisseau qui a sombré avec le *Succès* était l'USS *Condor*. C'est un certain capitaine de vaisseau Ridley qui le commandait, il a été tué, vraisemblablement avec le plus gros de son équipage.

— Et l'autre frégate était la *Récompense*.

Keen n'avait pas l'air de l'entendre.

— Je ne voulais pas que la *Walkyrie* ni la prise courent de risque inutile. Si j'avais été à bord, j'aurais veillé à piquer plus au large. Le commandant Bolitho était trop près des côtes ennemies.

— Deux cents milles, me dites-vous ? – il se détourna de la lumière, un peu triste. Vous et moi, nous avons traîné nos basques sacrément plus près que ça, dans notre jeunesse.

— Je crois que c'était voulu.

Keen lui faisait face de l'autre côté de la table.

— Je sais qu'il est votre neveu et je suis le premier à l'apprécier. Mais je pense que c'était une conduite irréfléchie et dangereuse. Nous aurions pu y perdre les deux bâtiments.

— Bon, lui répondit Bolitho, au point où nous en sommes nous avons échangé une prise à moitié démolie et que nous aurions mis des mois si ce n'est des années à remettre en état, contre l'un des vaisseaux qui est une épine dans notre pied depuis notre retour à Halifax. Votre place était ici, puisque vous

attendiez un convoi. Vous avez pris la bonne décision et il vous incombait de le faire. Quant à Adam, qui commandait sur place, il n'avait pas d'autre choix que de faire ce qu'il a fait. C'est ce que j'aurais attendu de tous mes commandants. Vous devez le savoir.

Keen avait du mal à se reprendre.

— Les survivants ont également confirmé votre hypothèse, c'est bien le capitaine de vaisseau, à présent le commodore Rory Aherne, qui commandait ce groupe.

Il tapa du plat de la main sur ses papiers et conclut d'une voix vibrante de colère :

— Il aurait pu s'emparer de mon vaisseau amiral !

— Et Adam, où est-il à présent ?

Keen tira sur sa chemise pour la décoller de son torse.

— Il doit aller porter des ordres au capitaine de vaisseau qui commande à Antigua. Il rentrera quand il lui aura remis mes instructions.

— Rappelez-vous, lorsque vous étiez mon capitaine de pavillon, Val. La confiance doit régner dans les deux sens. C'est le plus important dans le commandement.

Keen se tourna vers lui.

— Je ne l'ai jamais oublié. Je vous dois tout… à vous et à Catherine.

Il eut un sourire timide avant de poursuivre :

— Ainsi qu'à Adam, je le sais bien !

Il passa la main sur sa poche, Bolitho se demanda s'il y gardait la miniature. C'était donc cela. Après tout, c'était la maison de Benjamin Massie et les Saint-Clair y étaient sans doute descendus. Il était facile de deviner ce qui s'était passé entre Keen et son capitaine de pavillon. *La fille aux yeux couleur de lune.*

En toute justice, cela tendait à prouver que le meilleur était encore réservé à Keen. Comme Catherine l'avait prédit… Une jeune femme courageuse et rebelle, assez forte pour aider Keen à l'avenir. Et capable de se dresser contre son père, songea-t-il amèrement.

Adam, lui, ne verrait pas du tout les choses de cette façon.

— Et quels sont les derniers renseignements, Val ?

Keen prit deux verres dans un équipet.

— Les Américains ont fait venir deux frégates supplémentaires à Boston. J'ai ordonné au *Chevaleresque* et au brick *Weazle* de croiser devant le port. Si elles sortent…

— Je crois qu'elles le feront, répondit Bolitho. Et bientôt – il leva les yeux. Et York, d'autres nouvelles ?

— Pas grand-chose, répondit Keen en haussant les épaules. Ça met du temps à arriver jusqu'ici. Mais David Saint-Clair m'a rapporté qu'il y avait là-bas des armes et des réserves pour nos bâtiments sur les lacs. Ils se sont peut-être emparés de tout, ou l'ont détruit. De toute manière, cela gênera nos navires sur le lac Erié. Saint-Clair a bien insisté : c'est un endroit stratégique pour toute la région.

— Et si vous me parliez de *Miss* Saint-Clair.

Keen sursauta et en renversa un peu de vin sur la table. Bolitho ajouta gentiment :

— Je ne veux pas vous faire violence, Val. Je suis votre ami, souvenez-vous-en.

Keen remplit leurs deux verres.

— Je l'admire énormément. Et je le lui ai dit – puis, le regardant en face : Je me fais peut-être des illusions.

Et il partit de ce rire de gamin que Bolitho lui avait toujours connu. Il avait l'air soulagé que le sujet ait fini par être abordé en toute liberté.

Bolitho pensait au désespoir d'Adam, à ce qu'il avait enduré en lisant la lettre de Catherine qui lui apprenait la mort solitaire et tragique de Zénoria.

— Merci de m'avoir répondu avec autant de simplicité. Je vous souhaite tout le bonheur possible, Val, vous l'avez bien mérité.

Bolitho lui rendit son sourire, touché par le soulagement manifeste que montrait Keen, avant de conclure :

— Je veux dire, on ne peut pas être amiral tout le temps !

— On m'a appris que le contre-amiral Herrick était ici, fit Keen en changeant brusquement de sujet. Transféré à bord de *l'Indomptable* quand vous avez retrouvé le convoi.

Il n'essayait même pas d'adopter un ton plus posé.

— Je sais que vous ne vous aimez guère, tous les deux, Val. Il n'est pas ici de gaieté de cœur, je puis vous l'assurer.

— L'homme qui convient à cette mission, répliqua sèchement Keen. Il a pratiqué les deux bords d'une table de conseil de guerre !

— C'est le passé, Val. Oublions.

Pourtant Keen insista.

— Mais que pouvons-nous faire ? Quatre-vingt-dix hommes, des marins britanniques ? Les pendre, les faire fouetter ? Le crime a eu lieu, la sentence est déjà décidée. Il en a toujours été ainsi.

Bolitho se rapprocha de la fenêtre et aperçut Avery qui discutait avec Gilia Saint-Clair. Il demanda sans se retourner :

— Lorsque vous avez retrouvé *La Faucheuse,* et lorsqu'il s'est rendu, avez-vus cru qu'Adam donnerait l'ordre de lui tirer dessus ? – il attendit quelques secondes. Otages ou pas ?

Bolitho vit la jeune fille renverser la tête dans un éclat de rire à quelque plaisanterie que venait de lui raconter Avery. Prise au piège dans une guerre et, maintenant, dans quelque chose de plus intime. Elle avait parlé à Adam : elle devait savoir, ou elle avait deviné, qu'elle avait frôlé la mort de près.

Il s'éloigna de l'encoignure.

— Le *Crystal*, cette goélette à bord de laquelle les Saint-Clair avaient pris passage lorsque *La Faucheuse* les a capturés, à qui appartient-il ?

— A Benjamin Massie, je pense. Vous avez une bonne mémoire des noms.

Bolitho reposa son verre, soulagé d'avoir le soleil dans le dos, ce qui lui permettait de dissimuler ses traits et ses pensées.

— Tout va de mieux en mieux, Val !

Richard Bolitho grimpa les marches de l'embarcadère et attendit que Tyacke et son aide de camp arrivent. Allday l'observait par-dessus les têtes des marins de l'armement. Il comprenait tout ce qu'il éprouvait, même s'il voyait les choses différemment. Bolitho lui dit :

— Je ne sais pas pour combien de temps nous en aurons.

Allday clignait des yeux à cause du soleil.

— Nous serons là, sir Richard.

Ils attaquèrent la côte en silence et Bolitho nota que l'air était encore frais, en dépit du soleil. On était en septembre : comment le temps pouvait-il passer aussi vite ?

Il songeait à la lettre qu'il avait reçue de Catherine et dans laquelle elle lui racontait les derniers moments de Roxby. Elle lui décrivait les funérailles avec tant de détails qu'il avait l'impression d'y avoir assisté avec elle. Une cérémonie impressionnante, comme il convenait pour un chevalier de l'ordre des Guelfes de Hanovre : Roxby était aimé des gens, respecté de tous ceux qui travaillaient pour lui, et craint de beaucoup d'autres qui avaient croisé son chemin dans son autre fonction de magistrat. C'était un homme honnête, mais qui ne savait pas faire preuve de beaucoup de patience dans la vie de tous les jours. Même dans ce canot, Bolitho avait senti une certaine tension, les marins de l'armement évitaient de croiser son regard. Avery observait *La Faucheuse*, par le travers, et Tyacke semblait loin de tout, plus impénétrable qu'on ne l'avait vu depuis des mois.

Il leva sa coiffure pour saluer un détachement de cavaliers qui passaient sur des montures parfaitement assorties. Leur jeune lieutenant salua du sabre avec un grand sourire en voyant un uniforme d'amiral.

Tous ces soldats. Où allait-on les envoyer se battre ? Ou bien, les dés étaient-ils déjà jetés ? Tyacke, comme David Saint-Clair, avait eu raison en prévoyant que les Américains mettraient la plus grande détermination à s'emparer des lacs et à les conserver. Ils avaient mené une nouvelle expédition sur York où ils avaient incendié des entrepôts et de l'équipement abandonné sur place lorsque l'armée britannique s'était repliée vers Kingston, trois mois auparavant. Il fallait impérativement reprendre aux Américains le lac Érié, pour protéger les voies de navigation fluviale et maintenir ouverte la seule route de ravitaillement de l'armée. Sans quoi ils seraient contraints de se retirer encore davantage et, peut-être même, de se rendre.

Il aperçut le portail de la caserne devant lui et se rendit compte, non sans satisfaction, qu'il n'était pas le moins du monde essoufflé.

On avait rassemblé la garde en leur honneur. Ils gagnèrent le bâtiment principal entre les baïonnettes étincelantes. Un caporal leur ouvrit les portes et Bolitho le vit jeter un coup d'œil furtif au visage défiguré de Tyacke, avant de détourner la tête. Cela n'avait pas échappé à Tyacke, et Bolitho se demanda si c'était la raison pour laquelle il restait si étrangement réservé. Tyacke était on ne peut plus conscient des regards, de la pitié, de la répulsion qu'il inspirait : on ne le laissait jamais oublier, et Bolitho savait que c'était la raison pour laquelle il évitait de descendre à terre chaque fois que c'était possible.

Encore une succession de portes, des claquements de talons, et ils pénétrèrent enfin dans une grande salle, une pièce Spartiate meublée d'une table et de deux rangées de sièges. Keen et Allday étaient déjà là, ainsi que de Courcey, aussi lymphatique que d'habitude. Un secrétaire civil à l'air poussiéreux était assis à l'une des extrémités de la table, un major des fusiliers à l'autre. On respirait déjà dans la salle, en dépit de son austérité – l'atmosphère d'une cour martiale.

Ils se serrèrent la main comme des étrangers. Bolitho n'avait guère vu Adam depuis son retour d'Antigua, mais il lui avait écrit pour le féliciter de la destruction de la prise et de son assaillant, le tout au prix de la perte d'un seul homme. Il était difficile de savoir ce qu'Adam en pensait.

On ouvrit l'autre porte. Le contre-amiral Herrick se dirigea vers la table et s'assit. Impassible, il les inspecta tous du regard. Rien ne révélait la tension à laquelle il avait été soumis au cours de l'enquête qu'il avait conduite personnellement sur la perte et la récupération de la frégate de Sa Majesté Britannique *La Faucheuse*.

Bolitho savait que Herrick avait lu toutes les dépositions, y compris celle qu'Avery avait recueillie auprès du second de *La Faucheuse,* à Hamilton, et le compte-rendu fait par Adam de sa reprise aux Américains, lorsque *La Faucheuse* avait tiré sa bordée dans l'eau. Herrick avait également parlé avec David Saint-Clair et très probablement avec sa fille. Bolitho revoyait cet épisode, à la résidence du général, lorsque ce jeune capitaine du régiment du roi avait remis le portrait de Gilia à Keen. La dernière attaque contre York n'avait pas fait plus de victimes car

les forces britanniques n'étaient pas retournées dans le fort incendié, mais elle avait dû y penser : l'homme qu'elle avait aimé, dont elle avait cru qu'il lui était profondément attaché, gisait là-bas avec ses soldats morts. Les Américains n'étaient restés que trois jours à York ; les armes et les réserves qu'ils espéraient y trouver avaient peut-être été détruites au cours du premier assaut. Comparée à d'autres batailles, cette affaire n'était pas faite pour rester dans les mémoires, mais c'était certainement une des plus sanglantes et l'on n'avait pas encore mesuré toutes ses conséquences.

Herrick leva les yeux de sa pile de documents.

— Ceci est une commission d'enquête officielle sur la perte et la recapture du vaisseau de Sa Majesté Britannique *La Faucheuse,* affaire sur laquelle je suis requis de rendre compte aux lords de l'Amirauté afin d'éclairer leur avis et de leur permettre d'arrêter leur décision.

Il attendit que le secrétaire lui tende une autre feuille de papier.

— Nous savons tous ici quelles sont les conséquences du mauvais exemple et d'une autorité déficiente. Il est souvent trop facile de faire preuve de discernement lorsque le mal a déjà été fait et a causé tant de dégâts.

L'espace d'une seconde, les yeux bleus restèrent fixés sur Bolitho.

— Pendant toutes ces années de guerre, nous avons remporté de nombreuses victoires. Cela dit, nous n'avons jamais eu le loisir de nous poser de questions sur ce que nous faisions, ni sur les raisons pour lesquelles nous en avions reçu l'ordre – il esquissa un sourire. Et j'ai peur que nous n'en ayons jamais l'occasion de toute notre vie.

Il baissa la tête.

— Nous n'avons pas besoin de rappeler ici l'absolue nécessité où nous sommes de maintenir l'ordre et la discipline en toutes circonstances. Sans cela, nous sombrons dans le désordre, ce qui constitue une déchéance pour la marine dans laquelle nous servons.

Il releva l'épaule et sa manche vide se balança légèrement, mais il ne parut pas s'en rendre compte.

— Tout commandant qui oublierait cette leçon le ferait à ses risques et périls.

Bolitho jeta un coup d'œil à ses compagnons. Keen et Adam avaient tous deux servi sous ses ordres comme aspirants, ils avaient appris les risques et les grandeurs du métier au fur et à mesure qu'il avait gravi des échelons. De Courcey écoutait très attentivement, mais à voir son expression, il ne comprenait absolument rien. James Tyacke était resté dans la pénombre, comme pour cacher son visage. Il tenait ses mains serrées l'une contre l'autre, se préparant peut-être, lui aussi, à entendre l'inévitable. Comme tous ceux qui attendaient le verdict : quatre-vingt-dix êtres dont les souffrances endurées sous la coupe d'un commandant sadique seraient bientôt anéantis au nom de la justice.

Adam regardait Thomas Herrick sans ciller, les traits tirés. Bolitho savait qu'il souffrait, et qu'il s'agissait d'une souffrance plus profonde que celles du corps : il revivait la perte de son bâtiment, il revoyait le pavillon que l'on amenait ce jour maudit où il était étendu, après être tombé. Il revoyait tous ceux qui s'étaient battus et qui étaient morts parce qu'il en avait donné l'ordre. Des hommes qui, ainsi que Herrick l'avait dit à juste titre, n'avaient jamais eu la liberté de demander pourquoi on leur donnait l'ordre de s'exécuter.

Adam devait également se souvenir de leurs longues conversations, chacun tirant parti de l'expérience de l'autre. Son neveu avait la tête dure, il était impétueux, mais son affection pour lui n'avait pas faibli. Il se préoccupait de celui qui allait devoir signer les condamnations de ceux qui seraient pendus, ou, dans le meilleur des cas, fouettés d'une façon inhumaine.

Bolitho, qui effleura le médaillon qu'il portait sous sa chemise repassée de frais, crut croiser le regard d'Adam.

Herrick poursuivait :

— Les Américains sont, fort heureusement, des collectionneurs invétérés. Il leur est difficile de jeter tout ce qui pourrait avoir un intérêt historique plus tard.

Il fit signe au secrétaire et attendit qu'il ait ouvert un gros volume recouvert de toile.

Il continua, toujours impassible :

— Le livre des punitions de *La Faucheuse*. Il en apprend davantage que cinq cents rapports et déclarations de décès. Ce commandant n'est pas resté longtemps en fonction, et pourtant, ce livre évoque un chapitre de l'histoire de l'enfer.

Bolitho sentait presque Tyacke se raidir. Il avait envie de parler. Mais Herrick savait d'expérience ce que peut être la tyrannie de la dunette : des années auparavant, Bolitho avait pris le commandement du *Phalarope* à bord duquel il servait, parce que son prédécesseur, encore un tyran, avait été relevé.

— Revenons-en à ce jour, messieurs. Cette mutinerie, nous le savons maintenant, avait été inspirée et encouragée par les Américains qui avaient pris ce vaisseau à l'abordage. Il y avait des meneurs, bien sûr, mais sans l'aide des Américains et sans leur présence, qui peut jurer de ce qui se serait passé ?

Il consulta rapidement ses papiers, comme il avait dû le faire tous les jours depuis qu'il était arrivé à Halifax.

— La vengeance est une maladie terrible, mais dans ce cas, elle était probablement inévitable. Nous savons que le commandant de *La Faucheuse* est mort des coups de fouet qu'il a reçus ce jour-là.

Il releva les yeux, le regard sévère.

— J'ai vu de vulgaires marins mourir sous le fouet, dans le cadre d'une punition *légale*. Nous ne devons pas laisser ce fait éclipser le cas que nous jugeons.

Deux officiers de l'armée de terre passèrent derrière les portes en riant bruyamment, mais ils se turent instantanément en comprenant ce qui se passait à l'intérieur. Herrick fronça le sourcil.

— Ces observations constituent mon rapport, celui que je présenterai à Leurs Seigneuries – son regard se tourna vers Bolitho. Lorsque je serai parti d'ici.

La frégate *Le Vigilant* avait fait des vivres et de l'eau pendant son séjour et on l'avait échouée. Tout ce travail terminé, elle devait rentrer en Angleterre à toute allure pour y chercher de nouveaux ordres. Herrick y reprendrait passage. Se ferait « distraire ».

Il était sur le point de prendre un verre d'eau mais se ravisa.

— Ma conclusion dans cette affaire lamentable est que les deux meneurs, Alick Nisbet, capitaine d'armes, et Harry Ramsay, matelot gabier de première classe, seront placés en détention. Je recommande qu'ils subissent la peine maximale.

Bolitho vit Adam serrer les poings à s'en blanchir les jointures sous la peau tannée. Il avait entendu parler de ce Ramsay qui avait été embarqué sur *l'Anémone* et dont le dos mutilé attestait ce qui était couché dans le registre des punitions. L'autre, c'était surprenant : le capitaine d'armes était le symbole vivant de la discipline et, si nécessaire, des punitions à bord de tous les vaisseaux du roi. Ce pour quoi il était généralement détesté.

Et maintenant, les autres. Il avait envie de se lever, de prendre la parole pour eux, ces hommes qu'il ne connaissait même pas – mais cela n'aurait servi qu'à anéantir le peu d'espoir qu'ils avaient encore.

Herrick poursuivit :

— Ma seconde recommandation est que tous les autres, marins et terriens, impliqués dans cette affaire, soient renvoyés à leurs devoirs. Ils ont assez souffert comme cela et pourtant, lorsqu'on le leur a demandé, ils ont refusé d'ouvrir le feu sur des bâtiments de notre marine, sans tenir compte de ce que ce refus pouvait leur coûter.

Tyacke s'exclama :

— Bon sang de bois ! Mais ils vont le crucifier quand il sera de retour à Londres ! – il se tourna vers Bolitho. Je n'en crois pas mes oreilles !

Sans changer d'expression, Herrick conclut :

— Je recommande également qu'un nouveau commandant de *La Faucheuse* soit désigné sans délai – il jeta un regard à Bolitho, puis à Keen. C'est une responsabilité qui vous revient.

Keen se leva.

— Mon capitaine de pavillon m'a suggéré de promouvoir un de ses officiers, amiral. Il s'agit du lieutenant de vaisseau John Urquhart… Je soutiens cette proposition, amiral.

— Pourrez-vous vous en sortir sans lui ? demanda Herrick.

Keen se tourna vers Adam qui fit signe qu'il était d'accord.

Il répondit :

— Oui, amiral.

Herrick appela d'un geste le secrétaire et le major des fusiliers.

— Signez après moi.

Il se redressa en faisant la grimace.

— C'est terminé. Je souhaite parler à Sir Richard Bolitho. En tête à tête.

Ils eurent le sentiment que les autres mettaient une éternité à quitter la pièce qui retrouva enfin le silence.

— Thomas, lui dit Bolitho, c'est pour moi que vous avez fait ça.

— Tiens, répondit Herrick, je prendrais bien un verre… Je me jetterais bien un godet, comme dirait ce voyou d'Allday.

Puis il le regarda droit dans les yeux.

— Je n'ai rien à perdre, Richard. Ma marque ne flottera plus jamais sur un vaisseau après cette dernière traversée. Peut-être nous reverrons-nous un jour, encore que je n'y croie guère. La marine est une grande famille, nous l'avez-vous assez répété. Une fois que vous l'avez quittée, vous devenez quelqu'un de banal, comme un bâtiment désarmé.

Un cheval fit claquer ses sabots dans la cour près du portail, rappelant douloureusement à Bolitho Catherine et sa Tamara. Comment allait-il lui décrire tout cela, lui rapporter les paroles de Herrick, tout ce sur quoi il avait mis une croix ?

Herrick s'avança vers les portes, l'épaule affaissée. On lisait sur ses traits que sa blessure le faisait souffrir. Il reprit :

— *Vous,* vous avez tout à perdre, comme tous ces pauvres gens qui dépendent de vous, et tous ceux qui vous aiment – et il conclut amèrement : Encore que je n'en aie jamais rencontré !

Une main invisible ouvrit les battants et Bolitho aperçut Avery qui l'attendait. Ses yeux bruns allaient de l'un à l'autre, il essayait de comprendre ce qui venait de se passer.

— La vigie nous a envoyé un planton, sir Richard. Le brick *Weazle* entre au port. Il a signalé que les vaisseaux américains ont appareillé de Boston, ainsi que d'autres de New York. Ils font route au nord-est.

Bolitho lui répondit d'une voix calme :

— Ainsi donc, ils sortent. Prévenez le commandant Tyacke, George. Je rentre à bord dès que possible.

Avery repartit à la hâte, avant de s'arrêter. Il se tourna vers eux.

Herrick leur dit :

— Écoutez ! Des vivats ! Mais comment sont-ils déjà au courant ?

Ils descendirent ensemble les marches. Des hurlements de joie se faisaient entendre par tout le port.

— Ils sont toujours au courant, Thomas, répondit Bolitho. La grande famille, vous vous souvenez ?

Herrick se retourna pour regarder la caserne. Il avait l'air fatigué.

— Faites bien attention à vous, Richard – il le prit par la manche. Je boirai à votre santé lorsque ce jeune chiot lèvera l'ancre pour l'Angleterre.

Arrivés à l'embarcadère, ils trouvèrent Allday assis à la barre du canot de l'amiral. L'armement s'était installé sur les marches, les marins souriaient de toutes leurs dents. Ils avaient cédé leur place à des officiers, dont trois commandants en comptant Adam.

Herrick tendit la main à Tyacke.

— C'est à vous que nous devons ça, j'imagine.

Tyacke répondit sans sourire :

— C'est tout ce que nous avons pu faire avec aussi peu de préavis.

Bolitho le suivit en bas des marches, il se rappelait ce qu'avait dit Tyacke. *Ils vont le crucifier*. Mais Herrick s'en sortirait. Peut-être ce « fichu petit arriviste » de Bethune avait-il fait usage de son influence. Il connaissait l'homme sous les ordres duquel il avait servi comme aspirant mieux que d'autres, et peut-être avait-il essayé de l'aider par des moyens détournés.

Allday avait remarqué la tête que faisait Herrick. Il proposa timidement :

— J'vais pas courir le risque de dire à ces officiers c'qu'ils ont à faire, y'a pas d'erreur ! Et bonne chance, monsieur Herrick.

Pendant quelques secondes, ils s'étaient revus comme du temps du *Phalarope*, le jeune officier et le marin enrôlé de force.

Le canot poussa, les avirons s'élevaient en cadence régulière, chose surprenante. Les vivats les accompagnèrent tout le temps qu'ils se faufilèrent entre les bâtiments de guerre à l'ancre. On entendait même quelques marins de *La Faucheuse*. Et cette fois-ci, Herrick se retourna – encore qu'il ne voie sans doute pas grand-chose.

Bolitho nota que Keen conversait tranquillement avec Gilia Saint-Clair. Et soudain, il en fut tout heureux pour eux deux.

— Appelez un canot, James. Nous appareillons.

Mais Tyacke, impassible, avait toujours les yeux fixés sur le canot.

— Bien, sir Richard. Mais d'abord…

Bolitho lui sourit, mais il partageait sa tristesse muette.

— Un godet. Allons-y.

XV

PAS DE TINTAMARRE GUERRIER

Richard Bolitho aplatit bien soigneusement la carte étalée sur sa table et ouvrit ses pointes sèches. Il sentait que les autres le regardaient. Avery se tenait près des fenêtres de poupe ; Yovell, assis confortablement dans un fauteuil, du papier et des plumes à portée de main comme d'habitude.

Bolitho leur dit :

— Deux jours, et toujours rien en vue.

Il se repencha sur la carte, imaginant ses bâtiments comme les aurait vus un oiseau de mer : cinq frégates en ligne de front avec *l'Indomptable,* vaisseau amiral, au centre. Cette ligne étirée au maximum, qui représentait la moitié de son escadre, pouvait surveiller une vaste étendue d'océan dans cette formation. Le ciel était clair, parsemé seulement de quelques bancs de nuages clairs. La mer, bleu sombre sous la lumière froide du soleil.

Il songeait à sa frégate qui naviguait isolément, *Le Chevaleresque*. C'est elle qui avait dépêché le brick *Weazle* à Halifax pour le prévenir que les Américains bougeaient. Il voyait en imagination Isaac Lloyd, le commandant du *Chevaleresque,* officier expérimenté et âgé de vingt-sept ans. Il devait essayer de garder l'ennemi en vue, mais avait assez de sagesse pour ne pas tomber dans le piège et les engager.

Deux jours, et où étaient-ils donc ? Dans les approches de Halifax, ou beaucoup plus loin, dans les parages de Saint-Jean de Terre-Neuve ? Il avait examiné ces différentes hypothèses avec Tyacke et York. Lorsqu'il avait évoqué le nom de la baie de Fundy, York s'était montré catégorique.

— Peu probable, amiral. Cette baie connaît les plus hauts marnages qui existent, et deux fois par jour pour faire bonne mesure. Si j'étais un commandant yankee, je n'aurais pas du tout envie de me faire coincer là-dedans !

Bolitho avait été mis en garde à propos de la baie de Fundy. Les instructions nautiques indiquaient que le flot et le jusant pouvaient atteindre cinquante pieds, voire davantage, avec ce risque supplémentaire pour les petits bâtiments de terribles mascarets. Ce n'était pas un endroit où risquer l'une des grosses frégates américaines. Ni *l'Indomptable*.

Il pensait à Herrick, qui traversait en ce moment même l'Atlantique pour aller jeter ses conclusions à la figure d'un quelconque membre de l'Amirauté. Était-il content d'en finir ? Ou bien était-ce encore ce vieil Herrick tenace que hérissait la perspective d'être privé de la seule existence qu'il connût ?

Il avait visiblement fait grand effet sur Tyacke. Depuis que Herrick avait pris passage à bord de la frégate qui le ramenait en Angleterre, il était plus renfermé que jamais.

Bolitho tapota la carte avec ses pointes sèches. Ils perdaient peut-être leur temps ou, pis, ils étaient en train de tomber dans le piège qu'on leur avait tendu pour les tenir à l'écart.

Il s'approcha des fenêtres de poupe, le bâtiment se soulevait et partait à la gîte sous ses pieds. Cela aussi, il pouvait se le représenter. *L'Indomptable* au près serré, bâbord amures, le vent toujours établi au suroît comme la plupart du temps depuis qu'ils avaient levé l'ancre. Adam était visiblement chagrin d'avoir été laissé à Halifax, mais la *Walkyrie* était leur frégate la plus puissante après *l'Indomptable* : Keen risquait d'en avoir besoin.

Adam n'avait pas hésité une seconde en proposant son second pour prendre le commandement de *La Faucheuse,* ce qui n'était pas une sinécure. Cela aurait été un défi pour n'importe qui, mais Adam avait lâché d'un ton bourru : « Si j'avais pu, je l'aurais pris pour moi. » Fallait-il que les choses en soient arrivées à ce point entre Val et lui ?

Avery lui dit gentiment :

— Nous avons pu les manquer pendant la nuit, sir Richard.

— S'ils étaient à notre recherche, je ne crois pas.

Bolitho chassa ces réflexions pour en revenir au vif du sujet.

— Demandez à Mr York de me montrer ses notes encore une fois, voulez-vous ?

La chambre repartit à la gîte et les pointes sèches tombèrent sur le pont. Yovell se pencha pour tenter de les récupérer, mais l'inclinaison était telle qu'il retomba en arrière dans son fauteuil. Il s'épongea le visage avec son grand mouchoir rouge vif. Mais *l'Indomptable* se comportait magnifiquement.

— Comme un trois-mâts sans perroquets, sir Richard, lâcha Yovell. Ça tient ferme par tous les temps, et ça tient même quand ça ne devrait pas !

Puis il poursuivit :

— Vous pourriez me considérer comme un civil, sir Richard, n'est-ce pas ? Malgré la guerre et la vie que nous menons, je ne suis pas encore vraiment accoutumé aux usages et aux finesses des officiers de marine.

Bolitho lui sourit. Yovell ne changeait pas. Même dans une chaloupe à bout de bord, les mains à vif d'avoir souqué sur le bois mort avec les autres. Avec Catherine.

— J'espère bien que vous resterez comme vous êtes.

Yovell fronça le sourcil, puis entreprit d'essuyer ses bésicles cerclées d'or, ce qu'il faisait souvent quand il avait besoin de réfléchir.

— Mr Avery est votre aide de camp, il est entre vous et le commandant, et il vous sert tous les deux – il souffla une nouvelle fois sur ses carreaux. Il se montre loyal. Il ne dirait jamais rien dans le dos du commandant, parce que vous êtes amis. Il aurait le sentiment de trahir votre amitié et tout ce qui vous rapproche.

Il eut un fin sourire.

— Ce qui nous rapproche tous, si je puis me permettre, sir Richard.

On n'entendait pas un seul bruit dans l'office. Ozzard devait être là, à écouter.

— Si quelque chose vous gêne, dites-le-moi. Moi aussi, j'ai senti qu'il y avait un problème.

Il se tourna vers la mer. Les propos de Yovell l'avaient touché plus qu'il n'aurait su dire. Il entendait encore non sans

malaise la remarque de Herrick concernant les Heureux Élus. En réalité, il n'en restait plus guère… Keverne, qui avait commandé ce même bâtiment ; Charles Farquhar, aspirant à la même époque que Bethune, tué sur son vaisseau à Corfou ; Francis Inch, qui lui était cher par-dessus tout, fougueux en diable avec sa figure chevaline, marié à une si jolie femme, à Weymouth. Elle s'appelait Hannah… Il ne s'en souvenait jamais sans tristesse. Et encore tant d'autres, John Neale, Browne avec un *e,* et le prédécesseur d'Avery, Stephen Jenour. Tant de noms, *trop de noms*. Tous disparus.

Yovell reprit d'une voix lente :

— Le commandant Tyacke a reçu une lettre à Halifax. Elle faisait partie du sac de courrier déposé par le *Reynard*.

— De mauvaises nouvelles ?

Yovell remit ses lunettes en place avec un soin méticuleux.

— Je peux dire qu'elle aura mis du temps à arriver. C'est souvent le cas avec la poste navale.

Bolitho le regardait toujours. Bien sûr. Tyacke ne recevait jamais de lettres. Comme Avery, jusqu'à ce que sa Londonienne lui en écrive une. Cela ressemblait tellement à Avery : il n'en avait pas pipé mot, même s'il savait pourquoi Tyacke s'était renfermé. Il le comprenait, tout comme il comprenait les tourments qu'avait éprouvés Adam quand il était prisonnier de guerre.

— Tout le monde est au courant à bord ?

— Non, amiral, uniquement votre aide de camp.

Bolitho se tâta la paupière, il se souvenait de la robe qu'il avait donnée à Catherine quand la *Larne* avait fini par les retrouver. Lorsqu'elle l'avait rendue à Tyacke, elle avait formé le vœu qu'il puisse la faire porter un jour à une femme digne de lui…

Il serra le poing. Ce n'était sûrement pas la même femme. Cela ne pouvait être ; pourquoi, au bout de tout ce temps et après le traitement cruel qu'elle lui avait fait subir en le rejetant, lui et son visage défiguré ? Mais en son for intérieur, il savait que c'était bien elle.

Il voyait Catherine, aussi nettement que s'il avait contemplé son médaillon. Il n'y avait pas de secrets entre eux. Il avait eu

connaissance des visites qu'elle avait faites à Londres, il savait qu'elle consultait Sillitœ de temps à autre et lui demandait des conseils d'investissement avec l'argent qu'elle avait reçu d'Espagne ; il lui faisait totalement confiance, comme elle le faisait elle-même. Mais, si… Il se rappelait le silence de Tyacke, sa réticence, cette souffrance qui se réveillait et qu'il devait cacher. Si… Catherine avait besoin d'être aimée, tout comme elle avait besoin de donner de l'amour.

— Si j'ai eu tort de vous en parler, sir Richard…

— Non, vous n'avez pas eu tort, lui répondit Bolitho. Il est bon, de temps en temps, de se rappeler ce qui compte vraiment et de se souvenir de ceux qui sont loin.

Yovell était rassuré, heureux d'avoir dit ce qu'il avait sur le cœur. Comme un civil.

La porte s'ouvrit, Ozzard entra dans la chambre avec une cafetière.

— C'est la fin de nos réserves, Ozzard ?

Ozzard jeta un regard sévère au récipient.

— Non, sir Richard. Il en reste encore pour deux semaines, au mieux. Ensuite…

Avery arriva à son tour et Bolitho le vit hésiter avant de prendre une tasse sur le plateau, comme s'il attendait que le bâtiment ait fini de danser sur les crêtes enchevêtrées. Ozzard lui avait rempli une tasse, mais presque à contrecœur. A quoi pouvait-il bien penser, que lui passait-il par la tête depuis tous ces mois et toutes ces années qu'il était à la mer ? Un homme qui avait tiré un trait sur son passé, mais qui, tout comme Yovell, était instruit, lisait des classiques et avait une écriture d'érudit. Il donnait l'impression de se refuser tout avenir.

Bolitho prit les notes qu'Avery lui apportait.

— Encore une journée de plus. Nous pourrions rencontrer un courrier venu de Halifax. L'amiral Keen a peut-être des nouvelles fraîches.

Avery lui demanda :

— Ces vaisseaux américains, sir Richard, croyez-vous qu'ils veuillent nous provoquer ?

— Quelles que soient leurs intentions, George, je veux que nous mettions toutes les chances de notre côté. Et j'ai besoin

que mes officiers soient au meilleur de leur forme, si nous devons nous battre.

Avery jeta un coup d'œil à Yovell et dit en baissant d'un ton :

— Amiral, êtes-vous au courant… ces lettres qu'a reçues le commandant… ?

— Oui, je viens de l'apprendre. J'apprécie et je respecte votre délicatesse, ainsi que votre réticence à en parler. Cela dit, James Tyacke n'est pas seulement le commandant du vaisseau amiral, il *est* ce vaisseau, même s'il ne veut pas l'admettre !

— Oui. Je suis désolé, sir Richard. J'ai cru…

— Ne soyez pas désolé. La loyauté peut prendre plusieurs formes.

Ils se tournèrent vers la porte en entendant le factionnaire annoncer :

— Le second, *amiral !*

Le lieutenant de vaisseau Daubeny fit son entrée dans la chambre. Sa maigre carcasse était courbée en deux comme celle d'un marin saoul.

— Le commandant vous présente ses respects, sir Richard. *Le Taciturne* a fait un signal. Voile en vue dans le nord-ouest.

— L'un des nôtres, j'imagine ?

Avery acquiesça.

— *Le Chevaleresque*. C'est sans doute lui. Sans ça, il aurait vite fait de virer de bord et de prendre la fuite.

Bolitho ne put s'empêcher de sourire en entendant cette remarque.

— Je suis d'accord avec vous. Mes compliments au commandant, monsieur Daubeny. Faites un signal. *Général*. Répétez à tous les bâtiments. *Ralliez l'amiral*.

Il les voyait comme s'il y était, les minuscules taches de couleur des pavillons qui montaient en bout de vergue, répétés d'un bâtiment à l'autre jusqu'à ce qu'on les voie à peine. La chaîne du commandement, la responsabilité pleine et entière. Daubeny attendait toujours et notait tout ce qu'il allait raconter à sa mère dans sa prochaine lettre.

Bolitho leva les yeux vers la claire-voie. Tyacke et son bâtiment. Un homme esseulé, maintenant peut-être plus que jamais.

— Je monterai à sept heures, monsieur Daubeny.

Mais le second était reparti, on avait hissé les signaux. Il effleura le médaillon sous sa chemise.

Reste près de moi, Kate chérie. Ne m'abandonne pas.

Ils retrouvèrent la frégate de trente canons *Le Chevaleresque* à la fin de l'après-midi. *L'Indomptable* et ses conserves avaient fait force de voiles pour hâter ce rendez-vous. Cela permettrait en outre au capitaine de vaisseau Isaac Lloyd de passer sur le bâtiment amiral à temps pour regagner son bord avant la tombée de la nuit, ou si le vent empêchait de mettre un canot à la mer.

Lloyd n'avait que vingt-sept ans, mais son visage tanné le faisait paraître plus âgé. Ses yeux sombres, impassibles, ses traits fins faisaient songer à un renard. Il était dans la chambre de Bolitho, devant la carte, et pointait du doigt différentes positions que York avait déjà estimées.

— Ils sont six en tout. J'avais du mal à en croire mes yeux, sir Richard. Probablement des frégates, dont deux grosses – il tapa du doigt sur la carte. J'ai signalé au *Weazle* de faire voile au plus vite et de rallier Halifax, mais je parie que les Yankees vont essayer de l'intercepter.

Il éclata d'un gros rire : *vraiment,* se dit Bolitho, *un renard.*

— Ils ont fait comme si nous n'existions pas et ont poursuivi leur route vers le nord-ouest, tranquilles comme Baptiste. J'ai décidé de harceler le dernier de la file, j'ai envoyé les perroquets et les cacatois, et je me suis lancé à leur poursuite. Ça a modifié la donne. Ils ont échangé quelques signaux et la frégate de queue a ouvert le feu avec ses pièces de retraite. Et je dois admettre, sir Richard, qu'ils tirent sacrément bien !

Bolitho sentait près de lui la présence de Tyacke qui écoutait, se demandant peut-être comment il aurait réagi à la place de Lloyd. Yovell écrivait comme un fou sans jamais relever la tête. Avery avait pris à York quelques-unes de ses notes et, bien qu'il ne les lise pas, avait le front soucieux.

Lloyd poursuivit :

— Ça a fini par devenir assez mouvementé, et j'ai réduit la toile. En attendant, ce satané Yankee m'avait quand même

descendu un espar et poivré la misaine. J'ai pensé qu'il avait peut-être reçu l'ordre de se laisser glisser et d'engager *Le Chevaleresque*. Mais, non, pas possible, je me suis dit, il ne veut pas se battre, en tout cas, pas maintenant.

— Et pourquoi donc ? lui demanda Bolitho.

— C'est-à-dire, sir Richard, il avait tout son temps et il voyait bien que j'avais personne pour venir en renfort. Je savais qu'il aurait mis sa drome à l'eau s'il avait voulu me montrer de quoi il était capable – grand sourire. Il avait peut-être plus de canons que moi, mais avec toutes les embarcations entassées sur le pont, on lui aurait rayé la moitié de son équipage avec des éclis, dès la première bordée !

Tyacke sortit de son silence et dit brusquement :

— Des embarcations ? Combien ?

Lloyd haussa les épaules et se tourna vers les fenêtres salies comme pour se rassurer sur le sort de son bâtiment qui dérivait sous le vent de *l'Indomptable*.

— Je dirais, deux fois plus que la normale. Mon second a ajouté que l'américain qui se trouvait devant dans la ligne en avait autant.

— Ils gagneraient une nouvelle base ? demanda Avery.

Tyacke le reprit vertement :

— Il n'y a pas d'autre base, sauf s'ils s'emparent de l'une des nôtres.

Lloyd allait lui répondre, mais Tyacke l'arrêta d'un geste.

— Je pensais… A propos de ce que vous nous disiez à l'instant.

Lorsqu'on a décidé que la traite des Noirs n'était pas quelque chose de trop respectable, en tout cas pour des nations civilisées, Leurs Seigneuries ont jugé utile d'envoyer des frégates y mettre bon ordre. Elles étaient plus rapides, mieux armées, avec des équipages bien entraînés, et pourtant… – il se tourna vers Bolitho. Elles n'ont jamais réussi à les attraper. Les négriers usaient de petits navires, des coques puantes où les conditions étaient abominables, où des hommes et des femmes vivaient et mouraient dans leurs propres excréments. S'ils n'étaient pas jetés aux requins quand un vaisseau du roi parvenait à leur tomber dessus.

Bolitho restait silencieux. Il devinait ce qui se passait en lui. Tyacke revivait l'époque de la *Larne*. Les négriers avaient fini par le redouter : *le diable à la demi-figure*.

Mais Tyacke continua, sur le même ton neutre :

— Tout le long de cette fichue côte où des fleuves se jettent dans l'Atlantique, le Congo, le Niger, les négriers serraient le rivage, dans des parages où des navires d'un certain tonnage n'osaient pas s'aventurer. C'est ainsi qu'ils ont si longtemps échappé à la capture et à un juste sort.

Il se tourna vers le jeune commandant, qui n'essaya pas d'éviter son regard.

— Je crois que vous êtes tombé sur quelque chose que vous n'étiez pas supposé voir.

Il s'approcha de la carte et y posa la main.

— Pour commencer, je pense que notre Mr York s'est trompé. Il s'est fait induire en erreur. S'ils ne vous ont pas pris en chasse, monsieur Lloyd, c'est parce qu'ils en étaient incapables. *Ils n'ont pas osé* – et, à Bolitho : Ces embarcations, amiral. Autant d'embarcations. Ce n'est pas pour embarquer des esclaves comme le faisait cette racaille, c'est pour débarquer une armée.

Bolitho encaissa le choc de ce qui paraissait maintenant une évidence. Il avait l'impression d'avoir reçu un verre d'eau glacée à la figure.

— Ils transportent des troupes, comme ils l'ont fait sur les lacs, si ce n'est qu'il s'agit de plus gros vaisseaux et qu'ils ont sans doute en vue une action bien plus ambitieuse !

Il songeait à ce capitaine qui avait survécu à la première attaque contre York, aux rapports qui avaient filtré sur le second assaut livré trois mois plus tard. Peut-être même le lac Erié était-il tombé aux mains des Américains ? Dans ce cas, l'armée britannique allait être coupée de tout, voire se trouverait incapable de battre en retraite. De plus, ce jeune capitaine avait dit des Américains qui s'étaient battus à York qu'il s'agissait de troupes régulières bien entraînées.

Bolitho intervint :

— Si ces vaisseaux pénétraient dans la baie de Fundy, mais viraient vers le nord et non en direction de la Nouvelle-Écosse,

ils pourraient débarquer leurs troupes. Lesquelles s'enfonceraient ensuite dans les terres en sachant que du ravitaillement et des renforts les attendraient une fois qu'elles auraient atteint le Saint-Laurent. Cela isolerait tous les districts du Canada septentrional, qui se retrouveraient prisonniers comme des furets dans une gibecière !

Il serra vigoureusement la main de Lloyd pour lui faire ses adieux.

— Vous n'avez pas livré combat aux Américains, commandant, mais les nouvelles que vous m'avez apportées nous donneront peut-être la victoire. Je m'assurerai que vous en soyez convenablement récompensé. Notre Nel avait une phrase à ce sujet. Il disait toujours que tous les ordres pour la mer ne remplaceront jamais l'esprit d'initiative d'un commandant.

— Je vous accompagne à la coupée, commandant, ajouta simplement Tyacke.

Lorsque la porte se fut refermée, Avery demanda :

— Est-ce vraiment possible, amiral ?

Bolitho esquissa un sourire.

— Vous voulez dire, est-ce probable ? Je crois que c'est trop important pour que nous n'en tenions pas compte ou pour que nous attendions un miracle.

Il écoutait les trilles des sifflets, on saluait sur le bord ce commandant à la face de renard qui s'en allait.

Tyacke vint les retrouver et attendit en silence que Bolitho ait fini de dicter à Yovell une brève dépêche qu'il voulait envoyer à Halifax.

— Nous virerons de bord avant la tombée de la nuit, James, pour venir cap au nord. Faites hisser les signaux nécessaires.

Le regard clair de Tyacke le fixait avec inquiétude.

— Je suis conscient des risques, James. Nous le sommes tous. Cela crevait les yeux, mais vous êtes le seul à vous en être rendu compte. Votre ancien commandement, lorsque vous étiez seul, n'aura pas été en pure perte. Et ce n'est pas fini.

Il se demandait si Tyacke allait renchérir. Sa lettre, cette femme dont il se souvenait à peine, ou dont il n'avait aucune envie de se souvenir. Un jour, peut-être, il lui en parlerait. Et

tout en songeant à cela, Bolitho savait que Tyacke n'en ferait rien.

— A votre avis, ce gaillard, Aherne, il est avec eux ?

— Je n'en suis pas certain, mais je pense qu'il est peut-être tombé en disgrâce auprès de ses supérieurs, comme John Paul Jones.

Comme mon frère.

Tyacke, qui s'apprêtait à disposer, se retourna en entendant Bolitho lui dire non sans amertume :

— Aucun des deux adversaires ne peut sortir vainqueur de cette guerre, et aucun ne peut se permettre de la perdre. Faisons donc de notre mieux pour ce qui nous revient. Et ensuite, si Dieu le veut, on rentre chez nous !

Ils se tenaient serrés les uns contre les autres autour de la table à cartes de York, leurs ombres dansant doucement au rythme du fanal qui faisait des cercles.

Nous ressemblons davantage à des conspirateurs qu'à des serviteurs du roi, songeait Bolitho. Dehors, il faisait un noir d'encre et la nuit était tombée très vite, comme il l'avait prévu. Le vaisseau qui roulait dans la houle était étrangement bruyant. La terre la plus proche se trouvait à soixante-dix milles – le cap de Sable en Nouvelle-Ecosse, dans le Nord-Est –, mais, après les grands fonds auxquels ils avaient fini par s'habituer, ils devinaient sa présence. Ils la sentaient.

Bolitho les observait à la lueur de la lanterne. Tyacke très calme, dont les brûlures étaient dissimulées par l'ombre. Son profil indemne, plutôt beau, permettait de l'imaginer tel que cette femme l'avait connu. De l'autre côté de la table, le maître pilote prenait des mesures aux pointes sèches sur quelques relèvements, l'air sceptique.

Avery était là également, partageant avec eux cet espace confiné. Et Daubeny, le second, tête penchée sous les barrots pour essayer de voir ce qui se passait. York annonça :

— En plein jour, amiral, ce serait déjà assez dur. L'entrée de la baie, si je tiens compte des récifs et des bancs de sable, fait vingt-cinq milles de large, peut-être un peu moins. Nous ne pourrons pas rester en formation, et s'ils nous attendent…

Il en resta là.

Tyacke s'accrochait toujours à sa première idée.

— De toute façon, Isaac, ils ne peuvent pas s'avancer et attaquer dans l'obscurité. Ils seraient obligés de sonder dans la plus grande partie de la baie. Et si le pire arrivait, leurs embarcations risqueraient de se disperser. Si elles ne coulent pas…

Mais York insista.

— La plus grande partie de cette côte est fréquentée principalement par de petits navires de pêche. Bon nombre de ces gens qui se sont établis dans le New Brunswick après la guerre d'indépendance étaient loyaux à la Couronne – il jeta un coup d'œil à Bolitho. Contre des troupes bien entraînées, que pourraient-ils faire ?

— S'ils ont déjà débarqué, lui répondit Bolitho, ces vaisseaux nous attendent peut-être comme on guette des canards dans un viseur. Mais débarquer prend du temps, il en est toujours ainsi. Il faut affaler les embarcations, y entasser les hommes et leurs armes. Il est plus que probable que le tout se fasse de nuit, avec la moitié des soldats qui ont le mal de mer… Avec des fusiliers, ce serait différent.

Il se frotta le menton, qu'il avait rugueux : il faudrait qu'Allday le rase, s'ils en avaient le temps.

— Nos commandants savent ce qu'ils ont à faire. Nous sommes entraînés à travailler ensemble, même si nous n'avons pas toujours en tête cette baie inhospitalière chère à Mr York !

Ils sourirent, c'était prévu. Comme s'ils étaient guidés, commandés. Quelqu'un leur parlait qui savait trouver en lui la force et la confiance capables d'entraîner les autres.

— Et nous devons admettre que ce plan, si c'est bien de cela qu'il s'agit, est brillant. Des soldats aguerris pourraient progresser au nord avant de retrouver leurs autres régiments sur le Saint-Laurent. Trois cents milles, qu'est-ce que ça représente ? Je me souviens, lorsque j'étais enfant, d'avoir vu le 46e régiment d'infanterie faire à pied toute la route du Devon en Ecosse. Et sans doute le retour.

York lui demanda, un peu hésitant :

— C'était à l'époque où il y avait ces troubles dans le Nord, amiral ?

Bolitho sourit.

— Non. C'était pour l'anniversaire du roi. Son bon plaisir !

Le visage de York s'éclaira.

— Alors, dans ce cas, c'est différent, amiral !

Bolitho prit les pointes sèches sur la carte.

— L'ennemi sait aussi bien que nous les dangers qu'il court. Nous allons rester en formation autant que nous le pourrons. Que les commandants envoient leurs meilleures vigies dans les hauts, mais ils ne pourront pas faire de miracles. A l'aube, nous serons à poste, *ici*.

Les pointes sèches se plantèrent comme un harpon.

— Nous risquons de nous disperser au cours de la nuit, mais il faut en prendre le risque.

Tyacke le regardait en silence. *C'est vous qui allez en prendre la responsabilité*, semblaient dire ses yeux.

— Si je commandais l'ennemi, reprit Bolitho, j'enverrais mes chaloupes et je détacherais même une petite unité près de la côte pour leur procurer de l'appui-feu si nécessaire. Cela rétablirait un peu l'équilibre – il reposa les pointes sèches. Enfin, dans une certaine mesure.

— Et si nous nous trompons, amiral… fit Tyacke.

— Si *je* me trompe, eh bien, nous rentrerons à Halifax.

Au moins, cela leur permettra de se préparer là-bas à une attaque.

Il songea à Keen, lorsque ce dernier lui avait parlé de la fille de Saint-Clair : si l'ennemi avait deviné son plan conçu à la hâte, il risquait de passer vice-amiral plus tôt que prévu.

Avery se pencha sur la table pour gribouiller quelques notes dans son calepin. Leurs regards se croisèrent une fraction de seconde. Avery savait-il qu'il distinguait à peine les marques faites sur la carte s'il ne se masquait pas l'œil ? Il se sentit pris de désespoir. Ce qu'il voyait, parfois, était comme une brume matinale qui monte de la mer. Bien sûr qu'ils savaient tous, mais c'était une force qu'ils partageaient avec lui, et qui les liait. Il avait l'impression d'entendre encore les paroles de Herrick.

Nous, les Heureux Élus. Mon Dieu, ne m'abandonne pas maintenant !

Il retrouva son calme.

— Messieurs, je vous remercie. Je vous laisse à vos devoirs. Commandant ?

Tyacke passa la main sur ses cicatrices. Peut-être le faisait-il sans s'en rendre compte, lui aussi.

— J'aimerais qu'on fasse déjeuner les hommes avant la prise de quart du matin, amiral. Ensuite, si vous en êtes d'accord, nous rappellerons aux postes de combat.

Avait-il souri ? Son visage restait dans la pénombre.

— Pas de tambours, pas de tintamarre guerrier.

— Et pas non plus de *Fille de Portsmouth,* alors ?

Ils avaient l'air de deux conspirateurs. Ou de deux assassins.

Tyacke fit volte-face.

— Monsieur Daubeny, ne restez pas là à faire traîner vos oreilles ! Je veux voir tous les officiers et officiers mariniers au carré, dès que possible.

Et il ajouta après réflexion :

— Autant profiter de l'occasion pour rassembler nos jeunes officiers. Ils risquent d'apprendre deux ou trois petites choses.

York sortit en compagnie de Daubeny, probablement pour s'entretenir avec ses adjoints. Cela les maintiendrait occupés, et les marins sont habitués à se priver de sommeil.

Avery s'était retiré, il avait compris mieux que quiconque que Tyacke souhaitait parler en tête à tête à Bolitho. Pas en tant qu'officier, mais en tant qu'ami. Si Bolitho avait deviné ce que son capitaine de pavillon voulait lui dire, il n'en ressentit pas moins un choc.

— Si nous devons engager l'ennemi, maintenant que j'ai pesé le pour et le contre, et je pense que ce sera le cas, j'ai une faveur à vous demander.

— Oui, James ?

— Si je devais tomber – il hocha la tête. Je vous en prie, écoutez-moi. J'ai écrit deux lettres. J'irai me battre plus tranquille et l'âme en paix si je sais que…

Il resta silencieux un certain temps.

— La première est pour votre dame, amiral. Et l'autre, pour quelqu'un que j'ai connu dans le temps… enfin, que j'ai cru connaître, cela fait bien quinze ans, lorsque j'étais encore un jeune écervelé du genre Mr Blythe-je-sais-tout.

Bolitho lui prit affectueusement le bras. Jamais ils n'avaient été aussi proches.

— Demain, nous ferons bien attention, James. Je compte sur vous.

Tyacke contemplait la vieille carte.

— A demain donc.

Un peu plus tard, alors qu'il regagnait ses appartements, Bolitho entendit des bruits de voix au carré. Il était rarement aussi bondé, même lorsqu'ils étaient au port. Deux des garçons étaient accroupis à la porte, d'aussi près qu'ils pouvaient l'oser, pour essayer de surprendre ce qui se disait. On entendait également des éclats de rire. Il avait dû en être ainsi avant tant de grandes occasions : la baie de Quiberon, les Saintes ou Aboukir.

Allday était à l'office avec Ozzard, comme Bolitho l'avait deviné. Il suivit Bolitho, passa devant le factionnaire et pénétra dans la chambre faiblement éclairée. Derrière les fenêtres, la mer faisait comme une masse de verre sombre. En dehors des bruits de la coque, tout était déjà calme. Tyacke devait être en train de s'adresser à ses officiers, puis il irait faire la tournée des postes pour se montrer à tous ces hommes qui dépendaient de lui. Non pour leur indiquer pourquoi il fallait faire ceci ou cela, mais pour leur expliquer comment le faire. Cela dit, tout l'équipage était déjà au courant. Comme à bord de *l'Hirondelle,* du *Phalarope,* ou, au-dessus de tout, de *l'Hypérion*.

Allday lui demanda :

— Mr Avery viendra-t-il nous rejoindre, sir Richard ?

Bolitho lui fit signe de prendre un siège.

— Mettez-vous à l'aise, mon vieux. Il trouvera bien une minute pour que vous lui dictiez une lettre.

Le visage d'Allday s'éclaira d'un large sourire, il était soulagé.

— Ce serait bien volontiers, sir Richard. J'ai jamais trop aimé apprendre dans les livres…

Bolitho entendit des pas étouffés : Ozzard.

— Tout comme nous, je vous le dis. Bon, buvons un verre à la santé de ceux qui nous sont chers, tant que nous le pouvons. Mais… attendons notre aide de camp.

Avery avait probablement déjà rédigé une lettre pour son propre compte, une lettre destinée à cette inconnue de Londres. Peut-être n'était-ce qu'un rêve, un rêve perdu. Mais c'était aussi une ancre à laquelle se raccrocher, une ancre comme ils en avaient tous besoin.

Bolitho se dirigea vers le baromètre et le tapota machinalement. Il se remémorait la façon dont Tyacke avait fini par admettre ce qu'il fallait faire, sa confiance en son bâtiment. Et ses mots : « Si je tombe… » Les mêmes mots, la même voix qui avait parlé pour eux tous.

Avery pénétra dans la chambre au moment même où le factionnaire l'annonçait.

— Alors, George, cela s'est-il bien passé ? lui demanda Bolitho.

Avery regardait Ozzard et son plateau chargé de verres.

— J'ai entendu cette phrase dans la bouche de mon père, voilà bien longtemps : « Les dieux ne s'occupent jamais de protéger les innocents, ils ne s'occupent que de châtier les coupables. »

Il prit le verre que lui tendait Ozzard, impassible.

— Je n'aurais jamais cru que je l'entendrais encore, et dans de telles circonstances.

Bolitho attendit qu'Allday se lève pour les rejoindre.

Ainsi donc, c'est demain.

Il pensait à Herrick, peut-être. A tous les autres. Il leva son verre :

— A nous, les Heureux Élus ! Ça, ils allaient aimer.

XVI

AUVENT D'UNE CÔTE

Le lieutenant de vaisseau George Avery avait entrepris son ascension dans les enfléchures au vent. Il s'arrêta et leva la tête pour regarder le mât de hune. Comme le plus gros de l'équipage, il était sur le pont depuis plus d'une heure. Pourtant, ses yeux n'étaient toujours pas accoutumés à l'obscurité qui les enveloppait. Il apercevait la forme pâle du hunier ferlé, mais au-delà, rien – si ce n'est une étoile qui, de temps à autre, apparaissait entre de grands bancs de nuages. Il frissonna. Il faisait froid, ses vêtements étaient humides et poisseux. Mais il y avait autre chose, cette sensation de tête légère, de soulagement : autant de sentiments qu'il avait cru ne plus jamais connaître. Souvenir de ces jours passés à bord de cette petite goélette, *La Jolie,* quand ils s'emparaient de prises françaises pas plus grosses qu'elle, parfois au nez et à la barbe d'une batterie côtière… Une époque exaltante, d'insouciance. Il en aurait presque éclaté de rire. C'était de la folie, aujourd'hui comme autrefois.

Il se secoua, engagea un pied dans la première enfléchure et reprit la grimpée, lentement, avec précaution. Sa grosse lunette de signaux lui battait sur l'épaule comme un fusil de braconnier. Il montait et montait encore. Les haubans vibraient dans sa main, les cordages goudronnés étaient glacés. Les hauts ne lui faisaient pas peur, mais il les respectait : c'était l'une des premières choses dont il se souvenait, lorsqu'il avait commencé comme aspirant sur la recommandation de son oncle. Les marins, hommes rudes et farouchement indépendants, lui témoignaient une certaine gentillesse. Eux grimpaient quatre à quatre dans les enfléchures, nu-pieds, des pieds rendus si

calleux et si insensibles qu'ils redoutaient presque d'enfiler des souliers. Ils n'en mettaient que pour des occasions spéciales.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle et se sentit plaqué contre le gréement qui tremblait ; le bâtiment invisible s'était violemment incliné dans une rafale. On aurait dit des mains glaciales qui l'empoignaient.

Il ne voyait rien en dessous de lui, à l'exception de la silhouette immuable du pont supérieur, rendue parfois plus nette lorsqu'une gerbe d'embruns se brisait en cascade sur le passavant ou sur la guibre. Mais il imaginait très bien les autres, tels qu'il les avait laissés en bas. Tout était si différent du frisson que l'on ressentait habituellement, lorsque battaient les tambours et que l'on rappelait l'équipage aux postes de combat. Le chaos organisé, le vaisseau que l'on préparait de l'étrave à la poupe : les portières enlevées, les réduits minuscules où les officiers bénéficiaient d'un minimum d'intimité transformés en prolongement du pont. Les meubles et les affaires personnelles jetés ou descendus au palan dans les fonds, sous la flottaison, là où le chirurgien et ses aides se préparaient, isolés du bruit avant la bataille. Il aurait du travail, quoi qu'il en soit. Mais ce jour-là, le rappel aux postes de combat avait été fait sans se presser. Les hommes se déplaçaient au milieu des palans familiers et du gréement comme si l'on était en plein jour.

Tyacke était toujours près de la lisse de dunette, les officiers et les plantons s'agitaient autour de lui comme autant de prolongements de sa personne. York avec ses assistants ; Daubeny, le second, aidé d'un aspirant qui ne le lâchait pas d'une semelle. Et tout à l'arrière, près de la descente où il avait fait les cent pas avec Sir Richard, Avery imaginait très bien le spectacle, là-bas aussi. C'est à l'arrière que commençait ou se terminait le commandement d'un vaisseau ou d'une escadre entière. Il sourit en songeant à ce qu'en disait Allday : « A l'arrière, tout l'honneur. Devant, le meilleur ! » Bolitho avait sorti sa montre et l'avait approchée de l'habitacle pour mieux y voir, avant de lui dire : « Grimpez dans les hauts, George. Prenez une bonne lunette. Il faut que je sache immédiatement ce qui se passe. Aujourd'hui, vous serez mes yeux. »

Il en était encore attristé. Fallait-il, là encore, chercher à ces mots un sens caché ?

Et puis Allday, encore lui, qui lui avait pris son sabre et sa coiffure. « Ils seront là quand vous en aurez besoin, monsieur Avery. J'ai pas envie qu'not'aide de camp y's'prenne les pinceaux dans les gambes de revers, pas en c'moment, vous voyez ? »

Il avait écrit une lettre à la demande d'Allday. Elle ressemblait à l'homme, chaleureuse et affectueuse. Et pourtant, après tout ce qu'il avait vu et enduré, c'était une lettre très simple et naïve. Avery pouvait se représenter Unis en train de la décacheter et d'appeler son frère pour tout lui raconter. Puis elle la montrerait à son enfant.

Il s'ébroua pour essayer de chasser toutes ces pensées et reprit la grimpée. Il s'en écoulerait du temps, avant que leurs lettres arrivent en Angleterre ; d'ici là, ils seraient peut-être tous morts.

La hune de combat de misaine surgit au-dessus de lui, ce qui lui rappela la plaisanterie d'Allday à propos des gambes. Les gabiers volants aux pieds agiles virevoltaient sans interruption autour du mât de hune. Ceux qui se trouvaient sous le vent restaient pendus dans le vide, sans rien d'autre que la mer en-dessous. La hune de combat était une plate-forme carrée protégée par une petite barricade derrière laquelle les tireurs pouvaient viser leurs cibles sur le pont de l'ennemi. On en trouvait autant sur les autres mâts. Au-dessus encore, les haubans et les étais des huniers qui montaient jusqu'aux vergues hautes et au-delà.

Le mât de misaine était sans doute le plus important et le plus compliqué du bâtiment. Il ne portait pas seulement la grand-voile de misaine et les perroquets, il était également relié au boute-hors, au bâton de foc, de dimensions réduites mais vital, et aux voiles d'étai. Chaque fois qu'un vaisseau veut virer et venir dans le lit du vent, les focs agissent comme un accélérateur ou un frein pour l'empêcher de rester immobile et impuissant, les voiles majeures plaquées contre les mâts, incapable de venir d'un bord ou de l'autre. Au plus fort du

combat, l'incapacité à manœuvrer peut signer la mort d'un bâtiment.

Il pensait à York et aux marins de son espèce, de vrais professionnels. Combien de terriens étaient-ils capables de comprendre l'énergie et les prouesses dont ils savaient faire preuve, lorsqu'ils voyaient un vaisseau du roi descendre la Manche toutes voiles dehors ?

Il finit par s'extraire des enfléchures et se glissa sur la hune par la petite ouverture prévue à cet effet, le « trou des marins d'eau douce », comme les anciens l'appellent en manière de dérision.

Il y avait là quatre fusiliers. Leurs baudriers et les chevrons du caporal se détachaient dans l'obscurité ambiante.

— 'jour, capitaine ! Belle journée pour une petite balade !

Avery se débarrassa de sa lunette et leur fit un grand sourire.

Il se sentait un peu comme un étranger parmi eux. Ce statut vous mettait dans une situation bizarre, ni carpe ni lapin. L'aide de camp n'était pas responsable d'un mât ni d'une division de pièces, il n'était pas davantage symbole de discipline et de punition. Et c'est pour cela qu'on l'acceptait. On le tolérait.

— Croyez-vous qu'il va bientôt faire jour ? leur demanda-t-il.

Le caporal s'appuya sur la fourche du pierrier. Le canon était à la hausse minimale, recouvert d'un capot de toile pour protéger l'amorce de l'humidité. Paré à faire feu sans délai.

— Une demi-heure, capitaine. Enfin, promesse de curé !

Ils éclatèrent de rire, comme si ce n'était qu'une journée de plus, une journée ordinaire.

Avery se pencha pour regarder le foc qui faseyait, il imaginait le lion bondissant qui se cachait dessous. Que se passerait-il si la mer était déserte au lever du jour ? Il essaya de scruter ses sentiments. Serait-il soulagé, heureux ?

Il songeait aussi à la fougue que Bolitho avait mise dans ses paroles, aux discussions entre Tyacke et lui pour établir leur plan. Un frisson le parcourut. Non, la mer ne serait pas déserte. Comment puis-je en être aussi sûr ? *Puis la réponse :* A cause de ce que nous sommes, à cause de ce qu'il a fait de nous.

Il essaya de se concentrer sur l'Angleterre, Londres, cette rue animée avec ses voitures élégantes et leurs valets hautains. Une voiture, tout particulièrement… Une femme. Elle était ravissante. Elle ne l'attendrait pas, pour ne pas gâcher son existence.

Et pourtant, ils avaient partagé quelque chose d'intense, même si cela avait été bref. Non, il y avait sûrement encore une chance, un espoir au-delà de cette aube glaciale…

Le caporal lui dit en hésitant un peu :

— Je m'demand'parfois comment qu'il est, capitaine. J'veux dire, l'amiral.

Il bredouillait en se disant qu'il était allé trop loin.

— C'est juste que nous autres on vous voit, lui et vous, que vous arpentez quelquefois le pont. Et puis y'a eu ce jour, quand que sa dame est montée à bord, à Falmouth.

Il mit la main sur l'épaule d'un de ses camarades.

— Ted et moi, on était là. J'aurais jamais cru qu'ça soye possible.

Ce jour-là, Avery avait remis ses chaussures à Catherine et remarqué les traces de goudron sur ses bas après qu'elle eut escaladé la muraille. La marque que l'on hissait à bloc, et puis les vivats. On les faisait travailler, on les contraignait, on les brisait ; mais ces hommes-là avaient vu, et ils s'en souvenaient.

— Eh bien, caporal, répondit-il, voilà l'homme qu'il est. Et sa dame de même.

Il entendait encore ce que lui avait dit Tyacke : *Je n'en servirais pas d'autre.*

Un fusilier, encouragé par l'exemple de son caporal, demanda alors :

— Et nous, qu'est-ce qu'on va faire une fois que la guerre elle sera finie et bien finie ?

Avery leva les yeux vers le grand rectangle de toile. Il avait un goût de sel dans la bouche.

— Je prie le Ciel de me trouver quelque chose à faire !

Le caporal grommela :

— J'm'aurai un galon de mieux et je resterai dans les fusiliers. La bouffe est bonne, y'a du rhum en veux-tu en voilà, et on se bat quand y'a besoin ! Ça me convient !

Une voix les héla depuis les croisillons :

— Le jour pointe, capitaine !

Le caporal se mit à rire.

— C'est le vieux Jacob qu'est là-haut, capitaine. Un sacré lascar ç'ui-ci !

Avery pensa à la description que Tyacke lui avait faite de ce dénommé Jacob, la meilleure vigie de l'escadre. Il avait d'abord été sellier, métier hautement qualifié. Un jour, il avait retrouvé sa femme dans les bras d'un autre et les avait tués tous les deux. La cour d'assises lui avait donné le choix : la corde ou la marine. Et il avait survécu à bien d'autres qui ne bénéficiaient pas de la même notoriété.

Avery sortit la grosse lunette de son étui et les fusiliers lui firent de la place. Ils lui trouvèrent même de quoi s'agenouiller.

L'un d'eux posa la main sur le pierrier en ricanant.

— Allez pas vous cogner dans la vieille Betsy, capitaine. Vous pourriez la faire partir sans faire exprès et arracher la tête à notre pauvre sergent. Pour sûr que ça s'rait une vraie honte, pas vrai, les gars ?

Ils éclatèrent tous de rire. Quatre fusiliers sur un perchoir balayé par le vent, au milieu de nulle part. Ils n'avaient sans doute aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient, ni de celui où ils seraient le lendemain.

Avery sentait la barricade vibrer sous le poids énorme des espars et de la toile, de ces milles et milles de cordages qui réglaient la vie de tous ces hommes. *Un équipage*.

Retenant sa respiration, il pointa son instrument avec grand soin, mais ne vit rien que les nuages et l'obscurité. C'est ce vieux Jacob, sur son perchoir, qui apercevrait le premier le jour se lever.

Il ne put réprimer de nouveaux frissons.

— Tenez, capitaine – une main se tendait. Du sang de Nelson !

Avery prit le quart avec gratitude. C'était contraire à tous les règlements : ils le savaient pertinemment, et lui aussi.

— A la nôtre, hein, les gars ? fit le caporal.

Avery avala son quart, le rhum chassait le froid. Et la peur. Il reprit sa visée. *Aujourd'hui, vous serez mes yeux.* Comme s'il était à ses côtés.

Et puis soudain, il les vit. L'ennemi.

Le capitaine de vaisseau James Tyacke observait des silhouettes : Hockenbull, le bosco, et quelques marins qui déhalaient sur des bouts avant de les tourner sur leurs bittes. Toute la drome de *l'Indomptable* était à l'eau, les canots à la traîne sur l'arrière comme une grosse ancre flottante. Même s'il les distinguait à peine, il savait aussi que l'on avait tendu les filets au-dessus du pont. Le décor était en place.

Il fouilla dans ses méninges. Avait-il encore un doute ? En avait-il eu, seulement ? Si cela avait été le cas, ils s'étaient évanouis dès que sa vieille vigie l'avait hélé de sa voix plaintive, depuis le croisillon de misaine où elle était perchée. Avery devait toujours être là-haut, l'œil collé à sa lunette, à la recherche de détails, d'indications, tout ce qui pouvait permettre d'apprécier la force de l'ennemi.

York remarqua :

— Le vent tombe, commandant. Il reste quand même assez fort.

Tyacke se tourna vers la haute silhouette de Bolitho qui se détachait sur le fond clair des branles serrés dans leurs filets et le vit faire signe qu'il avait entendu. Il était temps. Il fallait que ce soit maintenant. Mais le vent était ce qui importait par-dessus tout. Il ordonna sèchement :

— Larguez le second ris, monsieur Daubeny ! Etablissez misaine et grand-voile.

Et il ajouta *in petto : Où sont nos foutues conserves ?* Elles s'étaient peut-être éparpillées pendant la nuit, qui avait été venteuse : ce qui valait encore mieux que de risquer une collision, surtout maintenant. Il entendit l'aspirant attaché aux basques du second répéter les instructions qu'il lui donnait de sa petite voix aiguë, rendue plus aiguë encore par la perspective de voir arriver quelque chose qu'il ne connaissait pas.

Il passa ensuite à ses autres officiers et fronça le sourcil. Des enfants en uniforme. Même Daubeny, qui était bien jeune pour

ses responsabilités. Les mots tournaient en boucle dans sa tête : *Si je tombe*… Tout reposerait alors sur les capacités de Daubeny, ou sur son incapacité – et de cela dépendrait leur succès ou leur échec.

Il entendit Allday qui murmurait quelque chose, Bolitho éclata de rire. A sa grande surprise, cela l'émouvait encore. Et le calmait, comme les cercles de fer qui enserraient les mâts et les maintenaient en place.

Les fusiliers avaient posé leurs armes pour haler aux bras d'artimon. La grand-voile commençait à se gonfler en claquant au vent.

Tyacke savait qu'Isaac York traînait dans le coin, qu'il avait envie de lui parler, de passer le temps, comme le font souvent des amis avant l'action. Juste au cas où. Mais ce n'était pas le moment de discuter. Il devait rester en alerte et avoir l'œil à tout, depuis les timoniers qui manœuvraient la grande roue double jusqu'au plus jeune des aspirants chargé de retourner le sablier toutes les demi-heures près de l'habitacle.

Il vit que son maître d'hôtel regardait lui aussi les embarcations à la traîne.

— Alors, Eli, inquiet ?

L'homme lui sourit. Ce n'était pas un Allday, mais il faisait de son mieux.

— Z'auront toutes besoin d'un bon coup de peinture quand on les r'mont'ra à bord, commandant.

Mais Tyacke regardait déjà ailleurs : les pièces les plus proches, les servants, certains déjà torse nu en dépit du vent glacial, qui se tenaient près des affûts en attendant les premiers ordres. Les ponts sablés pour éviter aux hommes de glisser à cause de l'eau ou du sang. Les pousse-bourres, les tire-bourres, les écouvillons, tous leurs outils à portée de main.

Le lieutenant de vaisseau Laroche lui dit de sa voix traînante :

— L'aide de camp redescend, commandant.

Avery prit l'échelle de dunette, Allday lui tendit sa coiffure et son sabre.

Avery annonça :

— Six voiles, pas une de moins, sir Richard. Et je crois que c'est le jusant.

— Probable… murmura York.

— Je crois que l'une des frégates remorque toutes les chaloupes, amiral. Mais je n'en suis pas sûr : elle est trop loin et il fait trop noir.

— Cela se tient, fit Tyacke. Comme ça, elles restent groupées. Les troupes seront fraîches pour débarquer.

— Nous ne pouvons attendre, décida Bolitho. Changez de cap immédiatement.

Il se tourna vers Tyacke. Plus tard, il devait se dire qu'il l'avait vu sourire, même s'il était dans la pénombre.

— Dès que nos bâtiments seront à la vue, signalez *attaquez à votre convenance*. Nous n'avons pas le temps de nous former en ligne de bataille !

Avery se rappelait la consternation qui avait suivi à l'Amirauté la déclaration de Bolitho, lorsqu'il avait dit ce qu'il pensait de l'avenir de la Flotte.

Tyacke ordonna :

— A abattre de deux rhumbs ! Venir au nord quart nordet !

Il savait que Bolitho était en train de songer au dispositif ; ils en avaient discuté alors même qu'ils ne savaient rien de plus que les observations du capitaine de vaisseau Lloyd et les conclusions qu'il en avait tirées sur les embarcations en surnombre que transportait l'ennemi. Tyacke eut un sourire carnassier. *Des négriers*.

Les hommes s'activaient déjà aux bras, penchés presque à l'horizontale pour brasser les grandes vergues, muscles bandés pour lutter contre le vent et le gouvernail.

Tyacke vit que Daubeny faisait rallier des renforts. Mais, même avec les volontaires de Nouvelle-Écosse, ils étaient encore à court de monde, séquelle de leur violent engagement contre *l'Unité* de Beer. Tyacke remit sa coiffure en place. Dire que cela datait d'un an déjà.

Bolitho vint le rejoindre à la lisse.

— L'ennemi est supérieur en nombre et il possède davantage de canons. Et il va en tirer parti – il croisa les bras, on aurait pu croire qu'ils parlaient de la pluie et du beau temps.

Mais il se retrouve au vent d'une côte, et il le sait. C'est un marin, je suis bien certain qu'on ne l'a pas consulté avant de choisir un point de débarquement !

Il éclata de rire avant d'ajouter :

— C'est donc à nous de nous montrer plus malins.

Tyacke se pencha pour consulter le compas alors que le timonier annonçait :

— En route au nord quart nordet, commandant !

Puis il leva les yeux, vérifiant chaque voile d'un œil critique, tandis que son bâtiment s'appuyait convenablement, tribord amures. Mettant ses mains en porte-voix, il cria :

— Vérifiez le bras de misaine, monsieur Protheroe ! Non, annulez ! – et, pour lui-même : Après tout, ce n'est qu'un gamin !

Bolitho, qui l'avait entendu, lui dit :

— Mais nous sommes tous des gamins, James. Des lionceaux !

— *Le Chevaleresque* en vue, commandant ! Par le travers bâbord !

Ce n'était qu'un trait de toile claire qui s'élançait au milieu des nuages noirs. Comment la vigie pouvait-elle en être si sûre ? Mais Tyacke ne lui demanda pas de confirmer : il savait et cela lui suffisait. Les autres n'allaient pas tarder à apparaître. Il voyait les premières faibles lueurs caresser les haubans et les huniers qui tremblaient. Bientôt, ce serait aussi le tour de l'ennemi.

Le vent était encore frais, suffisamment fort en tout cas. Ils ne verraient pas la terre avant que le soleil émerge, et même ainsi… Mais on la devinait. Comme une barrière qui s'avançait pour rejeter les vaisseaux qui s'en approchaient, sans se soucier de leur pavillon.

Tyacke effleura son visage sans remarquer que Bolitho l'observait. Tout était tellement différent des entreponts confinés à en devenir oppressants, ce jour-là, à Aboukir, quand il avait manqué mourir. Puis, plus tard, quand il l'avait souhaité.

Il songeait à la lettre serrée dans son coffre et à celle qu'il avait écrite en réponse. Pourquoi avait-il agi ainsi ? Après ces années de souffrance et de désespoir, après avoir compris que le

seul être dont il se souciât l'avait rejeté… *pourquoi ?* Il se souvenait de cet hôpital à Haslar, dans le Hampshire, plein d'officiers, survivants d'une bataille ou d'une autre. Tous ceux qui y travaillaient essayaient de paraître normaux, de rester calmes, de ne pas se laisser émouvoir. Il avait failli devenir fou. C'est la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle lui avait rendu visite et il comprenait maintenant que le spectacle qu'elle avait découvert ce jour-là l'avait rendue malade. Des visages tout à la fois pleins d'espoir et inquiets : ceux d'hommes défigurés, brûlés, amputés ou, encore, aveugles. Tout cela avait dû être un cauchemar pour elle, même si elle n'en n'avait retenu qu'un sentiment de pitié.

Elle était la seule chose à laquelle il s'était accroché après la bataille, lorsqu'il avait été si grièvement blessé à bord du vieux *Majestic*. *Enfin*, songea-t-il amèrement, *vieux si l'on veut*. A l'époque, le bâtiment était presque neuf. Il effleura la lisse polie par le temps et y posa la main. Il ne s'était toujours pas rendu compte que Bolitho l'observait, soucieux. *Pas comme cette vieille baille*. Son commandant était mort là-bas, à Aboukir ; le second du *Majestic* avait pris le commandement et avait continué à se battre. Un jeune homme. Il effleura une fois encore son visage. *Comme Daubeny*.

Elle était si jeune… Il prononça son nom presque à haute voix. *Marion*. Elle avait fini par épouser un homme plus âgé qu'elle, un commissaire-priseur, gentil et bien sous tous rapports, qui lui avait offert une belle maison près de Portsdown Hill. De la fenêtre, on apercevait parfois le Solent et des voiles à l'horizon. Il se torturait fréquemment en y repensant. Sa maison n'était pas très éloignée de Portsmouth et de l'hôpital où il avait eu envie de mourir.

Ils avaient eu deux enfants, un garçon et une fille. *Qui auraient dû être les miens*. Et à présent, son mari était mort. Elle lui avait écrit après avoir lu des nouvelles de l'escadre dans le journal, et elle avait appris qu'il était capitaine de pavillon de Sir Richard Bolitho.

Elle avait rédigé sa missive avec grand soin, sans aucun faux-fuyant. C'était la lettre d'une femme mûre. Elle lui demandait de la comprendre, non de lui pardonner. Elle disait

qu'elle aimerait tant avoir une lettre de lui. Et elle signait *Marion*. Il songea, comme il avait songé si souvent, à la robe qu'il lui avait achetée avant que Nelson les emmène à Aboukir. Il songeait aussi à cette façon qu'avait eue l'adorable Catherine de conférer à cette robe grâce et prix lorsqu'ils l'avaient récupérée dans cette chaloupe cloquée par le soleil. Peut-être lui avait-elle redonné une espérance que le désespoir et la haine avaient fini par détruire ?

— Ohé du pont ! Voile en vue dans le nordet !

Tyacke arracha une lunette du râtelier et gagna les haubans au vent. Il pointa l'instrument entre le pont et le gréement. Il y avait un peu de soleil, mais il faisait encore frais. L'eau était bleu et gris… Il retint son souffle sans prêter attention aux marins et aux fusiliers qui l'observaient. Un, deux, trois vaisseaux aux voiles bien gonflées qui faseyaient parfois en essayant de reprendre le vent. Les autres bâtiments n'étaient pas encore visibles.

Cette fois, nous avons l'avantage. Cela dit, avec ce vent, les rôles pouvaient très vite changer.

Il laissa retomber sa lunette et se tourna vers Bolitho.

— Je pense que nous devrions conserver la même route, sir Richard.

Un simple signe de tête. Comme une poignée de main.

— Je suis d'accord. Signalez au *Chevaleresque : ralliez l'amiral*.

Il sourit de façon assez inattendue.

— Puis hissez *combat rapproché*.

Son sourire s'effaça.

— Et laissez-le hissé bien à bloc !

Tyacke le vit jeter un coup d'œil de connivence à Allday.

— *Le Chevaleresque* a fait l'aperçu, commandant.

— Parfait.

Bolitho s'approcha de lui.

— Nous engagerons d'abord le vaisseau qui remorque les chaloupes.

Il regarda par-dessus les épaules de Tyacke les voiles encore brumeuses de la frégate, d'une blancheur immaculée aux premières lueurs encore fragiles.

— Chargez lorsque vous serez paré, James – il fixa sur lui ses grands yeux gris. Ces troupes ne doivent pas débarquer.

— Je ferai passer la consigne. Chargé à la double, et de la mitraille pour faire bonne mesure.

Il ne montrait aucune émotion.

— Mais lorsque nous aurons lofé, nous nous retrouverons seuls en face d'eux, sauf si les nôtres viennent en renfort.

Bolitho le prit par le bras.

— *Ils viendront*, James. J'en suis certain.

Il se tourna vers Ozzard qui, courbé en deux comme s'il s'attendait à voir un vaisseau ennemi surgir le long du bord, émergeait de la descente. Il avait à la main le tricorne galonné d'or de l'amiral, le tenant tel un objet précieux. Tyacke lui dit d'un ton inquiet :

— Est-ce bien raisonnable, sir Richard ? Aujourd'hui, les tireurs d'élite yankees vont être aux aguets !

Bolitho tendit à Ozzard sa coiffure de mer et, après avoir légèrement hésité, mit la neuve sur ses cheveux mouillés par les embruns.

— Descendez, Ozzard. Et merci.

Le petit homme lui fit un signe de reconnaissance, sans rien dire qui trahisse ce qu'il éprouvait. Bolitho reprit d'une voix calme :

— C'est probablement de la folie, mais c'est ainsi. Aujourd'hui, James, nous ne pourrons pas nous conduire comme des gens sensés – il effleura son œil en regardant un reflet. Mais il faut que ce soit une victoire !

Le reste se perdit dans les trilles des sifflets, les grincements des poulies. On dessaisissait les grosses pièces, les servants se préparaient à charger.

Il savait que les hommes qui armaient le château arrière l'avaient vu mettre sa coiffure neuve, celle qu'il avait achetée avec Catherine dans la boutique de St. James Street : ce jour-là, il avait oublié de lui apprendre la nouvelle de sa promotion, et elle ne l'en avait que plus aimé. Quelques marins se mirent à pousser des vivats, il agita son tricorne pour leur répondre. Mais Tyacke avait lu comme de l'angoisse sur le visage buriné d'Allday.

Tyacke s'éloigna, observant les préparatifs habituels sans vraiment les voir. Il finit par dire :

— Et tu l'auras, ta victoire. Peu importe combien cela coûtera !

Bolitho se dirigea vers le couronnement où Allday, se protégeant les yeux, regardait vers l'arrière.

Telles des plumes sur l'horizon qui vibrait, deux vaisseaux de l'escadre apparurent. Leurs commandants étaient sans aucun doute soulagés que l'aube les ait réunis de nouveau. La plus petite des deux frégates était *l'Incendiaire*, un vingt-huit-canons. Bolitho voyait son commandant, un homme aux traits lourds, en train d'aboyer des ordres à ses gabiers pour envoyer de la toile, tout ce que sa frégate était capable de porter. Morgan Price, un Gallois taillé à la serpe, si l'on se fiait à son nom. Même au milieu de la tempête, il n'avait jamais besoin de porte-voix.

— Ça va mieux comme ça, sir Richard, lui dit Allday.

Bolitho le regarda. Allday ne s'inquiétait pas des autres bâtiments. Comme tous ceux qui se trouvaient sur la dunette, il observait les groupes d'embarcations qui s'éloignaient sur leur arrière à la dérive, sur ancre flottante, et que l'on récupérerait après la bataille. Il s'agissait d'une précaution indispensable avant tout combat, afin d'éviter les blessures causées par les éclis. Mais pour Allday, comme pour tous les marins, les canots représentaient la dernière chance de survie si le pire se produisait. De même que leur présence sur le pont aurait pu tenter des hommes terrifiés et les pousser, oubliant leur devoir et la discipline, à les utiliser pour s'enfuir.

Bolitho lui demanda :

— Voulez-vous aller me chercher une lunette ?

Allday parti pour quérir une lunette convenable, il observa la frégate qui se trouvait dans le lointain. Puis il cacha son œil malade et attendit pour voir si les huniers clairs se brouillaient ou disparaissaient. Mais non. Les gouttes que lui avait fournies le chirurgien faisaient leur effet, même si elles le piquaient comme des épingles quand il les appliquait. Le brillant, les

couleurs ; il voyait même les crêtes et les creux à la surface de la mer.

Allday attendait avec la lunette.

— Tout va bien, sir Richard ?

— Vous vous inquiétez trop pour moi, lui répondit gentiment Bolitho.

Allday, soulagé, éclata de rire.

— Venez par ici, monsieur Essex !

Bolitho attendit que l'aspirant l'ait rejoint avant de lui dire :

— A présent, nous allons voir ce que nous allons voir !

Il posa le lourd instrument sur l'épaule du jeune garçon et l'orienta lentement vers le bossoir tribord. Une jolie lumière matinale émergeait des nuages et du vent glacial : dans ces parages, l'hiver arrivait vite. Il sentit le jeune aspirant frissonner légèrement. Le froid, l'excitation ; la peur, certainement pas. Pas encore. C'était un garçon vif et intelligent, il se souviendrait de cette journée lorsqu'il serait paré à passer son examen d'enseigne. Encore un enfant en uniforme d'officier.

Trois bâtiments au minimum, les autres n'étaient pas encore en vue. Ils étaient pratiquement en inclinaison nulle, vergues bien débordées et au largue. Plus loin derrière, il distinguait une vague tache, comme un nuage bas. Il se remémora la carte de York et ce qu'il avait noté dans le journal de son écriture ronde. L'île de Grand-Manan, qui gardait l'entrée de la baie. Les Américains devaient être doublement conscients des dangers : au vent d'une côte avec des récifs et, pour couronner le tout, la renverse qui allait arriver.

Il se raidit, attendit que l'aspirant, parfaitement conscient de sa nouvelle responsabilité, retrouve une respiration plus régulière.

Un quatrième bâtiment, qu'un rayon de soleil séparait des autres, apparut nettement dans l'oculaire. Il savait que Tyacke et York observaient également, pesant leurs chances. Bolitho leur dit :

— Le quatrième de la ligne a des embarcations à la remorque. Mon aide de camp ne s'est pas trompé.

Ce qui fit rire Avery quand Tyacke ajouta :

— Voilà qui nous change, amiral !

Bolitho referma sa lunette avec un claquement sec et se tourna vers l'aspirant. Il avait des taches de rousseur, comme Bethune dans sa jeunesse. Il se souvint de ce qu'en disait Herrick : *un arriviste*.

— Merci, monsieur Essex – il regagna la lisse. Serrez davantage le vent, James. J'ai l'intention d'attaquer celui qui remorque avant qu'il puisse larguer ses chaloupes. Qu'elles soient pleines ou vides ne fait plus de différence à présent. Nous pouvons encore les empêcher de débarquer alors que, dans une heure, il sera trop tard.

Tyacke appela son second d'un geste.

— Paré à changer de cap.

Et, voyant que le pilote avait l'air perplexe :

— Oui, Isaac, qu'en dites-vous ?

York plissa les yeux pour observer la grand-voile et le perroquet de fougue.

— Nordet quart nord.

Il hocha la tête en voyant le pavillon de corne presque perpendiculaire à l'axe battre violemment.

— Non, commandant, à mon avis on fera pas mieux que du nord-est.

Bolitho les écoutait, ému par la connivence qu'il sentait entre ces hommes. Le commandement de petits bâtiments avait laissé sa marque chez Tyacke. Ou peut-être avait-il toujours été ainsi.

Il mit une main en visière pour voir le vaisseau répondre lentement, le long bâton de foc qui se déplaçait comme un viseur jusqu'à ce que les ennemis défilent sans hâte d'un bord sur l'autre.

— En route au nordet, commandant !

Bolitho regardait les voiles déventer en tremblant, peu portantes à serrer le vent d'aussi près. Mais c'était le seul moyen. Seul *l'Indomptable* avait la puissance de feu nécessaire pour mener cette attaque. *Le Chevaleresque* était trop petit, les autres étaient trop éloignés. Leur tour viendrait bien assez tôt.

Avery serrait les bras le long du corps en essayant de ne pas trembler. L'air était encore vif, le soleil qui peignait les vagues d'or un peu terne n'était qu'une illusion.

Il vit Allday qui inspectait les alentours : en voilà un qui avait assisté bien des fois à ce spectacle. Il regardait la dunette dégagée, les fusiliers en tunique écarlate sous les ordres de leur officier, David Merrick. Les servants de pièces et les timoniers, ils étaient quatre à présent et un quartier-maître à proximité. Tyacke, à l'écart des autres, les mains passées sous ses basques, et l'amiral en train d'expliquer quelque chose à cet aspirant, Essex. Une scène dont il se souviendrait, s'il était encore vivant.

Avery respira profondément, parfaitement conscient de ce à quoi il assistait. Allday, sans doute le plus expérimenté de tous ceux qui se trouvaient à bord, essayait de détecter une faiblesse et d'identifier les possibles sources de danger. Derrière les filets où les branles étaient serrés et jusqu'à la tête du mât, où l'on apercevait encore d'autres tuniques rouges derrière les barricades. Là où l'on verrait les hunes de combat de l'ennemi s'ils se rapprochaient de près. Il songeait aux tireurs d'élite, coureurs des bois pour la plupart, qui gagnaient leur vie avec leur mousquet. Cette pensée le glaça. Sauf que ces tireurs seraient maintenant armés de ces nouveaux fusils, bien plus précis.

Alors, qu'est-ce qui tourmentait ainsi Allday ? Etait-ce le geste de Bolitho, ce tricorne galonné d'or et tout ce qu'il signifierait lorsque viendrait l'heure de vérité ? On racontait que Nelson avait refusé d'ôter ses décorations avant sa dernière bataille, et avait ordonné qu'on les dissimule avant de le descendre dans l'entrepont, la colonne vertébrale brisée, alors que la vie l'abandonnait. Un autre geste de bravoure, et si triste. Il ne voulait pas que ses hommes sachent qu'il était tombé, qu'il les avait abandonnés avant la fin du combat.

C'est tout cela qu'il lisait sur le bon visage d'Allday et, lorsque leurs regards se croisèrent de chaque côté du pont mouillé d'embruns, ils n'eurent pas besoin de paroles.

— Ohé du pont ! Ils rassembleront les chaloupes le long du bord !

Bolitho serra les poings, incapable de cacher son inquiétude.

Avery avait tout compris, tout deviné depuis que Bolitho avait souligné à quel point ces chaloupes étaient importantes.

Malgré les risques, en dépit de la sombre perspective d'un échec, il avait pensé à cette alternative : que *l'Indomptable* pourrait être obligé de tirer sur des embarcations bourrées d'hommes sans défense, incapables de lever le petit doigt pour se protéger. Était-ce cette guerre particulière qui faisait la différence ? Ou était-ce seulement un geste d'humanité ?

Tyacke cria :

— Il y a quelque chose qui ne va pas, amiral !

York avait pris une lunette.

— Le yankee s'est échoué, commandant !

Il avait l'air estomaqué, comme s'il avait été avec eux à connaître ce désastre.

Bolitho aperçut dans un rayon de soleil des voiles qui tombaient, puis un tronçon entier du grand mât. Il voyait dans l'oculaire la scène en silence, mais il avait presque l'impression d'entendre le vacarme. Une grosse frégate, de taille à se mesurer à *l'Indomptable,* mais impuissante contre la mer qui la démolissait dans les hauts et dans les fonds. Les chaloupes étaient déjà presque remplies d'uniformes bleus. Les soldats jetaient leurs armes et leurs équipements en comprenant ce qui leur arrivait.

Bolitho ordonna :

— Paré à engager tribord, commandant.

Il avait du mal à reconnaître sa propre voix. Sans intonation, sans aucune émotion. La voix de quelqu'un d'autre.

Daubeny hurla :

— Batterie tribord ! Parés !

Les longs vingt-quatre-livres s'ébranlèrent dans un grondement et pointèrent dans leurs sabords. Les chefs de pièce guidaient la manœuvre par gestes pour éviter tout désordre. Comme à l'exercice, un de leurs innombrables exercices. Un anspect par-ci, des hommes par-là qui halaient sur les palans pour faire avancer une gueule de quelques pouces supplémentaires.

La frégate avait légèrement pivoté, des débris traînaient le long du bord. La marée continuait de baisser et l'échouait un peu plus, comme s'il s'agissait d'une baleine blessée.

La roue tourna un brin. York observa la terre, l'état du courant, essayant de voir si son bâtiment n'était pas en danger.

— En route au nordet, commandant !

Bolitho dit à Tyacke :

— Nous n'aurons qu'une seule occasion, commandant. Deux bordées, trois si vous y arrivez.

Leurs regards se rencontrèrent. *Le temps et la distance.*

L'aspirant Essex sursauta comme s'il avait été touché en s'écriant :

— Voilà les nôtres, amiral !

Et il leur agita sa coiffure. On entendit des coups de canon qui roulaient dans le lointain comme un tonnerre assourdi. Puis il comprit qu'il venait de s'adresser à son amiral, baissa les yeux et rougit jusqu'au blanc des yeux.

— *Sur la crête !*

Bolitho observait ce qui se passait à tribord, les chefs de pièce, le tire-feu en main, les mèches lentes de secours qui fumaient comme de l'encens dans un temple.

Daubeny se tenait au pied du grand mât, son sabre sur l'épaule. Philip Protherœ, le troisième lieutenant, à l'avant avec la première division. Et sur la dunette, Blythe, enseigne nouvellement promu, surveillant les marins accroupis comme s'il s'attendait à les voir se mutiner. Le vaisseau échoué basculait lentement sur le côté. Les chaloupes qui s'agitaient s'étaient soudain immobilisées, le soleil encore timide projetait sur l'eau l'ombre des voiles de *l'Indomptable.*

Daubeny brandit son sabre :

— Dès que parés !

Protherœ, tourné vers l'arrière, cria :

— *Feu !*

En tire échelonné, une division après l'autre, les pièces rugirent. Les vingt-quatre-livres reculaient, immédiatement pris en main comme des fauves.

Bolitho crut voir l'onde de choc créée par la bordée balayer la surface en creusant une saignée, comme si une faux venue de l'enfer s'était abattue là. Alors que les premières doubles charges et leurs boîtes de mitraille écrabouillaient les chaloupes avant d'exploser sur le vaisseau désemparé, Protherœ et ses

hommes écouvillonnaient déjà, sortaient les débris brûlants avec leurs tire-bourres avant de recharger.

Les pièces de dunette furent les dernières à tirer et il entendit Blythe crier d'une voix qui se brisait :

— Une guinée pour la première pièce qui fait feu ! J'ai bien dit : une guinée !

Bolitho regardait tout cela, pris de torpeur. Il avait l'impression que son cœur cessait de battre. Tyacke les avait remarquablement entraînés : trois décharges toutes les deux minutes. Ils auraient le temps de lancer une troisième bordée avant de virer pour éviter d'aller s'échouer comme ce malheureux américain.

Tyacke observait la scène, lui aussi… que de souvenirs ! *Pointez ! Parés ! Feu !* L'entraînement, toujours l'entraînement. Des hommes devenus les esclaves de ces pièces qui lui offraient maintenant la récompense de son dur labeur.

Un sifflet se fit entendre.

— Parés, commandant !

— *Feu !*

Des embarcations et des débris d'embarcations, des soldats en uniforme tout estourbis tombés dans l'eau qui étouffait leurs cris, leurs armes et leur équipement qui les entraînait dans les profondeurs glaciales. D'autres, qui avaient réussi à se raccrocher à la muraille de la frégate, contents d'être en sécurité, pour se faire hacher par la bordée suivante. L'américain était brûlé et couvert de balafres sous la masse de métal, mais c'était pourtant le sang que l'on remarquait. Sur la coque, le long de la muraille, même l'eau qui rosissait au soleil.

Pendant une brève accalmie, Bolitho entendit Allday qui disait :

— S'ils étaient arrivés les premiers, capitaine, ils ne nous auraient pas fait de quartier.

Il parlait à Avery dont la réponse se perdit dans le grondement des canons qui tiraient une nouvelle bordée.

A l'extérieur de cette arène mortifère et impitoyable, un autre combat se livrait. Vaisseau contre vaisseau, ou à deux contre un, s'ils avaient de la chance. Pas de ligne de bataille, non, du combat singulier. D'homme à homme.

York fit d'une voix rauque :

— Le pavillon blanc, commandant ! Ils abandonnent !

Vrai ou faux, ils n'en sauraient jamais rien, car c'est à ce moment que la troisième et ultime bordée s'écrasa sur la frégate, réduisant à néant les derniers débris d'un plan qui aurait pu être couronné de succès.

Titubants, les hommes abandonnèrent les pièces pour se ruer sur les bras et les drisses. On avait donné l'ordre de virer de bord. Bolitho jeta un dernier regard à l'ennemi. Mais le pavillon blanc, même lui, avait disparu dans la fumée.

Daubeny remit son sabre au fourreau. Il avait les yeux rougis, brillants.

— *Le Chevaleresque* fait un signal, amiral. L'ennemi a rompu le combat.

Il regarda sa main, vérifiant peut-être qu'elle ne tremblait pas.

— Ils ont fait ce pour quoi ils étaient venus.

Tyacke s'arracha au spectacle des voiles qui faseyaient, son bâtiment franchissait tranquillement le lit du vent. La flamme de guerre rejoignit la Croix de saint Georges, la marque de Bolitho, puis ils changèrent d'amure. Il dit d'un ton rude :

— Vous voyez, monsieur Daubeny, *nous* l'avons fait !

Bolitho tendit sa lunette à Essex.

— Merci.

Puis, à Tyacke :

— Signal général, je vous prie. *Rompre le combat. Rendez compte des pertes et des avaries.*

Il se tourna vers le grand aspirant des signaux.

— Et vous, monsieur Carleton, écoutez-moi bien et épelez lettre à lettre : *Vous avez reçu la récompense du courage.*

Avery accourut pour aider les timoniers, mais, une fois arrivé près d'eux, il s'arrêta, craignant de manquer quelque chose. Sa tête sonnait encore du grondement des pièces et du lourd silence qui avait suivi.

Bolitho s'adressait à Tyacke :

— *Le Taciturne* va prendre la tête de l'escadre et la ramener à Halifax. J'ai peur que nous n'ayons perdu bien des braves aujourd'hui.

Et Tyacke répondit tranquillement :

— Nous aurions pu en perdre davantage, sir Richard – et, d'un ton qu'il voulut plus léger : Au moins, ce satané renégat à bord de sa *Récompense* n'a pas pointé le nez.

Bolitho restait silencieux. Il regardait par le travers la fumée qui s'élevait dans le lointain, telle une souillure sur une toile.

Avery se détourna. La récompense du courage. *Notre Nel aurait bien aimé ça*. Il prit des mains de Carleton qui tremblait l'ardoise et la craie.

— Laissez-moi faire.

Tyacke demanda :

— Amiral, puis-je faire reprendre la drome ?

— Pas encore, James.

Il avait le regard triste. Des yeux ternes, comme ce ciel de l'aube. Il leva les yeux vers les pavillons de combat rapproché.

— J'ai peur que nous n'en ayons pas fini.

XVII

LA PLUS BELLE DES RÉCOMPENSES

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho se débarrassa de son manteau de mer et le tendit à une ordonnance, laquelle le secoua soigneusement avant de l'emporter. Il avait commencé à pleuvoir, avec la brutalité d'un grain en mer. Les gouttes de pluie étaient dures et froides, on aurait dit de la grêle.

Adam s'approcha d'une fenêtre et en essuya la buée. Le port de Halifax grouillait d'activité, mais, tandis que son canot le conduisait à terre, il avait à peine regardé les bâtiments au mouillage. Il ne pouvait s'y résoudre : être ainsi obligé de se rendre à terre pour aller voir son amiral…

Keen lui avait fait dire qu'il désirait le voir le plus rapidement possible, qu'il avait à lui parler. En temps normal, ils se seraient réunis dans la grand-chambre de la *Walkyrie*.

Il songeait à John Urquhart, désormais commandant de cette *Faucheuse* maudite par le sort. Mais après tout, cette convocation de Keen venait peut-être à point nommé. Urquhart se trouvait avec lui dans la chambre, il était sur le point de partir prendre son commandement. Leurs adieux, l'importance du moment, tout cela avait ému Adam plus qu'il n'aurait cru possible. Il s'était revu plus jeune, quand on lui avait confié son premier bâtiment. Tout ce qu'il avait éprouvé alors – gratitude, soulagement, nervosité, regret –, rien n'avait changé. Urquhart lui avait dit :

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, commandant. Je mettrai mon point d'honneur à tirer le meilleur parti de mon expérience.

Adam lui avait répondu :

— Souvenez-vous d'une chose, John. Vous êtes le commandant, et ils vont l'apprendre. Lorsque vous monterez à bord pour donner lecture de votre lettre de commandement, pensez au bâtiment, *votre* bâtiment, pas à ce qu'il a été ni ce qu'il est devenu. Tous vos officiers viennent d'embarquer, mais la plupart des officiers mariniers appartenaient à l'équipage précédent. Ils vont faire la comparaison, c'est toujours le cas avec les vieux loups de mer.

Urquhart avait levé les yeux vers les barrots, il entendait les souliers des fusiliers se mettre en place pour lui rendre les honneurs à la coupée. On lisait tant de choses sur son visage : il voulait partir, et en même temps il avait besoin de rester encore là, où tant de choses lui étaient familières.

Adam avait repris gentiment :

— Ne vous inquiétez pas pour la *Walkyrie*, John. Ce sera au lieutenant de vaisseau Dyer de chausser vos souliers. Lui aussi va avoir sa chance.

Il était allé à sa table, avait ouvert un tiroir.

— Prenez ceci.

Urquhart avait paru surpris, ne sachant trop que faire. Adam avait ajouté brusquement :

— Un peu usées et tachées par le sel, j'en ai peur, mais tant que vous n'aurez pas trouvé de tailleur…

Urquhart avait levé les épaulettes à la lumière, oubliant tout le reste. Adam avait ajouté :

— Mes premières épaulettes. J'espère qu'elles vous porteront bonheur.

Puis ils étaient montés sur le pont. Des poignées de main, quelques sourires furtifs, des vivats poussés par les marins qui se trouvaient là. C'en était fini des trilles de sifflets. Quelques instants plus tard, ils entendirent *La Faucheuse* qui hélait le canot.

Juste avant qu'ils se séparent, Urquhart lui avait dit :

— J'espère que nous nous reverrons bientôt, commandant.

— Vous serez trop occupés pour vous rendre à des réceptions.

Il avait hésité avant d'ajouter :

— A la vérité, je vous envie.

Une porte s'ouvrit et de Courcey attendit qu'il se détourne de la fenêtre.

— Le contre-amiral Keen va vous recevoir, commandant.

Adam s'avança en silence. De Courcey avait changé, il était devenu étrangement sombre. Parce qu'il avait laissé paraître sa peur lorsque les Américains étaient arrivés ? *S'imagine-t-il vraiment que je vais dire pis que pendre de lui auprès de l'amiral, comme il l'aurait fait à ma place ?*

Il se trouvait dans le salon du général, là où il lui avait rendu visite en une autre occasion en compagnie de Keen et de Bolitho. Toujours les grandes scènes de bataille, ce mobilier lourd, aux teintes foncées. Il comprit soudain que l'idée venait sans doute de Keen, qui avait préféré le recevoir ici plutôt que chez Massie.

Il découvrit que Keen n'était pas seul. L'autre, qui s'apprêtait à s'en aller, était David Saint-Clair.

Ce dernier lui serra la main.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, commandant. Il semble que l'on ait besoin de moi à Halifax, en fin de compte.

Keen lui montra un siège, la porte se referma derrière son visiteur. Adam l'observait avec curiosité. Keen semblait emprunté et tendu, ce qui était inhabituel chez lui. Il commença :

— Je viens de recevoir des dépêches de l'Amirauté, mais je dois tout d'abord vous dire que Sir Richard avait raison quand il disait que la maîtrise des lacs était vitale.

Il parcourut la pièce des yeux, se rappelant ce jour, l'été dernier, où ce capitaine de l'armée de terre leur avait raconté la première attaque contre York. Lorsque Gilia lui avait demandé des nouvelles de cet officier qui s'était fait tuer.

— L'armée ne pouvait pas maintenir les lignes de communication fluviale, elle a été battue au lac Erié. On a ordonné la retraite, mais il était déjà trop tard – il frappa sur la table du plat de la main et conclut amèrement : L'armée s'est fait tailler en pièces !

— Qu'est-ce que cela signifie, amiral ?

Adam ne l'avait jamais vu aussi désespéré. Si désemparé.

Keen fit un effort pour se reprendre.

— Ce que cela signifie ? Cela signifie que nous sommes incapables de chasser les Américains des districts de la frontière occidentale, surtout maintenant, alors que l'hiver arrive à grands pas. Nous allons nous fourrer dans une impasse. Nous, la marine, allons imposer un blocus de tous les ports américains. Ils vont le sentir, un vrai coup de baïonnette !

Adam essayait de réfléchir posément. Son oncle était à la mer et le brick *Weazle* leur avait appris qu'il essayait de deviner les intentions de quelques frégates ennemies faisant route vers le nord-est. Maintenant, allez savoir où elles étaient… Il songeait aux mots de Keen : *L'hiver arrive à grands pas.* Des pluies diluviennes et glaciales, le brouillard, l'humidité dans les entreponts. Que faisait le temps ? On était en octobre, et le changement de saison se ressentait déjà.

Il chassa ces pensées. Keen le regardait, l'air grave.

— Sir Richard, votre oncle et mon plus cher ami, va rester éloigné. C'est le point le plus important de ces dépêches. Je garde le commandement ici.

Adam s'était levé.

— Et pourquoi cela, amiral ?

— Vous me demandez pourquoi ? J'ai été informé que Sir Alexander Cochrane va prendre le commandement de toutes nos forces, y compris de l'escadre Sous-le-Vent. Il aura à sa disposition une force bien plus puissante, tant pour les tâches de blocus que pour les opérations terrestres. En Europe, les armées de Napoléon battent en retraite sur tous les fronts. Désormais, la guerre se déroule sur terre. Notre blocus a joué son rôle – il se détourna et ajouta, non sans une certaine amertume : Mais à quel prix.

Adam lui dit :

— Je crois que Sir Richard devrait en être informé sans délai.

— J'ai besoin ici de toutes les frégates disponibles, Adam. C'est tout juste si je dispose d'un brick pour garder le contact avec nos croisières, sans parler de surveiller les mouvements de l'ennemi.

— Sir Richard a peut-être dû livrer bataille, amiral.

— Vous imaginez-vous que je n'y ai pas pensé ? Cela m'empêche de dormir. Mais je ne peux pas me séparer de davantage de vaisseaux.

— Je comprends, amiral, répondit froidement Adam. Je suis votre capitaine de pavillon, j'ai le devoir de vous conseiller et de vous livrer mes conclusions. Mon oncle serait le premier à désapprouver toute trace de favoritisme, ou à décourager toute initiative qui ne serait entreprise que par intérêt personnel.

— J'espérais que vous me le diriez, Adam. Si j'avais ma liberté d'action…

Adam se retourna en entendant l'ordonnance qui arrivait avec un plateau chargé de verres.

— Avec les compliments du général, amiral.

Adam poursuivit :

— Mais vous n'êtes pas libre, amiral, tant que votre marque flotte sur cette escadre.

Keen regarda le soldat remplir d'une main ferme deux généreux verres de cognac. Apparemment, le général menait grand train.

Adam leva son verre devant la fenêtre. Il faisait déjà gris, comme en hiver, symbole du temps qui s'écoulait irrémédiablement.

Keen but une longue gorgée qui le fit tousser. Après avoir repris son souffle, il dit à l'ordonnance :

— Vous pouvez disposer, je vous remercie.

Lorsqu'ils furent de nouveau seuls, il poursuivit :

— Les condamnations des deux mutins sont prêtes. Rassurez-vous, *je* les ai signées. Ce sera toujours cela d'épargné à Sir Richard – et, comme si autre chose lui revenait en mémoire : John Urquhart, c'est aujourd'hui qu'il devait prendre son commandement, n'est-ce pas ?

— Oui. La tradition sera respectée, amiral. Les deux prisonniers seront pendus à la grand-vergue par leurs camarades. L'équipage de *La Faucheuse*.

Keen hocha à peine la tête, l'air absent, comme s'il écoutait quelqu'un d'autre.

— Je vais donner l'ordre à *La Faucheuse* de prendre la mer immédiatement. Le commandant Urquhart peut retrouver Sir

Richard et lui remettre mes dépêches. Je ne veux pas inaugurer la nouvelle existence de ce vaisseau par une exécution !

On entendait des voix à l'extérieur : de Courcey qui arrivait avec les visiteurs suivants.

Keen se tourna vers la porte, agacé.

— Encore une dernière chose, Adam. Si vous préférez recevoir une autre affectation, je comprendrai. Cela n'a pas été facile. Pour vous comme pour moi.

Adam se surprit lui-même en s'entendant répondre sans hésiter :

— Je préfère rester avec vous, amiral.

Il reposa son verre vide.

— Je retourne à bord de la *Walkyrie,* pour le cas où l'on aurait besoin de moi.

Pour la première fois, Keen lui sourit.

— Vous serez toujours le même, Adam. Croyez-moi.

L'ordonnance l'attendait avec son manteau.

— La pluie a cessé, commandant.

Adam songeait à Urquhart, à ce qu'il ressentirait en recevant l'ordre de prendre la mer sans délai. Un certain soulagement, probablement. Il songeait aussi au mutin, à Harry Ramsay qu'il avait essayé d'aider, tout en le soupçonnant d'être coupable. Au moins, on lui épargnerait l'infamie d'être pendu par ses propres camarades.

— Un moment, commandant !

Il se retourna et, comme à un signal mystérieux, la porte d'entrée se referma.

Elle s'était vêtue chaudement et l'air froid lui rougissait les joues. Il attendit la suite. Il la revoyait telle qu'elle était, le jour où la puissante bordée de la *Walkyrie* était prête à partir. Ils n'auraient survécu ni l'un ni l'autre, et elle devait le savoir.

Il se découvrit en lui disant :

— Comment allez-vous, Miss Saint-Clair ?

Elle parut ne pas entendre.

— Conservez-vous vos fonctions de capitaine de pavillon du contre-amiral Keen ?

Ainsi donc, Keen s'était confié à elle. Toujours aussi surpris, il se dit qu'il s'en moquait.

— Oui.

Elle posa la main sur son bras.

— J'en suis heureuse. Il a besoin de vous, dit-elle sans ciller. Et, par égard pour lui, moi aussi.

Adam l'observait. Elle savait sans doute, pour la bataille du lac Erié, et pour les régiments qui y avaient participé.

— Je vous souhaite tout le bonheur possible, lui répondit-il enfin.

Et pour adoucir un peu ses mots, il se laissa aller à lui sourire et ajouta :

— A vous deux.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte avant de lui dire :

— Je crois que vous avez connu l'épouse du contre-amiral Keen ?

Il se retourna pour la regarder en face.

— J'étais amoureux d'elle.

C'était de la pure folie, elle pourrait le répéter à Keen. Et pourtant, il savait qu'elle n'en ferait rien.

Elle hocha la tête : il ne savait pas si elle était satisfaite ou soulagée.

— Merci, commandant. Je comprends maintenant pourquoi vous aimez tant votre oncle. Vous êtes de la même veine, tous les deux.

Elle ôta son gant qui tomba par terre. Adam se baissa pour le ramasser, si bien qu'elle ne surprit pas la tristesse soudaine qui lui noyait les yeux.

Il lui prit la main et la baisa.

— Vous me faites trop d'honneur, Miss Saint-Clair.

Elle attendit jusqu'à ce que la porte se referme derrière lui. Son père devait être impatient de la voir, il avait hâte de lui annoncer sa nouvelle affectation à Halifax. Cela lui ferait du bien de le voir heureux, de nouveau occupé par son travail.

Mais elle songeait aussi à l'homme qu'elle venait de quitter, cet homme dont le visage austère lui avait paru si jeune, si vulnérable l'espace de quelques secondes, lorsqu'il lui avait ramassé son gant. Quelque chose qu'il n'était pas parvenu à cacher. Elle en était émue et heureuse à la fois.

A quatre heures de l'après-midi, le vaisseau de Sa Majesté *La Faucheuse* leva l'ancre. Il franchit la passe sous focs et huniers, avant de gagner la haute mer. Nombreux étaient les regards qui le suivaient, mais personne ne poussa de vivats ; personne ne lui souhaita bonne chance. Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse. Il était libre.

— Ohé du pont ! Embarcations à la mer, droit devant !

Tyacke s'approcha de l'habitacle et s'arrêta là, alors que l'on piquait huit coups à la cloche du gaillard.

— Je commençais à me poser des questions, monsieur York.

Le maître pilote se frotta les mains.

— Au doigt mouillé, commandant ! En général, ça marche !

Tyacke examina le pont de son bâtiment. Les pièces saisies derrière leurs sabords fermés, les hommes au travail qui ne savaient trop à quoi s'attendre. *L'Indomptable* faisait route plein ouest. Le vent était de travers bâbord et les embruns pleuvaient dru, aussi denses et froids que de la pluie.

Il se retourna vers l'arrière. Bolitho se tenait à la lisse de couronnement, ignorant la présence des marins autour de lui, des fusiliers près des filets. Tous étaient restés à leur poste depuis l'attaque contre les chaloupes américaines.

York s'approcha et glissa à l'oreille de Tyacke :

— Qu'est-ce qui tourmente l'amiral ? On les a empêchés de débarquer, c'est mieux que ce qu'on aurait pu espérer.

Tyacke observait l'horizon, ligne d'un bleu profond à la lumière de midi. Un soleil qui ne vous réchauffait pas, un vent assez bien établi pour gonfler les huniers, mais tout était sans vie.

Le nombre de blessés avait été moindre que ce qu'ils auraient dû déplorer en combat frontal. Mais les Américains avaient pris grand soin de rester à l'écart, peu désireux de se risquer dans une vraie bataille alors que cela ne servait à rien. S'ils étaient arrivés, s'ils s'étaient regroupés, les choses auraient pu tourner différemment. Bilan, la frégate *L'Attaquante* s'était fait démâter, *L'Incendiaire,* de tonnage plus modeste, avait été si durement touché sous la flottaison par des tirs à longue

portée bien ajustés qu'il avait fallu se résoudre à le prendre en remorque. La plupart des victimes appartenaient à ces deux bâtiments : trente tués et de nombreux blessés. Il était temps de rompre le combat, et Bolitho l'avait parfaitement compris. Tyacke l'avait observé lorsqu'ils avaient déchiffré les signaux qui faisaient le décompte des avaries et des pertes. Certains pensaient peut-être que l'amiral était soulagé parce que *l'Indomptable* ne s'était pas trouvé aux premières loges, et qu'il s'en était sorti indemne. *Dans ce cas,* se disait Tyacke, *ce ne sont que des imbéciles*.

Il fit brusquement volte-face.

— *Quoi ?*

Le lieutenant de vaisseau Daubeny encaissa le coup.

— Je me demandais, commandant, on pourrait rallumer le feu à la cambuse…

Tyacke essaya à grand-peine de surmonter sa colère.

— Eh bien, *ne vous demandez pas,* monsieur Daubeny !

Et il se retourna vers l'arrière, comme s'il entendait encore le ton doux sur lequel Bolitho lui avait parlé. Lorsqu'il lui avait rendu compte qu'il n'y avait plus de chaloupes à la surface près de la frégate américaine échouée et enveloppée par la fumée, il lui avait répondu : « C'est un assassinat, James. Justifié par la guerre, peut-être, mais un assassinat quand même. Si c'est le prix à payer pour remporter la victoire, ce sera sans moi ! »

Tyacke reprit d'une voix bourrue :

— J'ai été injuste avec vous. Dites au commis de distribuer du rhum à tout le monde. Et de quoi manger, s'il en trouve, mais le feu de la cambuse restera éteint jusqu'à ce que je sache ce qui se passe.

— Je comprends, commandant, répondit Daubeny.

Tyacke se retourna.

— Non, vous ne comprenez rien, monsieur Daubeny, mais ce n'est pas grave – et, à York : Sir Richard est atteint, Isaac. Il prend les choses trop à cœur. Je ne l'ai encore jamais vu dans cet état.

York remit en place quelques mèches grises qui s'échappaient de sa coiffure.

— C'est vrai, il a l'air bouleversé.

Tyacke se dirigea vers l'habitacle, revint sur ses pas.

— Prévenez-moi lorsqu'on verra les embarcations depuis le pont. Ça occupera les hommes, quand il faudra les hisser à bord.

Il lui donna une claque sur l'épaule avant d'ajouter :

— Bel exercice de navigation, monsieur York.

Allday émergeait de la descente.

— Vous qui le connaissez bien, Allday, qu'est-ce qu'il a ?

Allday lui jeta un air méfiant.

— C'est pas à moi d'le dire, commandant.

Et il suivit le regard de Tyacke qui se tournait vers le couronnement, vers ce héros que les autres ne voyaient jamais. Si seul.

Mais il révisa son premier jugement. Le commandant était un ami. S'il posait cette question, ce n'était pas par simple curiosité.

— Il sait, commandant.

Il scruta l'horizon qui scintillait d'une lumière crue. Contrairement à l'amiral, il n'avait pas besoin de s'abriter les yeux.

— C'est pour aujourd'hui, vous comprenez ?

— Les Yankees sont partis, mon vieux, lui répondit sèchement Tyacke. Ils ne reviendront pas. En tout cas, pas tant qu'ils ne seront pas prêts. Nous allons rentrer à Halifax et le directeur de l'arsenal va avoir l'écume aux lèvres quand il découvrira toutes les réparations qu'il y aura à faire !

Mais Allday resta silencieux, sans même un sourire. Puis il finit par lâcher :

— Il y a toujours les… – il n'arrivait pas à retrouver le mot. Les vautours. Mon beau-frère était dans l'infanterie de ligne, c'est lui qui me l'a raconté. Après une bataille, il y avait des hommes couchés là, des blessés qui appelaient au secours, et rien que les morts pour les entendre. Et puis les vautours arrivent. Pour les dépouiller, pour répondre à leurs appels en leur tranchant la gorge. *De la vermine !*

Tyacke ne quittait pas des yeux ce visage ridé, on sentait de la force chez cet homme-là. Le chêne de l'amiral. Il entendit le souffle de York, près de lui. Cette façon qu'il avait de flairer la direction du vent et la direction du courant qui dessinait des

lignes sur les couleurs de la mer. Tyacke n'était pas superstitieux. Du moins le croyait-il.

Allday tenait à la main le vieux sabre, encore un objet de légende. Il annonça tranquillement :

— Aujourd'hui, nous allons combattre, commandant. C'est pas terminé !

Puis il se dirigea vers l'arrière, et ils virent Bolitho se tourner vers lui, comme s'ils se croisaient dans une rue ou sur un chemin de campagne.

York, un peu gêné, demanda à Tyacke :

— Comment ça peut se faire, commandant ?

Allday dit à Bolitho :

— L'équipage va s'en jeter un, sir Richard. Je peux aller vous chercher quelque chose ?

Bolitho baissa les yeux sur le vieux sabre qu'il lui fixait à la ceinture.

— Pas maintenant, mon vieux.

Il sourit avec effort, il avait compris qu'Allday avait besoin d'être rassuré.

— Plus tard, ça vaudra mieux.

Il tendait la main pour lui prendre le bras, mais s'arrêta net.

— Ohé du pont ! Voile par bâbord avant !

Tout le monde regardait dans tous les sens. Certains, la mer vide, et d'autres, leurs officiers. Avery était là, sa lunette dans les mains, passant de l'un à l'autre. Il ne voulait rien manquer, rien oublier.

— Montez là-haut, George, lui ordonna Bolitho. Je l'imagine déjà – il tendit le bras. Prenez votre temps. Les hommes vous regardent.

Allday respira profondément, sa vieille douleur à la poitrine le reprenait. *Le vautour*.

Il détourna les yeux pour observer une mouette solitaire qui planait autour du balcon de poupe. *L'esprit d'un marin mort*.

— Ohé du pont !

Avery grimpait vite et sa voix portait loin : il lui avait raconté qu'il avait appartenu à une manécanterie dans sa jeunesse. Un autre monde.

— Une frégate, amiral ! Je… je crois que c'est la *Récompense !*

— Je sais bien que c'est elle, mon ami… murmura Bolitho.

Mais il fronça le sourcil en voyant Allday porter la main à sa poitrine.

— Je ne vous laisserai pas souffrir davantage !

Puis, élevant la voix :

— Vous pouvez rappeler aux postes de combat, commandant.

Il tâta la garde de son sabre qui battait contre sa hanche. Elle était froide au toucher.

— On va leur régler leur compte !

Le lieutenant George Avery attendit que les mouvements du vaisseau se calment un peu ; il avait deviné que l'on avait mis de la barre. Il braqua sa lunette, comme il l'avait fait une heure plus tôt, quand il avait vu l'ennemi apparaître pour la première fois. C'étaient toujours les mêmes fusiliers qui étaient dans la hune. Ils regardaient le bâtiment américain qui se rapprochait, ses voiles qui se remplissaient et claquaient dans les coups de roulis. Une grosse frégate qui portait toute sa toile. Les embruns volaient jusqu'à la figure de proue dorée, un gladiateur au glaive étincelant. Le caporal fit :

— Ce Yankee va nous passer devant, les gars.

Mais en fait, c'est à l'aide de camp qu'il s'adressait.

Avery examinait la frégate en se forçant à prendre son temps, pour ne pas voir uniquement ce qu'il avait envie de voir. Le caporal avait raison. La *Récompense* allait passer d'un bord sur l'autre ; plus important encore, elle allait se retrouver sous le vent de *l'Indomptable,* et de ses bordées une fois qu'ils seraient au contact. Il essaya d'estimer la distance au mieux. Trois milles, pas plus. Tyacke avait réduit la toile, ils ne portaient plus que foc, grand-voile et misaine arisée. *L'Indomptable* avançait tranquillement, sans se presser, comme une plate-forme de tir pour ses vingt-quatre-livres.

Il laissa retomber sa lunette et se tourna vers ses compagnons. On ne savait pourquoi, mais ils étaient élégants et presque coquets avec leurs shakos de cuir verni, la cocarde et le plumet sur l'oreille gauche. Il remarqua également qu'ils

s'étaient tous rasés. Dans le corps, on ne plaisantait pas avec ce genre de détails.

— Ça ne va plus être très long, les gars.

Le caporal jeta un œil au pierrier, « Betsy ». Il savait à quoi s'attendre. Ils le savaient tous.

Il leur fit un signe de tête et se laissa glisser sur un hauban. Une fois sur le pont, il gagna l'arrière sous le regard interrogateur des canonniers. Protheroe lui fit un petit signe discret. Sur le pont, le canon était le dieu. Rien ne comptait que tirer et tirer encore, se boucher les yeux et les oreilles, même lorsqu'un ami hurlait de douleur.

Il trouva Bolitho en compagnie de Tyacke et du second ; ils observaient ce qui se passait depuis la dunette. Là aussi, les fusiliers s'étaient réveillés, comme des soldats de plomb peints en rouge dans une boîte. Ils étaient alignés le long des filets de branles, tandis que d'autres gardaient les panneaux et les descentes, au cas où les nerfs d'un homme auraient lâché, mettant en péril la discipline.

Avery salua en portant la main à sa coiffure.

— La *Récompense*, c'est certain, sir Richard. Elle arbore une marque de commodore. Cinquante canons, au jugé. Elle a changé d'amure.

Il repensait au caporal et conclut, mais sans être sûr de lui :

— Si elle reste comme ça, elle va perdre l'avantage du vent.

— Amiral, commenta York, elle est cap nordet.

Imperturbable, Bolitho le vit tapoter le bras du benjamin des aspirants qui se dirigeait vers le sablier, près de l'habitacle.

— Attention donc, monsieur Campbell, ne faites pas chauffer le verre ! Il faut que *j'écrive* dans le journal, moi !

L'aspirant de douze ans avait l'air ennuyé et en oublia momentanément la menace que représentaient les hautes voiles de l'américain.

Bolitho prit une lunette qu'il pointa dans la direction des bossoirs. La *Récompense* n'avait pas l'intention de changer de route. En tout cas, pas encore. Il l'examina attentivement : bien conçue, comme beaucoup de vaisseaux français, dessinée sur un modèle standard pour faciliter les réparations et les rechanges, et non selon la fantaisie de tel ou tel chantier comme c'était trop

souvent le cas des vaisseaux britanniques. Lorsque *Le Taciturne* et les autres bâtiments avariés rentreraient à Halifax, ils auraient du mal à trouver un mât ou un espar qui fasse leur affaire. Il finit par dire :

— James, il se laisse délibérément tomber sous le vent.

Daubeny s'était penché pour l'écouter, si concentré qu'il en clignait des yeux.

Tyacke acquiesça.

— Ensuite, il essaiera de profiter de la hausse supplémentaire que cela lui donnera pour tirer à limite de portée.

Il leva la tête vers les vergues brassées – la flamme et le pavillon flottaient dans la direction de l'ennemi – et ajouta, l'air farouche :

— Il va essayer de descendre le gréement et les manœuvres.

Avery détourna les yeux. Le caporal avait compris un certain nombre de choses, mais pas tout. Bolitho et Tyacke devaient se rendre à l'évidence.

— James, lui dit Bolitho, des boulets à chaînes ?

Tyacke fit non de la tête.

— J'ai entendu dire qu'ils utilisaient des landridges, cette merde de boîtes à mitraille. Dans ce cas…

Il fit volte-face pour aller consulter le compas. Bolitho expliqua à Avery :

— Ça peut vous ravager un bâtiment avant qu'il ait le temps de réagir.

Avery semblait soucieux, mais ne comprenait pas exactement de quoi il s'agissait. Cette *merde,* avait dit Tyacke. Constituée d'une enveloppe assez mince, chaque boîte contenait des tiges de fer déchiquetées liées les unes aux autres, si bien que, lorsqu'elles frappaient le lacis compliqué des manœuvres, elles les réduisaient en pièces en une seule bordée.

Il aperçut Tyacke qui faisait signe aux servants et donnait des ordres à Daubeny en pointant le doigt çà et là.

C'était là tout l'avantage du landridge. D'un autre côté, écouvillonner et nettoyer l'âme prenait plus de temps pour éviter qu'une gargousse neuve explose dans le canon quand on l'y introduisait. Et cela, Tyacke le savait.

Bolitho frotta son œil malade, ce qui lui fit mal. *Si j'étais à la place de James, qu'est-ce que je ferais ?* Il parvenait encore à sourire, ce qui l'étonnait, en se rappelant ce que lui avait rétorqué un amiral maintenant oublié, quand il l'avait supplié de lui donner un commandement. Il lui avait répondu d'un ton cinglant : *Lorsque vous* commandiez *une frégate,* Bolitho…

A sa place, je ne tirerais pas, en priant pour que les exercices produisent leurs effets, si tout le reste échoue.

Le lieutenant de vaisseau Blythe cria :

— L'ennemi met en batterie, commandant !

— Ouais, répliqua Tyacke, et je te fiche mon billet qu'il vérifie personnellement chaque pièce.

Bolitho croisa le regard d'Allday. Tyacke lui aussi avait pris en compte Aherne, il lui avait conféré une apparence et une personnalité. Un homme habité par une telle haine. Récompense. *Et pourtant, s'il montait ici, sur ce pont, je ne le reconnaîtrais pas.* Peut-être était-ce encore là le meilleur ennemi. Un ennemi sans visage.

Une fois de plus, Bolitho leva les yeux vers le ciel et les reflets aveuglants qui en jaillissaient. Deux vaisseaux avec tout l'océan pour eux, qui allait assister à leurs efforts pour se donner mutuellement la mort.

Il cacha son œil sain pour vérifier l'état de l'autre. Il voyait trouble, il avait fini par l'accepter. Mais il distinguait toujours les couleurs, et l'ennemi était assez proche pour que l'on aperçoive son pavillon – la marque de commodore qui pointait dans le vent telle une grande bannière.

Tyacke vint lui rendre compte.

— Parés, amiral.

— Parfait, James.

Ils étaient si proches, si intimes, comme s'ils ne partageaient le pont qu'avec des fantômes.

— Quant à ce que nous allons prendre…

Tyacke leva la main, l'ordre se répercuta sur toute la longueur de la teugue.

— Ouvrez les sabords ! A mettre en batterie !

Puis, du milieu du bâtiment où les canonniers se passaient coutelas et haches sortis de la soute, la voix du lieutenant de vaisseau Daubeny, très claire et déterminée :

— Chefs de pièce, visez le mât de misaine ! Et tirez sur la crête !

Les plus vieux servants étaient déjà accroupis, donc incapables de voir leur cible.

Tyacke hurla :

— La barre dessous ! A larguer les bras des voiles d'avant !

L'Indomptable commença à virer de bord, tirant le meilleur parti du vent de travers. Il venait rondement, mais sans bouger, si bien que l'autre frégate avait l'air prise dans les haubans tandis que le boute-hors de *l'Indomptable* lui passait devant, afin de la garder par bâbord.

La distance tombait plus rapidement, Bolitho aperçut des gabiers qui jaillissaient entre les voiles battantes comme de minuscules marionnettes au bout de fils invisibles.

L'air trembla d'abord, puis ce fut une énorme explosion. De la fumée jaillit des canons américains, reflua à bord avant de se dissiper au-dessus de l'eau.

On avait l'impression que tout cela durait une éternité. Lorsque la bordée frappa la mâture et le gréement de *l'Indomptable,* ce fut comme si le vaisseau hurlait de douleur. De petites silhouettes émergeaient de la fumée et des débris qui tombaient. Un marin fut déchiqueté par les tiges de fer barbelées qui avaient abîmé les hamacs serrés dans les filets avant de toucher d'autres hommes sur le bord opposé. Il se mit à hurler et à donner des ruades. L'aspirant Essex, pétrifié, regardait avec horreur son pantalon blanc souillé de sang et de débris de peau humaine, si finement découpée que l'on aurait cru le travail d'un chirurgien. Essex ouvrait et refermait la bouche, mais aucun son n'en sortait, jusqu'à ce qu'un matelot arrivé en courant lui donne un grand coup de poing dans le bras en criant quelque chose. Puis il repartit toujours au pas de course pour aller aider les autres qui taillaient dans les cordages arrachés.

Avery observait la scène, il avait les sangs glacés. Le petit mât de perroquet avait volé en éclats, les drisses fouettaient

comme des serpents coupés en morceaux. Puis le tout s'effondra par-dessus bord dans un bruit de tonnerre. Il s'essuya les yeux. Soudain, ce drame avait pris un tour personnel. Il vit les quatre silhouettes écarlates, dans leur hune de combat, qui regardaient vers le haut le mât brisé, mais les fusiliers étaient indemnes.

— A donner la main, par ici !

Avery courut aider York qui essayait de dégager un de ses aides, empalé sur un éclis gros comme le poignet.

York retourna à son poste en murmurant d'une voix rauque : « Tiens bon, Nat ! »

Avery allongea l'homme sur le pont. Il n'entendrait plus jamais rien. Lorsqu'il réussit à relever les yeux, Avery vit les voiles de petit perroquet de l'américain qui se trouvaient presque bord à bord. Il savait pourtant que c'était impossible ; il était encore à un demi-mille. Il entendit Daubeny crier :

— A volonté ! *Feu !*

Le long de la muraille, depuis le lion bondissant jusqu'à la dunette, les pièces lâchèrent l'une après l'autre une bouffée de fumée, tandis que les servants se jetaient sur les palans et leurs anspects pour recharger à la hâte. Mais cette fois, plus de double charge. Cela aurait fait perdre trop de précieuses minutes.

Un fusilier tomba des filets sans un mot ; il n'y avait même pas la moindre marque sur le pont pour indiquer où le coup avait frappé.

Bolitho lui dit :

— Venez avec moi, George. Décidément, ces tireurs d'élite sont trop enthousiastes, aujourd'hui.

— *En batterie ! Parés ! Feu !*

Il y eut quelques vivats lorsque le mât d'artimon de la *Récompense* chancela, bascula dans ses haubans et ses enfléchures, avant de s'écrouler avec un grand craquement que l'on entendait même dans le rugissement impitoyable des coups de canon. York pressait un chiffon contre sa joue qui saignait, mais il n'avait pas senti l'éclis qui l'avait ouverte comme un couteau. Il cria :

— Il vient sur nous, commandant !

Bolitho ordonna aussitôt à Tyacke :

— La barre dessous, James ! C'est notre seule chance !

Et l'ennemi était sur eux. Ce n'était plus le spectacle qu'il donnait dans le lointain, tout de grâce et de cruelle beauté. Il pointait sur eux, l'eau jaillissait en trombes entre les deux coques. Puis le long bâton de foc et le boute-hors de *l'Indomptable* s'écrasèrent dans ses haubans comme une défense gigantesque.

Sous la force de l'impact, la grand-vergue de *l'Indomptable* se fendit. Des espars brisés, des morceaux de gréement tordus et des gabiers blessés s'effondrèrent dans les filets de Hockenhull comme des paquets d'immondices. Tyacke cria à ses canonniers :

— Encore une, les gars ! *Tapez-moi là-dedans !*

Puis il chancela, appliqua une main sur sa cuisse, les dents serrées pour lutter contre la douleur. L'aspirant Carleton accourut pour l'aider, mais Tyacke lui ordonna d'une voix entrecoupée :

— Une pique ! Donnez-moi une pique, bordel !

L'aspirant lui en tendit une et resta là, incapable de bouger.

Tyacke planta la pique dans le pont et s'en fit un appui pour se remettre debout.

Bolitho devina qu'Allday s'approchait ; Avery de même, dans la main duquel un pistolet avait brusquement surgi. Au milieu des débris et des blessés, il aperçut Tyacke qui tendait la main dans sa direction, puis dans celle des mâts qui s'étaient écroulés. Comme une passerelle qui les liait à l'ennemi.

Les canons grondèrent une fois encore, partirent au recul. Les servants laissèrent tout pour se saisir de coutelas. Ils titubaient, comme pris d'une fatigue mortelle, en passant à bord de l'autre vaisseau qui restait accosté, coincé. Le boute-hors brisé de *l'Indomptable* pendouillait à côté de sa figure de proue.

On entendit la détonation d'un pierrier posté dans les hauts, et une grêle de mitraille s'abattit sur un groupe de marins américains qui accouraient pour repousser l'abordage. Les fusiliers, haletants, poussaient des cris en tirant, rechargeaient, se jetaient sur les hamacs pour tirer encore et encore. Par-dessus ce vacarme, Bolitho entendait encore Tyacke hurler des ordres et encourager ses hommes. Il ne cédait pas d'un pouce,

ne faisait même pas attention à sa blessure à la cuisse. Après ce qu'il avait déjà enduré, penser qu'il aurait pu en être autrement aurait été une insulte.

Le lieutenant de vaisseau Protherœ atteignit en tête le passavant de la *Récompense*. Il fut aussi le premier à tomber sous la balle d'un mousquet tirée à bout portant. Il chuta, resta coincé entre les deux coques qui se frottaient l'une contre l'autre. Puis Bolitho le vit dégringoler. Il revoyait encore le jeune homme qui l'avait accueilli à bord. Il cria :

— A moi, ceux de *L'Indom ! A moi*, les gars !

Il se traîna de l'autre bord au-dessus des eaux bouillonnantes, au milieu des départs de pistolets, d'armes de plus gros calibre. Allday était tout près derrière lui et lui criait d'une voix rauque :

— Reculez, sir Richard ! On va pas se battre contre tout ce foutu bâtiment !

Bolitho avait du mal à respirer, ses poumons étaient remplis de fumée et d'une odeur de mort. Puis il arriva à bord de l'autre vaisseau, vit Hockenhull, ce bosco trapu, tuer un homme d'un coup de sa hache d'abordage et réussir quand même à sourire à Allday. Ce qui avait dû lui épargner de se faire abattre. Dans cette folie sanglante, au milieu de ce délire harassant, Bolitho trouvait encore le temps de se rappeler le fils d'Allday, et Allday qui avait reproché à Hockenhull de lui avoir attribué un poste de combat sur la dunette, l'endroit le plus exposé, là où il était mort. Peut-être cet épisode mettrait-il un terme à cette souffrance qui n'en finissait pas.

Avery le saisit par le bras et tira à bout portant sur une silhouette accroupie qui avait surgi à leurs pieds. Puis, lui aussi, il chancela, et Bolitho crut qu'il avait été touché. Mais non : Avery criait de plus belle, essayait de se faire entendre par-dessus les cris et les hurlements, le cliquetis métallique des lames.

C'est alors que Bolitho entendit autre chose. Il bascula contre un fusilier, l'œil fou, sa baïonnette déjà brandie pour porter un nouveau coup. Il ne comprenait pas encore. Un bruit faible, mais indéniable. Quelqu'un poussait des hourras, et pendant un instant, glacé sur place, il s'imagina que les

Américains avaient plus de monde qu'il n'avait cru, qu'ils avaient réussi à passer en force sur *l'Indomptable*. Et que Tyacke était mort. Sans ça, ils ne seraient pas revenus ainsi.

Avery lui agrippa le bras.

— Vous avez entendu, amiral ?

Il tremblait, en devenait presque incohérent.

— C'est *La Faucheuse* ! Elle a rallié l'escadre !

Il y eut une explosion soudaine, si proche que Bolitho tomba lourdement sur le pont, le sabre pendant au bout de sa dragonne. Il avait ressenti comme une rafale de vent brûlant, la poussière et les débris de la déflagration vous fouettaient comme du sable chaud. Des mains le tirèrent par le pied ; Allday, de dos, faisait face à l'ennemi en le protégeant de la horde de marins haletants, hébétés.

Bolitho hoquetait, incapable de prononcer un mot. Il voulait le rassurer, mais cette douleur insupportable à l'œil l'en empêchait. Il lui dit :

— Aidez-moi.

Allday eut l'air de comprendre, il arracha le mouchoir qu'il portait au cou et le noua autour de la tête de Bolitho pour recouvrir l'œil blessé.

Il avait l'impression d'être sourd. Des hommes rampaient ou se traînaient à genoux dans un silence impressionnant près des blessés, scrutaient le visage des morts.

Les marins de la *Récompense* les regardaient, incrédules, sonnés, abattus. Leur pavillon était tombé avec le mât d'artimon, mais ils ne s'étaient pas rendus. Ils avaient tout simplement cessé de se battre.

L'explosion était restée confinée à la dunette. Une pièce avait éclaté, sans doute chargée à la va-vite, dans un dernier geste désespéré de défi, ou peut-être était-ce de la bourre incandescente jaillie des canons de Tyacke lorsqu'ils avaient lâché cette dernière bordée, alors que les gueules surmontaient presque le pont de la frégate ennemie. Un petit groupe d'officiers américains restait là, près de la roue détruite. Les timoniers et d'autres encore gisaient près d'elle, dans l'attitude grotesque de ceux qui ont connu une mort violente.

Un lieutenant de vaisseau pointa son sabre en avant, Allday et Avery levèrent d'un seul mouvement, qui son sabre, qui son pistolet.

Bolitho tâta le bandage qu'il avait sur l'œil ; il le soulageait.

— Où est votre commodore ? demanda-t-il.

Il voyait le mât abattu, des hommes étaient encore prisonniers du fouillis de cordages comme des poissons pris dans un filet. *La Faucheuse* se rapprochait, on entendait toujours des cris de joie. Il aurait tant aimé la voir.

Le lieutenant de vaisseau se baissa pour découvrir la tête et les épaules de son commodore.

Il tendit son sabre à Avery en le tenant par la pointe, et dit :

— Le commodore Aherne, amiral. Il lui arrivait de parler de vous.

Bolitho scrutait ce visage, grimaçant et furieux, figé dans la mort. Mais il ne le reconnaissait pas.

Puis il détourna les yeux pour contempler la mer. Aherne avait-il entendu les cris de joie, avait-il reconnu *La Faucheuse ?*

Si c'était *La Faucheuse*, ce n'était que justice, c'était bien. Il était maintenant témoin d'une victoire, d'une pure folie.

Il regarda autour de lui tous ces hommes essoufflés, et qui avaient retrouvé leur calme. Ils évacuaient les blessés et les mourants du pont couvert de sang. Ils discutaient, sans comprendre que ceux à qui ils s'adressaient étaient leurs ennemis.

A travers la fumée qui s'accrochait toujours, il vit Tyacke qui lui faisait face, de l'autre côté de cette étroite bande d'eau. Il était toujours appuyé sur sa pique d'abordage. Le chirurgien, agenouillé à ses pieds, lui appliquait un pansement. Tyacke leva sa main sanguinolente pour le saluer. Peut-être aussi pour saluer son bâtiment. Le vainqueur.

— Aidez-moi à regagner *l'Indomptable,* demanda Bolitho.

Il n'arrivait pas à sourire. Avait-il réellement hurlé *A moi, ceux de* L'Indom, quelques minutes plus tôt ?

Allday le prit par le bras pour le guider, guettant au sol ce qui pourrait le gêner. Il avait plus ou moins deviné ce qui s'était passé, et maintenant, il en était sûr. Il en avait trop vu pour être

secoué ou effrayé. Mais à sa façon, en dépit de la brutalité et de la mort qui régnaient un peu partout, il était content.

Une fois de plus, ils s'en étaient sortis, ils étaient toujours ensemble. Cela était bien suffisant.

Bolitho hésita un peu, s'arrêta pour regarder les deux vaisseaux toujours embrassés. Des hommes se penchaient pour toucher sa vareuse quand il passait devant eux ; d'autres faisaient de grands sourires en prononçant son nom ; quelques-uns pleuraient sans retenue, tout étonnés peut-être d'avoir survécu quand tant d'autres étaient morts.

Tous s'étaient tus pour l'écouter lorsqu'il tourna son regard vers les lointains. Il vit les voiles de *La Faucheuse,* éblouissantes sous le soleil. Il effleura son médaillon, il savait qu'elle était toute proche de lui.

— Le prix à payer est lourd, et nous l'avons déjà payé bien des fois. Mais nous ne devons jamais oublier car, si nous le faisions, ce serait à nos risques et périls !

Levant la tête, il regarda sa marque en tête de grand mât, si immaculée, restée à l'écart des souffrances et de la haine.

— La loyauté est semblable à la confiance, et elle doit jouer dans les deux sens.

Il se tourna encore vers les huniers qui progressaient lentement et ajouta :

— Mais c'est la plus belle des récompenses.

ÉPILOGUE

La voiture aux armes des Bolitho, fraîchement lavée, s'arrêta près de l'église. Il faisait froid, même pour un mois de mars, mais Catherine ne s'en rendait pas compte.

Bryan Ferguson ouvrit la portière et installa le marchepied.

— Pourquoi ne pas attendre à l'intérieur, milady ? Y fera plus chaud, c'est sûr.

Il semblait soucieux à l'idée que quelque chose n'aille pas, même maintenant. Elle lui prit la main pour descendre sur les pavés et se tourna vers le front de mer.

C'était un jour comme les autres et, pourtant, si différent. Les gens semblaient attendre, eux aussi ; ils s'étaient regroupés, comme c'est si souvent le cas dans les ports de mer. Une rumeur, un message, un coup de canon de salut, ou un navire en détresse. Les habitants de Falmouth avaient assisté bien des fois à tout cela.

Elle ajusta son long manteau vert et ferma le col. Elle s'était habillée avec soin, en prenant son temps, alors que chaque fibre de son être lui disait de quitter la maison sans attendre. L'arrivée de Richard – il devait être à moins d'un mille de Falmouth à cette heure –, tout cela lui paraissait encore impossible.

Elle se souvenait de l'heure exacte à laquelle le courrier de Bethune envoyé par l'Amirauté était arrivé. Elle avait déjà reçu une lettre de Richard ; il y évoquait la bataille, mais en évitant de parler de tous ceux qui étaient morts. Bethune lui avait indiqué que *l'Indomptable* avait reçu l'ordre de rallier Plymouth pour y être confié aux charpentiers et aux gréeurs. Mais on devait le récompenser de son arrivée. Un vaisseau meurtri avec tous ses souvenirs et toutes ses blessures qui, comme la plupart des membres de son équipage, allait désormais attendre que l'on voie si l'on avait encore besoin de lui.

La cloche de l'église placée sous l'égide de Charles, le roi martyr, sonna lentement. Midi. Elle avait considéré avec méfiance la suggestion de Bethune : il lui avait proposé d'attendre le retour de Richard à Falmouth. Elle avait brièvement songé à ses vieux ennemis, connus ou inconnus, qui, même en ces précieux instants, auraient pu faire une nouvelle tentative pour réunir Richard et son épouse, sous un prétexte ou sous un autre.

Lorsque, se reprenant, elle y avait réfléchi, elle avait chassé ses craintes. Elle connaissait la vraie raison de cette offre. L'*Indomptable* devait être accueilli à Plymouth, Richard devrait faire ses adieux à tant de ceux qui lui étaient familiers. D'autres étaient déjà partis, ombres emportant avec elles des souvenirs qu'elle devait se contenter d'imaginer. Il ne voulait pas qu'elle voie le vaisseau tel qu'il était maintenant, il voulait qu'elle s'en souvienne comme lors de ce jour où elle était montée à bord, et que tous les marins l'avaient acclamée, alors que l'on hissait la marque de Richard au-dessus de leurs têtes.

Il était vivant ; il revenait chez lui. C'est tout ce qui comptait. Mais elle avait senti qu'il y avait autre chose, que Bethune ne lui avait pas dite. *Je suis prête*. Elle dit à Ferguson :

— Ça va aller. Je sais que vous êtes là.

Elle chassa une mèche de cheveux qui lui barrait l'œil et regarda le jeune Matthew, dans son siège. Sa silhouette se détachait sur le ciel clair.

— Tous les deux.

D'autres viendraient. Unis, qui attendait John Allday, mais qu'elle n'avait pas encore aperçue : c'était un moment intime, pour tous ceux qui le vivaient. Peut-être symbolisait-il mieux que tout autre leur rêve inaccessible de paix, après tant d'années de sacrifices et de séparations. Bethune lui avait dit que la guerre était presque finie. Les alliés avaient remporté une nouvelle victoire écrasante sur Napoléon à Laon, et Wellington s'était emparé de Bordeaux : on parlait même de dissoudre la milice, ainsi que les défenses côtières. Elle songeait avec regret et affection à Lewis Roxby ; comme il aurait été fier d'être là. Nancy venait souvent lui rendre visite : fille de marin et sœur de Richard, elle lui était d'un grand réconfort. Et sans la présence

de Roxby qui remplissait chaque pièce de cette vaste demeure vide, cela l'avait aidée, elle aussi. Mais aujourd'hui, elle resterait à l'écart. Elle comprenait, et mieux que beaucoup.

Elle s'avança en direction des bâtiments à l'ancre dans le port, vers les mâts qui se balançaient, les espars, tout ce qui lui était devenu si familier. Les odeurs, aussi, si différentes de celle des taudis de son enfance, ou du Londres élégant qu'elle avait fréquenté avec Richard. Odeurs de pain frais et de poisson, de goudron et d'étoupe, sans compter le sel de la mer omniprésente.

On la regardait, certains avec curiosité, d'autres plus familièrement, mais sans faire preuve d'hostilité. Ici, elle resterait toujours une étrangère, mais jamais une intruse, et elle leur en était reconnaissante.

Elle aperçut l'un des gardes-côtes avec un camarade à lui, ceux-là même qui se trouvaient sur la plage à la marée descendante, lorsqu'elle avait pris dans ses bras le corps frêle et désarticulé de Zénoria. L'homme lui fit un signe de tête en se découvrant.

— Belle journée, milady.

— Je l'espère, Tom.

Elle reprit sa marche jusqu'à se retrouver à l'extrémité de la jetée. Et la guerre en Amérique du Nord ? Pour la plupart de ces gens, c'était secondaire – ces gens pour qui la France était leur ennemie depuis si longtemps. Depuis trop longtemps.

Samuel Whitbread, brasseur richissime et influent, avait tonné en pleine Chambre des communes, exigeant qu'il soit mis fin sans délai à la guerre contre l'Amérique. Il avait rappelé aux honorables parlementaires cette autre paix qui avait été signée après la guerre de l'Indépendance, lorsque Pitt avait remarqué : *Une guerre défensive se conclut inexorablement par une défaite*. Elle releva le menton. Dont acte.

Elle entendit des rires, des voix bruyantes, et se retourna pour voir un groupe de marins démobilisés qui flânaient en regardant le port. Ceux qu'elle avait entendu traiter dédaigneusement par Allday de vieux loups de mer et qui refont leur guerre tous les jours dans les auberges et les bars à bière,

jusqu'à ce que les lanternes de la salle tanguent comme les fanaux d'un navire dans le golfe de Gascogne.

Mais aujourd'hui, ils étaient ici chez eux : ils appartenaient à ce que Richard appelait la famille. Un ou deux lui firent de grands signes, contents d'être là. Elle détourna les yeux. Pas un d'entre eux n'était entier.

Quelqu'un s'exclama :

— Le voilà, les gars !

Catherine regarda la mer, la figure glacée dans ce vent qui balayait le large et la passe de Carrick. Le garde-côtes lui dit :

— C'est le *Pickle*. Le nom lui va comme un gant.

C'est pour moi qu'il dit ça ?

Elle regarda la petite goélette se faufiler entre les allèges au mouillage. Elle se distinguait des autres navires marchands par son grand pavillon blanc frappé à la corne.

La goélette de Sa Majesté *Pickle*. Comme un gant. Ses yeux la picotaient, l'émotion, mais elle était décidée à n'en pas perdre une miette. Le *Pickle* faisait régulièrement relâche dans les parages, comme dans tous les ports de guerre entre Plymouth et Spithead. Elle transportait le courrier et les dépêches pour les majors des ports, parfois quelques passagers, ou encore assurait le service des vaisseaux qui se reposaient des fatigues du blocus en se mettant à l'abri à Torbay où la pointe Berry les protégeait des tempêtes.

Mais ici, le *Pickle* resterait toujours le navire qui avait participé à un grand événement. Il était entré en trombe à Falmouth et son commandant, l'enseigne de vaisseau John Lapenotiere, avait pris une chaise de poste pour se rendre à l'Amirauté sans faire jamais halte. Un voyage de quelque trente-sept heures. Et tout au long de son parcours, un seul et unique cri l'accompagnait, la plus grande victoire qu'ait jamais remportée l'Angleterre, Trafalgar. Et pour le faire taire tout aussitôt, la nouvelle de la mort de Nelson, le héros du peuple.

Elle se demanda si Richard avait jamais fait la comparaison, mais elle savait qu'il n'en était rien. Ses souvenirs, il les partagerait avec Tyacke et avec les autres.

Elle effleura son cou. *Et ses espoirs, avec moi.*

La goélette bordait ses voiles, elle passa des aussières à des marins et à des spectateurs debout sur le quai. Le *Pickle* avait accosté, son pavillon blanc se détachait sur les pierres grises. Le lieutenant de vaisseau Avery et Yovell devaient arriver par la route avec le bagage de Richard… Elle pensait à ces petits riens pour essayer de maîtriser son émotion.

Le fauteuil, la cave à vins qu'elle avait fait faire lorsque l'autre avait coulé avec son bâtiment. *Si elle a survécu à la dernière bataille…* Elle s'avança au bout de la jetée et déboutonna son manteau pour qu'il puisse la voir, ainsi que le pendentif en forme d'éventail entre ses seins.

Elle aperçut enfin des uniformes bleu et blanc, elle entendait sur le quai des gens pousser des cris de joie, pas seulement en l'honneur de leur héros, mais pour l'enfant de Falmouth.

La femme du boulanger était venue avec sa petite fille. L'enfant avait l'air contente, mais plutôt intriguée par le bouquet de jonquilles qu'on l'avait chargée de remettre en cadeau de bienvenue.

Puis elle le vit, lui, bien droit et grand dans son beau manteau galonné d'or, son vieux sabre de famille au côté. Et sur ses talons, ne se retournant que pour adresser un dernier salut aux marins de la goélette, Allday, comme prévu.

Elle restait là à le contempler, oubliant le froid. Le moment était si important, trop important pour le gâcher en présence de tous ces visages réjouis, joyeux. Il y avait aussi des larmes : aujourd'hui, beaucoup n'auraient pas cette chance. Mais les larmes, non, elles n'étaient pas pour elle.

La femme du boulanger poussa doucement sa petite fille qui s'avança en trottinant, ses jonquilles à la main.

Catherine serra le poing jusqu'à sentir ses ongles se planter dans la peau lorsque Richard se cogna le genou dans la fillette.

Allday surgit à l'instant : elle avait entendu dire qu'il était gentil avec les enfants. Le petit visage tout chiffonné qui était sur le point de fondre en larmes redevint tout sourire. C'était oublié.

Catherine tendit les bras. Richard n'avait pas vu l'enfant. *Il n'y voyait plus.*

Plus tard, elle ne se souvint pas d'avoir prononcé un seul mot, alors qu'elle avait bien dû dire quelque chose. Allday lui avait fait un grand sourire comme si ça n'avait pas d'importance.

Elle attendit qu'ils soient dans la voiture pour le prendre dans ses bras, elle lui avait attrapé les mains et les avait serrées contre elle pour essayer de chasser ses doutes et son désespoir.

Ce n'était pas un rêve et elle oublierait cette souffrance jusqu'à la prochaine fois, si prochaine fois il y avait.

Il l'avait embrassée dans le cou en lui disant : « Ne me quitte pas. »

Et elle lui avait répondu d'une voix forte, s'exprimant pour eux deux : « Jamais. »

Plus loin au-delà du port, la mer s'était apaisée. Elle attendait.

Tout était fini.

Fin du Tome 22